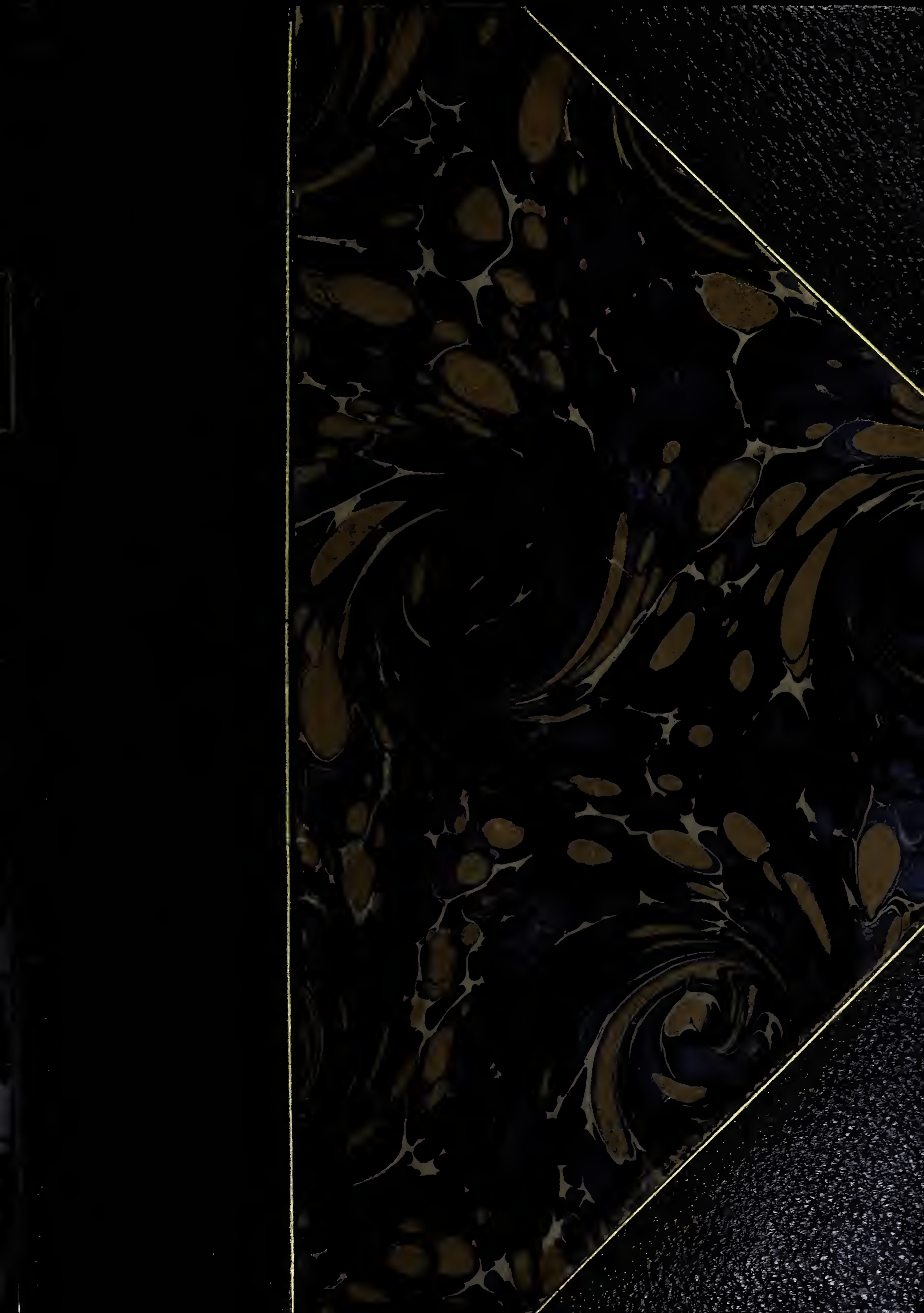
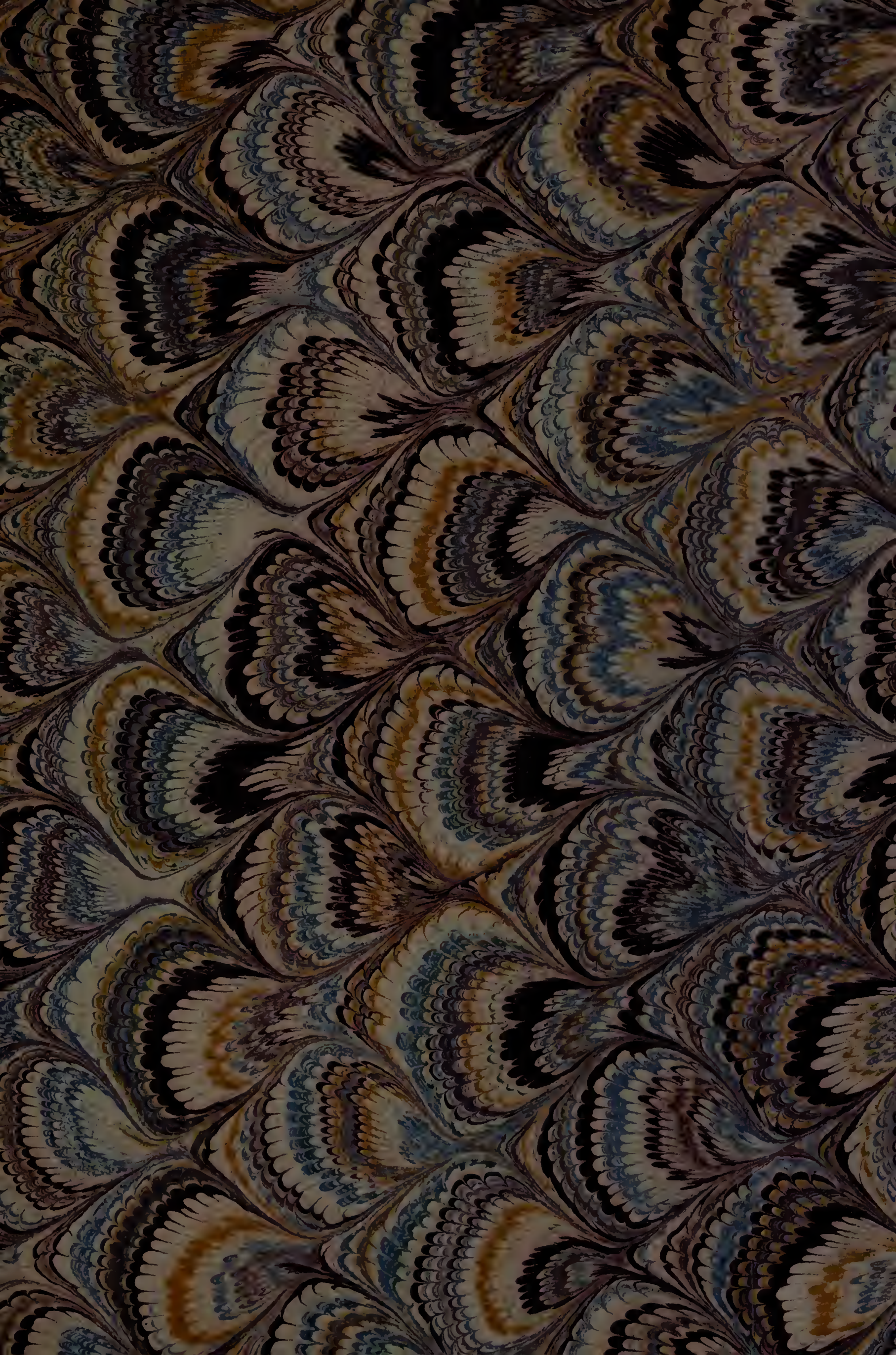






Souvenir de mon fils
Robert d'Orléans duc de Chartres

L'AME DU VOYAGEUR

Il a été tiré de cet ouvrage *trois cents exemplaires* sur papier de Hollande

TOUS NUMÉROTÉS

N° 248



HENRI-PH. D'ORLÉANS

L'AME DU VOYAGEUR

AVANT-PROPOS

PAR

EUGÈNE DUFEUILLE



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS

La *Revue de Paris*, qui a compté parmi ses collaborateurs S. A. R. Monseigneur le prince d'Orléans, a bien voulu me prier de rendre à la mémoire de ce prince, mort à Saïgon, le vendredi 9 août 1901, loin des regards de sa famille et de ses amis, un hommage mérité. Sans doute on a pensé qu'une vieille et tendre affection pour le très regretté défunt m'appelait à cet honneur. Sans disputer si le titre était suffisant, — et, quoi qu'il en soit, la vivacité de mon chagrin se serait, pendant quelque temps encore, mieux trouvée du silence, — je n'ai pas cru pouvoir me dérober à la demande.

Je vais donc essayer de dire rapidement ce qu'a fait le prince Henri d'Orléans, surtout ce qu'il était, ou si l'on trouve l'ambition trop grande, ce qu'il me parut être. Cette esquisse de sa vie et ce crayon de son caractère justifieront, je l'espère, la sympathie et les regrets que sa mort a provoqués dans toutes les classes de la société française. On remarquera peut-être qu'en expliquant pourquoi il a été aimé, et pourquoi il est pleuré, je fais quelque peu

l'histoire de mes propres sentiments. Ce n'est pas aujourd'hui que je pourrais taire un attachement dont il n'y a pas lieu de se défendre et l'on peut juger avec impartialité des amis que l'on a aimés avec indépendance.

*
* *

Henri-Philippe-Marie d'Orléans naquit en exil, à Morgan-House, Ham-Common, le 15 octobre 1867. Par la princesse Françoise d'Orléans, sa mère, il était le petit-fils du prince de Joinville, « le marin aux vastes ambitions, à l'imagination puissante et au génie aventureux [1] », l'écrivain et l'artiste plein de spontanéité, de verve et d'esprit que nous a révélé la publication de son livre, *Mes Vieux Souvenirs*. Par son père, Robert d'Orléans, duc de Chartres, à qui nous devons le brillant épisode de Robert le Fort, — un rayon de clair soleil dans la sombre histoire de la dernière campagne de France, — il était le petit-fils du duc d'Orléans, qu'un coup imprévu du sort enleva si prématurément et si malheureusement à l'affection comme à la juste attente de son pays.

Lorsque les portes de la France se rouvrirent à sa famille, le prince était âgé de quatre ans. Ce fut au foyer domestique qu'il commença l'étude du latin. Les premiers éléments lui en furent enseignés par une femme fort instruite et fort distinguée, mademoiselle de Geyer. Plus tard, lorsqu'il entra au collège Stanislas pour y continuer et pour y achever ses études, son précepteur fut un vieil abbé, mort depuis à Dreux, desservant de la chapelle. On peut faire remonter à ses premières années son goût pour les sciences naturelles ; il le prit de madame la duchesse de Chartres dans leurs promenades communes et, comme il eut le soin de l'entretenir et de le développer par la

1. Édouard Hervé, préface au livre de M. Charles Yriarte, *les Princes d'Orléans*.

suite, ce goût fut pour lui, au cours de ses voyages, une agréable ressource, et, pour la science française, une heureuse utilité. D'un esprit naturellement sérieux et appliqué, il compta parmi les élèves le plus distingués de sa classe. Il obtint même une nomination au concours général. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher à cette époque de sa vie ont toujours gardé le souvenir de ce jeune homme blond, un peu timide d'allure, la partie supérieure du corps légèrement penchée en avant, au teint clair et au frais sourire, avec ces yeux bleus qui disaient tant de choses et en faisaient soupçonner tant d'autres. Les années le changèrent peu. Il prit des os, de la chair et de la taille, mais, comme on a pu le constater par ses photographies à ses différents âges, reproduites à l'occasion de sa mort, il est on ne peut plus facile de retrouver dans la figure de l'homme fait les traits principaux du jeune homme et même de l'enfant.

Le choix d'une carrière, si le prince avait eu à en décider d'après la variété de ses aptitudes, aurait pu l'embarrasser ou le faire hésiter. Mais il avait été entendu qu'il serait d'armée. Tout, d'ailleurs, le portait de ce côté : les traditions de sa famille, l'exemple et les préférences de son père, le milieu, le moment, et aussi ses goûts. L'École militaire de Saint-Cyr l'attendait. Il s'y était préparé avec soin, et avec succès : déclaré admissible, il y devait certainement être admis, à moins que des menaces plus graves même que celles dont le colonel duc de Chartres avait dû subir le cruel et injuste coup, de verbales qu'elles étaient encore, ne devinssent effectives et agissantes.

Les élections de 1885 pour le renouvellement de la Chambre des députés, le mariage de la fille aînée du comte de Paris avec l'héritier du trône de Portugal, et l'éclatante réception de l'hôtel Galliera à laquelle cet événement donna lieu, avaient jeté le trouble, la colère et l'inquiétude dans les rangs du parti républicain proprement dit. Un projet de loi d'exil était en préparation et

en discussion. La loi fut votée le 22 juin 1886. L'article 4, le dernier de la loi, — et elle est toujours en vigueur, — était ainsi conçu : « Les membres des familles ayant régné en France ne pourront entrer dans les armées de terre et de mer, ni excercer aucune fonction publique ni aucun mandat électif. »

L'interdiction était sans équivoque; elle était aussi sans recours, si ce n'est devant la conscience publique. Le prince Henri d'Orléans la ressentit douloureusement. On lit en tête de la préface au récit pittoresque, spirituel et si vivant, de ses *Six mois aux Indes* : « L'idée du voyage dont je raconte ici la meilleure partie est liée à l'un des plus douloureux souvenirs de ma vie. Je venais d'être déclaré admissible à Saint-Cyr, lorsque la loi du 22 juin 1886 m'en ferma les portes, et, en m'excluant de l'armée, m'interdit la carrière vers laquelle j'avais dirigé tous mes efforts, la seule où il me fût permis d'entrer dans les circonstances que nous traversons. Je me trouvais donc délié par force du plus cher et du plus saint des devoirs, condamné à une oisiveté que ne pouvaient remplir les études abstraites auxquelles on me conviait. »

Il est permis de se demander, au cas où les portes de Saint-Cyr, et plus tard celles de l'armée, lui auraient été ouvertes, si le prince Henri aurait pu fournir une longue carrière militaire. Lui eût-il été donné de servir avec plus de fidélité et d'éclat que le général duc d'Aumale ou avec plus de dévouement passionné que le colonel duc de Chartres? Cependant ni son grand-oncle ni son père, quoiqu'ils fussent sans reproche et non sans mérite, n'étaient parvenus à désarmer les soupçons du parti triomphant : tous les deux avaient été mis en non-activité. Les temps qui ont suivi le vote de la loi d'exil ont-ils été marqués par un progrès sensible de l'esprit de justice et de liberté? A-t-on compris mieux et plus généralement qu'en 1886 que, pour défendre la République, surtout contre des périls lointains, éventuels, enfants de la peur

plus que produits de la réalité, le moyen le plus simple est de la faire aimer en la gouvernant avec une ferme équité ?

Il n'est pas besoin de beaucoup regarder pour découvrir que la situation des membres des familles ayant régné en France, non à titre passager, mais durant des siècles, est, sous une république d'établissement récent — et, de ce chef, nécessairement contestable et contestée — pleine de difficultés et souvent d'amertume. En dehors de leurs amis et de leurs partisans, que sont-ils — nous ne disons pas pour le gros de la nation — mais pour le pouvoir nouveau et ses tenants ? Des suspects à surveiller ou des ennemis à dénoncer et à proscrire. Et pour encourir cette suspicion et justifier cette hostilité, qu'ont-ils fait ? Par eux-mêmes, rien ; souvent, tout le contraire. Servent-ils la France dans les rangs de l'armée, où la loi nous oblige tous à venir, on les voit irréprochables en leur langage, soumis à la constitution, et scrupuleusement fidèles à la parole donnée. Comme tout le monde aussi, ils ont un nom, et, comme beaucoup, un passé ; mais ce passé et ce nom, qu'eux aussi tiennent d'héritage, groupant — moins par le fait de leur volonté que par une force inévitable des choses — des fidélités, des sympathies ou des espérances plus ou moins lointaines et réalisables, peuvent porter ombrage au présent et l'inquiéter pour l'avenir. Or, si le naturel du Français est en général prompt aux alarmes, quelle n'est pas la sensibilité des partis politiques qu'une longue et paisible jouissance du pouvoir n'a pas encore suffisamment affranchis de la peur d'en être dépossédés ! Un rien les trouble, les agite et leur fait perdre la tête.

Si encore les membres des familles ayant régné en France n'avaient à compter qu'avec leurs adversaires !... Mais ils ont des amis, et ces amis peuvent, avec les meilleures intentions, les desservir et les compromettre. Une parole imprudente prononcée à la tribune du Parlement

ou dans une réunion publique, un article de journal plus ou moins adroit, et voilà le prétexte attendu pour donner ouverture à des craintes irréfléchies, et aussitôt saisi pour mettre en mouvement et en violence, contre des innocents, un gouvernement peut-être encore plus incapable de résistance que dépourvu de sang-froid. De là des mises en non-activité, la privation des droits politiques, l'interdiction de servir dans les armées de terre et de mer, un séjour en France à la merci d'un décret gouvernemental, des lois d'exil, bref tout un ensemble de mesures dont la menace est une douloureuse insécurité, et la réalisation, quoiqu'on puisse alléguer pour la couvrir et la justifier, une violation des principe de justice et d'égalité.

Il n'est pas besoin non plus, ce nous semble, d'être un observateur bien pénétrant pour deviner le désespoir des victimes de ces violences, ni d'être un royaliste fervent pour y compatir. Des yeux ouverts, et, à défaut d'un peu de cœur, un vulgaire sentiment de justice ou un souvenir reconnaissant du passé suffisent.



En tranchant, par son article 4, contre le prince Henri d'Orléans, la question du service militaire et en lui interdisant l'honneur de porter l'épaulette, la loi de juin 1886 l'avait mis à l'abri des soupçons, des attaques et des disgrâces dont il avait été le témoin et auxquels, s'il avait servi, il aurait pu difficilement se soustraire. A cet égard, la situation était nette; mais le champ de son action, déjà étroit, était encore rétréci. De plus, le jeune prince n'était pas seulement vivant et désireux de vivre; il était impatient d'agir, et d'agir pour la France. Quel emploi saurait-il donc trouver à sa vie, quel objet à son activité?

Heureusement pour lui, si les affections qui l'entouraient étaient tendres, elles n'étaient pas moins coura-

geuses et clairvoyantes. Il nous a déjà confessé que les études abstraites ne pouvaient lui suffire, et il a été cru sur parole. Non pas que le travail de cabinet n'eût pu convenir à son esprit curieux et appliqué; mais comment son imagination ardente, éprise d'aventure, et, par-dessus tout, son besoin de remuement physique se serait-il accommodé à ce régime sédentaire? Il lui fallait quelque chose de moins régulier et de plus neuf. « Mon père, nous dit-il, le comprit et me proposa d'entreprendre un voyage autour du monde, où je trouverais *dans le mouvement un semblant d'action*. J'acceptai avec joie; depuis longtemps déjà, j'étais hanté d'horizons nouveaux et de spectacles imprévus. »

On décida donc que le prince irait passer quelques mois aux Indes et qu'il y chasserait le tigre. Comme il était fort jeune, et, par conséquent, sans expérience, entre la décision et le départ on mit un an d'intervalle, que le futur voyageur employa à se préparer à sa nouvelle vie.

En septembre 1887, il alla s'embarquer à Marseille, avec un lieutenant de chasseurs démissionnaire, qui n'était plus un novice, M. de Boissy. Deux mois furent consacrés à la visite de la Grèce et de l'Égypte, et si, dans le récit de son voyage, le prince est muet sur ces pays, c'est, nous dit-il, « qu'à Athènes comme au Caire, il n'a vu et fait que ce que tant d'autres ont vu et fait avant lui ». — Il me semble bien qu'il parlait de la Grèce et de ses merveilles avec un peu de cet esprit d'irrévérence popularisé parmi nous par *la Belle Hélène*, et assez habituel aux collégiens récemment hors de page. Peut-être, cédant à un penchant à la taquinerie, qui d'ailleurs lui passa vite, trouvait-il quelque plaisir à jeter une note sceptique au travers des jugements enthousiastes de son compagnon de route.

Ce voyage et ce séjour aux Indes du prince Henri ont été — on nous permettra cette comparaison empruntée

au langage du turf et qui l'eût fait sourire — comme son galop d'essai. Rien de plus intéressant et rien en même temps de plus facile que de suivre ce royal « pur-sang » dans les moments et dans les mouvements successifs de sa course, et d'en relever les principaux caractères.

Prenez son livre, *Six Mois aux Indes,* et lisez-le. Bien que l'auteur nous avertisse avec une sorte d'insistance « qu'il est venu pour les tigres et qu'il veut aller aux tigres », il n'en est pas si occupé et si préoccupé que l'observateur ne se montre à chaque instant dans le chasseur, et souvent ne le domine et l'efface. Aspects de la nature, plantes, animaux, mœurs et habitudes, costumes et types des habitants, tout ce qui sur sa route, par l'originalité, la rareté ou l'utilité, mérite l'attention, attire ses yeux toujours ouverts, et s'inscrit aussitôt dans sa mémoire ou sur ses carnets. « Je ne connais, dit-il, rien de plus amusant, lorsqu'on arrive dans un endroit nouveau, que de flâner, regardant tout, touchant à tout, avant de rien lire sur ce que l'on voit... C'est ainsi que l'on observe d'une façon sincère et personnelle. »

A côté de l'observation réfléchie, voici le goût du péril et la témérité du courage qu'il est bon de noter, avant que l'âge et l'expérience les trempèrent quelque peu. *Six Mois aux Indes* en rapportent, entre plusieurs autres, un exemple particulièrement caractéristique. Le prince apprend un jour, par hasard, du marquis de Morès, qu'aux Sundarband, — la région très fiévreuse qui s'étend de Calcutta à la mer, — les tigres foisonnent dans la jungle, mais qu'on ne peut les chasser qu'à pied, ayant pour bouclier son sang-froid et pour toute défense sa carabine. Il n'y tient plus. Vainement lui fait-on une effroyable peinture de la vie du chasseur dans la jungle, vainement lui dénombre-t-on les accidents dont ont été victimes les audacieux qui ont voulu courir pareils risques : « Ce mystère même, ces périls, ce besoin d'initiative personnelle, tout cela, dit-il, nous attire. Nous avons réponse à tout.

La fièvre ? Nous prendrons de la quinine. Les tigres ? C'est précisément eux que nous cherchons ! »

Encore un trait, et ce sera le dernier ; l'omission en serait fâcheuse, car il est aussi, à sa manière, assez caractéristique. Des Sundarband, le prince s'était rendu au Népaul. Il y avait été rejoint par son cousin le duc d'Orléans, de deux ans à peine moins âgé que lui, gai, hardi compagnon, et tireur remarquable. On y chassait toujours, le tigre, non à pied, mais sur des éléphants. Quand vint le moment de se séparer, on dressa le bilan de la campagne. Résultat : vingt et un tigres en vingt-cinq jours ! Le tableau était magnifique, le plus beau même qui eût été fait depuis quinze ans aux Indes. Avec une fierté que le prince laisse percer à chaque phrase de son récit, et non sans une joie railleuse, il rappelle que malgré de beaucoup plus grandes ressources, en un temps plus long, le vice-roi des Indes et lord de Grey ont fait moins brillante figure. Et pourtant, conclut-il, « lord de Grey était un homme de sport, peu soucieux d'histoire naturelle ; il n'a pas dû prêter grande attention au *Glauridium cuculoides* ou au *Terpsiphone paradisi*, comme on m'a parfois reproché de le faire. » — Des Français avaient donc battu les Anglais. Le « colonial » se déclarait...

Ainsi les dons que nous verrons, dans un milieu plus large et dans des conditions nouvelles, atteindre un merveilleux développement, sont ici, les uns à l'état plus ou moins latent, les autres épanouis. L'explorateur que l'on admirera, quelques années plus tard, pour son courage réfléchi et son incomparable endurance, était déjà presque tout entier dans le jeune et hardi chasseur de tigres.

***

« Cette conscience qu'a parfois le voyageur d'être comme enlevé et transporté par une force inconnue, en un autre monde, vers l'au-delà, voilà pour moi le charme

a..

qui le retient à son métier, plus encore que la joie de la liberté ou l'amour de la science. *Voilà pourquoi celui qui a bu à la coupe du voyage voudra y boire encore et encore et toujours !* » Lorsque le prince Henri d'Orléans faisait aux lecteurs de la *Revue*[1] cet aveu enthousiaste, il avait déjà bu à la coupe, et plus d'une fois et à longs traits. A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire pendant son séjour à Paris, au retour des Indes, il n'en était pas ainsi. Il avait cependant pu tremper ses lèvres dans l'enivrant breuvage et l'on sentait, au goût qu'il en avait gardé, une vive impatience de recommencer. Ce fut encore son père qui lui offrit, avec l'occasion, le moyen de satisfaire son envie. Cette fois, il s'agissait d'une exploration à faire dans l'Asie centrale, en compagnie de M. Gabriel Bonvalot, un maître en la matière. « Les pourparlers — nous dit M. Bonvalot, au début de son livre, *De Paris au Tonkin à travers le Thibet inconnu* — ne languirent point, avec le duc de Chartres. » Le 6 juillet de l'année 1889, les deux voyageurs quittaient Paris. Le compagnon de M. Bonvalot n'avait pas encore vingt-deux ans.

Bien que le prince Henri d'Orléans ait visité Madagascar et fait deux voyages en Abyssinie, c'est en Asie, sans comparaison possible, qu'il a conquis ses titres à la reconnaissance de la science et de la France. Son cœur, en un certain sens, autant que son œuvre, était asiatique. « C'est notre mère à tous, la vieille Asie, — s'écriait-il en 1889. — C'est elle qui a vu sortir de ses flancs Iran et Touran, elle qui a donné le jour aux créateurs de religion, elle qui est le berceau de toute croyance, de toute civilisation, de toute grandeur. » Autant pour montrer la constance de son cœur que le talent de l'écrivain, qu'il nous soit permis de citer encore ces quelques lignes ; elles datent de 1896 : « Dans ces divines solitudes de l'Asie méridionale, tout parle, tout berce, tout chante.

1. Voir la *Revue* du 15 mai 1896 : — *l'Ame du Voyageur.*

Oh ! que je vous aime, charme inconnu, rêveries aux ailes d'or des grandes forêts de l'Indo-Chine ? Que vous me faites parfois bien saisir les conceptions de ces esthètes contemplatifs, dont l'idéal est de s'élever au-dessus des misères humaines pour se confondre un jour dans le grand Pan, s'absorber dans la nature, belle, forte, enchanteresse, et, assimilés à la force créatrice, devenir ainsi une partie de la vie universelle et divine ! »

Les deux grands voyages du prince Henri d'Orléans en Asie, l'un en qualité de second de M. Bonvalot, — de Paris au Tonkin, à travers le Thibet inconnu ; — l'autre, comme chef, avec l'enseigne de vaisseau Roux pour second, — du Tonkin aux Indes, — sont à peu près pareils par leur durée et la longueur des pays inconnus ou nouveaux traversés, par les difficultés vaincues, les résultats scientifiques obtenus, et les souffrances physiques et morales endurées. Quoique le mérite d'avoir recueilli, au cours de ce premier voyage, les collections que l'on peut admirer aujourd'hui dans les galeries du Jardin des Plantes, revienne au prince, et que sa jeunesse soit un titre à prendre en sérieuse estime, le second voyage lui est plus glorieux, lui étant plus personnel. Le commandement avec ses responsabilités de chaque heure est, pour le chef qui l'exerce, un surcroît de soucis et de fatigues, et l'honneur à recueillir doit se mesurer au nombre et à la nature des difficultés à surmonter,

Voici en quels termes le savant président de la Société de géographie, M. Alfred Grandidier, apprécie cette exploration du prince : « Ni les difficultés du pays, ni la sauvagerie de ses habitants, ni le manque de vivres et les privations ne l'ont arrêté. Son intrépidité a partout et toujours excité l'admiration. Cette belle exploration, qui a mis le sceau à une réputation déjà grandement méritée et qui lui a valu la croix de la Légion d'honneur et la grande médaille d'or de notre Société, a été féconde en résultats scientifiques de toute sorte. Accompagné de

MM. Roux et Briffaut, il a parcouru trois mille trois cents kilomètres, dont deux mille quatre cents en pays nouveau. débrouillant l'écheveau jusque-là inextricable des nombreuses rivières dont les sources sont resserrées entre le Yunnan et l'Assam, et qui se jettent dans le golfe du Bengale et dans la mer de Chine, l'Irraouaddy, la Salouen, le Mékong qui nous intéresse à un si haut point[1]. »

Aux Indes, Henri d'Orléans était déjà bien fier d'avoir battu les Anglais à la chasse. On devine sa joie quand il eut traversé des contrées que le pied d'aucun Anglais n'avait foulées, et que tous avaient déclarées impraticables.

Après lecture du récit de ces voyages en pays inconnus, sauvages, hérissés d'obstacles à toute heure et de tout genre, fleuves à franchir, roches et montagnes à gravir, maladies infectieuses à prévenir ou à guérir, défiance des indigènes à désarmer et confiance à gagner, renseignements à contrôler, moral des serviteurs, recrutés au hasard, à entretenir ou à relever, et dans lesquels la rareté des provisions ajoute, sans en diminuer la nécessité, à la difficulté de s'en procurer, — ferme-t-on le livre et se prend-on à penser aux dons rares et divers que demande le succès de pareilles entreprises, on s'étonne et l'on admire qu'un seul et même homme puisse en offrir l'heureuse réunion. Que le prince Henri d'Orléans ait été du nombre de ces mortels privilégiés, c'est ce qu'avec le témoignage de ses compagnons de labeur le jugement universel établit. Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, de parcourir le récit très simple, très modeste et d'un attachant intérêt qu'il nous a laissé de son exploration avec MM. Roux et Briffaut : *Du Tonkin aux Indes.*

C'est là, et à chaque page, que l'on voit ses moyens parfois ingénieux, le plus souvent persuasifs et toujours

1. *Bulletin de la Société de Géographie*, du 15 septembre 1901 : *Nécrologie. Le prince Henri d'Orléans.*

sûrs, de résoudre les difficultés matérielles et morales, au fur et à mesure qu'elles se produisent. Il est loyal, avisé, juste, humain, énergique ; disons le mot, c'est un voyageur français. Les indigènes qu'il a recrutés pour l'accompagner sont-ils malades, il les soigne. Blessés, il les panse. Se plaignent-ils du manger et du coucher, ils le voient à la même ration et sur la même couche qu'eux. Ne connaissent-ils plus le chemin : « Je vous le montrerai », leur dit-il. Se sent-il un jour, en pensant à la situation critique de ses hommes et de ses camarades, l'envie de pleurer, il la refoule aussitôt au plus profond de lui-même. Son inquiétude lui fait-elle pressentir que le découragement peut gagner sa troupe, il recourra, pour la divertir, à l'idée d'une loterie : il faut diminuer les bagages, une valise est là qui peut être supprimée ; on la mettra donc en loterie avec les objets qu'elle contient — une jumelle et des livres. — « C'est le comique Peloton qui gagne le gros lot, la jumelle ! Quant à mes pauvres petits volumes de Victor Hugo et de Musset — ajoute le prince — compagnons de nos peines et de nos plaisirs, qui sont venus nous apporter quelque distraction et un peu d'esprit français, quelque chose de la patrie pendant les heures d'attente forcée, j'en vois avec peine les feuillets servir à allumer le feu des sauvages. »

Le premier levé, il a été aussi le dernier couché, n'ayant jamais pris le repos de la nuit sans rédiger son journal de voyage et réglé l'emploi du lendemain. Chef, il prêche en tout et partout d'exemple. Aussi, quand les serviteurs enrôlés par lui, selon les accidents et les nécessités de la route, arrivent au terme de leur engagement, soudain, oublieux des épreuves, ils hésitent à partir ; quelques-uns même demandent à rester. Ils se sont attachés au maître, ce qui certes doit le toucher ; mais par ce bon souvenir qu'ils emportent chez eux d'un Français, ils parleront bien de la France — et voilà ce qui le ravit.

De tant de sang-froid devant l'inconnu et la difficulté,

de cette vaillance à la besogne, en un mot de cette admirable endurance, quel est donc le secret? Où est le moteur qui a mis en action et fait marcher pendant des mois et sans arrêt toute la machine humaine? Chez le prince Henri d'Orléans, le moteur n'est pas caché, n'a rien de mystérieux ; il est visible aux yeux de tous : c'est la pensée constante de la France et de sa grandeur. Sans doute les voyages ont fourni à son imagination rêveuse, à ses sentiments d'amant de la nature et d'artiste, à sa curiosité comme à son activité, d'intenses satisfactions. Loin de le taire, d'ailleurs, il en fait l'aveu en termes émus : « Le voyageur, dit-il, éprouve des sensations connues de lui seul. Il me semble qu'il voit les choses que d'autres ne voient pas, qu'il apprend à connaître une vie générale, ignorée de la plupart. Sentant qu'il est près d'elle et qu'il est à elle, la nature le prend pour confident et lui ouvre tout grands ses mystères. Il n'a pas lieu de s'enorgueillir, il n'est guère plus savant que d'autres ; mais il a vu de près, sans voiles ; il est l'artiste devant qui le modèle paraît dans sa nudité admirable, l'artiste qui se repaît pleinement, sainement, de la beauté. » Vraisemblablement encore, le désir d'insérer quelques pierres dans la couronne si riche de sa famille, ou de donner à sa physionomie un trait distinct, lui a été un aiguillon. Ce ne furent là cependant qu'un mobile et un adjuvant secondaires. Pour accomplir de grandes choses, il est nécessaire que l'homme ait un point d'appui hors de soi. La passion de la France — il faut en revenir là, non par flatterie, mais en toute justice et vérité — voilà bien, avant tout et en tout, l'inspiratrice, le guide et le soutien du prince Henri d'Orléans.

***

Que des hommes habitués à une vie de pleine liberté, de qui-vive perpétuel, riche de tant d'émotions, et par là

même éminemment propre à satisfaire les plus avides d'action, puissent se trouver mal à l'aise et comme dépaysés dans nos sociétés bourgeoises, correctes et réglementées, on le conçoit aisément. S'il leur arrive de manquer au convenu, de sortir de l'alignement, faut-il s'en étonner ou leur en faire un grief? La détente est d'ordinaire en raison de la durée et surtout de l'intensité de la tension. Ont-ils de plus, comme le prince Henri d'Orléans, avec l'impétuosité de la jeunesse et la force de la santé, une imagination sans cesse en travail et une activité qu'à la voir supporter si mal le moindre repos on pourrait croire avertie par la nature du peu de temps qu'elle aura à s'exercer, — combien Paris doit leur devenir étroit et combien vides les journées! Ils peuvent, il est vrai, raconter leurs voyages, fournir aux journaux et aux revues des articles, faire des conférences, entrer dans des comités; ils ont encore la ressource de multiplier les correspondances avec les amis absents et d'ouvrir leur porte à tous ceux qui partagent leurs goûts ou s'en rapprochent. Ce sont là, avouons-le, occupations quelque peu insipides pour qui a connu les périls de la vie aventureuse et bien maigre chère pour un appétit insatiable.

Reste le champ de la politique. Il est vaste et ouvert à tous. Il a bien des escarpements, des trous et des précipices ; toutes choses, il est vrai, plutôt faites pour attirer que pour éloigner les audacieux. Les chausses-trapes n'y manquent pas non plus. Il est enfin fertile en fausses nouvelles, en fausses promesses, en fausses amitiés et en alliances qui ont tout juste la même sûreté et la même durée que l'intérêt. Y est-on entré, il faut prendre garde de ne point marcher sur des convoitises qui, pour n'être pas toujours apparentes, n'en sont pas moins ardentes, parfois même féroces, ni sur des amours-propres cachés dont la rancune égale au moins la susceptibilité. On voit donc de quelle prudence, de quelle sûreté de jugement, d'œil et de pas il est besoin pour voyager avec succès en

un pareil pays. Un explorateur peut sans doute, par quelques-uns de ses dons, y faire brillante figure, à la condition de savoir assigner à ses qualités, sur le terrain nouveau où il opère, l'emploi qui convient à chacune d'elles. De là à se demander si le prince Henri d'Orléans a eu des ambitions politiques, et si, en ayant eu, il a montré, en vue de les satisfaire, de la suite dans le dessein et de la sûreté dans l'appréciation des circonstances et des hommes, la transition est tout indiquée.

En fait, par l'article 4 de la loi de 1886, les ambitions politiques lui étaient toutes interdites; en droit naturel, — réserve faite, bien entendu, de ce qu'il devait au chef de sa maison, et à quoi il n'a pas manqué, — toutes lui étaient permises, et par ses mérites personnels, légitimement permises. Dans ses voyages à travers le monde, il avait beaucoup vu, bien vu, et presque tout retenu. La préparation comme le récit de ses explorations avait été pour lui l'occasion de grandes lectures et de nombreuses enquêtes. Livres et autorités compétentes, il n'avait rien négligé. Les questions coloniales, qu'il avait étudiées dans leur complexité, lui étaient familières, et il avait de la politique générale de l'Europe une connaissance que l'on peut souhaiter à la plupart des membres de notre Parlement.

Au plaisir qu'il goûtait à discourir sur les affaires d'État, on sentait qu'il aimait la politique. — A vrai dire, hormis la musique et le théâtre, dont il n'était pas curieux, son esprit était ouvert à tout, y compris les sciences psychiques et même occultes.

Tout bien examiné, il ne semble pas cependant que la politique proprement dite ait tenu dans son esprit la place la plus importante. Elle lui était une occasion de nouer des relations et de faire des connaissances un peu dans tous les mondes, surtout un moyen d'occuper son activité et de combler quelques vides dans ses journées. Le mouvement auquel elle oblige lui était un semblant d'action,

et faute de plus et en attendant mieux, sa nature incapable de repos se prêtait à cette agitation. Il ne s'y est d'ailleurs pas montré au premier rang, non certes par crainte d'une mesure de rigueur, — car il était sans peur, — mais par on ne sait quelle adaptation insuffisante de ses rares facultés aux nécessités moyennes et aux exigences courantes du métier.

Les voyages, on l'a remarqué, laissent peu de champ à la fantaisie, au vague et à l'imprécis. Chaque difficulté, et elles sont nombreuses, ou du moins toujours à craindre, exige une solution immédiate à trouver, et, aussitôt trouvée, à appliquer. Le jugement et la volonté sont sans cesse en éveil et en action. Dans ces conditions, force est à la « folle du logis » de demeurer chez elle. De même la politique est une œuvre de volonté forte au service d'un esprit précis, juste appréciateur des circonstances et du possible. Il n'y faut pas laisser pénétrer l'imagination, surtout si elle est ardente. Elle ne manquerait pas en effet, sinon de mettre le rêve à la place de la réalité, de communiquer au moins sa couleur aux choses et de fausser ainsi la vue de l'esprit. Dans le peu que le prince Henri a donné à la politique, si la part de l'imagination avait été moins grande, on y retrouverait mieux, sans doute, cette prudence et cet esprit critique dont son dernier voyage en Asie rend à chaque instant témoignage.



Si le rôle politique du prince Henri, d'ailleurs de second plan, à la suite ou à côté, beaucoup plus esquissé que dessiné, peut donner prise à la critique, ce sont là défauts que la jeunesse explique et que l'expérience aurait certainement corrigés. Mais aucune réserve ne saurait être faite sur ce qu'il était comme compagnon et comme ami. Que de naturel, que de modestie sincère, quelle humeur gaie et toujours égale! Vous m'êtes témoins, vous tous qui

avez eu l'honneur de l'approcher, de le connaître, et ne pouvez vous faire à la pensée de ne plus le revoir et de ne plus l'entendre. Jamais, de lui-même, fut-ce par simple allusion, il ne parlait de ses voyages. Le faisait-il, c'était après quelque pressante instance et tout juste dans la mesure où la curiosité de ses interlocuteurs pouvait être satisfaite. Comme il était prompt, par contre, à louer les explorateurs ses devanciers et ses pairs, heureux de les faire valoir et estimer! L'envie, il l'ignora toujours. Il aimait à admirer.

Il aimait aussi à rire, de ce haut et franc rire qui lui était particulier. Avec cela, ce qu'il avait de plus singulier, outre le charme de sa personne, c'était le sérieux de son esprit. A propos d'un mot, d'une remarque, d'une question, d'un rien, ce fond se montrait. Que de fois dans ces conversations libres et parfois lestes, où d'ailleurs, il tenait sa place et faisait sa partie, ne l'a-t-on pas vu prendre soudain un air grave, dresser l'oreille et donner à son œil une sorte de fixité interrogative! Que s'était-il passé? Un mot avait été dit, qui avait attiré son attention et l'avait rendu tout à coup étranger à ce qui se passait autour de lui. Quelquefois même, en pareil cas, il lui arrivait de quitter sa place pour aller s'asseoir auprès de l'auteur du mot qui avait mis son oreille et sa curiosité en éveil. Il lui fallait la suite ou l'explication.

On pouvait troubler, mais bien à la surface, son égalité d'humeur. Il faisait souvent à quelques amis l'honneur de venir déjeuner à leur table. A son air et à sa façon d'entrer dans la salle à manger, rien de plus facile que de deviner si, la veille au soir, ou le jour même, dans la matinée, la récolte de nouvelles avait été abondante. Comme il visait peut-être encore plus à la quantité qu'à la qualité, prenant, dans son empressement, un peu de toutes mains, ou recevant de toutes bouches, il y avait, naturellement, quelque choix à faire dans cette récolte. On agissait avec lui en toute liberté : on ne se gênait donc

pas pour opérer, au fur et à mesure de ses communications, le triage nécessaire. Lui faisait-on voir que telle nouvelle était invraisemblable, telle autre au moins prématurée, bref lui crevait-on quelques-uns de ses chers « tuyaux », il avait alors quelques mauvaises secondes à passer : il eût été tout à fait malheureux, si la surprise d'apprendre un fait dont il n'avait pas eu la primeur n'avait été compensée aussitôt par le plaisir de le connaître. Aucune idée, d'ailleurs, si elle était sincère, ne le choquait, aucune contradiction ne l'irritait ; jamais il n'en a voulu à des amis d'avoir eu raison contre lui, et de le lui avoir fait sentir même avec un peu trop de vivacité.

Tous ces dons, rare mélange de grâce séduisante, d'attachant sérieux et de naturelle vaillance, ont été anéantis avec toutes leurs promesses, en l'espace de quelques semaines et pour jamais. N'eût été l'incorrigible insouciance du prince Henri à l'endroit de sa santé, le mal, qui a eu raison de sa résistance physique et de sa volonté de vivre, eût été pris à temps et il aurait cédé. Il fallait s'arracher au plus vite au foyer qui l'avait engendré, et qui, si on ne le fuyait, l'entretiendrait et l'aggraverait. Regrets stériles ! Passons. A toucher même d'une main légère un malheur aussi récent, on risquerait d'élargir des plaies qui restent ouvertes. Il nous sera permis cependant d'ajouter que, si ce dernier voyage, au début duquel le prince Henri d'Orléans a succombé, devait avoir son intérêt, il ne devait offrir aucune de ces difficultés, de ces privations et de ces périls qui avaient marqué les précédents. C'était par comparaison avec eux, un voyage d'agrément. Mais les routes larges et unies ont aussi un danger, la confiance même qu'elles inspirent.

***

Et maintenant, Monseigneur, adieu ! Reposez en paix, comme disent nos chants et nos prières mortuaires, dans

cette chapelle de Dreux, le Saint-Denis de votre famille. Vous y êtes en illustre et affectueuse compagnie. A peine quelques pas vous séparent de votre grand-père, le duc d'Orléans, de ce prince si pénétré de l'esprit des temps nouveaux, non moins prompt à réfléchir et à ressentir les passions généreuses de son époque que capable de les régler, « le premier de nos écrivains militaires [1] », que la détestable mort ravit prématurément aussi à l'affection profonde et aux espérances légitimes de tout un peuple. Vous n'y êtes pas loin non plus de vos grands-oncles, Nemours, Joinville, Aumale. Bien que ces princes eussent servi avec éclat sous la monarchie de leur auguste père, et que ce passé autorisât des regrets et justifiât des préférences, ils ont mérité, au plus fort du procès entre la république et la monarchie en 1873, que l'on pût dire d'eux : « Les princes d'Orléans, c'est la bonne mère dans le jugement de Salomon : avant tout, que l'enfant vive ! »

Ce mot du comte Werner de Mérode, il me paraît juste de vous l'appliquer également. Quels qu'aient pu être vos regrets, vos préférences ou vos contre-temps, vous aussi vous avez voulu avant tout et par-dessus tout que la France vécût, et qu'elle vécût d'une vie en rapport avec les obligations de son passé, à la hauteur des nécessités du présent et des périls de l'avenir. Mieux encore : dans la mesure des moyens et de la liberté que la politique n'avait pu vous enlever, sans récriminations et sans hésitations, vous vous êtes mis à l'œuvre. Ainsi vous a-t-on vu pendant treize ans d'une vie, hélas ! si courte, en Asie et en Afrique par des voyages, à Paris et en province par des conférences publiques, selon le plan primitivement conçu et d'après les idées que vous vous étiez faites des exigences de l'heure présente, « travailler à la grandeur de la patrie ». Avec quelle inlassable activité, quelle endurance et

1. Le mot est d'Edmond About, qui le disait à un de nos amis, sous l'Empire.

quelle bonne humeur, qui ne le sait aujourd'hui et ne l'admire en même temps ? C'est au début d'une nouvelle récolte, sur une terre qui, en raison de votre amour passionné pour elle, aurait dû vous être plus clémente, et la faucille à la main, que vous avez dû vous arrêter. Après un changement d'air et un repos de quelques jours, vous pensiez reprendre votre tâche, vous espériez. Mais le Maître, sourd à tout et impitoyable, est venu, et, bien avant que fût liée la gerbe, à peine au milieu de la journée, il vous a fait pour jamais sortir du champ.

Rassurez-vous, Monseigneur, sur l'inachevé de votre œuvre. Aux fatigues et aux privations que vous avez endurées, comme au temps si court accordé pour la faire, on jugera que, même incomplète, votre moisson est belle. Il se peut que, dans votre hâte si ardente, quelques herbes folles ou parasites aient été mêlées aux blonds épis : l'avenir fera le choix et le bon grain l'emportera sur l'ivraie. Vous avez eu peut-être aussi vos méprises et vos erreurs de conduite, bref quelques-unes de ces faiblesses auxquelles, hormis de rares privilégiés, les enfants des hommes n'échappent pas. Si l'avenir observe ce qui a pu vous manquer et s'il s'y arrête, il fera la part des circonstances. Il saura que la force, le courage, l'esprit d'entreprise et d'aventure, dont est faite l'étoffe des explorateurs, n'ont souvent rien à démêler avec la prudence calculée, avec la correction impeccable d'un bourgeois tranquille. Portées à un certain point, nos qualités ont leurs risques et leurs inconvénients. Il vous sera surtout tenu compte de votre situation de prince jeune, ardent à l'action, noblement ambitieux, en servant la France, de marquer sa place personnelle, et encore trop près du trône pour être suffisamment préparé aux habitudes et aux pièges de la vie courante et commune. Toute adaptation est lente et difficile. L'avenir enfin se rappellera que votre façon même de servir la France ne fut pas l'effet d'un premier choix : c'est au métier des armes que vous vous

destiniez. Telle était votre ambition : les portes de Saint-Cyr vous étaient déjà entr'ouvertes lorsqu'une loi hypocritement dite de « précaution » vint les fermer. Coup aussi douloureux qu'immérité et que vous ne fûtes pas seul à ressentir. Que faire alors ? Vous résigner, en attendant les jours meilleurs, ou des ministres moins étroits ou moins alarmés, qui pouvaient ne pas venir, à être la parure charmante, mais inutile, de la Société ? Ou bien, distinguant entre les gouvernements qui passent et la France qui demeure, trouver à votre amour du pays et à votre passion de le servir un emploi digne de l'un et de l'autre ? Du sang dont vous étiez nourri, dans une telle atmosphère, pas d'hésitation possible. Puisqu'il vous était interdit de servir la France dans le rang, régulièrement et au dedans, vous iriez la servir dehors et librement avec tous les risques de cette liberté. Ainsi avez-vous fait, sans mesure, sans défiance non plus de vos forces et d'un climat perfide.



Les livres où le prince Henri d'Orléans nous a fait le récit de ses voyages ont été très lus. Ils le seront encore. Tracés d'un crayon vif, alerte, habile à distribuer avec mesure la lumière et la couleur, ils sont d'une lecture fort agréable. Ils ne sont pas moins intéressants par l'importance des questions posées et par l'abondance et la variété des renseignements. L'œil voyait bien, et l'expression ne manquait pas. Il y avait, en effet, dans le prince Henri d'Orléans les parties essentielles de l'écrivain ; et si, moins pressé de terminer un travail pour courir à un autre, il s'était simplement donné la peine de se relire avec moins de hâte, il en aurait laissé des preuves plus nombreuses. Les pages qu'il publie sous ce titre : *L'Ame du Voyageur*, nous semblent mieux qu'aucun autre de ses écrits donner, sinon toute la mesure, du moins une idée assez exacte de

l'écrivain et du penseur. Ses dispositions pour les sciences naturelles n'étaient pas moins heureuses : n'eussions-nous pas là-dessus le jugement de M. Milne-Edwards, la lecture de ses ouvrages en témoignerait assez.

Donc, simples curieux ou érudits, géographes, économistes, commerçants ou voyageurs, tous ont dû et doivent aux écrits de l'explorateur, soit un plaisir, soit une indication, soit encore une leçon et des exemples. Mais les livres de voyages, même les moins imparfaits, ont leur temps. D'autres plus récents et partant plus complets, les remplacent. Pas plus que les mérites littéraires du prince et que son œuvre, pourtant glorieuse, d'explorateur, le souvenir si particulièrement vif que ses amis gardent et garderont du sérieux enjoué de son esprit, du charme invincible de sa personne, et surtout de cette bonne, égale et confiante humeur qui ne l'abandonnait jamais, quelle que fût la couleur de ses jours, ne saurait prévaloir en sa faveur contre le temps : le souvenir s'affaiblit et plus certainement, les amis meurent. Et cependant je ne crois pas céder au vœu d'une amitié prévenue, en croyant, comme je le crois, et en déclarant que la mémoire du prince Henri d'Orléans vivra. N'a-t-il pas en effet, à un âge où, quand le pain est assuré et le lit fait, la voix de la Sirène est irrésistible, et dans des conditions bien propres à irriter ou à rebuter les meilleurs, aimé passionnément la France et ne l'a-t-il pas servie de même? En montrant avec cet éclat que, Français de famille et de nom, il l'était tout autant de cœur, n'a-t-il pas donné de haut à ceux qui, dans leurs querelles, leurs violences ou leurs dédains, n'oublient rien hormis le pays, un enseignement à méditer, un exemple à imiter, — et se peut-il modèle et leçon plus inoubliables ?

Du reste, la pensée de la France et de sa grandeur qui, chez le prince Henri d'Orléans, a été la perpétuelle inspiratrice, était connue autrement que de la seule élite : elle n'avait pas échappé au gros même de la nation. C'est ainsi

que le nom du jeune prince avait pénétré un peu partout, qu'il y était reçu avec faveur et c'est pour cela que la nouvelle de sa maladie et l'annonce de sa mort ont provoqué une si générale sympathie.

A ce propos, on m'excusera de terminer cette trop rapide esquisse par un trait bien significatif. Je m'étais promis, hélas ! si le prince revenait à la santé, de le lui faire tout de suite savoir : rien ne lui aurait été plus sensible. C'était au cours de la maladie et dans les quarante-huit heures où les cœurs s'étaient rouverts à l'espérance. J'avais quitté Paris pour aller prendre quelques jours de repos chez un de mes amis, à la campagne. A mon arrivée on me remit une dépêche. Elle m'annonçait la reprise du mal avec une aggravation inquiétante. Aussitôt je cours au télégraphe personnel de mon ami ; le service y est fait par un domestique de la maison. A peine eut-il pris connaissance de ma réponse que, se tournant vers moi, il me dit : « Ah ! monsieur, ça serait-il malheureux qu'un jeune homme qui a tant travaillé pour la France vînt à mourir ! »

Ce brave homme, interprète alors de tant d'autres dans le présent et pour l'avenir, avait raison : — ç'a été mal heureux !

EUGÈNE DUFEUILLE

L'AME DU VOYAGEUR

L'AME DU VOYAGEUR

Les explorateurs doivent se résigner à des fatigues, à des souffrances, parfois à des maladies, sans cesse à des misères. Le métier est rude, et on les plaint. Pour moi, je plains ceux qui n ont pas voyagé.

Je ne suis pas psychologue, mais j'ai cherché à analyser l'état d'âme du voyageur. J'ai voulu connaître sa « chambre intime » ; pour cela, j'ai regardé au plus profond de moi-même ; de mes idées et de mes sentiments, j'ai essayé de dégager ce je ne sais quoi qui fait adorer, à ceux qui en ont goûté, la vie errante.

Voici ce que j'ai trouvé : à côté de la satisfaction du devoir accompli ou des services rendus à la science et à la patrie, à côté des jouissances de la vie libre et active, un des charmes du voyage réside dans un travail de comparaison que fait constamment et sans peine celui qui a l'habitude de regarder. A force de

voir, sous des climats variés, en des conditions d'existence diverses, des hommes de races différentes, on découvre des points communs à tous; et notant, peu à peu on se forme une opinion sur les questions générales qui préoccupent au plus haut point l'humanité. Le voyageur entrevoit les causes de la formation et du mouvement des peuples; il saisit la logique qui préside à la constitution de la famille, aux règles du mariage, à l'établissement de la propriété, aux modes de vie, nomade ou sédentaire, à la forme même de l'habitation. A ses yeux apparaît l'ordre fatal des étapes de la civilisation; il apprend pourquoi et comment, sur divers points de la terre, des nations sont arrivées au même degré, à des époques différentes.

Il croit même pouvoir aller plus loin, et pénétrer jusqu'au fond des âmes. Des problèmes qui paraissent souvent obscurs s'éclairent pour lui d'une lumière éclatante. Il peut se tromper, sans doute, mais il sera pourtant sincère lorsqu'il pensera entrevoir ce qui fait la conscience, ou comment naissent et grandissent les conceptions religieuses. S'il ne peut faire partager à tous sa manière de voir, du moins aura-t-il trouvé pour lui-même, dans le spectacle aperçu des lois générales de l'évolution humaine, la tranquillité de l'esprit et la paix du cœur.

Le voyageur ne recueille pas uniquement le bénéfice d'un travail conscient; il éprouve des sensations connues de lui seul, sensations profondes, nettes, qui lui laisseront à jamais une impression aussi vive qu'au premier jour. Il me semble qu'il voit des choses que

d'autres ne voient pas, qu'il apprend à connaître une vie générale, universelle, ignorée de la plupart. Sentant qu'il est près d'elle et qu'il est à elle, la nature le prend pour confident et lui ouvre tout grands ses mystères. Il n'a pas lieu de s'enorgueillir ; il n'est guère plus savant que d'autres; mais il a vu de près, sans voiles; il est l'artiste devant qui le modèle paraît dans sa nudité admirable, l'artiste qui se repaît pleinement, sainement, de la beauté.

Dans ces moments de révélation, le voyageur qui crayonne sur son carnet ne se sent pas écrire; sa main semble courir toute seule, poussée par une force inconnue, et l'état de son âme se reflète en ces pages comme en un miroir. C'est quelques-unes de ces notes que je donne telles quelles, comme elles me sont venues, afin que le lecteur y retrouve les sensations mêmes que j'ai éprouvées.

*
* *

A Madagascar, au nord de l'Émirne, un soir, en arrivant sur les bords du lac Alaotra, un coucher de soleil extraordinaire. J'ai vu de bien beaux couchers de soleil sur l'Océan Indien, en Cochinchine et au Cambodge; je crois n'en avoir jamais vu un aussi étrange que celui-ci.

Le ciel passe du violet foncé au vert, un vert clair, pâle, qu'on ne connaît pas dans la vieille Europe; sur ce fond à peine lavé se détache un gros nuage noir, en forme de monstre crachant du feu. D'autres masses

sombres se veinent de filets rouges. Au milieu de cette scène splendide, des cumulus forment des montagnes qui entourent un lac. L'illusion est parfaite : on distingue des rives, un promontoire, et même une rivière venant se jeter dans le lac; au loin, des nuages blancs dominent une chaîne aux crêtes neigeuses. Il semble que le lac Alaotra, sur les rives duquel nous allons dormir, ne soit plus devant nous, mais plus haut, là-bas dans le ciel. De petits nuages d'encre en barres horizontales viennent se poser sur le tableau comme des traits de plume ajoutés.

Cependant que nous avançons à pied à travers les plateaux ondulés de terre rouge et d'herbes, qui occupent une grande partie de Madagascar, tout le monde dans notre colonne se tait. On regarde et on regarde encore; nos porteurs, nos simples Bétsimisaracs, sont eux-mêmes, je crois, frappés. Ces braves gens à l'esprit simple, aux idées rares, qui d'ordinaire baissent la tête pour chercher le chemin, la lèvent maintenant au ciel, tant est grand le spectacle que nous donne la nature en cette soirée d'hiver subéquatorial.

Le gîte est loin, nous continuons à marcher. La nuit vient vite; les tons variés du ciel se fondent en une teinte pâle, uniforme, sur laquelle paraît à peine la silhouette des gros nuages. L'apparition d'une première étoile crève le firmament. Le croissant de la lune, blanc d'une blancheur presque diaphane, s'emplit de lumière et prend un éclat métallique : sur le sentier, maintenant éclairé, nos ombres se projettent très noires.

Voici les tombeaux des Antsianacs, marqués par de grandes perches qui portent une fourche à leur extrémité. Puis les cactus à raquettes, dont les épines doivent arrêter les brigands. La route est resserrée, on ne peut marcher qu'en file, et notre caravane se coule à travers ces arbustes comme un long serpent.

Nous sommes au village d'Imérimandroso. A nos pieds, le lac Alaotra, long réservoir peuplé de crocodiles. Aux rives s'appuient des villages lacustres, dont les maisons flottantes oscillent selon les mouvements de crue ou de baisse des eaux. L'Alaotra se ride légèrement, et ses petites vagues se jettent d'une crête à l'autre un éclat de l'astre nocturne ; à la surface des eaux se déroule et miroite un long ruban d'argent.

Nous choisissons notre maison, et, après le dîner rapide, nous nous couchons, heureux de pouvoir enfin nous recueillir, et de laisser aller nos rêveries vers l'autre lac, le beau lac qui nous est apparu au ciel, gardé par des monstres apocalyptiques.

*
* *

De ma fenêtre, à la résidence de France à Tananarive. Juillet 1894.

Devant la résidence, la terrasse sur laquelle les soldats de l'escorte s'exercent à la manœuvre du bâton. Ils sont gais, les braves pioupious qui s'agitent au-dessous de nous, et qui de loin nous apparaissent comme de petites poupées. C'est que la vie est bonne

et pas chère à Tananarive. On y trouve le dîner, le gîte et le reste. Très important, le reste! Aussi des sous-officiers ayant terminé leur temps cherchent-ils un emploi dans la capitale pour ne pas la quitter. Bonne graine de colons que ces hommes qui sont acclimatés au pays et y séjournent par plaisir!

Au-dessous de la caserne, le jardin dessiné par M. Bompard et où les jeunes arbres de France se mêlent aux plants indigènes.

Plus loin, un petit lac, légèrement ridé le matin, uni le soir comme une glace à la surface de laquelle se reflète l'îlot central; dans l'îlot, s'élèvent quelques maisons grises qui s'appuient à un bouquet d'arbres : c'est la poudrière de la reine. Les gens bien informés prétendent que le magasin existe, mais qu'on a oublié d'y mettre de la poudre. Une chaussée, sur laquelle sèchent au soleil de blancs lambas, relie à la terre cette île dont l'accès est interdit au public. Le lac avec son édicule me rappelle celui d'Hanoï; mais tandis qu'au Tonkin il y a une légende consacrée par une pagode, on ne trouve point de souvenirs religieux à Tananarive. En pays asiatique, une tradition, une idée, une croyance; ici, rien.

Au delà du lac s'étend une plaine de rizières d'une platitude parfaite, nivelée qu'elle est par les eaux de l'été. Maintenant, elle paraît uniformément grise, divisée comme à l'équerre par des digues qui se coupent à angles droits, et sur lesquelles avancent, en longues lames noires, les grandes ombres des nuages. De-ci, de-là, apparaissent des villages gris, eux aussi,

le matin, et le soir teintés de rose par le soleil couchant; les maisons surgissent de l'étendue plate, en ligne, les unes à côté des autres sur les talus artificiels comme une succession de récifs.

Au loin, des collines pelées cachent la naissance des monts Antankara dont on ne distingue que les crêtes bleues.

Devant nous donc, une caserne, un lac, une plaine; autour de nous, la ville. La partie centrale est sise sur une terrasse (si l'on peut employer ce mot) étroite et allongée d'où se détachent plusieurs arêtes, comme les rameaux de la branche d'un arbre. Sur celles-ci s'élèvent les faubourgs, où les maisons s'accrochent tant bien que mal aux pentes escarpées. Certaines sont retenues à la roche par des griffes de fer.

A gauche, une colline en forme de gros ballon parfaitement arrondi, couverte de maisons à la base seulement. La partie supérieure est fendue de grands fossés. En creusant des tranchées dans les flancs du mont, les Hovas pensaient faire des travaux de défense contre une invasion possible des Sakalaves; vu de loin, le ballon se trouve ainsi marqué de grandes raies comme un Satzuma craquelé, ou le crâne ridé d'un éléphant. Ce mamelon nuit au paysage; relié par un petit col en forme de selle à la montagne principale, il semble vouloir enlever à Tananarive une partie de son pittoresque; on a envie de couper la calotte, et de répandre la terre dans les marais du bas pour préparer un nouveau terrain à l'expansion de la capitale de Madagascar.

La résidence, d'une part, et le gros ballon de l'autre, forment comme les cornes d'une demi-lune; entre les deux se dresse la hauteur qui porte le siège du gouvernement et la plus grande partie de la ville. D'étroites constructions rouges se dressent sur le coteau et tournent leur façade du côté du lac; un toit de chaume les coiffe encore généralement, mais, d'année en année, il est remplacé par de jolies tuiles roses. Rien de plus inattendu, de moins vu que Tananarive. Les maisons sont espacées, et la nudité des terrains non bâtis est dissimulée par quelques arbres, par des broussailles, des cactus, chevelure épineuse des rochers, qui prend racine au sommet et retombe en longues gerbes sur les parois.

Pour jeter une note discordante dans l'accord des tons rouges, roses, gris, vert doré, jaune paille, qui s'harmonisent dans le Tananarive indigène, il a fallu la main des Européens. Sous la direction des Vasas, ont surgi du sol malgache des bâtiments d'un style nouveau pour les peuples d'Orient. Tout en haut, le palais de la reine, lourd pavé flanqué de tours carrées, et comme équarri de quatre coups de hache dans un bloc gris. Aux façades uniformes, régulièrement percées de trois rangs d'ouvertures, on reconnaît le génie de l'Anglais, qui bâtit puissamment, grandement, solidement, mais jamais ne trouve ce je ne sais quoi de léger, d'élégant, de gracieux, qui procède du naturel sentiment de l'art.

Au-dessous, la demeure du premier ministre, ornée de clochetons zingués, comme un casino de bord de mer.

Des églises protestantes; la cathédrale catholique, qu'on dirait, avec ses tours et sa rosace, transportée de France et posé là d'une seule pièce.

La résidence de France où nous sommes, jolie, légère, élégante, faite de briques rouges et de pierres, agrémentée de vérandas et de terrasses, donne l'illusion d'un hôtel de Paris.

Au pied de la grande colline, à gauche du lac que nous avons devant nous, une grande place verte rappelle les *commons* anglais; une partie de l'espace est occupée par une mare où des femmes, jusqu'à mi-jambes dans l'eau, ramassent dans des paniers de petits poissons qu'elles vont vendre au marché.

De pittoresque qu'elle était, la ville est devenue bizarre, bigarrée. Et la transformation commencée s'achèvera. Ce qui s'est passé au Siam, au Japon, ne peut manquer de se répéter dans un pays sans passé, chez un peuple sans histoire et sans religion propres. Ici, point de superstition à vaincre, point de préjugés à déraciner, pas d'éponge à passer, rien à détruire. Nous ne sommes pas en présence d'une grande nation au milieu de laquelle il est difficile au nouvel arrivant de se créer une place. Pas d'autonomie; nous n'aurons pas affaire à une race unie, qui, malgré un arrêt de développement plusieurs fois séculaire, comme on en observe en Extrême-Orient, ait une civilisation très développée et une personnalité consacrée par le temps. A Madagascar, la voie est d'avance déblayée, prête, ouverte à l'avenir. De jour en jour, le pays doit s'eu-

ropéaniser, se façonner aux mœurs, à l'esprit, au génie des nations supérieures.

Voilà ce que je vois pour demain.

Aujourd'hui, en contemplant Tananarive, je ne puis m'empêcher de songer à un de ces petits gouverneurs hovas qui venaient nous rendre visite, lorsque nous faisions route sur la côte orientale, de Tamatave à Foulpointe. Emmailloté dans la défroque de quelque valet européen, portant des boutons de la marine anglaise et le képi d'un capitaine d'état-major français, apparaissait devant nous un petit homme aux pommettes saillantes, aux yeux légèrement bridés, à la barbe mogole, au teint brun, produit étrange de sang arabe, nègre et malais. Ce personnage brandissait un vieux sabre veuf de son fourreau, tandis qu'une musique à ses ordres, un orchestre composé d'instruments indigènes, de grosses caisses et de fifres, faisait succéder à l'air composé par un Anglais en l'honneur de la reine, une imitation pour ne pas dire une parodie de la *Marseillaise*. Au milieu du charivari, le gouverneur hova trouvait le moyen de nous assurer du bon accord entre la République *(Ipibik)* française et la reine de Madagascar. En voyant gesticuler le pantin travesti par tant de mains différentes, je ne pouvais songer sans peine que des personnages pareils avaient été pris au sérieux par le gouvernement français.

Tel le petit fonctionnaire bigarré, tel son gouvernement, telle sa capitale.

*
* *

Du sable et du soleil, voilà Aden. Nulle part je n'ai aussi nettement senti le poids du fatum qu'ici, entre l'aridité d'en bas et le rayonnement d'en haut.

Nous sommes en septembre; la chaleur est insupportable et les journées paraissent terriblement longues. Dans l'après-midi, on ne sait que faire; on ne peut songer à sortir; fermer ses fenêtres, c'est étouffer dans une cuve portée à une haute température; les ouvrir, c'est appeler le simoun avec son cortège aveuglant. Pas d'eau pour se baigner; dans la mer, les requins; sur terre, l'eau douce à des prix exorbitants. Il faut se résigner à souffrir en attendant l'approche de la nuit.

Vers six heures, nous sortons et prenons une voiture pour aller de Steamer-Point à la ville arabe; derrière Steamer-Point, derrière la ville arabe, autour de nous, partout, de grandes montagnes de sable et de rochers, invariablement nues; immenses réflecteurs disposés par la nature pour emmagasiner et renvoyer la chaleur. Sur les parois de la roche se creusent des cavités dans lesquelles vient nicher un peuple de vautours.

A chaque pas, nous trouvons l'empreinte de la lourde domination anglaise; ce sont : murs crénelés, courant le long des crêtes, forts solidement cimentés sur des sommets escarpés, gros canons appuyés sur le sable du rivage et attendant l'heure de parler, travaux d'art, tranchées dans les falaises, tunnels sous les col-

lines, et, devant les portes, ces grands Syks, ces fiers soldats de l'Inde, maintenant préposés à la garde des entrepôts des plus riches marchands du monde. L'uniforme rouge arde au soleil ; il faut avoir connu ces flamboiements, ces trop-pleins de lumière pour comprendre l'image des Hébreux peignant la robe du Christ d'un même mot qui désigne le rouge, le blanc et l'éclatant tout à la fois.

Sur la route, et dans Aden même, une population de nègres de toute taille, grands Somalis très noirs, à la carrure herculéenne, guides, cochers ou interprètes sortis on ne sait de quel port africain ; petits négrillots, aux jambes fines, au ventre ballonné, énorme, véritables monstres dont le torse chétif porte une tête trop grosse ; dans la face luisante, deux grands trous montrent de beaux yeux à fleur de peau. Cette population de gnomes innommables entoure le voyageur, s'attache à lui, le harcèle, ne lui permet pas une minute de tranquillité dès qu'il est sorti de l'auberge. Les contorsions et les grimaces de ces enfants, le rire de deux superbes rangées de dents blanches m'attristent. Où le passager, où le globe-trotter ne voit que l'avidité pour le « bakchich », il me semble sentir une douleur cachée, un désespoir navrant. Je ne sais que penser, et me trouve malgré moi pris entre des désirs contraires de rire ou de frapper ; une étreinte serre le cœur, en face de gamins à qui leurs parents ne lèguent en les mettant au monde que le droit à la souffrance.

Autour de la voiture viennent se presser des Juifs, facilement reconnaissables à leur aspect sordide, à

leur tête de mouton dont le nez recourbé plonge sur de grosses lèvres charnues; des mèches flottent en tire-bouchons des deux côtés des tempes. Les Juifs d'Aden exercent la plupart la profession de changeurs de monnaie. Je fais mine de prendre une instantanée de l'un d'eux ; en apercevant mon appareil, le personnage fait un mouvement de côté, se met derrière le cheval, et me déclare qu'il n'apparaîtra devant l'objectif que moyennant dix sous.

Nous voilà sur la grande place d'Aden. Les tables en bois mal équarri d'un café en occupent la majeure partie. De gros musulmans, coiffés d'un vaste turban, gens à la figure fine ornée d'une grande barbe souvent teinte de henné, jouent tranquillement au domino ; ils approchent de temps en temps de leurs lèvres le long serpent vert d'un narghilé, ou vident une minuscule tasse de café noir et aromatisé. Des agents de police indous écartent à coups de bâtons les curieux ; des chèvres, des ânes, peints au henné, eux aussi, errent autour des tables ; un parfum particulier, fin, s'exhale de partout.

De longues files de chameaux montent et descendent entre la ville indigène et Steamer-Point. Tous marchent d'un même pas rythmique. Les hommes, accroupis derrière leur bosse à la naissance de la queue, se laissent bercer par le mouvement de va-et-vient régulier, et semblent ne faire qu'un avec leurs montures.

Tout ce monde reste, va, se meut tranquille par une chaleur intense, courbé sous la fatalité qui pèse sur chacun comme le soleil de plomb. Quel exemple de

la résignation que le spectacle des routes chaudes d'Aden ! On comprend que tous attendent la souffrance avec la même impassibilité que le bonheur.

Au-dessus de la foule qui accepte ce qui est écrit, plane une idée dominante, la suprême illusion, la croyance. Le long des chemins, près des maisons, sur les terrasses, quatre fois par jour, des hommes, tour à tour debout, accroupis ou prosternés, murmurent, en se tournant vers la Mecque, la prière à Allah et à son prophète. Tandis que leur destinée écrite au ciel s'accomplit, immuable, ils attendent, calmes, le paradis des Houris.

Vivre parce qu'on croit, quoi de plus beau !

Dans mon séjour à Aden, je retrouve l'Orient et l'Occident, la désespérante philosophie fataliste des musulmans et le progrès, la marche en avant de la race anglo-saxonne ; d'un côté celui qui obéit, et, de l'autre, celui qui commande. Résignation ici, et là Puissance. C'est la revanche de l'Europe sur l'Asie, l'invasion des civilisés suivant de quatorze siècles celle des Barbares. Nous assistons à un des grands mouvements dans l'histoire du monde, à un flux dans la mer des peuples ; à quand le reflux ? Viendra-t-il de l'Est ou de l'Ouest ? Demeurerons-nous unis contre le débordement des grandes productrices d'enfants jaunes, que certains craignent ? L'avenir nous le dira. Mais je crois, quant à moi, que l'Europe a plus à craindre de ses propres descendants qui se fortifient et grandissent en d'étranges proportions, au loin, que des races moulées depuis des milliers d'années dans un cadre inférieur.

*
* *

Nous sommes en pleine nuit dans une forêt d'Angkor. Deux jours, nous avons navigué sur cette mer intérieure, le Tonlé-Sap, qui se vide une fois l'an, et attire une population de cinquante mille âmes là où passe maintenant notre canonnière. *Le Bouclier* a jeté l'ancre devant l'arroyo de Siem-Réap, et trois heures de sampan nous ont menés à la ville siamoise que nous venons de quitter après dîner.

Nos équipages sont des charrettes à bœufs, sortes de claies couvertes d'une bâche et suspendues sur l'essieu des deux roues; les rais en sont renforcés par trois pièces de bois en forme de triangle. Les bœufs se courbent sous un joug où se dresse une haute corne en bois ; à l'extrémité de celle-ci sont reliées les ficelles qui passent dans les naseaux des animaux. Mode de locomotion qui semble inventé exprès pour ce genre de promenades nocturnes.

Nous avons traversé d'abord les faubourgs de la ville, des cases sur des pilotis au milieu des bois de cocotiers. Puis nous sommes entrés dans la forêt : la lune se lève ; les bœufs marchent au pas ; silence autour de nous ; pas un cri d'oiseau, pas le moindre souffle de brise. Seuls les chants nasillards des conducteurs de charrettes, les grincements des roues, le clapotis des bœufs, lorsque la route est inondée, troublent la majesté du silence. Nous avançons très lentement. Il semble qu'avant de voir quelque chose de très grand,

il faille se recueillir. Sous la lumière de la lune, la nature prend l'aspect de ces paysages puissants et tourmentés que Doré donnait comme cadre aux scènes du Paradis perdu. Les arbres grandis dans la nuit sombre détachent sur le ciel constellé leurs masses aux formes étranges. Les lianes qui pendent à leurs branches se coupent de raies noires, ombres projetées par les feuilles, et semblent des serpents géants. Sur le feuillage, par places, des groupes de lucioles figurent des arabesques mouvantes et scintillantes. Tout porte au recueillement.

Tant bien que mal étendu sur le char cahotant, à demi endormi par la musique bizarre et monotone des roues, tandis que mes regards montent vers le ciel, je me sens envahir par la nature environnante. Je suis enlevé presque malgré moi à la réalité, et entraîné bien loin dans la forêt enchantée des beaux contes orientaux. Dans ces divines solitudes de l'Asie méridionale tout parle, tout berce, tout chante. Oh ! que je vous aime, charme inconnu, rêveries aux ailes d'or des grandes forêts de l'Indo-Chine ! Que vous me faites parfois bien saisir les conceptions de ces esthètes contemplatifs dont l'idéal est de s'élever au-dessus des misères humaines, pour se confondre un jour dans le grand Pan, s'absorber en la nature belle, forte, enchanteresse, et, assimilés à la force créatrice, devenir ainsi une partie de la vie universelle et divine !

Pareils à ceux qui furent employés à la construction des édifices kmers, les bœufs, que grandissent les ombres de la nuit, soufflent fortement de leurs naseaux,

et marquent leur marche par un régulier dodelinement de la tête ; ils semblent, eux aussi, se laisser envahir par le sentiment général, et songer.

Brusquement, la forêt s'ouvre, le rideau se déchire. Devant nous, quelques marches montent vers une large terrasse. De chaque côté s'accroupit un monstre de pierre, laid, s'il n'était étrange, ridicule, s'il ne représentait une des conceptions d'un peuple bien éloigné de nous aujourd'hui, mais de même race que nous, admirable, bien que souvent incompréhensible. Ces animaux, baptisés, je ne sais pourquoi, du nom de lions, se présentent de profil à la lune, et nous apparaissent, l'un pleinement éclairé, tout blanc, et l'autre dans l'obscurité, tout noir.

Nous descendons pour marcher, tandis que les charrettes gravissent les escaliers ; les roues s'engagent en des ornières creusées par l'usure dans la pierre. Je me souviens d'avoir vu au Laurium, non loin des ruines d'un temple antique, de pareils sillons imprimés dans le marbre sur la piste des courses de chars.

Plus loin, une seconde terrasse dallée. Des touristes ont innocemment gravé leurs noms en grosses lettres sur la pierre. Ils ont peut-être pensé qu'en face de monuments où un peuple a mis toute son âme, au point d'épuiser sa force vitale, il leur suffirait, à eux, pauvres modernes, de s'inscrire pour passer aussi à la postérité.

Entre deux étangs situés en dépression et remplis de nénuphars, s'allonge alors une chaussée droite, étroite, menant à une longue enfilade de portiques dont

le pied était jadis baigné par les eaux des étangs. C'est la première enceinte d'Angkor-Vat, la pagode royale. Une porte, surmontée d'une tour, donne accès à une autre chaussée, sise encore entre des étangs, qui mène à l'enceinte intérieure. Dans le fond se dresse le gigantesque diadème à trois pointes des pyramides sacrées. Telle on figure généralement la coiffure des Devadas.

En haut, au-dessus de la pyramide du milieu, une flèche d'or, un trait étincelant dans le ciel : c'est le baudrier d'Orion.

On regarde ; ce qu'on voit est beau, grand, simple ; on se tait. Les idées ne sont pas assez nettement établies, les sentiments sont trop imparfaitement définis pour pouvoir être exprimés. Trop de pensées nous agitent pour que nous en puissions fixer une aussitôt. Ces ruines renferment toute une civilisation qui n'est plus, tout un passé. Il y a mille ans, un peuple vivait, pensait, travaillait, créait ici. Un souverain laissait de sa puissance des traces ineffaçables. Une cour s'agitait autour de lui, des fêtes se donnaient sur les lacs, des prêtres présidaient aux cérémonies religieuses, de longues processions se déroulaient sur les chaussées. D'une vie intellectuelle et artistique, d'une puissance créatrice incontestable, d'une dépense extraordinaire de force et d'énergie sont nés ces monuments d'Angkor. A les élever, les Kmers paraissent s'être épuisés ; ils semblent s'y être donnés entiers, et avoir disparu ensuite pour ne laisser d'eux que leurs œuvres.

Angkor-Vat, Angkor-Thom, et quelques ruines éparses sont tout ce qui reste d'un royaume jadis puissant.

Maintenant les pierres s'effritent, les lierres s'attachent à elles ; les racines attaquent les blocs et les disjoignent, les arbres se dressent au sommet des tours comme des crinières. La forêt enserre de tous côtés la ville morte, d'une enceinte plus étroite chaque jour. Si les hommes n'interviennent pas pour défendre les traces du passé contre les forces de l'avenir, un temps viendra, assez prochain, où les monuments kmers ne seront plus. Ce qui est le tombeau d'un peuple n'existera même plus ; l'œuvre sera ensevelie ; la terre aura recouvert la dalle du sépulcre ; des peuples jeunes pousseront la charrue à sa surface, des civilisations nouvelles s'élèveront sur des fondations faites des débris des anciennes.

En voyant ce qui se passe à Angkor, le voyageur songe à ces lignes de Bossuet : « Quand Dieu efface, c'est qu'il se prépare à écrire. »

Nous autres, nous profitons de ce que la monumentale inscription laissée par ce peuple n'est pas encore complètement détruite pour tenter d'en déchiffrer des parties. Rentrés pour le repas du soir dans la Sala de Bambous, nous écoutons les gardiens de la pagode. Nos voisins les bonzes, les prêtres, drapés de longues toges jaunes, après avoir psalmodié leurs prières, remplissent l'air de leurs chœurs, ou accompagnent leurs chants mélancoliques sur le clavecin de bambous. En associant l'idée de la prière à celle de

la grandeur des Kmers, ils nous rappellent que les grandes œuvres sont filles d'un grand sentiment. C'est la croyance à l'au-delà qui a fait surgir du sol les monuments les plus admirables du monde.

*
* *

Des promenades sur la côte d'Annam nous ramènent en arrière, en France. — Nous avons des visions de plages bretonnes et sentons notre cœur battre plus vivement, en retrouvant si loin quelque chose de la Patrie.

Une heure de chaloupe à vapeur depuis Tourane, et l'on aborde au pied des montagnes de marbre. C'est un groupe d'îlots rocheux, calcaires entourés de sable de tous côtés. Un sentier entre des cactus, puis un escalier étranglé, entre les parois de rochers gris aux flancs desquels se cramponnent des arbres bizarres, mènent le touriste à une pagode, élevée à l'entrée d'une grotte. Un trou noir, une ouverture béante dans la pierre, au-dessus de laquelle un palmier plonge, pour remonter en courbe gracieuse et présenter au ciel sa gerbe métallique comme la branche d'un grand lustre, donne accès dans les souterrains.

En outre, on suit un couloir étroit, obscur, et on débouche subitement sur une grande salle ronde, sous un dôme élevé. La lumière vient du sommet à travers les ouvertures arrondies dans le rocher ; et le feuillage qui croît à l'extérieur adoucit et tamise encore le jour.

Les murs sont gris, couverts par places d'un lichen vert. De la voûte descendent jusqu'au fond de la salle des racines d'arbres, qui tombent comme les cordes des cloches d'une cathédrale.

On placerait volontiers dans ce cadre une aventure des *Mille et une Nuits ;* après une marche pénible dans des souterrains noirs, sales, tortueux, on se figure le héros, pénétrant par enchantement dans cette grande salle riche, bien éclairée ; on entend, partant des recoins, les accords d'une musique suave et douce ; on voit rangés le long des murailles les trésors les plus rares ; on contemple au milieu de la salle des groupes de jeunes femmes plus belles les unes que les autres, vêtues des étoffes les plus somptueuses, souriant à la venue du Prince Charmant.

Voilà ce que le rêve me montre. La réalité est autre.

Lorsqu'on s'est arrêté une minute, surpris, à l'entrée, on descend par un escalier que gardent des deux côtés des gardiens peints en rouge à la chinoise, assis sur de gros monstres à la figure de chats effrayés. A droite, une petite pagode, au toit orné de faïences blanches et bleues, abrite des Bouddhas dorés, et cache une fontaine où viennent en pèlerinage les femmes stériles. La chapelle est éclairée en plein par la lumière d'en haut et semble encadrée par la muraille. Tout autour de la salle, de petites pagodes, des niches abritant des Bouddhas, des inscriptions. Cette grande rotonde souterraine, doucement éclairée, défendue par des génies du bouddhisme chinois,

et consacrée à la religion, laisse une impression étrange.

Au sortir de la grotte, un escalier nous conduit à une arche de pierre naturelle, donnant accès à une terrasse qui s'étale au sommet du mont.

Nous nous trouvons dans un vrai cirque, dans un Colisée où la main de l'homme n'aurait pas passé ; le pourtour est fait de cette roche grise, déchiquetée, tantôt percée de cavités, tantôt alourdie de grosses pendeloques, à qui sont dues les merveilles de la baie d'Along. Par les arches qui en marquent l'accès et la sortie, on a des échappées sur la plaine : d'un côté, derrière nous, le désert de sable au milieu duquel se dressent, comme de grosses bêtes accroupies, les autres rochers ; plus loin, dans l'ouest, de la verdure, des jardins et des rizières sur lesquelles s'étend en caresse un de ces rayons chauds dont le soleil est avare en cette saison.

De l'autre côté, vers l'est, un escalier très droit bordé de balustrades en pierre ; dans les cavités des rochers, des Bouddhas dorés ; sur les terrasses, de petites pagodes ; partout de grands cactus gris ; dans les fentes où ruisselle un mince filet d'eau, s'accrochent des palmiers, des arbres tourmentés par le vent et les pierres, qu'enserrent de leurs spirales de belles Monsterra aux larges feuilles vertes.

Sur le monticule, se meut un peuple de bonzes et de bonzillons ; ils promènent leurs écharpes safran sur la teinte grise de l'ensemble, pour la plus grande joie de l'artiste et le plus grand dam du passant qu'ils ne

cessent de harceler de leurs demandes. Ces mendiants religieux ont la plus mauvaise réputation ; on prétend qu'ils ne sont pas étrangers à la guérison des femmes enceintes ; on fait courir sur leur compte d'autres bruits plus mauvais encore...

Plus bas, au pied du rocher, s'étend une large plage de sable, tapis doré qu'une mer sombre vient mollement lécher de ses lames. A l'horizon, un groupe d'îles noirâtres, rochers tourmentés par les courants, battus par les furieuses tempêtes du golfe de l'Annam, où les pêcheurs viennent récolter les nids d'hirondelles.

La longue grève, sur laquelle s'élèvent les collines de marbre, me fait songer à celle du Mont Saint-Michel et de Tombelaine. Là-bas, sur les côtes de Bretagne, les accidents de la nature ont été mis à profit par le catholicisme occidental ; ici par le bouddhisme de l'Orient. A des milliers de lieues de distance, les rochers ont été attaqués par la main de l'homme pour des motifs religieux, en France, l'art élevé ; ici, le bizarre, l'étrange. Aux deux extrémités de l'ancien continent, la même idée des deux races blanche et jaune de laisser sur la roche, comme une signature éclatante, l'empreinte de leur génie.

*
* *

Il n'y a pas qu'aux montagnes de marbre que côte d'Annam nous donne une ressouvenance, bien rare en ces régions, des plus beaux paysages extrême-

occidentaux. Cette vision de la côte de Bretagne, je l'ai eue une seconde fois, bien nette, en montant à Hué, en décembre 94.

Après quelques kilomètres parcourus le long de la mer au nord de Tourane, on commence à gravir la chaîne côtière d'Annam. A mesure qu'on s'élève, le paysage devient splendide ; il doit au mauvais temps et à la tempête de prendre un caractère effrayant ; et si nous perdons pour le confort, nous nous dédommageons amplement par le coup d'œil : à nos pieds, les baies arrondies dont la mer dessine les courbes en un triple bourrelet d'argent. L'Océan a une teinte noirâtre et semble frissonner sous le souffle du vent ; de longues rides, traversant la baie, se forment d'un côté et galopent pour disparaître de l'autre.

En deçà du littoral, dans les terres, s'étendent une plaine de rizières en damier sur lesquelles se détachent encore à la dernière clarté du jour les masses noires des buffles, et d'immenses lagunes à peine séparées par des bancs de sable, entre lesquels voguent de frêles sampans. De tous côtés, à l'horizon, de lourdes montagnes sombres, à demi cachées dans la brume. Le brouillard se confond à certaine distance avec la mer qu'il enveloppe d'un voile de mystère.

On se croirait volontiers au pays des légendes, dans le domaine des génies, des farfadets ou des gnomes ; on s'attend à entendre le hâle des passagers du *Vaisseau-Fantôme*, ou le chant lointain des Vierges de Sein.

Nous marchons au milieu d'une végétation forte, puissante, chargée d'humidité et de sève.

Antithèse étrange que cette impression d'une anse déchiquetée de Bretagne, ou d'un fjord de Norvège, dans une contrée où la nature nous fait deviner les caresses d'un soleil tropical.

Bientôt la nuit se fait, et nos hommes n'avancent plus que lentement ; ils doivent contourner de gros rochers qui barrent à moitié la route, ou passer sur des ponts de bâtons au-dessous desquels bruissent quelques cascatelles. Les torches des roseaux sans cesse secouées de haut en bas comme des encensoirs, éclairent notre marche, et les étincelles éparpillées tombent dans le bois et disparaissent parmi des lucioles étincelantes. La mer gronde en bas. Le convoi a un aspect fantastique. La chaise de Roux, qui me précède, semble avoir changé de forme : nos petits coolies ont grandi sous leurs chapeaux coniques, et leurs manteaux de feuilles de roseaux se sont hérissés : ils deviennent des êtres bizarres sous leurs carapaces végétales.

Quelques cañhas de bambous occupées par des gens qui travaillent à la route, une dernière montée raide sur des terres plates, et nous voilà au col des Nuages, dans le tram, autour d'un grand feu qui nous séchera.

Pour la première fois depuis que je suis en Indo-Chine, j'ai l'impression de l'hiver.

*
* *

En Chine, c'est le charme d'un fleuve déjà connu qui vient s'emparer de nous et nous séduire.

Le 18 avril, je revois le Mékong et suis heureux de

le retrouver. Il me semble qu'entre ses eaux et moi il y ait un lien,qu'une sympathie nous unisse. C'est un ami auprès duquel il me plaît de rester, avec qui j'aime à causer. Et de fait, la multitude des souvenirs qu'évoque le nom d'un fleuve tel que le Mékong, l'histoire des peuples qui habitent ses bords, l'aspect des pays qu'il traverse, la majesté du cadre, la solitude du lieu, le murmure même des eaux, tout porte à la réflexion, au songe.

Au-dessous de nous, les eaux mugissent en un rapide que forment des rochers s'avançant des deux côtés comme pour barrer le passage ; plus loin, les collines qui bordent le fleuve semblent s'abaisser à un coude, tandis que les grands arbres inclinent leurs rameaux en courbes gracieuses, couvrant de leur ombre le cours redevenu tranquille.

Auprès de nous, nos mulets attendent paisiblement que le moment soit venu pour eux de passer ; de leur queue agitée en un mouvement régulier de balancier, ils chassent les mouches qui les taquinent.

Assis sur une roche élevée, je contemple cette scène sauvage et simple à la fois, à laquelle nous devons un sentiment de quiétude, de tranquillité profonde. Je retrouve la sensation que j'ai éprouvée dans le calme des forêts d'Angkor ; je comprends la volupté que trouvent encore à la vie contemplative les sages détachés de beaucoup des soucis d'ici-bas. La vision pour moi est courte, rapide; je soulève un coin du voile qu'ont déchiré les anachorètes, que déchirent encore les moines du mont Athos ou les fakirs de l'Inde. Le

renoncement aux joies terrestres auquel poussent les Brahmes, l'existence ascétique des Mahatmas, la science et la vie d'une partie de l'Inde et de l'Asie centrale, c'est-à-dire de plusieurs millions d'habitants, deviennent à mes yeux chose intelligible. Pour un peu, je penserais à l'unisson de ces cerveaux asiatiques...

Et, lorsque je quitte le pays du rêve et de la songerie, encore à demi endormi par le rythme monotone du fleuve, c'est le chimérique que je caresse, c'est à l'impossible que je veux toucher.

Briffaud et moi parlons de descendre en radeau le Mékong depuis la hauteur de Tali jusqu'à son entrée en Indo-Chine; l'entreprise serait hardie, peut-être faisable, et l'idée nous séduit. Il nous semble qu'elle soit nôtre et que nous mettions déjà le projet à exécution. Nous causons de la construction du radeau, des détails du gouvernail, des vivres à emporter, des précautions à prendre, comme si nous nous embarquions demain.

Qui n'a pas mouillé ses lèvres à la coupe du merveilleux, qui ne s'est pas enivré du poison divin de l'illusion, ignore un des sentiments qui sont le propre de la race française. Je ne l'appellerai pas défaut, non; je dirai plutôt que c'est un penchant, qui, selon qu'il est dirigé, peut produire les œuvres les plus étonnantes, les plus admirables, ou donner les résultats les plus funestes. C'est à force de viser à l'impossible qu'on arrive à l'extraordinaire, et nos ancêtres n'eussent jamais été grands s'ils ne se fussent crus capables d'œuvres de géants...

*
* *

La crainte des obstacles est pour l'explorateur le commencement de la sagesse. Il est sûr d'en rencontrer assez d'inévitables pour ne pas chercher à s'en créer de nouveaux de son gré.

Un grand voyageur thibétain, M. Rokhill, répondait à son éditeur, qui lui demandait avant son départ, en vue de la publication éventuelle de son récit, s'il aurait beaucoup d'incidents : « Le moins possible. » Réponse sage, qui dénote l'expérience d'un voyageur consommé.

Aussi craint-on, en route, au premier chef, la traversée des grandes chaînes, source certaine de fatigues et de difficultés. Mais, si les escalades procurent souvent de fortes souffrances, l'arrivée sur le sommet donne en revanche aussi les joies les plus intenses. J'ai connu une de celles-là simplement pour avoir atteint une certaine passe.

C'est le 7 octobre : nous sommes encore dans le bassin de la Salouen, et, après une longue et pénible montée à pied, nous parvenons au col. Par une fente entre deux montagnes, on aperçoit derrière soi, enveloppée dans une teinte bleuâtre, la chaîne de séparation de la Salouen et du Mékong, avec quelques sommets saupoudrés de neige fraîche ; le paysage me rappelle les lointains de certains tableaux miniatures, d'un triptyque de Vinci entre autres, au musée de Pétersbourg.

Il est interdit de chanter ou de tirer des coups de fusil ; on marche vite ; il faut fuir l'endroit redouté ; les génies de la montagne, lorsqu'ils s'attaquent à un voyageur, l'épargnent rarement, et leurs victimes sont nombreuses. Des crânes humains, des ossements, des tibias, des écuelles, un reste de pipe, étalés auprès d'un tas de pierres que surmonte un bambou, nous montrent le sort réservé aux infortunés qui se laissent surprendre par le froid.

On marche vite, presque à plat, le long des crêtes, et l'on s'arrête au pied d'un monticule. Tandis que les hommes montent la tente, je grimpe sur l'éminence pour voir, voir ce qui est devant nous, ce qu'il y a plus loin. Arrivé en haut, je m'assieds ; Roux, qui m'a suivi, fait de même. Pendant un temps, nous restons à regarder, sans nous parler ; au bout de quelques minutes, nous échangeons ces quelques mots : « C'est beau ! — Oui, c'est beau ! » Puis on se tait de nouveau. C'est que le spectacle que nous avons devant nous est unique, profondément impressionnant, un des plus beaux auxquels il m'ait été donné d'assister en voyage. Le brouillard qui nous avait entourés s'est déchiré, et, vers l'occident, le ciel nous apparaît resplendissant. Au premier plan descendent vers le Kiou-Kiang des pentes vertes, sur lesquelles des pins rabougris étalent leurs branches comme des cèdres. On devine le fleuve sans l'apercevoir.

Au nord-ouest, de hautes montagnes neigeuses et rocheuses, hérissées à la fois et serrées, d'un aspect farouche. C'est bien là la barrière qui interdit l'entrée

du Thibet, du grand pays du froid, des mystères et des priants. Au sud-ouest s'ouvre une large vallée, une trouée dans des montagnes plus basses ; ce sera peut-être notre route de demain. En nous tournant, nous apercevons les flancs de la chaîne de séparation des deux fleuves pleinement éclairée par le soleil couchant, grands coteaux verts bordés de neige fraîche étincelant sur les crêtes qu'elle vient mordre.

Nous en avons bien fini avec la Chine si fatigante, avec ces paysages si uniformément pittoresques du Mékong chinois. On respire plus librement, on voit plus loin, on a plus d'espace devant soi que dans les vallées étroites où nous venons d'être enfermés.

A mesure que nous sommes montés, l'horizon s'est élargi, et, maintenant que nous voilà sur le sommet, nons nous sentons grandis. Nous étions petits dans ces gorges étroites où la vue ne pouvait guère s'étendre qu'à quelques centaines de mètres. Ici, sous nos yeux, s'étale tout le bassin de l'Irraouaddy, avec ses arêtes tourmentées, ses grandes branches torrentueuses, ses plaines basses. Nous oublions les difficultés qui nous attendent pour le traverser, nous n'en avons déjà fait qu'une bouchée ; nous sentons au loin un ciel plus chaud, nous entrevoyons les Indes, les Indes merveilleuses, si riches, dont le nom glorieux, qui semble dire tant à lui seul, a fasciné à travers les siècles les grands conquérants, depuis Alexandre, depuis Tamerlan, jusqu'à Napoléon. Et il nous semble qu'en ouvrant une route nouvelle vers les belles plaines du Bramapoutre et du Gange, qu'en descendant, par des

contrées encore vierges de pas européens, sur les rives des fleuves sacrés, nous faisons, nous aussi, œuvre de conquérants. Devant nous, une terre inconnue. La solution des grands problèmes géographiques est peut-être entre nos mains ; nous allons travailler pour la science, et, si nous réussissons, nous aurons, nous aussi, une gloire à apporter à la France, à la Patrie, dont l'image nous accompagne et nous soutient sans cesse.

Une nouvelle ardeur nous saisit, une force nous pousse en avant; nous respirons à pleins poumons ; et, au milieu de nos misères, nous nous sentons heureux, si heureux que je me prends à pleurer d'émotion.

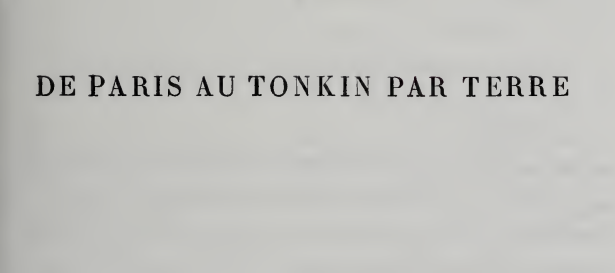
Nous redescendons au camp.

Le soir, la lune qui décroît, apparaît derrière le cône au pied duquel nous couchons ; elle cache de sa clarté une partie des étoiles qui scintillaient dans un ciel sans nuages. Nos hommes groupés autour des feux chantaient avec entrain. Tête nue, poitrine découverte, ils ne s'aperçoivent pas que le thermomètre ne marque que deux degrés. Ils contemplent le grand cône blanc du Pémachan, la montagne sainte, dont la tradition fait le paradis terrestre et l'origine de la race Loutzé.

Et ces gens confiants s'étendent autour de nous et s'endorment vite, attendant sans soucis que le soleil, venant éclairer de nouvelles teintes le grand tableau, leur ouvre une journée de peines et de labeurs.

Cette conscience qu'a parfois le voyageur d'être

comme enlevé et transporté par une force inconnue en un autre monde, vers l'au-delà, voilà pour moi le charme qui le retient à son métier, plus encore que la joie de la liberté ou l'amour de la science ; voilà pourquoi celui qui a bu à la coupe du voyage voudra y boire encore, et encore, et toujours



DE PARIS AU TONKIN PAR TERRE

DE PARIS AU TONKIN PAR TERRE

I

DE PARIS A LA FRONTIÈRE DE CHINE

Mai 1889.

Lorsque mon père me demanda si je voulais partir pour l'Asie centrale avec M. Bonvalot, je n'eus pas d'hésitation ; j'ai toujours eu pour l'ancien continent une sorte d'amour filial ; il me semble qu'il a droit à une vénération, à un respect, que ne peuvent réclamer ni l'Afrique ni l'Amérique. — C'est notre mère à tous, la vieille Asie, elle qui a vu sortir de ses flancs Iran et Touran, elle qui a donné le jour aux créateurs de religions, elle qui est le berceau de toute croyance, de toute civilisation, de toute grandeur. C'est en Asie qu'il faut chercher l'origine, comme la solution des grands problèmes de l'histoire du monde. Et pourtant c'est peut-être le continent le moins connu ; ses hauts plateaux sont laissés en blanc sur les cartes les plus récentes, les sources de ses fleuves restent ignorées,

ses races ont été imparfaitement étudiées, ses sanctuaires n'ont pas été visités.

L'inconnu exerçait un attrait de plus sur mon imagination, et pour tenter de briser les barrières que la nature et les hommes ont mises à l'entrée de ces contrées, j'allais marcher aux côtés de Bonvalot ; je ne le connaissais pas, mais j'avais la plus profonde admiration, la plus sincère estime pour le Français qui avait eu assez d'audace pour entreprendre, et assez de volonté pour accomplir la traversée du Pamir, au cœur de l'hiver. Dans le héros qu'un ministre avait salué du titre de « conquérant, » je voyais le digne successeur des Ruysbruk, des Van den Putte, des Marco Polo, des Huc.

Une heure d'entretien avec lui suffit à me confirmer dans l'opinion que je m'étais faite à la lecture de son récit. Je retrouvais la force et la décision qui font un vrai voyageur, la franchise et le cœur qui font un bon compagnon. J'avais dès lors en lui une confiance aveugle ; j'étais résolu à le suivre partout. Le voyage était décidé.

Cartes à consulter, notes à réunir, appareils à faire construire, vêtements et chaussures à commander, mille petits détails qui semblent insignifiants, mais desquels dépend le succès d'une telle expédition, eurent vite rempli les deux mois que nous nous étions donnés pour faire nos préparatifs. Il fallait pourtant se presser. Nous apercevions l'hiver au bout de l'année, et quelques jours de plus ou de moins pouvaient changer toutes les conditions de notre voyage.

Enfin, le 6 juillet 1889, nous montions dans l'express pour Moscou ; nous promettions de revenir bientôt, nous n'allions qu'en Chine. Il est vrai que la Chine est grande et qu'il y a bien de l'espace pour s'y promener.

Savions-nous ce qui nous était réservé ? — Nous préférions nous taire. « Ne vendons pas la peau de l'ours avant de l'avoir, » me disait Bonvalot.

Et lorsqu'il déployait la carte du Céleste-Empire, il me montrait la Mongolie et les routes qui mènent à Pékin ; mais je voyais son regard descendre plus bas, errer du côté du Lob-Nor, et même s'arrêter sur les solitudes du Thibet. Voir l'empire du Grand-Lama, le pays presque inconnu que traversa Marco Polo, pouvoir étudier ce qu'avait entrevu Huc à l'aide d'un déguisement, quel rêve ! *Quien sabe!* Nous verrons, me répondait invariablement mon compagnon. Ce qui pouvait être fait serait fait, je le savais. On tenterait peut-être l'impossible. Je n'oubliais pas le Pamir.

Je ne voudrais pas passer sous silence notre course rapide à travers la Russie. Nous avons pourtant été trop vite pour pouvoir rien décrire, mais, d'un autre côté, nous avons parcouru trop de pays pour qu'il me soit permis de taire cette partie du voyage. Les ennuis d'une longue route ont d'ailleurs été bien amplement compensés par les réceptions cordiales que nous ont faites les autorités russes.

Jusqu'à la frontière de Chine, nous n'avons rencontré que des amis, et nous avons pu croire, en

quittant ces pays civilisés, que nous quittions une seconde patrie.

A Moscou, nous trouvons Rachmed, le fidèle compagnon des précédentes explorations de M. Bonvalot. Pour le rejoindre, il a renoncé à un voyage à Paris : « Si je n'étais pas venu, me disait-il, *Il* n'aurait pas été content. »

Quelques jours consacrés aux derniers achats, thé, casseroles, tabac et autres objets que nous n'aurions pas trouvés plus loin, et nous voilà de nouveau en route ; nous allons par gradations de la vie la plus civilisée à l'état presque sauvage.

Nous traversons Nijni-Novgorod, un mois avant la foire, redescendant la Volga, franchissant l'Oural entre Iekaterinbourg et Tioumen. Le chemin de fer s'arrête à cette dernière ville. Pendant dix-sept mois, nous ne devons plus revoir de wagon.

A Tioumen, un préparateur sibérien est engagé ; il nous rejoindra à la frontière de Chine. Le vapeur nous conduit, en remontant l'Irtych, jusqu'à Omsk. Après quelques jours d'arrêt, pendant lesquels on nous donne des cartes d'état-major, nous prenons une *tarantass* (chaise de poste), pour franchir 400 kilomètres de steppes, et gagner Semipalatinsk, ville construite en bois, perdue au milieu des sables. J'y fais connaissance avec les cavaliers kirghizes, leurs *yourtes* de feutre, et leur *koumis* (lait de jument). Mais nous sommes pressés, l'hiver approche, il va falloir former la caravane. Nous n'avons pas de temps à perdre, et dans nos voitures attelées de trois chevaux de front,

à demi sauvages, nous volons littéralement sur la plaine qui borde le lac Balkhach, et à la limite de laquelle s'élève la petite ville de Tcharkent.

Celui qui n'a pas fait colonne ne peut se rendre compte du soin particulier qui doit être apporté dans l'équipement d'une caravane. Rien n'est à négliger. Le moindre détail y prend une place importante. Bonvalot en est à son troisième grand voyage. Il a, en cette matière, les connaissances que l'expérience seule peut donner. Nous profiterons d'ailleurs des mésaventures de nos prédécesseurs dans les régions où nous allons nous engager. Prjévalsky a manqué de vivres. Carey fut obligé de jeter des bagages, faute de cordes pour les charger. D'autres souffrirent du froid. Nous prenons une charge de chameau, de feutre et de cordes. Il faut être large pour le nécessaire et rejeter impitoyablement tout ce qui n'est pas indispensable. Notre bibliothèque est réduite à sa plus simple expression, elle se compose de quelques ouvrages qu'on ne peut se lasser de relire : c'est Bossuet, Voltaire, Chateaubriand, Flaubert. Voilà pour les haltes.

L'esprit est satisfait ; pour le corps, nous emportons du thé en brique, de la farine, du pain à la graisse, du sucre. Ni vin, ni conserves.

Nous avons deux tentes en toile double : l'une pour nous, l'autre pour nos hommes. Avec leurs piquets de fer et les bâtons, elles ne font pas une charge de chameau. Nous n'oublions pas les outils dont on ne peut se passer : pelles, pioches, clous, haches, marteaux, etc.

Notre batterie de cuisine comprend une marmite avec un trépied, et trois grands pots à thé en cuivre, chacun d'une contenance de plusieurs litres.

Dix jours nous ont suffi pour terminer ces préparatifs et acheter vingt chameaux, quinze chevaux, de petits chevaux kirghizes habitués aux longues marches. Les bagages sont vite chargés, les chevaux facilement sellés, et c'est avec un sentiment de vrai plaisir que, le 1er septembre, nous voyons s'ébranler notre caravane.

Pourtant ce n'est qu'un faux départ; nous ne pourrons nous considérer comme vraiment en route qu'après avoir dépassé Kouldja, où se trouve un consulat russe. Six étapes à travers un pays plat, peu cultivé, souvent couvert de roseaux, où les faisans abondent, nous conduisent à cette ville. Nous sommes en Chine. Trois jours auparavant, nous avons franchi la frontière, traversant un poste d'une quinzaine de soldats chinois commandés par un petit mandarin à bouton de cristal. Aucune difficulté ne nous a été faite. Les autorités russes nous avaient délivré, conformément au traité de Kouldja, les passes qui sont accordées aux marchands russes désirant faire du commerce dans le périmètre convenu. A Kouldja, nous achetons les quelques objets dont nous avions senti l'absence pendant ces six jours de route. Puis nous serrons la main aux derniers Européens que nous ne verrons pendant de longs mois. Les Russes nous offrent un dîner d'adieu. Nous trouvons parmi eux, d'un côté, des vœux sincères, mais de l'autre un certain sentiment d'incrédulité. Nous leur avons en effet

annoncé que nous partions pour le Tonkin. Ils ne connaissent pas assez M. Bonvalot ; ils voient la grandeur de l'entreprise à laquelle nous allons nous consacrer : « Trouver une route par terre menant au Tonkin, traverser l'ancien continent dans sa longueur, joindre les possessions russes aux possessions françaises, c'était, nous disaient-ils, un projet hardi. Mais, pour l'entreprendre, il fallait des tentes de feutre, des guides, une escorte, que sais-je? Nous étions mal équipés ; M. Bonvalot était un voyageur, mais connaissait-il la Chine, la redoutable Chine? Quant à moi, j'étais animé de bons sentiments, mais je ne savais pas voyager. »

Ceux qui nous parlent dans ce sens ne se rendent pas compte du tour de force accompli par l'explorateur du Pamir.

Bonvalot est, cela va sans dire, peu touché des observations qu'on lui adresse. Nous partirons quand même. Lorsqu'on a pris toutes les précautions recommandées par la prudence et l'expérience, il ne reste plus qu'à avoir confiance en ses compagnons et en soi-même. On a alors le droit de croire aveuglément au succès sans être accusé de présomption. Assurément nous ignorons ce que le sort nous réserve. Mais ce que nous savons bien, c'est où nous voulons aller. Nous avons eu le loisir de discuter notre itinéraire, et maintenant les grandes lignes de notre voyage sont arrêtées.

De Kouldja au Lob-Nor, nous traverserons le Turkestan chinois, c'est-à-dire un pays en grande partie

connu ; nous suivrons une route déjà tracée par un voyageur russe, Prjévalsky, pour franchir les monts Thian-Chan et descendre à Korla. En sortant de cette ville, l'itinéraire de Prjévalsky se rencontrera avec celui de l'Anglais Carey, et nous serons dans des régions décrites.

Au Lob-Nor, il faudra nous ravitailler, renvoyer nos Russes avec nos collections, engager des hommes du pays, en un mot, se préparer à aborder l'inconnu, et, au milieu de l'hiver, à rencontrer de grandes difficultés. Ce sera la seconde partie du voyage : l'exploration du Lob-Nor jusqu'à Batang.

Nous essaierons de gagner cette ville, soit en nous avançant dans la vallée d'un grand fleuve, du Yang-tsé ou d'un de ses affluents, soit en nous dirigeant vers le sud, le long du 88e degré de longitude, pour tourner ensuite vers l'est, à travers le Thibet habité.

Carey est resté au nord des grands plateaux thibétains, cherchant en vain la route au sud, mais déclarant qu'il doit en exister une.

La tentative a bien des attraits, et, dans un horizon lointain, nous apercevons Lhaça, avec ses couvents aux toits d'or, la ville sainte, la Rome du bouddhisme, enfouie au milieu de ses grands arbres. Elle nous apparaît comme une cité enchantée des *Mille et une Nuits ;* chacun y pense dans son for intérieur, mais personne ne veut en parler. Ne soulevons pas le voile qui la cache, songeons à la route ; on verra.

A Batang, le vrai voyage sera terminé, nous nous considérerons comme sauvés ; à quelques jours de cette

ville il y aura des missionnaires, nous trouverons des compatriotes, des nouvelles et un appui. Il ne nous restera qu'à redescendre vers le Tonkin à travers le Setchuen et le Yunnan ; si des difficultés trop sérieuses s'opposaient à la réalisation de ce projet, nous aurions la ressource de nous embarquer sur le Yang-tsé et de nous laisser aller jusqu'à Shanghaï. De quelque côté que nous arrivions à la mer, nous aurons toujours traversé l'ancien continent de part en part et fait le plus grand voyage accompli en Asie.

II

DE KOULDJA AU LOB-NOR.

Le 12 septembre, nous quittions définitivement les dernières traces de civilisation européenne, décidés à aller de l'avant jusqu'à ce qu'il nous fût matériellement impossible de continuer. Nous sommes quinze, y compris M. Bonvalot, moi, le Père Dédékens. Ce dernier, de nationalité belge, est missionnaire en Chine depuis dix ans. Il a déjà parcouru l'empire du Milieu, allant de Pékin en Ili, à travers le Kansou et le désert de Gobi. C'est à Kouldja que nous l'avons rencontré. Devant revenir chez lui, il nous a offert de faire route avec nous. Nous aurons en lui un bon compagnon de plus, et ses connaissances dans la langue chinoise nous seront très utiles. A la tête de nos hommes, Rachmed, le fidèle Rachmed, trouve, en enfourchant son cheval, la gaieté qui ne le quittera plus, même dans les moments les plus difficiles. Comme

interprète, nous avons le Tarantchee Abdullah, qui a déjà accompagné le voyageur Prjévalsky. C'est un petit homme vaniteux, paresseux, mais ayant l'avantage de posséder quatre langues : le turc, le russe, le chinois et le mogol. Il nous est malheureusement difficile de nous en passer. Un original est Tongsha, chrétien chinois au service du Père Dédékens depuis quatre ans. C'est un bon garçon, doué de bravoure, qualité rare chez ses compatriotes. Son unique défaut est d'être têtu comme un mulet et lent dans ses actions. Il reçoit vite de toute la caravane le surnom d'Achoun, mot turc qui signifie *chef*. Les trois hommes que je viens de nommer nous accompagneront durant tout le voyage. Quant aux autres, Russes ou Tarantchees, ils nous quitteront au Lob-Nor.

Nous voilà donc en marche; l'apprentissage commence. On cherche à se reconnaître, on s'habitue les uns aux autres; chacun sait ce qu'il a à faire et se met à la tâche. Nous ne rencontrons pas encore de vraies difficultés, mais j'ai bon espoir que, lorsqu'elles naîtront, nous saurons nous en tirer.

Ce n'est plus dans les riches plaines d'Ili que nous dressons notre tente; nous nous engageons déjà dans les contreforts des monts Thian-Chan. Ce sont d'abord des collines arrondies, dépourvues d'arbres, d'aspect assez uniforme; nous y rencontrons les premiers Mogols. Ils vivent au milieu de leurs troupeaux, dans des *yourtes* de feutre aussi sales, aussi misérables que les gens qu'elles abritent. Ils nous offrent cette bonne hospitalité qu'on trouve chez presque tous

les nomades. Mais, lorsque nous partageons avec eux le mouton rôti ou quand nous buvons le lait de jument à leur grand seau de bois, nous avons peine à reconnaître dans nos hôtes les descendants des guerriers qui conquirent le monde sous la conduite des Gengis-Khan ou des Tamerlan. Ils nous semblent abâtardis ; ils ont été, sans doute, comme leurs frères de l'Est, victimes de la conquête lente et pacifique des Chinois, les conditions d'existence étant ici relativement faciles. Les pâturages abondent et le climat est sain. Actuellement, il fait même chaud ; nous observons, dans l'après-midi, 38 degrés centigrades à l'ombre.

A mesure que nous montons, la température s'abaisse, le paysage change de nature : les vallées se resserrent, les collines s'élèvent et se couvrent, sur le versant exposé au Nord, de forêts de sapins. La scène est ravissante. Nous avons des échappées sur les grands pics neigeux des Monts Célestes qu'encadrent quelques côtes à la teinte sombre. Les cours d'eau prennent une allure désordonnée ; ce sont des torrents aux flots de cristal dont les rives portent les nombreuses empreintes des animaux sauvages qui peuplent ces solitudes. La contrée que nous parcourons serait, en effet, un paradis pour les chasseurs. Ici les cerfs pyragues, qui rappellent nos chevreuils, disputent la place aux grands marâls, tandis que les ours, sur les hauteurs, poussent des grognements rauques. Le temps presse et nous ne pouvons songer, en dépit de nos instincts de chasseurs, à nous arrêter dans ces vallées. Nous nous bornons à ouvrir de grands yeux

pour tâcher d'entrevoir un de ces plantigrades, mais ils se décident difficilement à quitter leurs tanières.

Un après-midi, pourtant, nous sommes sur le point d'avoir affaire à eux, d'un peu trop près même, au gré de M. Dédékens. Arrivés de bonne heure à l'emplacement choisi pour camper, mon compagnon et moi, nous nous proposons d'escalader une montagne voisine. Nous emmenons Barashdin (un de nos Russes) et un Kirghize qui a bon espoir de nous montrer du gibier ; il n'y a pas de sentiers et nous avons peine à avancer au milieu d'un enchevêtrement inextricable de hautes herbes. A mi-côte, j'entends un grognement d'ours, bientôt suivi de plusieurs autres. Barashdin et moi prenons aussitôt le pas de course sans pouvoir atteindre l'animal qui s'enfuit. Nous rentrons à la nuit au camp après une alerte inutile. M. Dédékens n'est pas de retour, et il faut envoyer à sa recherche des hommes avec des lanternes. Ce n'est que fort tard qu'il revient. Trouvant que nous courions trop vite, il s'était assis et avait fumé une pipe, puis, la nuit s'approchant, s'était mis en marche vers le camp. A peine avait-il parcouru 500 mètres qu'il se trouvait nez à nez, à dix pas, avec un gros ours. Son fusil, se chargeant par la bouche, ne contenait que du petit plomb et il ne voulait pas tirer sans être sûr de tuer. Heureusement, il avait la ressource d'allumer du feu ; le combustible ne manquait pas, et, au bout de quelques secondes d'une attente qui n'avait rien de séduisant, M. Dédékens voyait, avec un certain plaisir, l'animal s'enfuir au galop devant l'incendie. Mon

compagnon avait présent à la mémoire que, quelques jours auparavant, nous avions rencontré un Mogol, l'œil enlevé et la figure à moitié déchirée par un ours. L'indigène avait eu au moins la consolation d'achever son ennemi à coups de couteau dans une lutte corps à corps.

Nous montons toujours, les forêts disparaissent peu à peu, les vallées s'élargissent; les collines qui les bordent, formées, d'un côté, de rochers nus, de l'autre couvertes de neige, semblent plus basses; les ruisseaux sont gelés. Nous commençons ici à faire connaissance avec ces plateaux que nous retrouverons pendant de longs mois au Thibet.

Si le paysage est monotone, en revanche, il y a de jolis effets de couleurs; des couchers de soleil donnant des tons rosâtres sur les rochers, bleu clair sur la neige. D'immenses cornes d'*ovis Poli* se profilent parfois comme des tire-bouchons géants. Nous approchons pour ne trouver, hélas! que des squelettes. Notre caravane effraie ces animaux, qui se cachent dans la montagne.

Un incident vient rompre l'uniformité de la route: c'est la mort d'un de nos chameaux, qui s'est mis à enfler subitement et qu'il a fallu achever d'un coup de carabine.

Deux cols à plus de 4 000 mètres nous ont fait passer du bassin de l'Ili dans celui du lac de Karachar. Nous souffrons des premiers froids : 18 degrés au-dessous de zéro, dans la nuit, me semblent une température épouvantable, aussi ne sommes-nous pas

fâchés, après la passe de Narat, de nous engager dans la gorge rocheuse de Kapchigai, pour redescendre.

La pêche et la chasse nous procurent ici quelques distractions ; dans les torrents, je prends un poisson à tête plate dont la chair est très fine ; dans les rochers, il y a une abondance fabuleuse de perdreaux, d'une espèce plus grande que celle de France et qui ont un fer à cheval sur la poitrine : nous ne les trouvons que dans la montagne et nous les quittons volontiers pour tomber dans une plaine sablonneuse et pierreuse qui rappelle beaucoup certains coins d'Égypte. Nous franchissons les différents bras du Youldouz, ayant souvent de l'eau jusqu'au poitrail de nos chevaux, et, le 5 octobre, nous arrivons à Korla : une vraie oasis avec ses champs cultivés (riz, maïs, coton), ses petits canaux, ses grandes allées ombragées de saules et ses vergers qui ne laissent pas de nous causer un certain plaisir.

La ville elle-même (de 2 000 habitants) rappelle toutes les villes de l'Orient, aux rues étroites, bordées de maisons bâties en terre et surmontées de terrasses avec un bazar pour chaque nationalité (Chinois, Tarantchees, Dzoungares).

Nous avons déjà parcouru un peu plus de 700 kilomètres ; aussi croyons-nous avoir droit à quelques jours de repos, mais la maison mise à notre disposition par les autorités locales nous fait regretter notre tente à laquelle nous sommes déjà habitués ; nous songeons à la liberté que nous avions dans la montagne ; ici notre cour est sans cesse envahie par la population chinoise, curieuse et ennuyeuse ; les soldats sont arro-

gants et il nous faut jouer du bâton pour nous en débarrasser. Quant aux autorités, elles nous donnent un échantillon de cette fourberie dont nous aurons à souffrir si souvent plus tard.

Lorsque nous avons quitté la frontière de Sibérie, nous avons fait viser nos passes par le gouverneur chinois d'Ili ; il nous avait assurés de son appui, nous avait fait dire de marcher en confiance et même avait détaché auprès de nous deux soldats pour une partie de la route. A Korla, le petit mandarin Hakim nous fait toutes les protestations possibles de dévouement, mais il nous avertit que nous ne pourrons pas continuer. Le gouverneur de sa province, sur l'avertissement de celui d'Ili, a envoyé un ordre de nous arrêter que j'ai heureusement le plaisir de photographier. Ce mandat d'arrêt n'est accompagné ni d'huissiers, ni de gendarmes, gens dont nous n'aurions, d'ailleurs, pas fait grand cas ici.

Cette aventure nous amuse. Un voyage sans incident serait bien monotone, et en voilà un qui peut compter.

Pendant notre court séjour à Korla, notre logement se transforme en une vraie salle de conspiration : allées et venues mystérieuses, entretiens à voix basse, conciliabules secrets, rien n'y manque.

Nous recevons au moins deux fois par jour la visite du mandarin, qui, pour nous convaincre, tantôt emploie les menaces, tantôt implore la pitié, alléguant qu'il aura le cou coupé si nous avançons. D'autres fois, il cherche à nous effrayer sur les dangers de la

route. Nous le remercions de sa sollicitude ; notre résolution est prise, mais il faut user de diplomatie pour empêcher des chameliers supplémentaires, que nous avons loués, de nous quitter avec leurs animaux. Dans la nuit du 9 octobre, enfin, nous fermons les portes de notre cour et profitons d'un superbe clair de lune pour achever nos préparatifs, et, le 10 au matin, nous sommes en route.

A notre départ, des bruits inquiétants sont répandus dans le bazar ; on raconte à voix basse que toute la garnison (40 hommes) nous attend aux portes de la ville avec ordre de se faire tuer jusqu'au dernier plutôt que de nous laisser passer, et nous nous préparons à réciter les premiers vers de la mort d'Hippolyte :

A peine nous sortions des portes de Korla...

Mais tout cela, paraît-il, n'était que de la fumée sans feu. Notre caravane est trop imposante pour que des Chinois osent l'attaquer. Nous avons loué vingt-deux chameaux pour transporter des provisions en cas qu'on nous en refusât; nous avons donc une quarantaine d'animaux de charge, et avec les gens qui nous accompagnent, nous sommes une vingtaine de cavaliers. Tout ce monde va camper sans encombre à une douzaine de kilomètres de la ville, sur les bords d'un grand étang.

Le lendemain, de bonne heure, au moment où nous allons nous remettre en route, un nuage de poussière nous annonce une troupe de cavaliers. Seraient-ce ces

fameux soldats qui doivent nous arrêter? Nous sommes prêts à les recevoir ! A notre grand étonnement, nous ne voyons paraître que l'Hakim suivi des gros bonnets composant le conseil municipal. Il est, nous dit-il, de retour de Karachar, où il a été lui-même, il vient nous faire des excuses au sujet des ennuis qu'il nous a occasionnés. Son supérieur n'a pas réfléchi qu'on n'aurait pas laissé entrer en Chine d'aussi grands hommes (style chinois) sans qu'ils fussent en règle.

Tel est le discours que nous tient l'Hakim, mais la vérité est qu'il s'était déclaré incapable de nous arrêter avec ses soldats, et que le mandarin de Karachar n'avait pas voulu non plus prendre cette responsabilité.

Donc, au lieu de la guerre, nous avons tout bonnement l'amitié des chefs de Korla ; l'un d'eux nous servira de guide pendant quelques jours, et tout le long de la route nous recevrons le meilleur accueil de la population.

En avant donc, et ayant toujours confiance en notre bon droit, nous arriverons au but.

Au bout de deux journées de marche à travers un pays nu et sablonneux, nous atteignons une forêt de peupliers ; ces arbres au feuillage tremblant, d'un jaune éclatant, sont entourés à leur base de branchages entremêlés comme une chevelure inculte, puis croissent tordus, bizarres, capricieux, faisant songer à ces forêts qu'a créées l'imagination de Doré, pour *le Paradis perdu* de Milton. C'est le *populus diversifolia* au feuillage de forme si variée, comme l'indique son

nom. Nous le retrouverons jusqu'au Lob-Nor. Les arbres sont disséminés, faisant parfois place à de petites broussailles épineuses. Cette forêt est traversée par le Kansi-Daria, rivière de Korla, large d'une vingtaine de mètres et assez profonde. Nous sommes obligés d'employer une journée à faire passer les chameaux sur un radeau formé de trois couches de troncs d'arbres que relient des cordes ; c'est une opération qui devient fatigante à la longue, car je n'ai jamais vu un animal aussi stupide, étant si maladroit qu'il semble disposer de son peu d'intelligence pour tout rendre plus difficile.

Du Kansi-Daria au Lob-Nor, le paysage est toujours à peu près le même. Imaginez une immense étendue de sable, tantôt entièrement nue, tantôt couverte d'arbustes rabougris ; de saxaouls ou de tamaris ; le vent a emporté le sable autour de l'arbrisseau, de sorte qu'il semble dresser ses tiges au sommet d'un petit cône que retiennent les racines. Le sable est en général craquant, légèrement salé, emprisonnant çà et là de petits étangs d'eau saumâtre à moitié desséchés ; jusque sur le sommet des monticules, je remarque des coquilles d'eau douce qui indiquent l'existence d'un ancien lac, d'une sorte de mer intérieure qui couvrait jadis le pays et dont le Lob-Nor ne serait que le reste. Ailleurs, de grands espaces sont couverts du roseau des sables (*canna arenaria*) ; plus loin, on retrouve des bois de ces mêmes peupliers dont j'ai parlé, mais ici ils sont desséchés, sans feuilles, souvent morts et détachent sur l'azur leur silhouette fantastique. Sur les

bords mêmes du Tarim, le fleuve, ayant rompu les petites digues élevées par les habitants, vient former dans ces sables d'immenses marais d'où émergent des bouquets de tamaris. Tel est le pays dans lequel nous avançons pendant deux semaines : en somme, beaucoup de sable et peu de végétation. A part une matinée où il tombe de la neige, nous avons le temps le plus beau qu'il soit possible de rêver : ciel clair et pas de vent; la nuit de — 8 degrés à — 12 degrés comme minimum, et le jour + 33 degrés comme maximum au soleil.

La population nous reçoit très bien. Ce sont des gens assez pauvres, vêtus d'une simple limousine souvent en loques. Leur chaussure est formée d'un morceau de peau de mouton et d'une bande de grosse toile serrant le mollet. Ils portent un bonnet en peau de mouton. Leur race n'est pas bien marquée; ils sont la plupart d'origine turque, mais il y a eu des croisements avec les Mogols. Leur religion est l'Islam. Les femmes travaillent plus que les hommes : quelques-unes ont pourtant conservé un type sauvage assez beau.

Nous n'avons d'ailleurs que peu d'occasions de les apercevoir, elles s'enfuient à notre vue, abandonnant même leur charge lorsqu'elles en ont une.

Ces populations cultivent le blé. mais en quantité insuffisante. Leur charrue, composée de deux pièces de bois emmanchées à angle droit, est assez primitive. Elles ont des troupeaux qu'elles nourrissent de jeunes pousses de roseaux. Le fourrage est séché sur une claie supportée par quatre piquets.

Elles mènent d'ailleurs une vie quasi nomade ayant un village d'hiver et un village d'été : le premier en terre et le second en roseau.

Chaque village a un aksakal ou chef qui prélève des impôts pour le gouvernement chinois. Nous ne manquons jamais de lui faire visite ; il nous offre du poisson excellent, du mouton, du lait et du thé, et nous fournit des guides que nous changeons plus loin : c'est pour nous un bon moyen d'avoir des renseignements sur la contrée. On nous dit que le gibier s'y trouve en abondance. Nous voyons, en effet, beaucoup d'antilopes, de cerfs, de sangliers et même des tigres ; mais nous n'avons guère le temps de nous attarder. Notre principale chasse est celle des petits oiseaux que nous tuons pour la collection, et cette recherche nous passionne.

C'est le 17 octobre que nous atteignons les bords du Tarim. Quoique un peu moins large, il me rappelle beaucoup le Nil ; c'est le même cours, lent, roulant, au milieu de bancs de sable, une eau boueuse. La rive gauche sur laquelle nous sommes est basse et marécageuse. De l'autre côté, des collines de sable sont marquées de stries parallèles qui indiquent la direction du vent. Sur ces montagnes, quelques villages élèvent leurs cases cubiques, rappelant les petits chalets suisses posés sur un morceau de carton. Les habitants traversent le fleuve sur des pirogues faites d'un tronc d'arbre creusé qu'ils manient très facilement. Pour moi, je m'en défie, leur équilibre me semble instable.

Nous mettons plus de temps que nous n'avions compté pour aller au Lob-Nor ; c'est que nous sommes loin de marcher en ligne droite, étant obligés de faire de nombreux détours pour éviter des inondations produites par le Tarim.

Le 24 octobre, nous traversons un bras du Tarim, d'une quinzaine de mètres de large, à un endroit appelé Arkan. Nous nous trouvons maintenant sur la rive droite du fleuve ; il coule majestueusement entre des plaines d'herbes desséchées et de petits bois de peupliers sans feuilles ayant de loin l'air de forêts.

Le 28 octobre, nous arrivons au Kara-Bouran, qui est à l'extrémité ouest du Lob-Nor. Nous ne pouvons que jeter un coup d'œil sur ce fameux lac qui est réputé si difficile à atteindre et que nous sommes les premiers Français à voir, puisque avant nous Prjévalsky et Carey seuls y sont allés.

La route longe de petits étangs séparés par des digues naturelles que recouvrent des tamaris bas et qu'entourent des roseaux peu élevés. Le pays est plat, sableux et sans arbres. Il y a des milliers de canards, de hérons, d'oies, de cormorans et d'autres oiseaux aquatiques ; nous nous promettons une bonne chasse quand nous viendrons dans quelques jours au Lob-Nor. Car maintenant, nous nous engageons dans un désert de sable salé où nous devons emporter de l'eau pour le trajet. Nous entrons à la nuit dans l'oasis de Tcharkalik pour nous arrêter au petit village de ce nom.

Nous campons dans des champs desséchés, sur une

aire à battre le blé; le temps est superbe et chaud : il y a de la verdure tout autour de nous, et nous nous sentons revivre.

Voilà la première partie du voyage heureusement terminée. A part quelques refroidissements, personne de vraiment malade ; pas de chevaux en mauvais état, un seul chameau perdu.

De Kouldja jusqu'ici, nous avons mis quarante-sept jours.

Maintenant, il faut songer à préparer la seconde étape. Nous trouvons heureusement une aide sérieuse dans la population, qui est bien disposée et que nous gagnons à nous par quelques présents ; nous offrons même, le jour de la fête musulmane, un grand repas composé de trois moutons que nous avons achetés.

Le soir de notre arrivée, quinze chasseurs sont partis pour la montagne afin de nous procurer des peaux. On a mis des pièges partout, et j'ai bon espoir de voir notre collection s'augmenter sensiblement.

Nous allons nous-mêmes nous occuper aussi de chasse. Pendant que M. Bonvalot reste à Tcharkalik pour faire les approvisionnements d'hiver, je pars avec M. Dédékens et deux de nos hommes afin de visiter le célèbre Lob-Nor.

Deux journées de marche, à travers un désert de sable recouvert çà et là de plaques de salpêtre, nous séparent du petit village d'Abdallah. Ces plaines sont occupées par des milliers d'oies qui se donnent rendez-vous pour descendre en bandes aux Indes.

L'hiver approche, la température baisse à 20 degrés

au-dessous de zéro. Nous couchons néanmoins à la belle étoile : il faut nous familiariser avec le froid. Nous ne trouvons d'ailleurs à Abdallah qu'un abri très insuffisant dans les cases de roseaux où les habitants, de race turque, comme ceux de Tcharkalik, nous reçoivent fort bien. Ils nous montrent les boîtes à musique et les cartouches vides laissées par Prjévalsky.

Nous voyons bien les traces du passage de nos prédécesseurs, mais l'objet même de notre excursion reste complètement invisible. Les habitants nous donnent vite la raison de ce phénomène : il n'y a pas de Lob-Nor. Du moins, un lac portant ce nom n'existe pas. et c'est sur les cartes seulement que nous devons chercher cette fameuse mer intérieure que nous rêvions de parcourir en barque. Que s'est-il passé ici ? C'est ce dont nous allons essayer de nous rendre compte pendant les quelques jours qui nous restent.

Une flottille est vite équipée. Chaque embarcation est un tronc d'arbre creusé. Deux hommes y prennent place. Un indigène, debout à l'arrière, pagaie à la manière des gondoliers de Venise ; il accompagne ses mouvements d'un chant turc rythmé, nasillard, auquel répondent les autres bateliers. C'est dans cet appareil que, pendant deux jours, nous redescendons le Tarim. Le fleuve diminue à vue d'œil, pour ne devenir qu'un simple filet d'eau où une pirogue trouve juste la place de se glisser. Le pays est couvert de roseaux, entourant parfois une flaque d'eau à demi desséchée. Sur les rives, nous apercevons quelques huttes de roseaux que nous décorons du nom de villages. Les indigènes

qu'elles abritent ont peu de besoins, partant peu d'instruments. C'est chez eux que nous passons nos nuits. Notre arrivée est pour eux une fête. Ceux qui en possèdent tuent un mouton gras en notre honneur, et, pendant les soirées déjà trop longues, nous nous accroupissons autour d'un feu de broussailles pour partager leur repas. Puis une vieille femme prend une sorte de mandoline à trois cordes et se met à raconter les légendes de sa contrée, ces longues légendes auxquelles la langue turque donne tant de saveur. Elle nous dit l'établissement de quatre rois dans le pays, il y a longtemps, bien longtemps ; puis l'invasion des Mogols, la fuite de ceux de ses ancêtres qui n'ont pas été massacrés ou réduits en esclavage, vers l'est, à Karakartchoun ; enfin, le retour de ceux-ci, au siècle dernier ; les croisements avec les Mogols, la reconstruction de Tcharkalik, qui doit son nom au rouet *(tcharkal)* trouvé dans les ruines sur lesquelles cette « ville » a été élevée.

Aujourd'hui, des colons sont venus de loin disputer aux « hommes de la terre » le sol de l'oasis. Les villages de pêcheurs sont abandonnés les uns après les autres ; là où les anciennes traditions marquaient un grand lac, il n'y a plus que des roseaux ; à leur tour, ceux-ci font peu à peu place au sable. L'apport du Tarim diminue d'année en année, et on peut prévoir le temps où le désert aura couvert de ce linceul que les historiens ne peuvent soulever l'emplacement d'Abdallah, de Vupchakan et d'Eusine. Le temps fait son œuvre de destruction et marche à pas de géant. Cette

région si curieuse, d'autres ne la verront peut-être plus après nous. Aussi sommes-nous tout yeux, tout oreilles, et ce n'est qu'après avoir posé aux troubadours et aux sorcières de l'endroit toutes les questions possibles que nous nous résignons à revenir à Tcharkalik.

En route, nous rencontrons des indigènes qui, absents depuis un mois, sont allés chasser des chameaux sauvages. Ils rapportent les peaux de deux de ces animaux coupées en morceaux. C'est un excellent cuir pour les chaussures.

III

DU LOB-NOR AU TENGRI-NOR

Encore quelques jours à Tcharkalik, et nous nous mettons de nouveau en marche, le 17 novembre. Notre caravane s'est modifiée. Nos Russes sont retournés avec les collections que nous avons déjà faites, et nous les avons remplacés par des musulmans engagés à Korla et au Lob-Nor. Ce sont, pour la plupart, des aventuriers, des gardiens de troupeaux ou des chercheurs d'or. C'est ce qu'il nous faut pour le genre de voyage que nous allons entreprendre. Nous serons d'ailleurs très contents de leurs services. Notre troupe se compose ainsi de dix hommes, outre nous trois. Nous avons quarante chameaux. Quelques chasseurs du pays nous accompagneront pendant une quinzaine de jours ; avec les ânes qu'ils emmènent, nous soulagerons nos chameaux. Nous sommes prêts à affronter le froid ; toutes les précautions ont été prises : feutres,

cuir, touloupes, peaux de mouton, rien ne manque. Nous ne craignons pas la faim non plus : M. Bonvalot a fait préparer environ deux mille livres de pain, qui représentent une provision de six mois. Tous les habitants de Tcharkalik ont été mis à contribution : ce pain a été cuit avec de la graisse et du sel, c'est-à-dire dans les meilleures conditions pour se conserver le plus longtemps et être le plus nourrissant possible. Un sac a été rempli de sel, dégagé au préalable de son salpêtre par une cuisson exécutée dans la marmite municipale de Tcharkalik. Nous emportons des provisions de graisse enfermée dans des estomacs de moutons, quelques barriques de thé, de la farine pour les chameaux, de l'orge pour les chevaux. C'est beaucoup, semble-t-il ; mais on ne sait ce qui peut arriver. Devant nous se dresse la chaîne de l'Altyn-Tagh, semblable à un mur géant. C'est la première enceinte du sanctuaire du Thibet. Qu'allons-nous trouver derrière ? L'avenir seul nous l'apprendra. En tout cas, c'est maintenant que va commencer la partie aventureuse et difficile du voyage. Les habitants du Lob-Nor nous ont donné peu de renseignements. Ils nous ont seulement annoncé que nous ne pourrions continuer au sud et que nous serions forcés de revenir sur nos pas. « Essayons toujours, nous répète M. Bonvalot ; *passmatrim*, voyons. » Notre projet est de gagner le « lac qui ne se gèle pas », en franchissant les chaînes de l'Altyn-Tagh et du Chiman-Tagh. Ce lac atteint, au lieu de tourner vers l'est, du côté de la vallée de Bakalik, comme l'ont fait Prjévalsky et Carey, nous

tenterons une route nouvelle vers le sud. Peut-être trouverons-nous les sources du Fleuve-Bleu, peut-être tomberons-nous dans la vallée du Kizilsou. Quoi qu'il en soit, notre but est Batang. Si jamais nous atteignons cette ville, nous sommes sauvés. Nous avons pris toutes les précautions que recommandait la prudence.

Maintenant, de l'audace : en avant! et à la grâce de Dieu!

Il nous faut un peu plus de trois semaines pour gagner la plaine du « lac qui ne se gèle pas ». La route ne fait que serpenter à travers des montagnes arides : Altyn-Tagh et ses contreforts, Chiman-Tagh, monts Columbo. En général, toutes les montagnes se ressemblent, et nous sommes fort étonnés de voir celles-ci déroger à la règle; elles présentent, en effet, un caractère particulier que je n'ai rencontré nulle part ailleurs.

Ce sont des massifs élevés, entièrement sableux, encaissant çà et là des rochers de schiste déchiquetés. L'unique végétation est formée de petits arbustes rabougris qui croissent en bouquets. On ne voit que peu de neige, de loin, sur la cime des pics élevés. Dans ces chaînes, nous avons eu trois passes principales à franchir : l'une, Koum-Davan (passe de sable), n'est accessible qu'aux chevaux et aux ânes; à cause de nos chameaux, nous l'avons tournée en nous frayant un chemin nouveau sur le flanc de la montagne; mais la marche a été lente, puisque nous n'avons avancé que de six cents mètres en un jour;

encore, tout le monde a-t-il dû se mettre à l'œuvre et faire force de bras.

Quant au deuxième col, on nous l'avait annoncé comme infranchissable, et, de fait, une fois que nous l'avons eu franchi, nous nous sommes dit que nos hommes venaient d'accomplir un vrai tour de force. On appelle ce col Tach-Davan (passe des pierres) : ce sont, sur une hauteur d'environ 300 mètres, au milieu de pierres roulantes, des lacets étroits, tournant brusquement, et tracés sur une pente si raide que, d'en bas, je me demandais comment les animaux pourraient s'y maintenir. Il a fallu toute l'énergie et tout le dévouement de nos serviteurs pour faire passer les chameaux d'un versant sur l'autre. Ce travail a duré un jour et demi; nos chevaux et nos ânes ont dû faire un va-et-vient continuel de haut en bas pour soulager les chameaux. Quatre de ces animaux ont roulé jusqu'en bas, mais, par bonheur, ils en ont été quittes pour quelques contusions.

C'est au Tach-Davan que nous commençons à souffrir du mal des montagnes. J'en suis particulièrement éprouvé : violents maux de tête accompagnés de nausées, saignement de nez et fatigue générale. La nuit, insomnie complète pendant laquelle on se trouve dans la cruelle alternative, ou de rejeter ses couvertures et de grelotter, ou d'être étouffé. C'est très pénible. Heureusement, en quelques jours, nous nous faisons à ces altitudes.

La température est jusqu'à présent supportable, quoique la nuit le thermomètre descende de 20 à

29 degrés au-dessous de zéro. Le jour, il monte de — 15 degrés à zéro ; nous nous habituons très bien à un froid de — 12 degrés. Le ciel est clair ; il y a peu de vent, et nous en profitons pour chasser un peu.

Dans les rochers, nous trouvons le perdreau géant *(megalo perdix)* qui est un excellent gibier, mais qui défie avec ses pattes le meilleur coureur. Des troupes d'*ovis Poli* escaladent les crêtes et restent toujours très éloignées ; ailleurs, ce sont des *koukou yaman (pseudovis burrhel)* aux petites cornes recourbées dont le pelage bleuâtre tranche sur le sable. J'en blesse plusieurs sans pouvoir m'emparer d'un seul.

Dans le lointain on aperçoit quelques bandes d'hémiones. Un instant même, nous avons cru voir des yaks sauvages. C'était le 8 décembre, nous étions en train d'allumer notre feu auprès de la passe dénudée de l'Amban-Ashkan-Davan, lorsqu'un de nos hommes nous avertit qu'il distinguait quatre yaks en train de paître sur la montagne. Je pars aussitôt à pied avec ma carabine, tandis que M. Dédékens s'avance à cheval ; nous marchons, non sans ressentir une certaine émotion : on nous a dit, en effet, que les yaks chargent toujours. M. Bonvalot arrive derrière à la rescousse ; à une centaine de mètres des animaux, j'en vise un, je tire et lui loge une balle dans le flanc ; rien ne bouge, M. Dédékens continue à approcher ; à trente pas, il est stupéfait de voir ces animaux continuer à brouter. Je lui crie : « Tirez donc ! » Mais je le vois nettoyer ses lunettes, puis prendre une pierre et la jeter contre un des yaks ; celui-ci, après avoir

grogné un peu, se remet à brouter paisiblement : « Ils ont une corde au nez », me crie M. Dédékens. En effet, m'étant approché, je m'aperçois que ces animaux terribles sont des yaks domestiques. Ils étaient trop fatigués pour continuer à marcher, et ont été abandonnés là par une caravane mogole dont nous avons aperçu la queue il y a une semaine, retournant à Abdallah.

Nous sommes donc bien dans la bonne voie et, ainsi que nous le supposions, il existe une route allant au sud, route ignorée de Carey et de Prjévalsky. Nous allons la suivre. C'est en vain que nos chasseurs ont voulu nous détourner de notre voie il y a quelques jours, cherchant à nous entraîner vers l'est, c'est-à-dire du côté du Tsaïdam. Mais Bonvalot, qui a compris leurs intentions, les a remis dans le droit chemin.

Le 9 décembre, nous passons l'Amban-Ashkan-Davan et redescendons dans la grande plaine du lac qui ne se gèle pas. Derrière nous s'étend, en travers, la chaîne des monts Columbo, dont les roches granitiques, de couleur rose, sont veinées de noir.

Les traces des chameaux mogols se dirigent vers le sud. Nous allons essayer de les suivre. Nous nous arrêtons auparavant un jour pour renvoyer nos chasseurs avec leurs ânes.

Avant de nous séparer d'eux, nous leur donnons quelques lettres qu'ils feront parvenir à Korla, d'où elles seront envoyées en Russie. C'est un dernier adieu à nos familles et au monde civilisé. Les reverrons-nous jamais?

Nous ne restons plus que quatorze, décidés à nous lancer tête baissée dans l'inconnu. Les cartes n'ont plus rien à nous enseigner, elles deviennent muettes sur les régions où nous nous proposons de pénétrer. Cette fois, c'est bien l'inconnu avec sa séduction si pleine d'attraits !

Pendant un mois, nous allons suivre les traces des chameaux mogols et faire un vrai travail de limiers; nous devions regarder constamment par terre, relever les moindres indices, chercher les places des anciens campements. La tâche est difficile : le vent a soufflé depuis le passage de la caravane, et parfois, sur de longs parcours, les pieds des animaux n'ont laissé aucune empreinte. Mais aussi, à la longue, nous devenons forts sur cet exercice. Nous lisons par terre comme dans un grand livre, nous y voyons dans quel sens les animaux marchaient, s'il y avait des yaks avec les chameaux; on évalue leur nombre, et, lorsque Timour, le chercheur d'or, revient au camp, tirant avec émotion de son sein quelques crottes rondes, nouvelles pièces à conviction, on se rend aussitôt compte de l'état d'épuisement des animaux qui les ont produites. En dépit de cette science si péniblement acquise, nous finissons un beau jour par perdre la route et, après des recherches infructueuses, force nous est de marcher à la boussole. Nous allons au sud, obliquant plutôt vers le sud-ouest, quand un obstacle nous arrête, et, tous les soirs, aussitôt arrivés à l'endroit choisi pour le campement, chacun de grimper sur une hauteur pour reconnaître la route du

lendemain et voir ce qu'il y a *de l'autre côté*. Au retour, on s'interroge : « Qu'avez-vous vu? Quoi de nouveau? »

L'aspect général du pays varie. D'immenses plateaux se soulèvent parfois en dos d'ânes, orientés de l'est à l'ouest, portant un paillasson jaune, d'un jaune sale, uniforme ; parfois une crête rocheuse dentelée se dresse au sommet de ces collines comme un mur élevé de main d'homme. Ailleurs, l'herbe est couverte d'énormes blocs de lave tout noirs, pressés les uns contre les autres et dessinant la coulée qu'ils ont suivie comme une grande route sombre; on les suit du regard et on arrive à un volcan majestueux, isolé, et qui cache à peine sous quelques plaques de neige étincelante les flancs gris de son cratère éteint depuis des centaines d'années. D'autres fois, en gravissant une colline, nous sommes tout étonnés d'apercevoir *de l'autre côté* un beau lac dont les eaux, d'un bleu sombre métallique, écument sous le souffle d'une brise légère. Il semble que, pour cette eau si limpide, un vase ait été creusé dans le marbre le plus blanc. Le lac est, en effet, entouré de tous côtés, d'un brillant dépôt : c'est le sel, dont la forte proportion mêlée à ses eaux l'empêche de geler. Il s'étend à perte de vue, et pourtant, ainsi qu'on peut le juger à ses anciennes rives, il est condamné à disparaître comme tant d'autres qui n'existent déjà plus et dont on ne reconnaît l'emplacement qu'à la nappe cristalline qu'ils ont laissée. Si ces lacs non gelés sont d'un effet saisissant à voir, nous en préférons d'autres sur la

glace desquels notre caravane peut se lancer hardiment.

Les lacs, d'ailleurs, nous préoccupent peu; lorsque nous ne pouvons les traverser, nous avons la ressource de les tourner. J'avoue, pour ma part, que les grandes chaînes blanches qui semblent mises en travers pour nous barrer la route ne laissent pas que de m'inquiéter. Nous finissons cependant toujours par les franchir simplement, en remontant quelque lit de ruisseau gelé, et peu à peu, presque insensiblement, nous arrivons à une dernière passe qui marque le point culminant de notre ascension. Nous en redescendons facilement, mais non sans éprouver un vrai soulagement à nous retourner, et à saluer pour la dernière fois ces immenses glaciers qui ne le cèdent en rien aux pics les plus formidables de l'Himalaya, et que nous laissons pour toujours derrière nous.

C'est que nous avons hâte de redescendre ; voilà tantôt deux mois que nous sommes à une altitude moyenne de 4200 à 5000 mètres. Nous avons atteint le sommet de l'ancien monde, c'est sous nos pieds que ces grands fleuves prennent leur source. Les glaciers que nous découvrons envoient leurs eaux d'un côté à l'Océan Indien, par la Salouen, le Mékong, et, de l'autre, aux mers de Chine, par le Yang-tsé, l'une des grandes artères du Céleste-Empire. Et lorsque nous découvrons ces lacs immenses, encore complètement inconnus, ou que nous baptisons ces chaînes colossales, il nous semble que nous violons quelque sanctuaire. Montagnes, glace, froid, vent, tout paraît,

en effet, accumulé par la nature afin d'arrêter l'humain assez téméraire pour vouloir pénétrer ces solitudes. Les conditions d'existence ne sont pas les mêmes pour les animaux : chaque jour nous voyons des troupeaux d'ânes sauvages qui s'enfuient à la file, la tête en l'air, courant d'un galop saccadé ; parfois ils s'arrêtent, font une volte-face, se présentant en front comme pour nous dévisager à loisir, puis reprennent leur allure désordonnée. L'un d'eux a-t-il été abattu par une de nos balles, ses compagnons reviennent tourner autour de lui comme pour lui demander pourquoi il ne les suit plus.

Plus majestueux sont les yaks sauvages. On les voit de loin, énormes masses noires se détachant sur la teinte uniforme du gazon. Ils sont généralement par petites troupes, établis dans un herbage qui leur permet de vivre. Lorsqu'on les approche, ils s'enfuient au galop en agitant en l'air comme un panache leur longue queue chevelue. Parfois on en rencontre d'isolés : ce sont alors des taureaux solitaires que leur âge avancé a fait exclure de tout troupeau et qui s'en consolent en broutant philosophiquement.

Quand ils ont des petits, ils se réunissent en grand nombre. Leurs manœuvres sont alors fort curieuses à observer. Nous sommes témoins de ce spectacle : un matin, un de nos hommes, Isaa, en revenant de chercher les chameaux, nous annonce avoir aperçu des troupeaux de yaks sur les collines ; voilà tout le camp dans la plus grande émotion à cette nouvelle : des troupeaux ! ce sont les hommes ! et on se consulte

déjà l'un l'autre pour savoir de quelle manière les aborder. Dans l'après-midi, nous avons une tourmente de neige, qui se dissipe lorsque nous allons camper; nous apercevons alors sur le coteau, devant nous, environ deux cents yaks. Sont-ils domestiques? sont-ils sauvages? Tandis que nos hommes discutent cette question en plantant la tente, nous partons, M. Dédékens et moi, pour nous rendre compte de ce qui en est. Arrivés à cinq cents mètres, voici ce que nous voyons : dans un petit creux, des vaches et des veaux paissant tranquillement; sur les hauteurs, des taureaux par groupes de trois ou de quatre font sentinelle. A notre vue, ils redescendent au galop entre les femelles et nous et viennent se placer sur deux rangs, la tête baissée, agitant leur queue avec furie. Deux coups de carabine mettent alors le troupeau en fuite; quelques taureaux à l'avant servent de guide, tandis que les autres galopent sur les côtés ou restent par derrière pour faire serrer les femelles ou, d'un coup de corne, rentrer dans les rangs le veau qui s'en écarte. Le troupeau a ainsi vite disparu, laissant sur le sable une large piste. Nous sommes étonnés de voir des animaux sauvages (car c'en est) manœuvrer avec une telle entente.

Sur ces plateaux, les yaks étaient pour nous une providence. C'étaient, en effet, leurs excréments qui nous servaient d'unique combustible.

Avec les yaks, l'animal propre à ces hauteurs est l'*oronfo (antilope Hodgsoni)*; rien de plus élégant que cette antilope aux formes ramassées, au pelage d'un

gris approchant du blanc, avec la poitrine noire : sa tête, terminée par un véritable mufle également noir, supporte, chez le mâle, une paire de longues cornes cannelées, droites, qu'il tient légèrement inclinées en avant, lorsqu'il s'enfuit au trot, son allure ordinaire.

A côté des oronfos nous trouvons la petite antilope *ada* dont les cornes sont recourbées en arrière en forme de lyre : c'est une véritable gazelle aux allures craintives. Le mouton de montagne nous fournit un aliment excellent.

Durant toute cette partie du voyage, notre vie très uniforme est à peine troublée par les petits incidents de la route. Nous nous levons au jour, c'est-à-dire vers huit heures. Après le repas du matin, ordinairement composé de farine délayée dans de la graisse fondue, on charge les chameaux. Nos hommes portent des gants, et, malgré cette précaution, ils ont souvent encore les mains coupées par les cordes gelées. Tout est prêt, on se met en route. On doit aller la plus grande partie du temps à pied, car les chevaux sont épuisés et, d'un autre côté, il nous faut entretenir la circulation du sang. Le vent souffle continuellement de l'ouest ; il nous fatigue beaucoup. 20 degrés de plus de froid avec le temps calme nous seraient préférables ; notre marche est, d'ailleurs, lente : à cette altitude, on ne peut se presser, et notre chargement nous retarde encore ; nous avons chacun deux paires de bottes de feutre, pantalon, pelisse et bonnet de

peau de mouton; en outre, la tête est enveloppée dans un bashlik (capuchon de laine) qui couvre le nez et la bouche; par-dessus cet accoutrement, notre carabine et notre revolver; nous ne sommes pas légers, mais nous ne souffrons pas du froid.

Les journées de la Saint-Sylvestre et du 1er janvier sont particulièrement pénibles. Nous nous avançons sur un gravier formé de petits morceaux de quartz, de lave et de pierre volcanique. Le vent soulève le sable en colonnes parallèles, courant plus vite qu'un cheval au galop et comparables aux eaux d'une rivière qui déborde. Nous sommes totalement aveuglés; les petits cailloux viennent nous fouetter à travers notre bashlik, et nous devons souvent nous pencher sur notre cheval pour pouvoir respirer; nous avons les yeux, le nez et la bouche pleins de sable; je veux marcher, et ne peux avancer que de côté comme un crabe. Souvent l'on ne se voit pas à quinze pas. Les chameaux cherchent à cacher mutuellement leur nez contre la queue de celui qui est devant; ils vont ainsi presque de front, et, poussé par le vent, le chamelier se laisse aller vers l'est; je suis obligé de prendre la tête et de les forcer à marcher dans la vraie direction, pendant que Bonvalot cherche la route; parfois, au milieu de cette mer qui continue à courir dans le même sens, je ne vois plus ni Rachmed qui est devant, ni les chameaux derrière, je me demande si je ne suis pas seul et si tout le monde n'a pas été englouti par cette formidable marée.

Enfin, au bout de quatre ou cinq heures de cet

exercice, on campe. Tout le monde travaille à décharger les chameaux, qui, pendant les quelques heures de jour que nous avons devant nous, vont tâcher de trouver un peu d'herbe. Puis on établit les tentes ; tandis que nous partons en reconnaissance, nos hommes cherchent de l'*argol* (crottin de yak), et comme il abonde, ils en prennent une provision pour deux ou trois jours. Il en est de même de la glace ou de la neige que nous avons l'habitude de conserver dans des sacs (malgré cette précaution, nous nous sommes trouvés deux fois vingt-quatre heures sans avoir à boire).

On allume péniblement le feu en disposant l'argol par couches en forme de tourelles, avec quelques copeaux de bois au milieu et un peu de pétrole sur le tout ; un courant d'air constant est entretenu par nos hommes qui agitent le bas de leur robe. Une fois le feu allumé, il faut se procurer de l'eau en faisant fondre la glace ou la neige empilée dans les *koumganes* (grands brocs) ; lorsqu'elle est fondue, elle doit bouillir, ce qui est assez rapide, vu l'altitude. Mais comme elle entre en ébullition à 72 degrés, le thé n'infuse pas aussitôt. En somme, en comptant l'opération depuis qu'on a allumé le feu, il a fallu trois ou quatre heures d'attente avant d'avoir une tasse de thé, et de quel thé ! Ne soyons pas trop exigeants ! Quant à la cuisine, elle est des plus primitives. Tous les deux ou trois jours, Timour tue un mouton, qu'on découpe en petits morceaux, et qu'on enfile sur des broches de fer tenues au-dessus du feu ; les boyaux sont

mis à même sur le charbon de crottin; quand nous avons trop faim, nous mangeons tout de suite quelques morceaux crus avec du sel. Un peu de pain cassé au marteau complète le menu. Parfois, nous avons du gibier; souvent, d'ailleurs, la viande en est si dure, que nous nous y usons les dents sans en venir à bout. Quatre ou cinq tasses de thé nous réchauffent, un morceau de sucre fait le dessert. Les jours de grande fête, je suis chargé de confectionner une bouillie avec de la farine et du cacao : c'est notre champagne!

Une fois le thé pris, on se serre autour de l'unique bougie pour écrire ses notes avec beaucoup de concision, et, cette opération terminée, chacun disparaît aussitôt sous ses couvertures. C'est qu'on est fatigué, et que, sous l'influence du froid, on dort très bien; le thermomètre descend parfois, à l'extérieur, jusqu'à 40 degrés au-dessous de zéro. A l'intérieur, la différence n'est que de 5 degrés. On reste alors douze ou treize heures au lit, et néanmoins on trouve toujours qu'il est trop tôt pour se lever.

A cette vie pénible, nous nous faisons. On souffre, mais on ne s'ennuie jamais. Avec les notes à prendre, les altitudes à relever, les pics à viser, nous sommes sans cesse occupés. Mais l'inconnu est devant nous et il faut avoir les yeux bien ouverts. Regarder et voir, tel est le mot d'ordre.

Pourtant, vers la fin de janvier, cet état de choses commence à nous peser; voilà deux mois que nous n'avons pas vu d'autres hommes, il semble que le reste

du monde ait subitement disparu et que nous ayons été condamnés à rester éternellement seuls. Aussi, on regarde de plus belle ; le moindre indice pouvant faire espérer l'apparition d'êtres humains est relevé avec le soin le plus scrupuleux : aujourd'hui c'est un morceau de bois appartenant à une selle de yak, demain l'emplacement d'un camp d'été, un autre jour les restes d'un feu; chacun accourt, s'empresse pour donner un avis ; on prend de la cendre, on regarde s'il a neigé depuis, on examine les morceaux de bois brûlés et on leur assigne une date.

Le 23 janvier, M. Bonvalot annonce que les hommes sont proches et il organise une loterie sur le nombre de jours approximatifs qui nous séparent de leur rencontre.

Nous sommes comme des naufragés perdus au milieu de l'océan, mais c'est *hommes !* et non *terre !* que crie notre vigie, le fidèle Timour, le matin du 31 janvier. Nous rencontrons, en effet, des bergers conduisant vers le nord, aux pâturages d'été, d'immenses troupeaux de yaks et de moutons. Ce sont de vrais sauvages, vêtus de peaux de mouton, chaussés de bottes de laine de couleur, n'ayant, pour toute coiffure, que leurs longs cheveux noirs, qu'ils laissent flotter sur leurs épaules. Ils s'appuient généralement sur une lance, en des poses bestiales. Ils ne semblent pas trop craintifs et ils s'approchent de notre camp où nous leur offrons du thé. Bientôt, Abdullah sachant quelques mots de thibétain, ceux-ci ayant quelques connaissances de mogol, et surtout chacun s'aidant

avec force gestes, nous arrivons à établir une conversation. Ces sauvages croient que nous sommes des Russes, et ils ont reçu des ordres sévères de Lhaça ; ils ne veulent pas nous donner d'indications, mais nous invitent à nous arrêter, nous offrant du lait et de bons pâturages. Heureusement, après avoir marché un mois à la boussole, nous venons de retrouver un chemin de moutons assez battu, nous allons le suivre. Pour ce qui est des aliments, nous ne sommes pas embarrassés ; ils ne veulent pas nous vendre de moutons, n'est-ce que cela ? Quand on a faim, la force est le droit, nous allons tuer ce qu'il nous faut à coups de fusil, et nous prendrons en outre deux ou trois chevaux.

C'est ainsi que nous marchons quinze jours, suivant une vraie grande route, formée de sentiers les uns à côté des autres. Des cavaliers, la tête ornée d'une peau de renard, portant sur leur dos leurs fusils à longues fourches de fer, caracolent autour de nous. Quelques coups de revolver en l'air suffisent à les disperser quand ils sont gênants.

Le 15 février, nous montons assez péniblement une petite passe, du sommet de laquelle nous voyons le Tengri-Nor. Certes, jamais Livingstone ne ressentit autant de joie en découvrant les flots de l'Albert ou du Victoria-Nyanza, que nous en apercevant la surface blanche et étincelante du lac céleste. Le Tengri-Nor est, en effet, marqué sur les cartes. Nous sommes près de Lhaça, nous sortons de l'inconnu, nous sommes sauvés. Cette immense chaîne blanche qui

s'étend au sud du Tengri-Nor, c'est le massif du Ningling-Tangla ; il nous semble être en pays de connaissance.

C'est au pied de ces montagnes que nous rencontrons les autorités de Lhaça, c'est-à-dire des gens civilisés ; il était temps. Rien ne présente un aspect plus misérable que notre caravane ; partis quatorze du Lob-Nor, nous ne sommes plus que douze. Niatz, un jeune chamelier des environs de Korla, qui paraissait pourtant fort et vigoureux, n'a pu résister aux grandes altitudes. Il s'est pour ainsi dire éteint, ayant perdu la notion de tout. Nous le transportions, dans les derniers jours, à dos de chameau, sans qu'il fût possible de rien faire pour lui. Nous ne pouvions ni descendre ni revenir sur nos pas, encore moins nous arrêter quelques jours. L'existence de tous était en danger. Bientôt sa figure devint enflée, ses lèvres noires et tuméfiées, son œil vitreux. C'est ainsi que nous l'avons déposé, sans vie, au pied d'une passe, et que nous avons essayé de dérober son cadavre à la voracité des carnassiers et des oiseaux de proie en l'ensevelissant sous un amas de pierres.

Nous avions eu aussi la douleur de perdre Imatch, notre chamelier. C'était un vieux Kirghize qui avait voulu à toute force nous suivre. Ayant eu auparavant une jambe cassée et mal remise, il marchait difficilement. Il a dû au défaut de circulation du sang de perdre en route tous ses doigts de pied, plus une partie du pied lui-même. Jamais il n'a proféré un mot de plainte. La veille de sa mort, il disait : « Il

faut que le général (c'est ainsi qu'il appelait M. Bonvalot) me pardonne, je suis avec vous et ne puis travailler. » Le lendemain matin, il s'est traîné un instant hors de la tente sur ses genoux. Une fois rentré, il s'est adressé à ses compagnons : « Adieu ! Merci, vous avez tous été bons pour moi ! » Puis, se couchant de côté, il a expiré. Il y avait, chez ce Kirghize, une énergie rare ; c'était un brave, et lorsque, pour l'ensevelir, on a creusé, tant bien que mal, le sol durci par la gelée, chacun de nous a eu un serrement de cœur. Nous l'aimions, notre vieil Imatch ; l'endroit où nous le laissions était triste, le ciel était sombre, les loups avaient hurlé toute la nuit comme s'ils flairaient une proie ; nous avions hâte de partir.

Ces pertes avaient particulièrement affecté nos hommes, ils ne voyaient pas la fin de leurs souffrances. Quelques-uns demandaient à être abandonnés, aimant mieux mourir que de continuer à se traîner péniblement. Il fallait, en effet, faire la route à pied ; nous n'avions plus, en arrivant à Namtso, qu'un cheval, les autres étant morts de soif ou d'épuisement. Quant à nos chameaux, de quarante qu'ils étaient au départ, il ne nous en restait plus qu'une quinzaine. Encore avançaient-ils à peine, ne pouvant guère faire plus d'un à deux kilomètres par heure. Huit jours après, nous n'en aurions plus eu un seul ; et, quant aux hommes, nous aurions dû en abandonner au moins la moitié.

Nous sommes donc tombés bien à propos sur le Namtso.

Ici va commencer pour nous un nouveau genre d'existence. La chaîne du Ningling-Tangla borde la terre sacrée de la « ville des esprits ». Nous devons nous arrêter au pied de ces monts, on nous défend d'aller plus loin. Épuisés que nous sommes, sans autres aliments que ceux que les Thibétains veulent bien nous fournir, privés d'animaux, nous ne pouvons guère songer à passer outre et à continuer. Lhaça n'est d'ailleurs pas notre but, nous voulons aller à Batang en traversant le Thibet proprement dit; pour cela nous avons besoin de l'aide des autorités thibétaines et, pour obtenir ce résultat, pendant quarante-cinq jours, nous allons rivaliser de patience avec elles et essayer de leur montrer que, si les Orientaux sont des diplomates hors ligne, sur ce terrain les Français ne les craignent pas.

Tout d'abord, l'*amban* (chef en second rang), qu'on a envoyé à notre rencontre, nous prend pour des Russses. Mais nos noms ne concordent pas avec ceux des membres de l'expédition Piézof dont il a la liste et que le gouvernement l'a chargé d'arrêter ; nous n'avons pas les animaux qu'on a annoncés ; puis, comment connaissons-nous la route entièrement secrète que nous avons suivie ? A moins de supposer que nous tombions du soleil ou de la lune, d'où venions-nous ? Ce sont autant de questions faites pour embarrasser le chef thibétain. Nous répondons sur tous les points très franchement et avons soin de tenir toujours le même langage. L'amban commence à nous croire. Un bruit continuel de grelots indique le va-et-vient

des courriers de Lhaça et montre qu'on attache une certaine importance à notre arrivée. Mais, à la capitale, on est méfiant : on a si souvent cherché à tromper le gouvernement. Comment des gens viendraient-ils si loin, seulement dans le désir de se promener dans le pays et de voir ? Ces mêmes gens voyageraient pour s'instruire et ne demanderaient pas à visiter la grande ville sainte ! Voilà qui est extraordinaire ! On ne s'en rapporte pas aux récits de l'amban ; c'est un petit jeune homme, encore peu expérimenté. Le talaï-lama, après s'être recueilli, dans sa « mer de sagesse », après avoir prié les dieux, se décide à nous envoyer son second, un talama, accompagné d'un premier ministre ; ce sont des vieillards, ils pourront peser nos paroles et juger ce qu'elles contiennent de vrai.

Quelques jours d'attente à cause des fêtes du nouvel an, et nous assistons au plus curieux défilé, à la plus complète mascarade qu'il soit possible d'imaginer. Eussions-nous été dans une situation un peu moins pénible qu'à 5000 mètres d'altitude, buvant d'une eau malsaine, glacés par un vent continuel et entourés des cadavres de nos derniers animaux, nous aurions pu, à voir ce bariolage de couleurs, ces têtes aux expressions différentes, ce véritable musée réunissant tous les types de coiffure que l'imagination humaine a pu créer, nous croire dans les coulisses de quelque théâtre des hauts boulevards. Ce que nous voyons, c'est le défilé final dans un drame de l'Ambigu ou de la Porte-Saint-Martin. En tête, les deux vieillards

dont les manteaux de lynx blanc couvrent à demi leurs robes de soie écarlate ; ils ont la tête couverte d'un capuchon de soie rouge, doublé de jaune et se boutonnant au menton ; ils sont à demi accroupis sur de petits chevaux crème. Leurs selles sont couvertes de peaux de panthères et leurs montures richement caparaçonnées sont tenues en main par un soldat. Derrière eux, s'avance la foule de leurs aides de camp, secrétaires, serviteurs, hommes d'armes.

Tout ce monde vient nous voir, et je profite de leur visite pour les regarder à loisir. Au fond de la tente, le vieux lama agite continuellement, en parlant, sa barbiche nattée comme une queue de rat ; son compagnon, le premier ministre, à qui sa figure enflée a vite valu parmi nous le surnom de tête de baudruche, l'approuve souvent. Tous deux nous examinent longuement et, méfiants comme le sont les Orientaux, habitués à mentir, cherchent à deviner ce que nous pensons. Près d'eux, un lama vêtu d'un petit veston jaune me rappelle, par sa bonne figure imberbe, certains de nos acteurs. A côté de lui, le lama-mogol, qui nous servira d'interprète, donne les expressions les plus diverses à sa figure grimaçante, tout en répétant souvent : *laleuss !* (entendu et compris) ou *lari!* (c'est bien). A l'entrée de la tente, je crois retrouver le type de ces vieux soudards, bons à tout, que nous a si bien dépeints Alexandre Dumas ; ce sont trois vieux, dont la figure tannée, plissée, fendillée comme un vieux cuir, est serrée dans un bonnet de fourrures venant se rabattre sur les oreilles et

rappelant les coiffures des hommes d'armes du XVII[e] siècle. Leur profil est grossier, leur lèvre supérieure à peine recouverte de quelques poils gris, rudes comme des crins de chats, et qui ont pourtant la prétention de passer pour une moustache. Ils portent des robes chinoises jaunes ou rouges. L'un d'eux a une vieille fourrure déjà usée et rapiécée.

Au dehors se tiennent des serviteurs ou des soldats. Les uns ont une tournure élégante qui me fait songer à des cavaliers turcs. Ils portent de petits jupons de couleur sombre, serrés au-dessous de la taille, à l'orientale; une petite veste courte flottante, de drap brun, bordée d'une large bande claire qui forme des arabesques; des boutons d'or arrondis ferment ce vêtement; par-dessus un petit capuchon rouge, une étoffe grenat roulée en forme de gros turban, dans laquelle ils entortillent leur queue, leur couvre la tête.

D'autres semblent être vêtus d'une cotte de mailles. C'est une peau de bique noire, sans manches, serrée à la taille, avec une collerette sur les épaules, qu'ils mettent par-dessus leur vêtement.

Chacun, dans cette foule des serviteurs, a ses attributions. En dehors des soldats, qui ont le sabre en travers sur le ventre, et sur le dos le long fusil, terminé par deux fourches de fer, je remarque les porteurs de chapelles; ils ont, fixés à un baudrier rouge en bandoulière, de petits reliquaires d'argent renfermant les idoles chères à leurs chefs; d'autres ont de gros livres dont les lamas ne se séparent jamais. Puis viennent les échansons, dont la seule

fonction est d'offrir à leur maître, sur une soucoupe d'argent, leur jatte taillée dans un bloc de jade, et de veiller à ce qu'elle soit toujours pleine de thé beurré ; les chanceliers qui, à toute demande, doivent présenter le cachet, et les secrétaires, portant toujours derrière l'oreille de petites tiges de bambous déjà taillées, afin que les ordres soient rapidement transcrits.

Tout ce monde est constamment en mouvement entre notre camp et le leur ; c'est que ce dernier est nombreux : il y a seize mandarins ; chacun a sa propre tente, une tente pour ses serviteurs, pour sa garde, un abri pour sa cuisine, que sais-je ! Ils ne sont pas habitués à se déplacer, et c'est toute une organisation très compliquée. La route de Lhaça est remplie par les soldats et les courriers qui portent les ordres, et par les yaks chargés de provisions. Ces derniers sont menés par des sauvages, semblables à ceux que nous avons rencontrés déjà avant le Namtso, qui sont tout étonnés de voir les honneurs dont nous sommes comblés ; ils nous prennent pour de grands personnages et nous tirent la langue avec autant de respect qu'à leurs chefs. Pour moi, j'essaie de regarder les gens venus de Lhaça et de faire connaissance avec eux ; je vais chez eux, j'interroge tout le monde et tâche de comprendre leur caractère et leur manière d'être. Eux aussi, surtout le petit amban, notre ami, tâchent de savoir ce qui se passe chez nous. Nos mœurs surtout, les préoccupent beaucoup. « A Lhaça, me disent-ils, quand une famille est pauvre, plusieurs frères épousent une seule femme ; les

hommes riches en ont plusieurs; il y a aussi des femmes qui vivent indépendantes et qui prennent un ami pour un temps. Est-ce que, chez vous, c'est la même chose? » Je m'efforce de leur expliquer ce qu'il en est chez nous, que la famille est constituée sur le mariage, que la force de celui-ci est la fidélité, etc.; mais ils ne peuvent arriver à comprendre que la femme soit l'égale de l'homme. C'est une conception que l'Oriental ne peut avoir.

En dehors de ces conversations, notre distraction est le tir des rats des prairies et des gypaètes au revolver; les lamas ne s'en effraient pas : ils étouffent leurs scrupules religieux en nous faisant promettre le cœur et le foie des animaux que nous tuons, pour fabriquer des remèdes.

Le soir, nous entendons le refrain monotone de leurs prières: ils prient, en criant tant qu'ils peuvent, et en débitant leurs paroles avec volubilité. Il semble qu'ils soient pressés d'en finir et que, plus ils en diront, plus leurs dieux seront contents...

Nos hommes répondent parfois par des chants turcs que chacun accompagne du premier instrument qui lui tombe sous la main, l'un avec un broc, l'autre avec une casserole, qu'on frappe sur un rythme à trois temps.

Les Thibétains sont étonnés parce que, le lendemain d'un jour où nous avons fait un peu de bruit, le vent a presque cessé. Nous leur répondons que nos prières sont meilleures que les leurs.

Malgré ces distractions, le temps nous semble long.

Nous avons chaque jour des conférences qui durent cinq, six et même sept heures. Il faut tenir bon. Nous voulons aller à Batang; nous ne devons pas nous laisser renvoyer en arrière, et encore moins à Naptchou, avec beaucoup de belles paroles; nous y trouverions la frontière de Chine et la grande route de Sining, suivie par Huc et Prjévalsky. Nous avons assez des hauts plateaux. Les autorités thibétaines cherchent à traîner les choses en longueur : chaque jour, elles nous demandent un nouveau délai avant de nous rendre réponse. Tantôt c'est le roi de Lhaça qui est malade et qu'on ne peut consulter, tantôt c'est le talaï-lama qui nous fait préparer des présents. Il faut les attendre. C'est l'éternel *chan-liang* (discussion) des Chinois, sans lequel, dans ces pays, la moindre affaire ne peut être arrangée. Et on nous donne des boîtes de bonbons arrivant directement de la boutique de l'*Étoile du Nord,* de Lhaça. Chaque matin, on vient nous demander comment nous allons. « Très mal », est notre réponse invariable. Nous commençons, en effet, à perdre patience. Des menaces, il faut en venir aux coups. Un beau matin, les Thibétains n'ayant pas tenu leur promesse de déplacer leur camp et le nôtre, nous tirons sur leurs animaux, puis nous leur faisons dire que si, dans un délai donné, nous ne décampons pas, c'est sur eux que nous tirerons. Cet argument *ad hominem* leur va droit au cœur. On envoie un mandarin à Lhaça avec ordre de marcher jour et nuit, et, quatre jours après, nous recevons des présents du talaï-lama, des costumes de

Lhaça, des armes, des provisions, dix-huit chevaux, des moutons, et, ce qui nous fait plaisir avant tout, une feuille de route pour traverser le Thibet par un chemin nouveau, avec l'appui du talaï-lama.

Nous avons assez perdu de temps et avons hâte de partir. Nous commençons par renvoyer nos hommes ; ils s'en retournent avec le chamelier à qui nous avons loué nos animaux, au Lob-Nor, par le Tsaï-Dam. La séparation est pénible ; rien n'attache plus que la souffrance en commun. Les hommes, pendant la route, n'ont eu aucune joie ; ils ont enduré des privations de tout genre, mais ils nous ont vus dormir sous une tente comme eux, marcher comme eux, partager les mêmes aliments qu'eux dans le même plat, et, quand il faut nous quitter, ils sanglotent comme des enfants et nous supplient de les garder avec nous, même sans salaire. Il ne peut malheureusement en être question : à la frontière de Chine, il serait trop difficile de les rapatrier ; seuls Rachmed, notre interprète Abdullah et Achoun, le domestique chinois de M. Dédékens, restent avec nous. Nous avons, en outre, un lama du Setchuen thibétain qui parle chinois. Les autorités thibétaines nous l'ont adjoint pour nous procurer ce dont nous pourrons avoir besoin et pour faire respecter les ordres du talaï-lama. C'est un brave homme, causant peu, se débrouillant bien, sachant son affaire ; il nous sera très utile.

Le 4 avril, après avoir, avec leur permission, pris les portraits des chefs de Lhaça, nous prenons congé d'eux. On se sépare en très bons termes. « Nous

sommes des frères », disent-ils. Un petit tonneau d'ara (eau-de-vie de grain) vidé ensemble ne contribue pas peu à l'émotion du départ. Tout le monde parle ensemble. On boit à la paix de Lhaça, à la longue vie du talaï-lama, à la délivrance des Chinois et à l'éloignement des Anglais. Le vieux ministre invoque son grand âge pour nous donner des conseils paternels. « Vous allez traverser des populations sauvages, elles ne savent pas le respect qui vous est dû. Il ne faudra pas vous fâcher, mais rester bien patients, et ainsi vous irez en paix. » Encore quelques poignées de main, et nous partons.

IV

DU TENGRI-NOR A BATANG

Nous allons parcourir pendant deux mois un pays d'un genre nouveau pour nous. Ce n'est plus, en effet, la steppe ondulée de cet hiver ; nous ne verrons plus les hauts plateaux si monotones, et nous ne les regrettons pas, nous descendrons à une altitude moindre (entre 2 000 et 3 000 mètres). Les flancs des montagnes se couvriront de grandes forêts de conifères, et c'est presque avec un sentiment de respect que nous reverrons la première broussaille. Privés de bois pendant trois mois, nous en comprenons encore mieux l'utilité. Le fond des vallées sera habité, parfois même cultivé. Nous ne marchons pas à tâtons, un itinéraire nous est tracé. Mais si la route est connue pour nous, elle n'en est pas meilleure, la marche est très pénible, et les obstacles naturels sont nombreux. Nous allons de l'ouest à l'est, c'est-à-dire que nous suivons une direc-

tion perpendiculaire à tous les fleuves et à leurs affluents qui se jettent dans l'Océan Indien, et ils sont nombreux. Nous en rencontrons chaque jour, parfois même plusieurs. Quand ils se dirigent vers l'est, nous suivons la vallée, puis ils tournent au sud et nous devons les franchir.

C'est d'abord l'Ourtchou, qui, si l'on s'en rapporte aux documents chinois, doit être identifié avec la Salouen; il est encore gelé; nous nous aventurons à cheval sur la surface; elle cède, et voilà nos pauvres bêtes patinant dans l'eau, forcées de se cabrer à moitié pour briser la glace devant elles. Cet exercice n'a rien d'attrayant. M. Dédékens en sait quelque chose, puisqu'il tombe dans un trou avec sa monture. Il en est heureusement quitte pour un bain un peu froid.

Dans le Soktchou, affluent de l'Ourtchou, nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture, et nos animaux perdent presque pied. La traversée du Guiom-Tchou et du Satchou est plus facile; ces deux rivières se réunissent à une vingtaine de kilomètres plus bas que l'endroit où nous avons traversé le Satchou, à la ville de Tsiamdo, pour former le Mékong. Elles sont déjà larges d'une soixantaine de mètres et coulent dans un lit profond, resserré entre des collines rocailleuses. Nous laissons nos chevaux sur une rive pour prendre d'autres animaux sur le bord opposé. Le passage s'effectue sur de petits radeaux de troncs d'arbre que dirige un homme au moyen d'une rame fixée à l'arrière. Je ne peux m'empêcher de songer que dans ces mêmes eaux, sur lesquelles nous flottons, après quel-

ques mois, nous naviguerons en bateau pour rentrer à Saïgon.

Ces cours d'eau coulant tous du nord au sud supposent entre eux des chaînes de montagnes dirigées dans le même sens, c'est-à-dire pour nous des passes à franchir. En effet, en deux mois j'ai compté près de cinquante cols ; nous en avons bientôt assez. Nous rencontrons partout les mêmes paysages ; c'est toujours la même succession dans la végétation ; en bas, les conifères ; puis les rhododendrons atteignant de trois à quatre mètres; plus haut les broussailles naines, l'herbe rare, faisant place enfin aux rochers et à la neige. En haut, toujours la même vue : les montagnes succédant aux montagnes, les chaînes se heurtant, s'entre-croisant en un gigantesque chaos, qui semble devoir se prolonger indéfiniment. Quelques-uns de ces cols atteignent jusqu'à 5 000 mètres ; il faut les gravir à pied, tenant son cheval par la bride ; le passage est dangereux. J'ai vu plusieurs fois des yaks rouler de haut en bas et se tuer ; pourtant ce sont des animaux bien adroits.

Ils nous servent de bêtes de transport, bien qu'ils soient difficiles à conduire ; seuls les Thibétains, auxquels les yaks sont accoutumés, en viennent à bout. Ils les mènent à coups de pierre et en sifflant. Les yaks courent de-ci et de-là, levant la queue, secouant nos coffres outre mesure, grognant comme des cochons. Ce sont de vrais gamins. Dans les vallées assez peuplées, nos bagages sont portés à dos d'hommes ou plutôt de femmes (elles font tous les gros travaux).

Nous-mêmes montons de petits chevaux que les chefs nous fournissent. Ils sont si petits que parfois mes pieds touchent à terre. Souvent nos costumes les épouvantent, et pour arriver à les enfourcher, nous devons leur faire couvrir les yeux par des indigènes.

Chevaux, yaks ou femmes, nous en changeons très souvent ; les territoires sont nombreux et petits. Jamais un chef ne consentirait à empiéter sur celui de son voisin. Aussi, dans certaines vallées cultivées, devons-nous nous arrêter à chaque village, ce qui nous cause beaucoup d'ennuis. Ces villages sont formés de maisons en terre ou en pierres à toit plat, s'appuyant sur le flanc de la colline et descendant en gradins. Les lamaseries qui s'étendent au sommet même des collines présentent la même disposition ; les murs sont blanchis à la chaux, les fenêtres étroites peintes en rose ; on pourrait, à les voir, se croire devant quelque petite ville fortifiée de Provence. Près des forêts, les habitations n'ont souvent qu'un étage et sont faites de poteaux juxtaposés. Elles sont surmontées de grands treillages en bois qui servent de séchoirs à fourrage.

Les habitants offrent partout les mêmes types ; on ne peut distinguer certaines tribus des autres qu'à quelques différences dans la manière de se coiffer ; tous portent des bottes de laine de couleur, à semelle de cuir, et pour tout vêtement le grand manteau de peau de mouton ou de grosse laine. Ils le serrent à la taille et se servent de la partie supérieure du vêtement comme d'une armoire où ils mettent leurs provisions. Ils se découvrent souvent l'épaule et le bras droits, et

en général ont dans toutes leurs attitudes une grande élégance ; on retrouve ces traits chez tous les sauvages, et on en peut donner pour raison que, n'étant pas habitués à se charger de vêtements, ils ont une simplicité primitive qui leur donne des poses naturelles.

Parmi les hommes, on rencontre de fort beaux types, des gens aux traits fins qui ont un profil grec très marqué, et mériteraient assurément de poser chez nos sculpteurs.

Les femmes sont plus laides : leur large face ronde semble, comme leur poitrine, n'être qu'une ébauche. On croirait que c'est taillé à coup de couteau en pleine chair, et que l'ouvrier a oublié d'achever son travail. Cette différence entre les hommes et les femmes s'explique bien si l'on songe que celles-ci se livrent à tous les gros travaux, tandis que les hommes ne font rien.

Ces indigènes sont de vrais enfants. — Un rien les amuse. — On trouve chez eux ce que jamais on ne rencontre en Chine : de braves gens capables de dévouement et aimant à rire. Très vifs dans leurs mouvements et très mobiles dans leurs impressions, ils vous massacreraient, si on les excitait contre vous, avec autant de facilité qu'ils viennent vous offrir du lait ou qu'ils vous prient de partager leur repas, quand ils vous aiment. En général, nos rapports avec eux ont été bons ; mais nous avons toujours tenu à payer au delà de ce qu'espéraient ceux qui nous servaient bien ; deux ou trois fois seulement, quelques-uns nous ont jeté des pierres, ou même ont tiré leurs sabres

contre nous, refusant de nous vendre des aliments ou de nous fournir des animaux ; quelques coups de revolver tirés en l'air suffisaient à les mettre en fuite. Ils étaient terrifiés de nous voir, avec une arme si petite, lancer des balles aussi longtemps que nous voulions (nous le leur faisions croire), et venaient nous faire des excuses.

Quand ils en ont, ils mangent de la viande crue, comme leurs chevaux d'ailleurs, à qui ils donnent cet aliment à défaut d'orge. Mais leur principale nourriture est le *zamba* (farine de millet grillée), qu'ils délaient dans du thé beurré, maigre pitance avec laquelle ils vivent pourtant ; nous-mêmes, pendant ces deux mois, devons suivre à peu près le même régime ; nous trouvons peu de chose à acheter ; parfois un peu de lait, et alors c'est jour de fête. La viande de mouton est si mauvaise, nous en sommes si dégoûtés, qu'à part Bonvalot, personne n'y touche. La plupart du temps, nous ne nous nourrissons que de thé et d'une pâte faite avec de la farine de fèves, sans levain, délayée dans de l'eau et cuite sur des pierres chaudes. On baptise ces sortes de galettes du nom de pain, bien qu'elles ne ressemblent à rien moins qu'à du pain. Mais nous sommes si heureux d'être au milieu des hommes, de voir des paysages riants, de pouvoir nous promener dans des forêts, de ne plus avoir enfin la préoccupation constante de la route et la souffrance du froid, que nous ne faisons plus guère attention à la nourriture.

La chasse nous fournit de nombreuses distractions

le long de la route ; les petits oiseaux offrent des espèces très variées. Il y a aussi de nombreux et superbes faisans. Le plus beau est assurément le crossoptilon, appelé par les Thibétains *chiakas*, oiseau blanc. Il est de la taille d'un petit dindon ; son plumage est tout blanc et très fin ; sa belle queue noire est formée de plumes recourbées, à la manière de celles de l'autruche ; sur la tête, il a une calotte rouge, ressemblant à du velours ; ses pattes de corail sont fortes. Aussi, est-ce un rude coureur ; et on ne peut le tuer qu'en le surprenant et en venant au-dessus de lui. Les ithagines, avec leurs plumes vertes et leur queue rouge qu'on pourrait croire teintes, ressemblent à des perroquets. A côté des oiseaux, les gros animaux sont nombreux : les grands cerfs, dont les bois sont placés sur les portes des lamaseries ; les chevrotains à musc, qui font, sur la frontière de Chine, l'objet d'un commerce important ; les macaques et les ours énormes que les Thibétains nomment *ours-cheval*, à cause de leur taille.

Le long d'une vallée, nous en voyons beaucoup en train de déterrer des racines sur le haut des collines. Rachmed en abat un superbe. Malheureusement nous devons nous en tenir là : nos Thibétains ont justement fait mine de retourner. Il faut les suivre en les menaçant du revolver, et l'on ne peut quitter la route.

A mesure que la saison avance, les fleurs sont plus nombreuses, les collines deviennent un vrai parterre, et nous sommes heureux d'y retrouver nombre de plantes cultivées dans nos jardins : les lilas, les jas-

mins, les pivoines, les tulipes, les anémones, les cypripedium, etc., y abondent. On est en mai, et nous approchons de Batang.

Six jours avant cette ville, nous rejoignons la route impériale de Pékin à Lhaça, à Tchang-Ka (Kiang-Ka), c'est la route du père Huc. Nous sortons de l'inconnu. Voilà plus de huit mois que nous faisons des routes nouvelles.

A Tchang-Ka, il y a une garnison chinoise d'une centaine de soldats, presque tous fumeurs d'opium. Ils se mettent sous les armes pour nous recevoir. Quand je dis sous les armes, j'entends qu'ils prennent le chapeau constituant leur seul uniforme. Dans la caserne, il y a quatre sabres et deux fusils. L'ambassadeur chinois a donné des ordres à notre sujet.

Un jour d'arrêt à Tchang-Ka. Nous nous réconfortons en mangeant des œufs et quelque choux chinois. La bonne omelette !

De nouveau en marche ; nous traversons un pays infesté par les brigands ; des villageois tirent des coups de fusil en l'air pour les mettre en fuite. A mon avis, les villageois eux-mêmes sont les brigands. Nous demandons qu'on les laisse venir. Nous avons des balles à leur disposition ; mais il paraît que ces bandits ne veulent pas se mesurer avec nous. Ils sont lâches et nous trouvent trop bien armés ; il y a quelques années, il se sont mis une vingtaine pour assassiner le Père Brieux, qui voyageait seul. On vole pourtant six chevaux à des Thibétains qui ont porté nos bagages, et qui s'en retournent. Le chef de la localité

se rend sur les lieux pour faire une enquête. Je n'ai pas su le résultat.

Enfin, le 5 juin, nous apercevons le Kincha-Kiang, (Yang-tsé), beau fleuve roulant avec tumulte ses eaux boueuses dans une vallée profonde. Il péut avoir de cent à trois cents mètres de large. Nous le traversons sur de grandes barques de bois chinoises, maintenues contre le courant par un long gouvernail à l'arrière.

Ayant escaladé une colline, nous descendons dans la belle plaine de Batang, un des plus jolis coins que j'aie vus au Thibet. Nous sommes à moins de mille mètres d'altitude. Batang élève ses petites maisons de forme cubique en pierre et terre battue au bord d'un torrent. Au soleil, elles prennent une teinte rose. Le torrent reçoit de tous côtés de petits affluents qui viennent se précipiter dans son lit en nombreuses cascatelles. De grands peupliers et des noyers croissent sur ses bords. On éprouve un sentiment de fraîcheur et de gaieté que nous n'avons pas eu ailleurs. Autour de la ville, la vallée est richement cultivée, puisqu'elle donne deux récoltes par an. Un peu plus loin, une grande lamaserie aux murs blanchis à la chaux, aux toits rouges, renferme un temple dont le faîte est doré. Le tout est entouré d'un grand mur rectangulaire.

A Batang, on nous reçoit fort bien. L'ambassadeur chinois venu, il y a quelques mois, de Pékin à Lhaça a donné des ordres nous concernant au liantay (receveur) de Batang. Celui-ci nous dit qu'on nous a envoyé des passeports de Pékin.

N'ayant rien reçu, nous ne pouvons rien montrer.

Le mandarin est étonné, mais il se rend à la raison et n'insiste pas.

On a d'ailleurs hâte de nous voir partir. Il y a trois ans, en effet, les lamas de Batang, sur l'ordre du gouvernement de Lhaça, poussé par celui de Pékin, ont réuni plusieurs centaines de leurs hommes pour chasser trois missionnaires. Ils ont brûlé leur maison, démoli leur chapelle, et déjà deux fois le soc de la charrue a passé sur le terrain où chaque dimanche trois Français réunissaient quelques chrétiens pour leur dire la grandeur de la religion de France. Cet acte de violence ne fut pas le seul. Un mois après, on brûlait la cathédrale de Yerkalo et l'on anéantissait la bibliothèque, où quatre mille volumes avaient été réunis au prix de difficultés inouïes sur la frontière du Thibet. La mission d'Atentsé a été également pillée, et maintenant les populations restées fidèles aux missionnaires sont partout persécutées. Aux remontrances qui lui sont faites, le Tsung-li-Yamen répond ouvertement par des promesses, et en secret envoie au vice-roi l'ordre de maintenir le *statu quo*, il lui enjoint même d'empêcher les missionnaires de revenir dans les localités où leurs passeports leur donnent cependant le droit de séjourner, de prêcher, d'acheter et de construire. Ici, le mandarin chinois qui a laissé agir les lamas, les débas (chefs) thibétains qui les ont aidés, et les lamas eux-mêmes ont peur. Ils savent qu'on s'est moqué de la France et que le traité de Tien-Tsin n'est pas respecté. Ils se rendent si bien compte de cet état de choses qu'en nous

voyant paraître, ils nous croient envoyés par le gouvernement français pour constater nous-mêmes les dégâts et demander une éclatante réparation. Nous nous gardons bien de les détromper, nous augmentons même leurs craintes en allant visiter les ruines de la mission, en faisant des photographies et en feignant de prendre des mesures. Les lamas s'enfuient à notre vue, et quand nous passons devant la lamaserie, du plus loin qu'on nous aperçoit, les portes sont immédiatement fermées. Le mandarin a même la bonté de nous faire dire de ne rien craindre et de nous promener sans armes. Nous le remercions de son avis, mais nous ne savons pas, en cette circonstance, quels sont les plus effrayés.

V

DE BATANG AU TONKIN

Nous ne restons que trois jours à Batang, le temps nécessaire pour réparer un peu nos coffres et faire les préparatifs indispensables. La route de Batang à Litang et de cette ville à Ta-tsien-lou offre peu d'intérêt. Elle a été minutieusement décrite par Desgodins et par des voyageurs anglais. Aussi, regardons-nous moins. Nous trouvons pourtant quelques obstacles naturels, encore des passes à franchir s'élevant jusqu'à 4700 mètres, et nous traversons à Hokéou dans de grandes barques, un gros affluent à cours rapide du Yang-tsé. Cette rivière marque, en réalité, la limite du Thibet et de la Chine ; c'est à Hokéou que sont visés les passeports des commerçants qui vont au Thibet ou en reviennent. — Nous avons hâte d'arriver à Ta-tsien-lou ; nous doublons souvent les étapes ; nous restons parfois quinze et seize heures à

cheval ; une pluie continuelle nous glace ; la nourriture est peu abondante, et nous devons ordinairement nous contenter de zamba et de thé. Nous sommes plus fatigués que jamais, et nous avons soif de prendre du repos.

A Tatsien-lou, nous sommes reçus à bras ouverts par la mission française du Thibet ; voilà dix mois que nous n'avons pas rencontré d'Européens. Quelle joie pour nous de constater qu'à la frontière du Thibet comme partout où il y a du danger, nos compatriotes sont aux premiers postes. Il leur faut un courage et une abnégation admirables pour affronter les dangers auxquels expose continuellement une situation si difficile dans des pays lointains, et rester quand même. Les missionnaires français savent que, quand un des leurs tombe sur la brèche, dix se disputent aussitôt l'honneur de prendre la place dangereuse.

C'est auprès de ces hommes que nous allons passer un mois ; nous sommes épuisés, affaiblis, incapables de repartir immédiatement. Ta-tsien-lou nous offrira des ressources que nous ne trouverions pas ailleurs ; nous y avons en abondance la viande de bœuf, les pommes de terre, que nous n'avons pas vues depuis la Russie, le lait et le beurre. Les missionnaires nous donnent du pain qu'ils font faire à l'européenne ; ils mettent à notre disposition du vin qu'ils ont pour les malades, ils n'en boivent pas eux-mêmes ; ils sont trop pauvres et ont trop de difficultés à le faire venir. Nous nous nourrissons bien et peu à peu les forces reviennent. Mais ce ne sont pas les repas seuls qui

nous remettent, ce sont surtout les longues causeries où le doux son de notre langue natale remplace l'affreux jargon auquel nos hommes nous ont habitués ; en un mot, nous revivons à l'air de France, qui vient souffler jusque dans ces contrées perdues.

Et qu'on ne m'accuse pas ici de sentimentalité inutile ! J'en appelle à tous ceux qui sont restés plus de six mois loin de leur pays sans aucune nouvelle.

Notre premier soin est d'expédier un courrier à Tcheng-tou, afin de porter un télégramme. Il y a sept mois que nous n'avons pu faire parvenir de nouvelles à nos familles et à nos amis ; nous ne comprenons que trop leurs inquiétudes et nous avons hâte de les rassurer.

En dehors du temps consacré à écrire des lettres et à parcourir les journaux, nous profitons de notre séjour à Ta-tsien-lou pour compléter nos renseignements sur le Thibet ; nous interrogeons les missionnaires, nous questionnons les gens du pays. La ville elle-même nous offre un champ d'études bien intéressant ; c'est un centre de commerce, un point de rendez-vous important : pèlerins de retour de Lhaça, caravanes venant annuellement du Tachileumbo, au nord du Népaul, pâtres du Dégué apportant leurs cuirs, lamas à longs cheveux... les gens de toute tribu, de toute catégorie s'y rencontrent. Le spectacle de la rue est toujours amusant : ici des bonzes psalmodient leurs offices aux sons du tambourin et des tambours de basque en l'honneur d'une jeune femme qui s'est suicidée en mangeant de l'opium.

Là, un bouddha vivant, la tête couverte d'un casque brillant, distribue de l'eau bénite ou donne par l'imposition des mains sa bénédiction aux vieilles femmes prosternées. Plus loin, la foule se presse au théâtre, les femmes ont revêtu leurs plus beaux costumes et restent des heures à écouter une cacophonie assourdissante. Sans cesse passent de longues files de yaks ou de dzos (produits du croisement de yaks et de vaches ordinaires) emportant des ballots de thé au cœur du Thibet. Nous tâchons de nous mêler à cette foule, de l'interroger et de comprendre sa manière de vivre. Je réunis des documents ethnographiques, je peux me procurer les instruments du culte et je m'en fais expliquer l'usage.

On nous voit avec plaisir, nous faisons « aller le commerce », et la population, aux trois quarts flottante et passagère, composée de gens qui ne pensent qu'à leurs affaires, est assez bonne. Elle ne cherche pas à nous tracasser.

Il n'en est pas de même du mandarin chinois et de ses gens. Ceux-ci travaillent à soulever les habitants, tantôt prétendant que nous apportons le désordre parmi eux, tantôt racontant que nous cherchons à voler le trésor public (nous sommes trois !). Il nous fait même dire d'avoir à quitter promptement la ville si nous ne voulons pas être jetés à la porte comme des chiens. Mais on craint probablement que nous ne mordions, car personne n'ose commencer le premier l'attaque.

Le chef thibétain est d'ailleurs très bien pour nous ;

nous faisons avec lui un continuel échange de politesses. Il répond au mandarin qui lui demande son assistance contre nous que cela ne le regarde pas, que son seul devoir est de fournir des hommes et des animaux de corvée sur réquisition : « Enfin, ajoute-t-il, j'ai déjà eu affaire aux Européens : ils ne sont pas assez bêtes pour faire ce dont vous les accusez. Laissez les tranquilles ! »

Le mandarin reste penaud. Il n'a pas plein pouvoir sur les troupes : le général est absent, étant parti avec quatre hommes armés de parapluies pour pacifier les Tchantouis. L'autorité civile est donc réduite à essayer de nous tourner en dérision et de nous effrayer par ses menaces. Nous nous habituons à cette manière d'agir.

Toutes ces vexations ne sont qu'un avant-goût des tracas auxquels nous serons continuellement en butte de la part des Chinois durant notre traversée du Setchuen. Nous sommes en effet sur le point de repartir ; le choix de la route à suivre a donné lieu à de longues discussions : si nous avions cédé aux conseils inspirés par la fatigue, nous nous serions embarqués sur le Yang-tsé pour nous laisser aller jusqu'à Shanghaï. Mais nous sommes un peu reposés et nous ne perdons pas de vue le but de notre voyage, relier, à travers la Chine, les possessions russes aux possessions françaises ; le Tonkin est là encore un effort ! nous y arriverons.

Nous avons la chance de rencontrer, à Ta-tsien-lou, un Anglais collectionneur de papillons, qui, devant redescendre le Yang-tsé deux mois plus tard, c'est-

à-dire aux basses eaux, veut bien se charger d'emporter nos collections. J'ai envoyé par l'intermédiaire du consul anglais de Tchong-King mes plaques photographiques. — Voilà un souci de moins pour nous.

C'est donc les mains vides et le cœur léger que, le 29 juillet, nous tournons définitivement le dos au Thibet. — A nos yeux, le vrai voyage est terminé. — Nous avons réussi à traverser un pays presque inconnu, faisant environ 2500 kilomètres de route nouvelle. Nous avons réuni d'importantes collections; nous sommes libres, et maintenant il ne s'agit plus que du retour, et par une route à peu près connue.

Si cette partie du voyage est moins pénible que la précédente, en revanche, elle est plus ennuyeuse; nous quittons les montagnes pour descendre dans un pays de rizières, très habité; la contrée est uniforme et d'une grande monotonie; elle est surtout malsaine, marécageuse et fiévreuse. Nous sommes obligés de prendre de la quinine tous les matins, encore n'échappons-nous pas tout à fait aux atteintes de la fièvre, qui se manifeste tantôt par des accès violents, tantôt par des névralgies ou des maux d'estomac. Il pleut presque quotidiennement, nous pataugeons dans la boue, et certains torrents enflés nous arrêtent plusieurs jours, nous devons attendre la baisse des eaux pour que les quelques chevaux ou mulets qui portent notre bagage puissent traverser. Nous ne couchons plus sous la tente, mais notre confort n'est pas meilleur, car nous passons nos nuits dans de mauvaises auberges de bois, souvent ouvertes à tous les vents, empestant

toujours l'opium et remplies de vermine. De plus, il faut continuellement nous battre avec les habitants ; les fils du Céleste-Empire ne voient pas d'un bon œil les Européens, et surtout des Français, voyageant sur leur territoire. Chaque jour ils nous insultent à plaisir, et chaque jour aussi, à leurs injures, nous répondons par des coups de bâton. Il faut leur montrer qu'on n'a pas peur. Comme tous les gens cruels, d'ailleurs, ils sont lâches. Jamais nous ne trouvons chez eux le moindre indice de dévouement ou d'affection. Quand, au milieu d'une troupe d'une quinzaine ou d'une vingtaine de Chinois, nous en frappons un, personne ne fait un mouvement pour défendre son compagnon ; tous, au contraire, lui donnent tort et l'abandonnent.

Au milieu de ces ennuis incessants, notre seule joie est de trouver des missionnaires. Nous en rencontrons quelques-uns échelonnés sur notre route et chaque fois nous admirons davantage leur courage et leur abnégation. L'un d'eux nous frappe plus particulièrement. Le Père Gourdin (c'est son nom) est depuis vingt-sept ans dans la contrée et, pendant cette longue période, en dehors de ses quelques confrères, il n'a pas vu de Français. Ce courageux compatriote a su, sans appui du gouvernement, se créer une situation égale à celle du mandarin du lieu : c'est qu'il parle et écrit le chinois aussi bien que celui-ci. Pour le code, il est plus fort, et sur les actes d'accusation qu'il a rédigés, le prétoire a déjà dû casser plus de dix mandarins. Ce missionnaire est tellement admiré et vénéré, que les

populations sauvages, en grande partie païennes, qui habitent dans les montagnes, lui demandent ses conseils, le prennent pour arbitre dans tous leurs différends et lui obéissent. Les adieux qu'il nous fait suffisent à le peindre. Il est si ému d'avoir reçu des compatriotes et de les voir partir, qu'il a envie de pleurer, et, ayant peine à refouler ses larmes, il se dirige vers sa chambre. « Il ne faut pas, nous dit-il, que des Chinois voient pleurer un Français, » et avant de nous quitter, il se retourne et d'une voix forte : « Vous revenez chez vous, eh bien ! à ceux qui vous diront que les missionnaires n'aiment pas la France, répondez qu'ils sont des imbéciles. »

C'est à Mien-lin que nous avons rencontré le Père Gourdin. Onze jours nous séparent du bourg de Houili-tchou, et de là jusqu'au Yang-tsé-Kiang, on compte cinq journées. C'est la seconde fois que nous retrouvons le grand fleuve. Il est ici plus large et coule avec moins de fracas qu'avant Batang. On le traverse, comme à Tchoupalong, dans des sortes de grandes barques plates rappelant les bacs de nos rivières.

Le fleuve marque la limite entre le Setchuen et le Yunnan ; nous allons entrer dans un pays plus mouvementé et aussi plus aride. La population chinoise y sera encore très misérable, petite, souvent difforme, presque toujours affligée de goîtres énormes. Elle nous fera regretter les Lolos[1], habitants des montagnes

1. *Lolo* est le nom générique donné à ces peuplades.

que nous rencontrions dans le Setchuen. Dans le Yunnan, la population est disséminée, les habitations sont rares. Rien ne nous annonce l'approche d'une grande ville, quand, le 5 septembre, du haut des collines que nous venons de gravir, nous découvrons le lac de Yunnan-sen, se prolongeant à perte de vue, sillonné par les petites barques à voile des pêcheurs. Privés depuis longtemps d'un pareil plaisir, nous sommes heureux de pouvoir reposer notre regard sur un horizon lointain. Sur les bords du lac, Yunnan-sen, une antique cité, célébrée par Marco Polo, cache ses maisons au milieu des grands arbres qu'enceignent de vieilles murailles grises, crénelées. Depuis la révolte des musulmans, la ville est bien déchue de sa grandeur; elle compte à peine, aujourd'hui, cinquante mille habitants, qui peuplent surtout les faubourgs. Dans la ville, de grands espaces sont réservés aux jardins et aux cultures de tabac. Cette cité a pour moi quelque analogie avec les Fous japonais : ses arbres, ses fossés pleins de lotus, ses pagodes blanches s'élevant au coin des murailles, me rappellent certains coins d'Osaka. Les collines qui l'entourent sont nues et couvertes de petites éminences, comme si des taupes y avaient élevé de tous côtés de gigantesques demeures. Ce sont partout des cimetières, et sur cette plaine des morts, où règnent la désolation et le silence le plus complet, se dressent des stèles funéraires grises, surmontées de petits dragons. Elles forment une forêt de troncs de pierre qui ajoutent encore à la tristesse du paysage.

Pendant notre court séjour chez les missionnaires, nous échangeons des cartes avec le vice-roi ; il cherche à nous donner une haute idée de la puissance militaire de la Chine en faisant, matin et soir, exécuter des décharges à poudre sur les remparts. Ces soldats ne nous effraient guère. Peut-être apprendront-ils à se servir des armes d'Europe ; il leur restera à acquérir la discipline et le courage des Occidentaux. Notre arrêt à Yunnan-Fou ne modifie guère notre opinion sur les Chinois, et nous n'avons que plus de hâte à les quitter.

Huit jours de marche nous conduisent à Mong-tsé. Le pays est joli, la végétation se transforme à mesure que nous descendons vers le sud ; nous côtoyons de beaux lacs, reliés par des canaux où coule une eau d'un bleu d'azur. Sur les rives, des palmiers se mêlent à de petits poiriers, et les bois sacrés se distinguent au feuillage sombre de leurs conifères plantés en rectangle. De gigantesques cactus collent leurs bras démesurément longs à la paroi des rochers. Une lumière éclatante vient les éclairer, et nous sentons que nous changeons de zone : nous entrons dans les tropiques. Quels ravissants sanatoriums ne pourrait-on pas établir dans ce pays, s'il était à nous ! Nous ne sommes d'ailleurs pas bien loin de notre colonie. A Mong-tsé, nous trouvons un consulat de France où le gérant, M. Leduc, nous offre la meilleure hospitalité. Il y a aussi ici plusieurs Européens employés aux douanes. Chaque fois qu'ils sortent, ils sont l'objet des plus grossières insultes de la part des habitants,

très heureux s'ils ne reçoivent pas des pierres ou des balles. Lorsqu'on habite longtemps en Chine, on se fait, paraît-il, à ce genre de rapports, et nous devons probablement être des barbares puisque, en ce qui nous concerne, nous refusons d'admettre cette manière d'être. Aussi avons-nous dans la rue, avec les habitants, quelques difficultés. Elles se terminent d'ordinaire par des coups que nous donnons. Quelle population odieuse ! et avec quelle joie nous songeons à la proximité du Tonkin !

Maintenant, nous remontons à cheval pour la dernière fois ; mais il semble que les hommes, les animaux, la nature, tout s'attache à nous laisser de cette manière de voyager la plus mauvaise opinion. Pendant notre marche de Mong-tsé à Mang-Hao, il pleut continuellement ; nos conducteurs perdent la route. Nous devons avancer la nuit, sans chemin, dans des terrains détrempés, grelottant de froid et tombant tous les deux mètres ; pour comble d'infortune, aucun autre asile qu'une écurie à demi incendiée. Nous prenons courage : encore un jour, et ce sera fini.

21 septembre au soir.

« Le Fleuve-Rouge ! » tel est le cri que nous poussons tous à la fois. Nous sommes à Mang-Hao. Adieu chevaux, selles, sacoches, campement ! Nous avons envie de tout jeter à l'eau ; voilà trois cent quatre-

vingt-six jours que, chaque matin, il nous faut recommencer notre paquetage ; que, souffrants ou non, il faut nous remettre en route pour traîner, les trois quarts du temps, un bidet éreinté ; trois cent quatre-vingt-six jours que, chaque soir, il faut desseller sa bête, faire son lit ; que sais-je ! Et maintenant, plus de préoccupations, c'est fini ! nous pourrons nous étendre dans une jonque, nous reposer continuellement et regarder à notre tour les paysages défiler devant nous, au lieu de passer devant eux.

Nous nous installons, en arrivant, dans une jonque chinoise recouverte d'un toit de bambous et de feuilles de palmiers ; elle avait été retenue pour nous par un agent des douanes. Le lendemain matin, de bonne heure, nous avons le plaisir de nous voir en route sans avoir un mouvement à faire. Les rives du fleuve sont couvertes d'une jungle épaisse de bambous, de forêts de bananiers sauvages d'où émergent quelques rochers sur lesquels des bandes de singes s'enfuient en gambadant, Le soleil inonde cette verdure de ses rayons ardents ; cette lumière, à laquelle nous ne sommes pas accoutumés, nous éblouit. Nous reportons nos regards vers le timonier, qui, attentif à la barre, engage l'embarcation dans le sens des rapides ; quelques kilomètres parcourus avec une vitesse vertigineuse et nous sommes hors de danger, mais nous ne pouvons nous défendre d'une certaine émotion en songeant que le moindre faux mouvement au gouvernail nous ferait infailliblement chavirer.

Dans la soirée, nous passons devant une éminence

sur laquelle se dressent des palissades. C'est un poste français, nous dit un de nos bateliers. Aussitôt nos jumelles se braquent sur ce point et, tandis que l'un de nous tire des coups de carabine, le drapeau tricolore est hissé à l'arrière de notre jonque. Un mouvement se produit sur la hauteur : des hommes sortent en blanc, ce sont des Européens, ce sont donc des Français.

Nous ne pouvons aborder qu'un peu plus bas, et nous sautons comme nous sommes, en pantoufles, dans la jungle. Une demi-heure de marche pénible, dans ces fourrés épais, nous conduit à un sentier, et, quelques minutes après, nous serrons la main à deux sous-officiers envoyés au-devant de nous. Nous sommes au poste de Bac-Sat, le plus avancé au nord sur le Fleuve Rouge. Le ravitaillement y est difficile : les hommes manquent de viande et sont à la demi-ration de tafia. Nous envoyons chercher quelques boîtes de conserves que nous a données M. Leduc. Le lieutenant commandant le fort nous offre du vin de troupe; nous faisons avec lui un repas frugal, mais nous passons la soirée la plus agréable possible, c'est-à-dire en bons compatriotes se retrouvant, après une longue absence, sur une terre française. Rachmed, resté avec les sous-officiers, boit avec eux à la France, tandis que ceux-ci portent la santé de la Russie; c'est fort avant dans la nuit qu'on nous accompagne, avec des torches, à notre jonque, et nous nous remettons en route pour arriver, en quelques heures, à Lao-Kaï. Le résident, M. Laroze, nous souhaite la bienvenue au

Tonkin ; il nous dit avoir retenu pour nous une nouvelle jonque qui nous conduira à Hanoï. Nous sommes trop pressés d'y arriver et de trouver des nouvelles des nôtres pour rester plus d'un jour ici. C'est donc le lendemain matin que nous repartons, après avoir pris congé du résident et des quelques Français de Lao-Kaï, chez qui nous avons trouvé un accueil si cordial.

Les eaux sont hautes. Il nous suffit d'un jour et demi de navigation pour arriver au Delta. Nous remarquons en pénétrant dans la partie basse du Tonkin la densité de la population, la fertilité du sol et le parti qui en est tiré ; la richesse de cette contrée nous frappe. Mais ce qui nous étonne encore plus, c'est de trouver Hanoï une des plus jolies villes de l'Extrême-Orient, et de voir ce que des Français ont su créer en cinq ans, en dépit de tous les obstacles. Nous ne pouvions arriver en meilleur port : nous tombons au milieu de Français qui, comme nous, rêvent la gloire de leur patrie et le prouvent en faisant quelque chose pour elle. Un autre lien que la sympathie qui existe entre tous les gens de même nation, se retrouvant loin du pays, nous unit à eux : c'est l'effort pour un même but. Nos compatriotes l'ont senti comme nous. La réception qu'ils nous ont faite a suffi à nous faire oublier les souffrances endurées.

Maintenant il nous faut revenir ; le voyage est bien fini ; le succès, en somme, a dépassé nos espérances. En quittant la frontière de Sibérie, nous ne pouvions songer qu'à recueillir des documents d'ordre purement scientifique. Mais le cadre s'est peu à peu élargi,

et nous avons été appelés à aborder une étude d'un plus haut intérêt.

Nous avons pu juger de l'œuvre commencée dans l'Extrême-Orient par la Russie au nord, par la France au sud ; nous avons vu ce qui était fait, et nous avons surtout cherché à nous rendre compte de ce qui était encore à faire.

Nous dirons en France ce que nous avons vu et entendu ; nous tâcherons de montrer d'un côté l'importance politique et commerciale que donne au Tonkin sa position au sud du Céleste-Empire, de l'autre la richesse agricole et minière de son sol ; et si, citant comme exemple les immenses résultats que la Russie a déjà obtenus au nord et à l'ouest de la Chine en suivant une politique colonisatrice, nous faisons comprendre le grand avenir que la France s'est préparé dans l'ancien continent, nous croirons avoir rempli notre tâche.

LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS

AU THIBET

LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS AU THIBET

(1891)

Maintenant, plus que jamais, les affaires de Chine sont à l'ordre du jour ; chaque matin les journaux nous entretiennent de nouveaux massacres d'Européens, de pillages de missions, d'émeutes mal réprimées ; et presque toujours ce sont les missionnaires que ces mouvements atteignent les premiers. Beaucoup de gens qui ont mal étudié ces questions, qui n'ont pas voyagé en Chine, ou qui se sont tenus seulement dans les ports à demi européens, n'ont pas vu que les missionnaires sont les premiers attaqués, parce qu'ils sont les premiers exposés, parce qu'ils sont dans des provinces où des agents diplomatiques ou des commerçants ne pénètrent pas et surtout ne séjournent pas, parce que, enfin, ils prennent pied dans des villes que d'autres Européens craindraient d'habiter. Des sinophiles, nous pensons, mal renseignés, se sont faits les

rapporteurs de légendes absurdes, en cours dans la populace chinoise, telles que celle du vol des enfants par les Pères ; des esprits étroits ou passionnés, sous un prétexte humanitaire, ont pris le parti des Chinois contre les missionnaires ; quelques-uns même ont été jusqu'à féliciter les habitants du Céleste-Empire des persécutions qu'ils dirigeaient contre les religieux, leur procurant la gloire du martyre. Je veux croire que ces écrivains n'ont pas traversé la Chine, qu'ils n'ont pas rencontré des Français loin du pays, qu'ils ne les ont pas vus travailler à l'œuvre de civilisation à laquelle ils consacrent leur vie.

Pour nous qui avons trouvé nos compatriotes aux postes les plus éloignés de la frontière de Chine, qui avons vécu avec eux, accueillis à bras ouverts, nous savons ce qu'ils font et ce qu'ils ont fait ; nous leur devons et nous nous devons à nous-mêmes de dire ce qui en est. Ce n'est pas d'une question religieuse, encore moins politique, mais nationale avant tout, que je veux parler ; ce sont les intérêts de la France dans l'Extrême-Orient qui se trouvent en jeu avec ceux des missions ; je ne crois pouvoir le mieux faire comprendre au lecteur qu'en mettant sous ses yeux le but poursuivi et le résultat déjà atteint par une poignée de Français à la frontière du Thibet. Qu'il veuille bien me suivre à travers une période d'un demi-siècle, le long des crêtes de l'Himalaya d'un côté, ou du cours du haut Mékong de l'autre, il verra les efforts considérables produits par nos compatriotes, les services qu'ils ont rendus, les droits qu'ils peuvent revendiquer

et le peu d'appui qu'ils reçoivent de la mère-patrie ; ayant vu ce qui a été fait, il croira peut-être aux sentiments élevés qui animent nos missionnaires, et que l'un d'eux m'exprimait si éloquemment dans ces lignes [1] :

« Mien-lin-hien, 11 novembre 1890 [2].

» Vous pourrez contredire *de visu* tous les imbéciles ou mauvais drôles qui diront, peut-être sans le croire, que les missionnaires n'ont pas le cœur français. Sans doute, nous ne sommes pas ici principalement pour motif politique, mais c'est nous calomnier singulièrement que de dire que nous nous désintéressons de l'honneur et des avantages de la mère-patrie. Ces deux choses, les missions et la France, quoique bien différentes, se soutiennent nécessairement l'une l'autre, et la paix mal assise à l'occasion du Tonkin nous a fait plus de mal que n'eût fait peut-être une persécution religieuse.

» Vous pouvez dire aussi que non seulement l'influence, mais même le nom de la France ne sont connus dans l'intérieur de la Chine que par nous, puisqu'on n'y voit pas même une boîte d'allumettes qui vienne de France. Par conséquent, que dire des diplomates qui se laissent berner par les mensonges des autorités chinoises et croient faire tort à la patrie en prenant sérieusement nos intérêts ? »

Une croix gravée sur une dalle, c'est tout ce qui reste à Lhaça du couvent des Capucins : une croix et l'oubli.

1. Lettre du Père Gourdin, depuis vingt-sept ans en Chine.
2. Province du Setchuen.

Chaque jour pourtant un peuple curieux foule la large pierre : simples pâtres, enveloppés dans les épaisses *tchoupas*, le sabre horizontal sur le ventre, les cheveux flottant au vent, descendus de leurs montagnes pour venir vendre quelques bestiaux dans la capitale ; riches marchands, coiffés du chapeau aux glands de soie rouge, vêtus de robes de *poulou* brun ou vert ; lamas, la tête rasée, drapés dans leur toge de laine rouge, comme des sénateurs romains, la plupart ivres de *tchang* en l'honneur de quelque mort ; filles de joie, petites, frêles, le teint pâle, les sourcils noircis, les cheveux et les oreilles chargés de plaques d'or ; soldats chinois, insolents, brutaux, sales, exhalant au loin l'odeur repoussante de l'opium ; Cachemiriens au large turban ; musulmans, facilement reconnaissables à leur barbe noire, à leur haute stature, à leur allure fière ; petits Indous du Boutan, chétifs, le teint bronzé, à demi couverts de quelques haillons écarlates, tous orfèvres de leur métier ; gens de toute condition, de toute race, de toute langue parlée dans l'Asie centrale, se pressent dans le quartier de l'Ha-gia, à l'entrée du théâtre chinois ; et, dans la multitude, personne ne se doute qu'entre ces murs où, le visage barbouillé de blanc et de noir, crient, hurlent, gesticulent, sautent et se trémoussent des bouffons chinois, il y a deux siècles, des « lamas d'Occident » enseignaient leur religion sous la protection du Talaï-lama et du Ouang-zeu.

Pour un peuple très ignorant, n'ayant pas d'histoire et possédant une chronologie tellement embrouillée

que personne ne peut l'apprendre, l'espace de deux siècles est bien long. A peine les familles qui comptent des vieillards peuvent-elles remonter à des événements écoulés il y a quatre-vingts ou cent ans.

Bien éphémère a, d'ailleurs, été la prospérité des Capucins italiens; si leur succès dépassa leurs espérances, il fut de courte durée.

Depuis l'époque où le roi de Lhaça ordonna par décret à son peuple la corvée pour la construction de la maison des *Goguer*[1], jusqu'au moment où, volés, pillés, dépouillés de leurs biens, les missionnaires furent chassés de la « ville », cinquante ans s'étaient écoulés; ce qui représentait un demi-siècle de travaux fut anéanti en quelques jours; mais l'œuvre de destruction ne fut pas complète : les persécuteurs des Pères italiens avaient oublié, en les expulsant, d'effacer la trace de leur séjour; ainsi qu'un voyageur appose son nom sur un livre ou l'enferme dans une bouteille pour attester son passage, de même les Pères avaient laissé leur signature au sein du sanctuaire du bouddhisme; ils avaient gravé à toujours sur la pierre l'emblème de la foi chrétienne : la croix.

Forts de leurs croyances, confiants dans l'avenir, ils laissaient dans la ville sainte, en la quittant, leur drapeau, éternel défi porté à la religion ennemie au milieu de son temple même.

L'œuvre des Capucins italiens ne devait pas être

1. *Goguer* (littéralement musulman). Nom donné aux Capucins par les Thibétains.

à jamais abandonnée : le défi qu'ils avaient porté au bouddhisme, d'autres devaient le reprendre.

Nous allons voir dans ce siècle les efforts héroïques des missionnaires français pour pénétrer dans la Rome de l'Asie et y faire connaître la doctrine élevée de la « religion de France ».

En 1844, deux missionnaires lazaristes, les PP. Huc et Gabet, donnaient le signal des explorations hardies au cœur de l'Asie, en pénétrant, grâce à un déguisement, à Lhaça. Trop vite chassés de la ville pour avoir rien pu y fonder, du moins rapportaient-ils des renseignements précieux; dans le voyage le plus extraordinaire qui eût été accompli en Asie depuis Marco Polo, ils faisaient connaître deux grandes routes du Thibet, celle du nord et celle de l'est. A Lhaça, ils laissaient le souvenir du nom francais, et aux missionnaires français ils montrèrent la possibilité de gagner la ville sainte.

Le charme qui semblait entourer la « ville des esprits » était rompu : on y avait pénétré, on y avait séjourné, on pouvait donc y retourner.

L'année 1846 fut grosse d'événements dans l'histoire de l'évangélisation du Thibet. Pendant que deux Français pénétraient à Lhaça, le Saint-Siège réunissait cette contrée à la mission du Setchuen, et celle-ci était confiée à des prêtres des Missions étrangères de Paris; l'œuvre d'exploration et de civilisation entreprise par les missionnaires allait faire un grand pas en passant de la main des Italiens du Bengale à celle des Français du Setchuen.

Avant de suivre nos compatriotes dans leurs rudes voyages, ouvrons la carte d'Asie et jetons un coup d'œil sur le pays vers lequel se porteront tous leurs efforts.

L'ensemble de royaumes et de principautés plus ou moins indépendants, d'états tributaires de la Chine, qu'on comprend sous le nom de *Terre élevée* ou Thibet, se trouve naturellement défendu, au nord et à l'ouest par d'immenses déserts glacés, des steppes élevées, des plateaux nus, qui, au point de vue pratique, demeurent infranchissables. Pour qu'il se risque dans cette voie, il faut, au marchand chinois, l'âpre désir du lucre qui lui tient au cœur et lui sert d'âme; au nomade mogol, la foi religieuse; à l'explorateur européen, la volonté de remplir un vide sur la carte du monde, le désir de connaître l'au-delà, l'amour de la science.

Dans l'audace du Père Huc, on retrouve le zèle de l'apôtre et l'ambition de l'explorateur; mais, ce qu'il avait fait, ses successeurs ne pouvaient l'entreprendre, son voyage devait montrer aux missionnaires à venir la nécessité de renoncer à la route du nord; pour mener à bien leurs entreprises, ils ne pouvaient se laisser isoler de leurs confrères par des centaines de kilomètres de déserts; avant tout, il leur fallait une base d'opération à laquelle ils fussent reliés; aussi tournèrent-ils leurs yeux d'un autre côté.

Au sud, le Thibet est en contact direct avec un pays civilisé : l'empire anglais des Indes qui déborde entre ses alliés ou tributaires. Entre ceux-ci et le

Thibet se dresse la chaîne colossale de l'Himalaya, barrière redoutable, mais non infranchissable; de nombreuses routes la traversent.

La frontière est partout; des Indes au Thibet il n'y a qu'une enjambée. Ce pas à faire, en vain quelques Français le tentent pendant huit années consécutives, de 1850 à 1858; suivant avec une ténacité remarquable, de l'est à l'ouest, la longue frontière des Indes, ils font l'ascension des principaux cols, s'adressent successivement aux petits souverains, passent parfois outre, continuent sans cesse leurs tentatives, souvent repoussés, jamais rebutés.

A cette tâche dangereuse deux d'entre eux trouvent pourtant la mort : MM. Krik et Bourry sont massacrés, en 1854, par des sauvages Michmis, sur les confins du haut Assam et du Dza-yul.

Ce meurtre n'est pas fait pour décourager des missionnaires; il faut, pour les arrêter, un ordre de leur supérieur, monseigneur Demazures, sacré évêque de Sinopolis et vicaire apostolique du Thibet. Tous les efforts seront concentrés sur la frontière de Chine.

Malgré l'aide intéressée des Anglais, huit ans de tentatives continuelles pour franchir la frontière des Indes, au nord, n'ont pas encore donné un résultat pratique.

L'œuvre des missionnaires a progressé plus rapidement à l'est. De ce côté, le Thibet touche à l'une des provinces les plus peuplées de la Chine, au Setchuen, puis au Yunnan; hérissé de hautes montagnes, bordé

de larges fleuves qui coulent du nord au sud, ici, comme ailleurs, il se protège par ses frontières naturelles. Un débouché le met en communication avec chacune des provinces chinoises; à Batang passe la grande route impériale qui, de Lhaça, va à Pékin en traversant, au Thibet, Tsiamdo et, au Setchuen, Ta-tsien-lou.

A Atentsé, la route du Yunnan qui, partant de Tsiamdo, descend au sud à Taly-fou.

Batang, ou plus loin, Ta-tsien-lou, d'un côté, et Atentsé, de l'autre, sont les deux grands marchés du Thibet avec la Chine.

Dans ces voies de pénétration au Thibet, les missionnaires s'engageront aussi loin qu'ils pourront, souvent chassés au mépris des traités, pillés, menacés de mort, quelques-uns même massacrés, ne comptant sur d'autre soutien que leur volonté et leur courage héroïque; ils reviendront sans cesse, ils parcourront la région en tout sens, établissant du nord au sud une ligne de stations intermédiaires le long du Lang-tsang-kiang (haut Mékong) dans le pays des salines et des mines et gardant à l'est leurs communications avec les missions du Setchuen et du Yunnan.

Déjà, en 1860, lorsqu'ils sont rejoints par leurs confrères de l'Inde, quatre Français se partagent la mission du Thibet.

Des écoles ont été fondées, des couvents établis avec des religieuses chinoises et une vraie colonie a été créée. Ces résultats étonnants sont dus surtout au

zèle et au courage du Père Renou. Après un premier voyage en 1848, où Renou n'a pu s'avancer sur la grande route de Lhaça que jusqu'à Tsiamdo (Tchamou-to, en chinois), il repart en 1851, arrive au Yunnan, traverse Li-Kiang et va s'établir pendant dix mois dans un couvent thibétain; il s'est fait passer pour marchand chinois, s'instruit à la dérobée sur la langue du pays qu'il veut évangéliser, et note les mots qu'il apprend sur de petits morceaux de papier qu'il cache dans sa manche pour les recopier la nuit et les coudre ensuite dans son habit; c'est ainsi qu'il compose les éléments du remarquable dictionnaire thibétain français que complèteront ses successeurs.

Deux années plus tard, il loue à un riche Thibétain pour 16 taëls (130 francs) par an, la vallée de Bonga; la location est faite à perpétuité, l'acte est selon les formes. Au point de vue géographique Bonga est bien situé, entre le Lou-tsé-kiang et le Lang-tsang-kiang, à quelques jours au sud de Kiang-ka, non loin à l'ouest d'Atentsé. La nouvelle colonie est à la porte du Thibet, du Setchuen et du Yunnan. Sa rapide prospérité justifie suffisamment le choix fait par le missionnaire : il a acquis une vallée couverte de forêts, ne produisant rien et abandonnée des indigènes, qui la fuient comme pestilentielle. Mais voici que sous la direction de M. Renou les arbres s'abattent, et avec eux la fièvre tombe; la terre est fertilisée par l'incendie à la mode thibétaine; des semences indigènes et des graines de France sont semées; la

récolte est excellente; les villages voisins sont employés et trouvent leur profit à ce travail. Chaque année ajoute quelque nouveau succès. En 1856, la maison s'achève, c'est l'ère de prospérité. Mais à l'ombre du bonheur s'éveille la jalousie; ce sentiment doit guider une première attaque en 1858. Le courageux pionnier qui est à la tête de la colonie échappe à peine à la mort. Mais ses plaintes trouvent un écho à Pékin. Les autorités thibétaines devront céder. En vain, les lamas de Lhaça ont-ils offert de l'argent à l'empereur en échange de son appui contre les hommes de la religion d'Occident. Le *fils du soleil* a d'autres préoccupations : à l'est de l'empire, ses troupes ont été mises en fuite, son palais livré aux flammes, et il a dû se soumettre aux conditions de Tien-tsin. La conclusion du traité est un événement capital aux yeux des missionnaires.

Les termes de l'article 6 exigé par la France, ratifié par le Tsung-li-yamen semble devoir leur assurer, de la part de la Chine, la liberté d'enseigner leur religion ; de la part de la légation française l'appui et la protection de la mère-patrie.

ARTICLE 6 DU TRAITÉ DE TIEN-TSIN

« Vu un décret du 25 de la 1re lune, de la 26e année de Kouang-Su, avertissant le peuple chinois, soldats, plébéiens et autres :

» Quiconque empêchera de prêcher l'Évangile, de donner des conférences religieuses, de bâtir des maisons, de célébrer des fêtes, devra être appréhendé et

livré au mandarin du lieu ; de plus, les pertes subies pendant la persécution : églises, écoles, cimetières, rizières, terrains, maisons, greniers, etc., devront être réparées en nature ou en argent, livrées entre les mains de l'ambassadeur français à Pékin qui les fera remettre aux intéressés ; de plus, les missionnaires français pourront, dans chaque province, louer, acheter, bâtir à leur guise. »

Le traité a été affiché à Lhaça. Des passeports signés par le baron Gros et le prince Kong sont donnés de Pékin aux Pères pour le Thibet. D'autres papiers leur sont remis par le vice-roi du Setchuen, pour que dans leur voyage tout secours nécessaire leur soit fourni par les autorités ; ils sont en règle. L'article 8 du traité qui s'applique aux simples voyageurs, et l'article 6 qui regarde leur qualité de missionnaires leur donnant libre passage, ils n'ont qu'à se mettre en route pour la ville sainte.

Pour qui n'a pas eu affaire aux Chinois, il semble que rien ne doive s'opposer à la réussite du voyage entrepris par les Pères. Et pourtant, cet excès de précautions, cette abondance de permissions, cette aide empressée de la part des autorités, ne sont pas de bon augure.

L'événement doit justifier les appréhensions des voyageurs.

Les missionnaires sont arrêtés en route à une vingtaine de jours de Lhaça dans cette même ville de Tsiamdo que Renou n'a pu dépasser. « *Le nommé*

Thou, évêque français, chassé par les mandarins de la terre des herbes » (ainsi porte le passeport de retour, délivré à Tsiamdo à monseigneur Demazures), retourne à Pékin. Le chargé d'affaires français lui promet alors, par un acte authentique, la possession à perpétuité de la vallée de Bonga, le libre exercice de la religion chrétienne au Thibet, et la liberté de s'établir à Lhaça.

La vallée de Bonga devient propriété nationale, le drapeau tricolore va flotter sur la maison des missionnaires et l'impératrice Eugénie prend sous sa protection la colonie naissante.

Cette nouvelle ère de prospérité sera bien courte; de nouvelles complications intérieures se produiront en Chine et au Thibet, et les missionnaires seront les premiers à en ressentir les contre-coups.

Durant ces troubles qui agitent Chinois et Thibétains, la mission subit une grande perte dans la personne de M. Renou. Charles-Alexis Renou, du diocèse d'Angers, Lou (en chinois) qu'on a surnommé à juste titre le « Père de la mission du Thibet », s'éteint à Kiang-ka en 1863. Il a été enseveli près de cette ville à l'ombre d'un rocher, sentinelle dressée à l'entrée de cette contrée ingrate à laquelle il a donné sa vie sans pouvoir la conquérir à la foi.

La mort de M. Renou est bientôt suivie de la perte de Bonga. Attaquée en 1864 et défendue avec héroïsme par Desgodins, la colonie est définitivement détruite l'année suivante.

Le légat chinois, acheté par les grandes lamaseries au prix de *vases pleins de pièces d'or* (c'est sous cette

forme que sont donnés les pots de vin au Thibet), a apposé sa signature à l'ordre de destruction.

A Pékin, la légation française ne fait rien pour obtenir une réparation ; c'est à peine si on envoie aux missionnaires un passeport pour M. Renou qui est mort. Nous sommes loin du temps où des troupes européennes entraient à Pékin et brûlaient le Palais d'Été : on suit maintenant une autre politique envers la Chine ; une politique de concessions où nos ministres compromettent leur dignité et affaiblissent le prestige du nom français. Bientôt les Chinois savent qu'à tout prix on veut éviter des complications ; aussi, après les épouvantables massacres de Tien-tsin (1870), ne s'étonneront-ils pas d'en être quittes pour une somme d'argent et des excuses faites à M. Thiers par le promoteur même de ces horreurs.

Bonga est définitivement abandonné. Est-ce à dire que la mission française ait renoncé au Thibet? Non. Franchissons un espace de quatorze années et examinons la situation en 1877, à la mort de monseigneur Chauveau, qui a pris, en 1863, la succession de monseigneur Demazures, rentré en France,

La mission du Thibet compte 561 chrétiens partagés en sept districts, ayant chacun une résidence et une chapelle ; quatre pharmacies, quatre écoles et un collège-séminaire ont été fondés.

Le siège épiscopal est à Ta-tsien-lou, dans le Setchuen thibétain. La ville est très bien choisie, c'est un centre de commerce important. A Ta-tsien-lou, le cuir et les cornes du Dégué, l'or de Batang, le musc

du Kham, sont troqués contre le thé et les étoffes de Pékin, que portent à Lhaça les longues caravanes de yaks. A Ta-tsien-lou, le Talaï-lama a son acheteur, son *carbun*. L'ambassade du Népaul à Pékin et la caravane du Tachileumbo s'arrêtent à Ta-tsien-lou un mois, la première tous les cinq ans, la seconde tous les deux ans. A la frontière des deux contrées, Ta-tsien-lou est le grand marché entre le Thibet et la Chine.

A Yerkalo, pays des salines sur le haut Mékong, à quelques journées au sud de Kiang-ka et au nord d'Atentsé, prospère un vaste établissement. Une grande maison a été construite en 1873, pouvant abriter, outre les missionnaires, plusieurs familles chinoises; une cathédrale a été édifiée par des charpentiers du Yunnan, et la bibliothèque comprend près de quatre mille volumes.

Yerkalo, par sa position centrale, est appelée à devenir la procure de la mission du Thibet.

Avec Ta-tsien-lou et Yerkalo, Batang et Tsekou sont, en 1877, les centres des principaux groupes de la mission. Ces stations sont disposées sur deux lignes qui s'étendent chacune sur plus de 250 kilomètres à vol d'oiseau et viennent se couper à angle droit à Batang, c'est-à-dire à la route impériale de Pékin à Lhaça. La mission forme ainsi un coin dont la pointe serait enfoncée sur la voie de pénétration au Thibet vers le cœur de ce pays encore fermé.

Réduits à leurs propres forces, les missionnaires français sont dans l'obligation de rester à la porte de

ce Thibet dont la Chine continue à leur fermer l'accès en dépit des traités ; ils ont du moins la consolation, si c'en est une, de ne pas être les seuls à échouer. Leurs tentatives répétées aux frontières de l'Inde, du Yunnan et du Setchuen, les observations, les études de linguistique et d'ethnographie qu'ils ont envoyées, les rapports qu'ils ont adressés, les cartes relevées par l'abbé Desgodins, sa correspondance avec Francis Garnier d'un côté, et de l'autre, dans des régions touchant au Thibet, les prodigieuses découvertes de l'abbé Armand David, qui révèlent une flore et une faune inconnues, des espèces, des genres même, éteints ailleurs; l'ensemble de ces travaux considérables de tous genres a appelé l'attention de l'Europe sur le Thibet. Après 1870, des voyageurs de tous les pays essayeront les uns après les autres de soulever un coin du voile dont les Chinois couvrent avec un soin si jaloux cette contrée inhospitalière, et, à tour de rôle, ils s'en iront après un échec.

Le général russe Prjévalsky, arrivé avec quinze hommes armés, à une douzaine de jours de Lhaça, doit se retirer « devant la volonté du peuple thibétain ».

Le fameux comte hongrois Béla Zéchenyi a cru prendre les Chinois par leur faible en leur disant qu'il va honorer ses ancêtres dont les restes reposent à Lhaça. La religion du Chinois n'atteint pas à la hauteur de ses intérêts. Un grand mandarin accompagne le comte, lui fournit une escorte d'honneur et reçoit quelques milliers de taëls des grandes lamaseries de

Lhaça pour l'arrêter à Batang ; c'est là que Zéchenyi débouche sa fameuse bouteille de champagne qu'il devait boire au Potala. Trompé depuis la côte de Chine, successivement par un Juif hongrois qui lui a fourni du faux argent, par des missionnaires protestants, puis par son propre interprète, il doit s'arrêter devant la perfidie chinoise aux portes du Thibet, lui « qui n'avait jamais été trompé ».

Des Anglais venus de la côte de Chine, les uns après les autres, tous par la même voie du Yang-tsé pour aboutir à Ta-tsien-lou, descendent au sud et débouchent en Birmanie ; ils voyagent dans un but de commerce, dessinant à tour de rôle cette grande route commerciale qu'ils voudraient tant créer à leur profit, à travers la Chine, pour éviter à leur commerce de l'Inde le long détour des côtes.

Ce sont Gill et Mesny [1], deux aventuriers, bien Anglais dans leurs aventures : le premier a été reconnu pour son héritier par un riche lord dont il a ramassé le chapeau dans la rue ; le deuxième, issu d'une ancienne famille française de Jersey, se réclame de cette ancienne origine pour vivre avec les missionnaires français dont il recevra l'hospitalité comme de com-

1. Arrivé pauvre à Canton, adopté par un Chinois nommé Ouang, Mesny se brouille vite avec son protecteur et prend le nom de Mé-ta-jen ; voyageant en Chine, accueilli cordialement par les missionnaires français, pendant la guerre du Tonkin, il ira à Yunnan-sen, se fera héberger par nos compatriotes, et les quittera leur annonçant qu'il part pour Canton ; il aura honte de leur dire qu'il va au Tonkin, mais on apprendra qu'il s'est battu dans les rangs chinois à la prise de Son-Tai.

patriotes, jusqu'au moment où, payé par la Chine, il se battra contre nous au Tonkin. Il est vrai qu'il fait des affaires et que sa conscience est au plus offrant.

A ces commerçants succéderont d'autres explorateurs anglais ; ils s'arrêteront tour à tour chez les missionnaires français et les remercieront de leur hospitalité chacun à leur manière : Baber, que ses compatriotes ont surnommé le Marco Polo des temps modernes, séjournera un mois auprès de monseigneur Biet[1] ; il viendra chaque jour écrire plusieurs heures sous la dictée du vieux missionnaire ; celui-ci croira servir la cause de la civilisation du Thibet en fournissant des renseignements au voyageur anglais ; il lui traduira des chansons thibétaines, relèvera dans ses notes de grandes erreurs, l'étonnera en lisant l'écriture des Si-Fan qui n'est autre que le thibétain, lui prouvera qu'en dépit de ses grandes oreilles « l'âne des Rochers » des Chinois n'est qu'une antilope. L'Anglais poussera sa grossièreté naïve jusqu'à répéter à quelques jours de distance les mêmes questions au missionnaire, cherchant à le trouver en contradiction ; il partira enfin muni d'une provision de notes inédites, très intéressantes, étonné d'avoir trouvé chez nos compatriotes des Européens aussi aimables pour d'autres Européens, quoique d'une religion différente : « Vous êtes libéral », dit-il à monseigneur Biet en le quittant. Les pasteurs protestants ne l'ont pas, paraît-il, habitué à

1. Monseigneur Biet, évêque de la mission du Thibet depuis 1877, époque de la mort de monseigneur Chauveau.

ces procédés. Et lorsque, de retour en Angleterre, Baber publie cette intéressante relation, dont il doit plus des trois quarts à la bonté de nos compatriotes, non seulement il ne leur en envoie pas un exemplaire, mais il ne les nomme même pas dans son récit.

Cela se passe de commentaires.

La venue des voyageurs anglais, qui ont tant profité de la rencontre de nos missionnaires dans ces contrées où les leurs ne peuvent ou ne veulent pas séjourner, n'a guère été utile à la mission du Thibet; bien que les Pères français sachent à quoi s'en tenir à l'égard des Anglais, et qu'ils n'attendent pas une reconnaissance personnelle, ils peuvent espérer du moins que ces différents voyages contribueront à l'ouverture du Thibet. Il n'en a été rien, au contraire. Dans les colonies anglaises ayant affaire à la Chine, deux partis se trouvent en présence: la Chambre de commerce de Shanghaï et celle de Calcutta.

La première l'emporte généralement; n'ayant en vue que de créer la route du haut Yang-tsé à la Birmanie, d'obtenir des concessions douanières ou l'ouverture au commerce anglais de villes importantes, elle s'oppose énergiquement à des tentatives d'exploration ou d'expédition au Thibet qui pourraient irriter la susceptibilité du Tsung-li-yamen. Aussi les marchands de Shanghaï ne paieront-ils le voyage de Gill qu'à la condition qu'il ne reviendra pas par le Thibet et les Indes, recommandation d'ailleurs assez inutile.

La résistance de leurs compatriotes de la côte de Chine n'empêche pourtant pas entièrement les Anglais

de l'Inde de s'agiter ; ils grondent, menacent, mais n'avancent pas : une marche militaire au Thibet serait grosse de conséquences ; les rapports avec la Chine se tendraient, le contact serait immédiat, les intérêts commerciaux en souffriraient.

L'ouverture du Thibet serait aussi le signal de la rencontre avec les Russes, dont les sujets sont en Kachgarie. Le choc a été suffisant en Afghanistan, il faut éviter de le renouveler. La politique anglaise ne se plaît pas dans les contacts avec les nations fortes : il vaut mieux éviter les frottements, solder des alliés qui serviront de tampons, paieront les pots cassés quand il y aura lieu, arrêteront au besoin les voyageurs étrangers trop hardis, en un mot, permettront au gouvernement qui les entretient d'agir à sa guise en mettant sa responsabilité à couvert. On enverra des métis indo-thibétains en espions ; malgré leur connaissance de la langue, ils seront encore souvent heureux de trouver nos missionnaires et d'avoir recours à eux pour pouvoir continuer leur voyage[1] ; ils rapporteront des renseignements plus ou moins exacts ; derrière les lunettes que leur auront fournies les ingénieurs anglais, ils garderont leurs yeux d'Indous émerveillés ; ils verront des ours blancs, des troupeaux d'antilopes par milliers ; des bandes de pèlerins ramassant des fossiles sur les bords du Namtso, ils y verront parfois

1. En 1882, Kishen-sinh, arrivant de Satcheou à Ta-tsien-lou à la suite d'un marchand qu'il sert comme palefrenier, est heureux de recevoir de la main des missionnaires un subside lui permettant de retourner aux Indes.

trois cours d'eau où il n'y en a qu'un, ils donneront des noms qu'aucun de leurs successeurs ne pourra identifier, on publiera leurs notes et leurs protecteurs diront à haute voix que les « sujets de la reine » ont séjourné à Lhaça.

Mais lorsque quatre « officiers anglais » s'appuyant sur une des clauses de la convention de Tché-fou, voudront remonter le Yang-tsé pour faire une reconnaissance au Thibet, ils seront arrêtés.

Baber, qui en quitttant Ta-tsien-lou a invité un peu à la légère les missionnaires « à prendre le thé à son consulat (?) de Tali ou de Lhaça » attend à Tchong-king, pour gagner le Thibet, que le pays soit pacifié. Malgré les lettres de monseigneur Biet qui dément la nouvelle des troubles de Lhaça, et montre que l'occasion est propice pour y rentrer, il engage les officiers à attendre comme lui, et les conseils que lui dicte la prudence sont écoutés[1].

C'est en vain que Mac-Aulay aura sur la frontière du Sikkim fait gravir à ses éléphants les gradins de l'Himalaya, pour faire à Lhaça une entrée digne d'un voyageur anglais ; il devra attendre que les fêtes du nouvel an se passent, à cause de l'affluence de lamas qui pourrait être dangereuse ; puis que la neige fonde, puis qu'on lui permette d'avancer, finalement il devra redescendre dans les plaines chaudes sans avoir pu

1. Déjà en 1861 trois officiers anglais venus de la côte de Chine pour gagner les Indes par le Thibet ne s'avancèrent que jusqu'au Setchuen. A la nouvelle des troubles du Thibet, ils retournèrent sur leurs pas.

tenter de franchir la frontière de la « Terre des esprits ».

Qui rira ? C'est le Tsung-li-yamen.

Lorsque les troupes anglaises se sont avancées à la porte du Sikkim, au Jalep-Pass, un simple brigadier, accompagné de quatre hommes les ont arrêtés ; ils avaient pour toute arme un drapeau jaune dont les plis flottant au vent laissaient voir la queue du dragon impérial : « Les Européens ne pouvaient avancer, on était sur territoire chinois, ce serait une flagrante violation du droit des gens qu'une marche *manu militari* dans un pays ami, uni par des traités... » ; et les Anglais se sont rendus au raisonnement et se sont arrêtés.

Et lorsque des missionnaires français demandent, conformément à l'article 6 du traité de Tien-tsin, affiché à Lhaça, des passeports pour cette ville, le Tsung-li-yamen refuse : il ne peut délivrer de papier pour le Thibet, c'est un « *pays indépendant*, sauvage ; le gouvernement chinois ne pourrait protéger le voyageur ».

— Alors, répond-on, si le Thibet est « indépendant » et sauvage, pourquoi ne permettez-vous pas aux voyageurs armés de se défendre ?

— C'est, dira le Tsung-li-yamen, territoire chinois.

Et devant cette chinoiserie qui est une manière détournée de dire aux Européens : « Vous n'entrerez pas au Thibet », les ministres européens s'inclineront. Il est vrai qu'ils ne peuvent guère protester, eux qui, vis-à-vis des Chinois, ont accepté d'être dans une posi-

tion d'inférieurs, eux qui, insultés dans la rue, parfois même jetés dans la boue, souffrent des humiliations continuelles et en ont presque pris l'habitude, eux qui se sont contentés d'une audience par an de l'empereur et dans la salle des tributaires, tandis qu'en Europe leurs souverains donnent des revues et des fêtes aux marquis Tseng ou aux Tcheng-ki-tong. Quand des voyageurs, étonnés des procédés auxquels ils sont eux-même en butte en Chine, des outrages qu'acceptent les représentants de leurs pays, se fâcheront et frapperont, on leur répondra qu'il faut s'y habituer, que c'est la coutume, qu'on doit supporter patiemment les insultes ; on leur fera valoir les compensations obtenues par les différentes nations européennes.

Les Anglais font ouvrir Tchong-king, le « Liverpool » de la Chine sur le haut Yang-tsé, ont des avantages douaniers ; neutres pendant l'affaire du Tonkin, ils se sont contentés d'envoyer des armes dans le Yunnan [1].

S'il n'a pas accepté jadis d'être le commandant en chef des troupes chinoises contre les Russes, du moins le général Gordon a appris aux Chinois la tactique à suivre contre les Européens.

La conduite de Gordon, de Mesny, et de tant d'autres s'explique : ils sont payés ; il en est de même de ceux qui vendent actuellement des fusils aux sociétés secrètes, il semble que la politique de l'Angleterre en Chine consiste à profiter de tout pour s'enrichir ; il

1. Le winchester s'y vend vingt taels.

n'est pas jusqu'aux massacres de voyageurs anglais, de missions protestantes, qui ne rapportent à leur gouvernement. Une répression violente compromettrait trop d'intérêts; une compensation pécuniaire ne trouble personne et est plus avantageuse. L'assassinat de Margary a été taxée 42 ouanes[1] d'argent; pour le pillage de Tcheng-Kiang, où des cipayes ont été tués, on a demandé de l'argent; pour l'attaque des marchands de Bhamo, de l'argent, et pour les prochains massacres on demandera encore de l'argent, toujours de l'argent. La cote commence à s'établir; les Chinois sauront bientôt à peu de chose près, ce que coûte la vie d'un Européen.

Les Allemands font imprimer en chinois et répandre dans tout l'empire le récit de la guerre de 1870, et quel récit! Leur ministre, le doyen du corps représentatif à Pékin, donne l'exemple de l'humiliation devant la Chine et obtient pour son gouvernement le protectorat de ses propres missionnaires, portant ainsi un coup direct au prestige de la France dans l'extrême Orient.

Le prétexte de l'ouverture au commerce du premier port de la Corée a été le massacre de nos missionnaires et ce sont les Américains et les Russes qui ont tiré profit du sang versé par nos compatriotes. Sous l'influence de ces deux puissances, l'entrée de tous les ports et des principales villes de Corée a été déclarée libre; les Américains inondent la Chine de

1. 1 ouane = 10 000 taels : de 60 000 à 80 000 francs, suivant le cours.

leurs marchandises à bon marché, qui pénètrent jusqu'à la frontière du Thibet; ils ne sont que commerçants et ne s'en cachent pas.

Quant à la Russie, elle refuse de mêler sa voix au concert humiliant des plaintes des autres nations européennes; sachant bien que, chez les peuples d'Orient, il ne faut pas demander, mais exiger, elle suit à bon droit une politique à part; et les cosaques dont s'entourent ses ministres et ses consuls font plus pour assurer le respect de son nom que toute l'expérience, la diplomatie et la finesse des autres légations.

Dénigrée auprès du Tsung-li-yamen par l'Angleterre, diminuée d'influence par l'Allemagne, la France, sans commerce dans l'intérieur de la Chine, n'est connue dans toute l'étendue de l'empire que par ses missionnaires. C'est son nom, son honneur et son influence qu'elle défendrait en exigeant les réparations dues à ses enfants, car c'est la France impuissante et méprisée que les Chinois insultent, bafouent, dépouillent, dans la personne de ses missionnaires; et dès lors, l'ignorance voulue, ou l'inaction de notre légation devient coupable... à moins qu'elle ne soit impuissante. Qu'elle ne veuille pas ou qu'elle ne puisse pas agir, sa situation est triste, car s'il est aisé d'attendre dans une légation à Pékin, il n'en est pas de même au centre de la Chine, et particulièrement à la frontière du Thibet.

Les échecs des différents voyageurs européens ont été le signal d'attaques contre la mission du Thibet.

Le retrait de l'expédition de Mac-Aulay, en 1886, enhardit les persécuteurs ; les lamas se croient vainqueurs. Les trois grandes lamaseries de Lhaça donnent aux couvents des frontières l'ordre de détruire les stations chrétiennes. Au mois de juillet 1887, tout l'établissement des missionnaires à Batang est pillé, puis brûlé, et, crime inouï en Chine, la tombe de M. Brieux [1] est violée, ses restes partagés et profanés.

Les PP. Giraudot et Soulié, munis d'un mauvais fusil de chasse, après avoir tué plusieurs assaillants, n'échappent à la mort qu'en s'enfuyant.

Après celle de Batang, la station de Yarégong est détruite ; deux mois plus tard, la maison et l'église de Yerkalo, qui ont coûté dix ans à élever, sont brûlées ; les quatre mille volumes si difficilement transportés aux portes du Thibet sont perdus ; pareille aux eaux d'un torrent qui envahirait la vallée emportant tout sur son passage, la persécution semble suivre le cours du Mékong ; elle s'étend sur Tsékou, sur Atentsé ; les maisons sont détruites, les chrétiens chassés. Les pertes matérielles seules sont évaluées à plus de trente mille taels, et ce ne sont pas les plus grandes : le fruit de tant de peines, de travaux, de courageux efforts, de la santé et de la vie même de plusieurs Français est anéanti en quelques mois.

Le mandarin de Ta-tsien-lou demande ironiquement à monseigneur Biet, à qui il s'adressera « puisque le protectorat des missions a été enlevé au gouvernement fran-

1. Assassiné en 1889

çais », et de Pékin, la légation écrit aux missionnaires, en leur recommandant la prudence... pour se laisser massacrer ? Peut-être.

Enfin, sur des représentations du ministre de France, le Tsung-li-yamen l'avise de l'envoi de nouveaux ordres au vice-roi de Tcheng-tou (capitale du Setchuen) pour régler l'affaire ; et un mandarin bien disposé avoue à monseigneur Biet qu'il craint de perdre sa place s'il rend justice aux missionnaires, qu'il a reçu l'ordre secret de faire son possible pour les amener à consentir à ne plus retourner à Batang, moyennant une indemnité.

Ordre public de rendre justice, ordre secret de ne rien faire, voilà toute la politique chinoise. Si la légation insiste, on lui répond que les vice-rois sont bien loin, bien indépendants, qu'ils n'obéissent pas, etc. En réalité, Tsung-li-yamen et vice-roi s'entendent comme compères en foire ; à Pékin, on dit blanc, à Tcheng-tou, noir, et la farce est jouée... et acceptée de nos représentants : plaintes des missionnaires à la légation de France, réclamations de celle-ci au Tsung-li-yamen, promesses de ce tribunal, recommandation de patience faite par la légation aux missionnaires, quatre actes, toujours les mêmes, revenant dans le même ordre et formant une comédie qui, en raison de la lenteur des communications en Chine et du peu de zèle de plusieurs acteurs, dure chaque fois au moins six mois. Voilà trois ans maintenant que celle-ci est jouée et rejouée pour les affaires de Batang, trente ans pour

celles de Bonga, sans qu'aucune satisfaction soit donnée. Et, pourtant, ce n'est pas une faveur, c'est un *droit* que réclament les missionnaires, un droit strict, formellement établi par traité, reconnu sur des passeports délivrés à Pékin, signés et contresignés par le Tsung-li-yamen et la légation de France.

Ce droit, ils le revendiquent, non comme prêtres, mais comme Français ; ce n'est pas, d'ailleurs, parce qu'ils apportent une religion nouvelle qu'ils sont en butte aux mauvais procédés des Chinois, mais bien parce qu'ils sont étrangers et surtout Français. Et je donne, comme preuve de cette affirmation, la manière dont sont traités, dans l'intérieur de la Chine, les voyageurs civils, commerçants ou explorateurs : nous-mêmes en avons fait une expérience. Je n'ai pas à raconter ici comment, ayant reçu un laissez-passer et même une escorte du gouverneur d'une province, nous avons trouvé un ordre d'arrestation formel, signé du même gouverneur et envoyé en avant. Il serait trop long de dire les circonstances à la suite desquelles, plus loin, un mandarin a convié les soldats, à son de tam-tam, pour nous jeter hors de la ville *comme des chiens* (c'est l'expression), « parce que, disait-il, nous voulions voler son trésor ». (A trois!) J'ajouterai que, depuis notre passage, le mandarin a reçu de l'avancement; le lecteur que ces questions intéressent en trouvera le détail dans le récit de mon compagnon, M. Bonvalot ; si l'on répond que nous avions une manière à part de voyager, que nous n'avions pas de passeport, je citerai le cas de M. Dutreuil

de Rhins; officier, chargé d'une mission du gouvernement, il n'a pu obtenir de passeport pour le Thibet. A Kashgar, le mandarin l'a insulté, nous écrit-on, en refusant de le recevoir, à moins que le fait de ne pas recevoir quelqu'un soit considéré comme une politesse : on a des coutumes si bizarres en Chine ! Et les dernières nouvelles nous apprennent qu'il est forcé de passer l'hiver à Khotan parce qu'on ne veut pas le laisser aller plus au sud. Un autre compatriote, M. Martin, qui vient de traverser la Chine et est arrivé au Turkestan russe, pourra dire le mauvais vouloir qu'il a trouvé partout chez les mandarins, les persécutions dont il a été menacé, les dangers qu'il a courus sans cesse et auxquels il n'a échappé que par miracle.

Les Français ne sont pas les seuls étrangers qui soient ainsi victimes de la perfidie chinoise ; n'avons-nous pas vu entre les mains des Thibétains de Lhaça un ordre formel, venu de Pékin, d'arrêter le russe Pietzoff ; celui-ci avait pourtant reçu de Pékin un passeport en règle pour Lhaça. Il est vrai que les Anglais se chargent d'éveiller la défiance du gouvernement chinois contre les expéditions scientifiques de la Russie. J'aurais de nombreux autres exemples à donner de simples voyageurs, trompés, insultés, maltraités, parfois même massacrés dans l'intérieur de la Chine ; il me semble donc inexact de dire, comme font certains auteurs, que « les missionnaires civils des intérêts terrestres n'insistent pas et sont comme des coqs en *plâtre (sic)* en Chine » (c'est une phrase que je relève au hasard

dans un article contre les missionnaires), à moins que, par le mot *Chine,* on n'ait voulu désigner que les grands ports de la côte, c'est-à-dire la partie quasi civilisée, la partie la moins chinoise de la Chine : Hong-Kong ou Shanghaï.

Religieux et civils, les étrangers sont aussi mal traités en Chine ; les missionnaires sont les premiers frappés parce qu'ils sont les moins soutenus par leurs gouvernements. Leur caractère religieux même est une raison, aux yeux des représentants de leur pays, pour ne pas les défendre ; en réalité, ce n'est qu'un prétexte. Aucun voyageur, quelque caractère qu'il ait, qu'il soit envoyé par le pape, par un établissement scientifique ou par une maison de commerce, ne pourra recevoir un appui réel d'une légation qui n'a, pour ainsi dire, presque aucune autorité auprès du Tsung-li-yamen ; l'envoyé du gouvernement ne sera pas mieux traité que celui du pape, on lui aura fait beaucoup de promesses et, lorsqu'il arrivera, il trouvera porte close et des insultes comme réponse, il reviendra alors sur ses pas, ayant échoué.

Les missionnaires ont des raisons particulières de passer outre ; aussi, malgré le manque d'appui effectif de la part de la légation française, la mauvaise volonté des Chinois et la haine des lamas, nos compatriotes continuent leur œuvre civilisatrice à la frontière du Thibet avec un courage et une ténacité que rien ne peut abattre. Le caractère même de leur entreprise leur a gagné la confiance et l'amitié des peu-

plades sauvages qui habitent les hautes vallées de la Salouen, du Mékong, du Yang-tsé. Nos missionnaires sont avant tout colonisateurs ; où ils séjournent, ils cherchent à augmenter le bien-être matériel des peuples avec lesquels ils se mettent en rapport ; ils savent que, chez les gens primitifs, c'est en faisant du bien aux corps qu'on gagne les âmes.

Lorsqu'ils s'établissent dans une localité, les Pères commencent par former une pharmacie, si petite qu'elle soit ; ils distribuent des remèdes aux alentours, visitent les malades, fréquemment abandonnés des leurs, les consolent, opèrent parfois des guérisons qui, pour être simples chez nous, n'en paraissent pas moins merveilleuses au centre de la Chine.

Le premier et le plus grand des bienfaits introduits par nos compatriotes dans ces contrées est la vaccine. La petite vérole est le fléau dévastateur par excellence au Thibet ; on le redoute à bon droit plus que tout autre et on le traite comme le pire ennemi. Devant lui se rompt tout lien d'amitié ou de parenté ; la pitié même fait place à la cruauté que guide la terreur. Lorsque la maladie se déclare dans une famille, les membres atteints sont jetés à la porte, les parents de la victime sont repoussés des voisins, et s'ils veulent passer outre, attaqués à coups de pierres ou de lances comme des bêtes sauvages ; il ne leur reste ordinairement qu'à crever de faim ou de misère. A ce mal terrible, point de remède. Des médecins chinois ont prétendu guérir le mal en insufflant dans la gorge des malades de la poussière faite de croûtes prises sur un cadavre ; sou-

mis à ce traitement, plus des trois quarts meurent, Arrivent les missionnaires, ils inoculent à l'européenne du virus pris sur un enfant sain ; leur procédé réussit presque infailliblement, et c'est par milliers que des individus, étonnés de la science des Français, viennent camper autour de leurs établissements pour être préservés du fléau. Les prêtres oublient alors les persécutions auxquelles ils ont été en butte de la part des uns et celles que leur réservent les autres, ils ne savent s'ils ont affaire à des païens ou à des convertis, à des civils ou à des lamas, ils n'escomptent pas l'avenir, ils ne fixent pas de prix, ne demandent pas de conditions : ils voient devant eux des créatures humaines qu'ils peuvent secourir, et ils distribuent leurs bienfaits indistinctement aux uns et aux autres.

Non contents de guérir ou de préserver les populations du fléau épidémique, ils s'attaquent à certaines maladies mortelles et les chassent de la contrée ; c'est ainsi que la cognée à la main, ils repoussent dans ses derniers retranchements la fièvre, la dangereuse fièvre des bois ; nous avons vu plus haut l'assainissement de la vallée de Bonga. A cette œuvre si utile ici de déboisement, ils convient les pauvres ; ils leurs fournissent ainsi du travail et, la récolte faite, leur font prendre part au bénéfice : après la peine, ils les paient en nature. De cette manière, il se crée peu à peu, sous l'habile direction des Pères, une organisation bienfaisante et civilisatrice rappelant, par beaucoup de traits, celle des couvents au moyen âge.

A côté des semences indigènes, des graines d'Europe

sont mises en culture, nos légumes viennent à merveille, des conserves ont été faites ; déjà on a pu obtenir du vin, du raisin plus sucré qu'au centre du Setchuen, trop humide ; nos fruitiers prospèrent : certains, déjà connus dans le pays, avaient été détruits par les indigènes. Les impôts en nature qu'exigeait le régime onéreux des lamas ou des mandarins étaient excessifs. Dès que les fruits étaient noués, les habitants devaient passer des nuits entières à entretenir de grands feux au pied des arbres pour les empêcher de geler ; malgré ces précautions, il fallait souvent payer en argent la différence entre la récolte et l'impôt. Tout autre a été la condition de l'indigène dans les établissements agricoles que les Pères ont créés et dont ils ont été chassés par les autorités jalouses. Et pourtant nul ne respecte plus les pouvoirs locaux que les missionnaires ; ils se tiennent en dehors des questions politiques, ont soin de ne pas prendre part aux dissensions qui éclatent entre petits chefs, osant à peine servir d'arbitre lorsque les deux partis le sollicitent ; ils se contentent, quand un combat a eu lieu, de racheter le plus d'esclaves que leurs faibles ressources leur permettent pour les rendre à la liberté.

On a vu un missionnaire, le Père Goutelle, parvenir à racheter un convoi de cent esclaves, en le suivant pendant quinze jours, étape par étape, un sac de sel du Yunnan sur le dos[1].

1. Le sel est rare dans cette contrée, et chaque jour le chef du convoi échangeait avec le Père la vie d'un ou de plusieurs hommes contre une poignée de sel.

Remèdes de toute espèce, vaccine, assainissement de vallées, défrichement, introduction de plantes utiles, travail pour tous, régime libéral dans leurs propriétés, rachat d'esclaves, tels sont en quelques mots les principaux bienfaits matériels dont les missionnaires français ont doté le pays où ils se sont établis. Guidés par la foi religieuse, ils cherchent à améliorer la condition des peuplades au milieu desquelles ils vivent ; mais, bien que loin et abandonnés de la patrie, ils n'ont jamais oublié qu'avant tout ils sont Français.

La connaissance qu'ils ont donnée, l'admiration qu'ils ont laissée du nom de Français, qui, traduit en thibétain, prend le sens de « brave », le soin qu'ils ont mis de placer leurs stations à quatre ou cinq jours de distance les unes des autres, du nord au sud, reliées au Yunnan, afin de faciliter une route au commerce français vers le district minier et le cœur même de la Chine, seraient autant de titres suffisants à la reconnaissance et à l'appui effectif de la mère-patrie. Mais il y a plus : chez nos missionnaires, à côté de l'apôtre, à côté du colonisateur, on trouve le savant. C'est aux travaux des Pères Huc, Armand David, Renou, Desgodins, Biet, Gourdin, Delavaye, et de tant d'autres modestes savants dont les noms à peine connus mériteraient d'être écrits au Panthéon des hommes célèbres, que la France instruite doit de marcher de pair avec l'Angleterre et la Russie pour l'exploration de l'Asie centrale : histoire, géographie, histoire naturelle, linguistique, ethnographie, les missionnaires ont fourni

à toutes les branches des documents recueillis avec un zèle infatigable, une ténacité que rien n'a démentie, au prix d'efforts inouïs. Quelques-uns ont succombé à la tâche, d'autres les suivront ; les morts seront sans cesse remplacés, parce que, sur ce champ de bataille héroïque, deux sentiments soutiennent les combattants, la foi en Dieu et l'amour de la patrie.



UNE EXCURSION EN INDO-CHINE

DE HANOÏ A BANGKOK

A la fin de notre long voyage à travers l'empire chinois, nous avons eu, M. Bonvalot et moi, la chance de déboucher au Tonkin ; après la traversée du Thibet, peu peuplé, du Setchuen occidental bien misérable, du Yunnan montueux et aride, le delta du Song-Koï nous a semblé un pays enchanté, un nouvel Éden ; n'étions-nous pas l'objet d'un mirage? Avions-nous bien le droit de juger avec nos précédents souvenirs comme point de comparaison? Et la richesse de la colonie française ne nous a-t-elle apparu qu'en raison de la pauvreté des régions déjà parcourues? Autant de questions qu'il m'importe de résoudre.

De prime abord admirateur du Tonkin, j'y retournerai pour avoir le droit d'en parler ; il me faut en effet mieux le connaître que par le séjour d'un mois ; mes impressions doivent s'appuyer sur autre chose que des renseignements vagues, sur des faits et des

chiffres ; une sorte d'enquête est à faire ; c'en est le résultat que je veux vous soumettre ici.

Ma conférence se divisera naturellement en trois parties : dans la première, je vous dirai mon séjour dans le bas Tonkin ; j'essayerai de vous faire en quelques traits un tableau de ce qui a déjà été créé, vous verrez facilement à côté ce qui reste à faire et c'est beaucoup.

La seconde nous conduira dans le haut pays ; ici, trois directions nous sont indiquées par le cours des eaux : à l'est, la voie de la rivière Claire ; de ce côté, la pacification est loin d'être achevée ; les travaux de chemin de fer ne sont guère avancés, et, d'ailleurs, les rapports de notre consul de Lang-Tchéou, de l'agent anglais de Pakoï, des employés des douanes chinoises, nous donnent des chiffres précis, qui nous permettent d'estimer, dans l'état actuel de la question, le commerce possible du Tonkin avec le Quang-Si et le Quang-Toung.

Au nord, le fleuve Rouge, l'artère principale du Tonkin, qui coule du Yunnan droit comme un I jusqu'à Hanoï. Nous avons eu la chance de le descendre dans mon précédent voyage.

Reste, à l'ouest, la rivière Noire, encore peu connue du public, malgré les nombreuses traversées de la mission Pavie ; c'est elle que nous allons remonter. A côté des renseignements commerciaux que nous pourrons y glaner, nous trouverons d'autres avantages ; les races qui peuplent ses bords, sa formation, sa faune, sa flore sont à peine étudiées ; il y aura matière à nombreuses collections.

Enfin, la montée du Song-Bo nous mènera auprès du Laos.

Dans la troisième et dernière partie de ma conférence, je me propose de vous dire deux mots de cette région encore mal définie et dont le nom semble pourtant devoir revenir souvent dans l'histoire de l'Indo-Chine moderne. Un syndicat français cherche à mettre cette contrée en exploitation ; des rivaux nous y disputent un terrain occupé par un ancien tiers, et la poudre jetée aux yeux du public n'a souvent pour but que de lui cacher des convoitises plus grandes.

On peut dire du Laos, en étendant son nom à la région que traverse le Mékong, de la frontière du Cambodge à celle de Chine, qu'il est actuellement la clef de la question d'Extrême-Orient ; c'est derrière le masque du Laos que les Anglais cherchent à nous couper les voies de pénétration en Chine et à nous devancer sur le grand marché du Céleste-Empire... (et ils marchent à grands pas). La question est brûlante, complexe, difficile à résoudre diplomatiquement dans un pays où chacun peut, avec justesse, invoquer des droits ; passionnante pour nous, car d'elle, peut-être, dépend l'avenir de notre empire colonial en Indo-Chine.

En quelques mots, messieurs, j'ai essayé de vous indiquer le but que j'ai poursuivi en retournant au Tonkin. Je n'ai plus qu'à aborder le récit même de l'excursion, en sacrifiant souvent, pour plus de brièveté, les détails de la route au désir de vous exposer quelques-uns des résultats généraux qu'il me semble avoir constaté.

I

LE BAS TONKIN
LES CHARBONNAGES — LA PIRATERIE
ET LES MOYENS DE LA COMBATTRE

Arrivé à la fin de décembre à Hong-Kong, j'ai la chance d'y assister à des essais qu'on fait du charbon du Tonkin ; ce dernier est brûlé à bord de plusieurs ferrys de la rade et dans les fourneaux de l'usine Jardine et Maheson. Le feu doit être entretenu avec soin. Mais le combustible produisant, à quantité égale, plus de calorique que celui du Japon, on réalise à son emploi une économie de près d'un tiers sur le japonais. Des chiffres donnent ainsi la mesure du succès du charbon de notre colonie.

Quelques jours plus tard, une chaloupe mise à ma disposition par un des capitalistes de Hong-Kong les plus convaincus de l'avenir du Tonkin, M. Cheater, me transporta de Haïphong à Hong-Hay ; de cette excursion dans les charbonnages, j'ai envoyé un compte rendu détaillé à la Société de géographie commerciale.

Qu'il nous suffise de dire ici que deux gisements principaux exploités, l'un en galerie et l'autre à ciel ouvert, comme une simple carrière, et reliés au port par une quinzaine de kilomètres de chemin de fer à voie d'un mètre, donnent actuellement cent cinquante tonnes de charbon par jour et que dans quelques mois, lorsque les derniers kilomètres de rails seront posés, on pourra compter sur un rendement journalier de trois cents tonnes.

Au mois de décembre 1891, six mille tonnes ont déjà été envoyées à Hong-Kong; et lorsque j'ajouterai que la production totale d'un des centres d'exploitation (il y en a trois principaux dans la concession seule de Hong-Hay) est évaluée à plus de quarante millions de tonnes, je crois que j'aurai dissipé toute crainte qu'on pourrait avoir d'un rapide épuisement de la mine.

Plus loin, Kébao, dont les travaux ont été commencés plus tard et avec un moindre capital, suit pourtant honorablement l'exemple donné par son aînée Hong-Hay ; les deux exploitations sœurs sont appelées à un grand avenir.

L'île de Kébao ferme la rade profonde de Tien-Yen ; les vaisseaux calant sept mètres pourront y trouver abri et venir aux plus basses marées jusqu'au pied de la falaise. Sur les îlots semés à l'entrée de la baie, comme des sentinelles aux avant-postes, des batteries vont être établies et derrière celles-ci sera créé un port de ravitaillement pour la marine militaire : peut-être alors ceux qui ont invoqué l'abandon pour la France

de la clef de l'océan Indien, le canal de Suez, comme argument contre l'occupation du Tonkin, comprendront-ils l'immense avantage pour la patrie d'être seule avec la Russie à posséder un grand port militaire dans l'Extrême-Orient ; et qui se souvient de la position critique dans laquelle le manque de combustible avait mis notre flotte, sous le commandement de l'amiral Courbet, sentira la force qu'elle se donne en construisant ses appontements sur des assises de charbon.

En quittant Hong-Hay et Kébao, nous n'en avons pas fini avec la question de la houille au Tonkin : la prochaine carte géologique du pays sera marquée d'une large bande noire traversant la colonie dans sa plus grande étendue, du sud-est au nord-ouest ; apparaissant dans l'île de Haïnan, le charbon est connu à Kébao, à Hong-Hay, puis dans le Dong-Trieu, à Quang-Yen et encore sur les bords du fleuve Rouge, à Yen-Baï, à Lao-Kaï, où les essais ont révélé un combustible égal au meilleur cardiff ; ces charbonnages montent plus haut jusque dans le Yunnan, formant de véritables montagnes sur lesquelles le sabot du cheval se heurte à chaque pas au combustible. Je ne vous parlerai pas des traces connues et que j'ai moi-même relevées sur la basse et la haute rivière Noire ; je ne vous entretiendrai pas de ce qui est encore à trouver, de ce qu'on découvre ainsi en ce moment ; je ne vous conduirai même pas aux célèbres exploitations de l'Annam ; je me bornerai à ce que je viens de vous énumérer au Tonkin même, il y a quelques instants, et je demanderai à chacun de vous, quelque opinion

qu'il puisse avoir sur la question coloniale, s'il n'est pas tenté de joindre sa voix à celle d'un étranger, d'un Anglais, de lord Connemara, pour dire avec lui :

« Le Tonkin est appelé à jouer dans l'Extrême-Orient le rôle que joue l'Angleterre en Europe ; ce sera le grand producteur de charbon de l'Asie. »

Puisque j'en suis à invoquer les jugements de nos rivaux en matière coloniale, il me plairait de me mettre encore ici sous le couvert d'un journaliste anglais pour vous parler de Haïphong ; je serais ainsi en garde contre l'accusation de partialité ; des citations vous intéresseraient peut-être, des faits vous parleront plus éloquemment.

En 1886, le Haïphong français se composait de quelques cabanes de planches et de bambous dressées au milieu des marais ; la mortalité était grande dans ce centre infectieux.

En 1892, des esprits facétieux (il s'en trouve partout) annoncent que pharmaciens et médecins sont sur le point de se mettre en grève. Sans croire cet âge d'or arrivé, je me contenterai de vous faire remarquer qu'en cette année bienheureuse un seul décès est constaté dans la population européenne de la ville ; nous ne comprenons pas dans celle-ci, bien entendu, des soldats malades évacués du haut Tonkin. Les mares ont été comblées avec des mottes de terre apportées les unes après les autres par des coolies ; sur ces mottes une ville s'est élevée : des canaux ont été creusés, et le voyageur qui suivrait les quais serait étonné de voir dans les chantiers qui bordent le fleuve Rouge

les carcasses de navires construits de toutes pièces à Haïphong pour la montée des rivières du Tonkin,

C'est un de ces navires, appartenant à la Compagnie des Messageries fluviales, dont les bateaux sillonnent la contrée, qui nous conduira en quinze heures à Hanoï. Il me faudrait plusieurs journées pour vous promener dans la ville et ses environs, vous montrer partout les résultats étonnants obtenus en peu d'années par des colons énergiques et travailleurs ; le parti qu'on a su tirer de quelques produits déjà utilisés, le dressage qui a été fait d'indigènes, bien différents de nous, mais laborieux et intelligents, mis avec succès à des travaux entièrement nouveaux pour eux ; le temps me presse, et pourtant vous éprouveriez, j'en suis sûr, un bien légitime sentiment d'orgueil national à visiter l'imprimerie, la typographie et la fabrique de papier de MM. Schneider, la fabrique d'allumettes de M. Courtois, les filatures de soie de MM. Dorel et Bourgoin-Meiffre, les broches à coton nouvellement arrivées de ce dernier, les ateliers de confection de M. Charpentier, que sais-je ? Plus loin, le Jardin botanique, dirigé avec tant d'intelligence et à si peu de frais par M. Martin, jardin où chacun peut trouver à un extrême bon marché les jeunes plants nécessaires à tous les essais ; et, plus loin encore, à quelques heures de bateau, les carrières de marbre et les cultures de café de Kécheu, dirigées par les frères Guillaume ; le vaste établissement agricole créé par le regretté monseigneur Puginier, dont la figure plane dans l'histoire de la colonisation

française en Indo-Chine au-dessus des partis et des croyances ; les plantations de coton du Syndicat anglo-français, et tant d'entreprises diverses dont la mise en œuvre suffit seule à réduire à rien les dénégations de ceux qui refusent à la race gauloise le génie colonisateur.

Je m'arrête ici pour essayer de répondre à une question que je sens posée sur les lèvres de chacun.

— Si l'on a déjà tant fait, me direz-vous, que reste-t-il à faire ?

Beaucoup, tout de même, et c'est là que j'arrive au revers de la médaille.

Hong-Hay, Haïphong, Hanoï, et une zone environnante ne constituent pas tout le Tonkin ; à droite et à gauche s'étend le Delta, où la population grouille, le Delta fertile avec ses rizières ; et au-dessus du Delta, les plateaux encore non cultivés ; plus haut encore les collines couvertes de forêts. Dans ces régions le colon ne se fixe pas ; c'est à peine s'il les parcourt de temps à autre.

A part les charbonnages et quelques gisements d'antimoine, proches de ces derniers, les mines ne sont pas exploitées.

Les grandes cultures ne sont guère tentées ; de vastes espaces de terre arable sont encore vierges du contact de nos charrues.

Tandis qu'à l'ouest nous voyons les Anglais aller chercher leurs rubis dans les districts les plus reculés de la haute Birmanie, ou faire descendre de forêts éloignées leurs radeaux de teck ; tandis qu'au sud

les Néerlandais retirent de leurs vallées des centaines de millions sous la forme de feuilles de tabac ou de balles de sucre ; tandis qu'à l'est les Espagnols de Manille chargent des navires entiers de chanvre dit de Manille ou de jute, pourquoi nos compatriotes du Tonkin ne produisent-ils encore que sur une si petite échelle? Pourquoi ne se hasardent-ils guère en dehors d'une bande de terrain si étroite, alors que le pays est si grand !

C'est, dira-t-on, qu'il y a peu de routes, que les capitaux manquent, que beaucoup des préventions qui ont accompagné l'occupation du Tonkin subsistent encore. Tout ceci est exact ; et pourtant là n'est pas encore la vraie réponse :

Nous sommes en retard, parce que *le pays n'est pas encore pacifié*. Les *pirates* sont partout. Leur existence est la cause de notre faiblesse.

Des travaux dans une mine ont-ils été interrompus? une récolte détruite? un envoi arrêté? un commerçant a-t-il disparu? Chaque malheur, chaque catastrophe, chaque désastre est l'œuvre des pirates, force invisible, mystérieuse, sans cesse combattue et renaissant sans cesse de ses propres débris, semblable à ces annélides dont les tronçons sectionnés à l'infini reforment toujours des corps nouveaux.

Il ne m'appartient pas de faire ici une étude de la piraterie, de vous montrer la différence entre les contrebandiers et les rebelles, d'examiner les sentiments qui les animent, les moyens d'en venir à bout ; c'est parmi nous qu'il faut chercher la raison de leur durée

et de leur force ; on ne peut la préciser et on la trouverait un peu partout : dans l'établissement de la ferme d'opium, qui fait naître les contrebandes ; dans le peu d'unité d'action ; dans la trop longue rivalité qui s'est produite entre les pouvoirs civils et militaires ; dans le trop petit nombre de troupes européennes.

Dans une contrée grande comme la France, où nous ne pouvons pas opposer à douze millions d'habitants plus de trois mille soldats français, une position obtenue ne peut être gardée ; tout est sans cesse à recommencer ; est-on parvenu à acculer Lou-Ky dans le Dong-Trieu, qu'il faut l'abandonner, lui laissant les moyens de se reconstituer, pour porter l'attaque dans le Yen-Tsé ; et ces opérations sur la rive gauche du fleuve Rouge permettront, à l'ouest, aux bandes du Doc Ngu de gagner du terrain et d'infliger de sérieux échecs à nos troupes, trop faibles sur ce point.

Je devrais mentionner encore ici la difficulté des communications ; je sais que nous devons au gouverneur général la construction de nombreuses routes ; mais il reste sur ce point beaucoup à faire. Ne serait-il pas temps de songer à des chemins de fer ; de commencer des travaux plus sérieux que ceux du Decauville qui doit transporter les marchandises de Phu-Lang-Thuong à Lang-Son, et dont le spectacle est un *scandale,* il faut dire le mot, exposé à la vue de tout voyageur venant au Tonkin ? Je regrette d'avoir laissé échapper ce mot, et pourtant après vous avoir montré

vingt-deux kilomètres de voie de soixante centimètres posés en deux ans, je voudrais pouvoir vous transporter en Birmanie et mettre sous vos yeux deux cent vingt kilomètres de voie d'un mètre établis en un an dans la vallée de l'Irraouaddy, entre Rangoon et Mandalay. Les chiffres parlent; ils seraient encore plus éloquents si nous abordions le chapitre des dépenses.

La recherche des causes de la piraterie vient de m'entraîner plus loin que je n'aurais voulu, et pourtant je voudrais, avant de la quitter, vous indiquer un autre aspect de la question : celui de notre situation entre la Chine et le Siam; des deux côtés du Tonkin, la frontière est ouverte, et nos voisins ont tout intérêt à soutenir les pirates; les protestations de bonne amitié du Tsong-li-yamen ou de la cour de Siam sont fréquentes; je veux bien que Pékin et Bangkok ne soient pour rien dans les agissements de leurs provinces frontières des nôtres; mais est-ce une raison pour nous de laisser passer des faits graves sans rien dire?

Ne pouvons-nous demander ce que sont devenus les assassins de M. Haïtce? ne nous donnera-t-on pas des explications sur la présence en Chine, près de Mong-Kay, au printemps de cette année, de deux Européens, trafiquant avec Lou-Ky de nos fusils Lebel? et pourquoi laisser Tuyet, à Canton, toucher une pension de trois cents piastres par mois, du Tonkin, alors que nous venons de céder à la Chine, sur sa prière, un mandarin fuyard du Céleste-Empire, qui s'était rendu à nous avec ses armes, se fiant à notre parole?

Et à Bangkok, pourquoi ne pas redemander les chefs annamites faits prisonniers, en 1891, sur notre propre territoire? Pourquoi ne pas élever la voix lorsque les Siamois insultent notre drapeau et nos représentants, ou font venir chez eux, pour leur prêter secrètement serment, des chefs muongs, dépendant de nous directement?

Pour les Orientaux, comme pour d'autres, d'ailleurs, le silence équivaut souvent à l'aveu d'impuissance.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ici le lieu d'étudier des sujets aussi complexes sur lesquels j'avais voulu simplement attirer votre attention.

Mon désir de rester impartial, qui me les a fait aborder, m'oblige, après ces mots de critique, d'indiquer certaines considérations qui dégagent singulièrement notre responsabilité.

Nous ne devons pas oublier que la piraterie a été la plaie endémique du Tonkin avant notre venue, que nous sommes dans un pays montueux, coupé, broussailleux, rocheux, difficile, en présence de douze millions d'hommes, et que nous n'y sommes que depuis six ans. Si nous nous reportons aux efforts que nous avons dû faire, aux soldats que nous avons sacrifiés, à l'argent qu'il nous a fallu dépenser, et pendant de longues années, en Algérie, nous reconnaîtrons que nous ne sommes pas au Tonkin dans une position anormale. Loin de désespérer de l'état de choses, nous saurons nous imposer de nouveaux sacrifices et les supporter avec patience, en raison de la grandeur du but à atteindre : donner à la patrie dans l'Extrême-

Orient ce qu'elle a déjà de l'autre côté de la Méditerranée; faire une seconde France aux portes de la Chine; créer à côté de l'empire anglais, sur les bords du Pacifique, un empire français solide, durable, riche; tel est le résultat que nous voulons atteindre, et l'édifice sera impérissable, parce que ses pierres de taille sont faites des os, et son ciment du sang des Français.

II

LA RIVIÈRE NOIRE. — LES CULTURES ET LES HABITANTS. — LES VOIES COMMERCIALES.

Nous venons de faire peut-être un trop long séjour dans le bas Tonkin. Le temps me manque, et pourtant je désirerais vous faire entrevoir un coin du haut pays. Pour être bref, et vous épargner les ennuis d'un voyage souvent fatigant, marqué de peu d'incidents saillants, laissez-moi vous transporter à Laï-Chau, le poste français le plus reculé sur la rivière Noire, à six journées de marche de la frontière de Chine. Nous sommes à la fin de février, le thermomètre marque 11° à 15° la nuit, et de 25° à 45° dans l'après-midi, suivant qu'on est à l'ombre ou en plein soleil.

La montée de la rivière Noire m'a pris dix-huit jours : on fait route en pirogues poussées à la perche, ou halées à la cordelle ; en comptant les arrêts dans les postes et les excursions à droite et à gauche, j'ai parcouru pendant trente-cinq jours la vallée du Song-Bo.

Les eaux sont basses et les rapides nombreux ; c'est par douze ou quinze que je les ai parfois comptés dans la même journée ; les rives sont montueuses, généralement couvertes de forêts épaisses ou de bambous ; les schistes qui forment ces collines, rarement interrompus par des granits, font plus souvent place à de hautes falaises calcaires, à pic, qui encaissent le courant et le dominent parfois de plusieurs centaines de mètres. Les crêtes sont souvent si rapprochées que c'est à peine si elles laissent passer un mince filet de jour qui vienne au fond de la gorge, tout en bas, montrer au batelier la direction à prendre au milieu des bouillons écumants du torrent. Rien de plus beau et en même temps de plus terrible que ces longs et profonds couloirs d'érosion dont les deux parois, portant encore l'empreinte l'une de l'autre, semblent avoir été violemment séparées dans des temps relativement récents. Nous sommes en présence de cette formation de calcaire carbonifère, unique en son genre, je crois, qui, donnant naissance aux îlots bizarres et à la fois grandioses des baies de Fitz-Along et d'Along, s'étend à travers le Tonkin et vient former ici, au milieu des plateaux, des cirques naturels, véritables atolls, rappelant les récifs polynésiens : c'est au fond de ces cuvettes qu'on rencontre les alluvions aurifères, peut-être produites par la décomposition des schistes. Tel semble du moins être le cas des sables de Molou, à quelques journées de Sonla, sur la rive droite de la rivière.

Le rendement ne m'a pas paru ici très grand ;

quelques lavages que j'ai fait faire m'ont donné une moyenne de un gramme un dizième d'or à la tonne ; il est vrai que les travaux exécutés à la main, sans l'emploi du mercure, sont grossiers, mais je ne m'explique pourtant les bénéfices obtenus jadis par les patrons chinois à la tête de près de huit cents ouvriers, avant l'arrivée des Pavillons-Noirs, que par le bon marché de la main-d'œuvre ; les travailleurs étaient payés avec de l'opium.

Si l'or donne peu, ici les gisements de cuivre semblent devoir être plus productifs ; j'ai vu des échantillons de cuivre presque pur d'un poids de près de douze kilos, provenant du plateau de Tafine : des chefs m'ont dit qu'on y trouve des blocs de près d'un mètre cube ; d'autres minerais de cuivre fort riches ont été récoltés sur la rive droite de la rivière Noire, presque en face du confluent du Nam-Na ; dans cette région on trouve également de nombreuses mines de plomb argentifère. Comme dans la basse rivière Noire, j'ai constaté des traces de charbon, sans avoir de données sur la richesse possible du gisement, ou la qualité du combustible des couches inférieures.

Des mines étaient jadis exploitées dans les pays de Deo Van Tri autour de Laï-Chau ; on y cherchait du cuivre et du plomb pour la consommation locale ; plus tard, les pirates y prirent la matière de leurs balles ; maintenant abandonnées, ces exploitations attendent pour être reprises par l'élément français que les voies de communication, devenues plus praticables, rendent le transport moins coûteux.

Ce n'est pas seulement des mines que les provinces du pays muong sont appelées à tirer leurs richesses : les hauts plateaux élevés sur des assises calcaires, exposés à une température plus constante que dans le Delta, conviendront à des cultures diverses. Déjà le coton y pousse partout, sans aucun soin, comme une mauvaise herbe. Après un incendie préalable, il est semé par les indigènes qui, dès lors, ne s'en occupent plus que pour la récolte ; les arbustes atteignent un mètre cinquante. La production poursuivie est limitée aux simples besoins de consommation de l'habitant. Mais le colon qui se fixerait dans ces régions ne devrait pas oublier que les Chinois du Yunnan s'en viennent chercher le coton jusque dans les États *chans* de la Birmanie, en faisant vingt-cinq et trente étapes de caravane pour rapporter leurs balles à la capitale. Ils payent ainsi, si l'on accepte les chiffres donnés par Halett, plus d'un franc de transport par livre. De Yen-Baï, sur le fleuve Rouge, ou de Van-Bou, sur la rivière Noire, à Yunnan-Sen, le prix serait près de moitié du précédent. Pour ne rien omettre ici, je devrais mentionner la concurrence que nos filés pourraient faire à ceux qui viennent de Shanghaï à Mong-Tsé, ville située à douze jours de Laï-Chau et à cinq de Lao-Kaï.

A côté des plantes indigènes, que de cultures nouvelles à introduire ! Un simple coup d'œil sur les Indes néerlandaises suffirait à nous montrer les résultats qu'a su atteindre un travail persévérant et opiniâtre ; je n'en veux qu'un chiffre pour exemple :

une seule Compagnie de tabac, à Bornéo, produit par an pour plus de quatre-vingts millions de francs.

Le terrain est bon, les herbages hauts ; des bestiaux pourront également trouver leur nourriture sur les plateaux du haut Tonkin.

Plantation ou herbage, quoi qu'y tente le colon, il ne sera pas restreint à une zone étroite ; son entreprise pourra être développée à loisir, car les mêmes conditions de terrain, d'altitude et de climat se répètent sur un vaste espace, des deux côtés de la rivière Noire, depuis le Bavi jusqu'à Laï-Chau, pour ne parler que de l'ouest du Tonkin ; près de ce dernier poste, le plateau atteint seize cents mètres. J'y ai vu la température descendre à — 4° la nuit ; le froment, le maïs, les arbres fruitiers, y donnent d'excellents résultats. C'est peut-être le plateau Tafine, ainsi nomme-t-on ces hauteurs, qu'on donnera un jour comme sanatorium à nos troupes et aux colons anémiés ; ils y trouveront un climat européen.

Au-dessous des rochers calcaires se développent généralement les grandes forêts vierges au milieu desquelles domine le gigantesque ficus, aux racines étalées comme les tentacules d'un poulpe démesuré ; de nombreuses essences pourraient être exploitées. Près de Laï-Chau se rencontre, m'a assuré un chef du pays, le teck, ce bois si précieux, qui est appelé à disparaître d'ici à quelques années des forêts du Siam.

Les arbres, et du reste toute la flore de la région avoisinant le Song-Bo, se rapprochent des espèces de Cochinchine et de Malaisie ; il n'en est pas de même

de la faune, qui paraît tenir de près à celle de l'Himalaya. Il semble qu'une même zone de vie animale commençant aux monts du nord de l'Inde, s'étend à travers l'Assam, les États laotiens, pour aboutir sur la rivière Noire et le fleuve Rouge, se laissant à peine entamer par les faunes de Chine, au nord, et de la péninsule, au sud.

Champ d'études particulièrement intéressant pour les naturalistes, la partie du Tonkin comprise entre le Delta et le Yunnan a encore plus d'attraits pour l'ethnographe et l'historien. Dans la péninsule indo-chinoise, en effet, peut-être plus que dans l'Inde, ils trouveront la solution des grands problèmes qu'ont fait naître les migrations des peuples d'Extrême-Orient; ils y verront l'aborigène coudoyant le conquérant, souvent sans se mêler à lui; ils feront sortir de la foule où ils se trouvent ensevelis et questionneront encore les débris des anciens empires que, peu à peu, a démembrés ou détruits l'invasion chinoise; ils sauront, au milieu des éléments les plus divers, démêler la langue et l'histoire propre de chacun; travail lourd et difficile, que le savant peut entreprendre dès maintenant, et pour lequel il est du devoir de chacun d'apporter sa somme de renseignements.

Bien que la classification soit loin d'être faite, on s'accorde généralement à reconnaître, en partant du bas pays, les éléments suivants :

D'abord, à la limite du Delta le Moï, peut-être autochtone du Tonkin, refoulé par le Giao-Chi. Plus

loin le Thaï, rameau de la branche laotienne et siamoise, encore vierge des traditions bouddhistes est adonné aux croyances primitives des esprits; sur les hauteurs, les sauvages yunnanais, les Méos au large turban, portant chez les femmes, comme parmi les Lolos, la petite jupe plissée; avec les Yaos, dont les manuscrits hiéroglyphiques préoccupent l'ethnographe à un si haut point, ils paraissent d'origine quangtoungnaise; les Khas, au teint foncé, population inférieure et de petite taille, apparentés aux Penombs et aux Stiengs du Cambodge et du bas Laos, frères des Négritos d'Australie, semblent former l'élément le plus ancien, aborigène peut-être de l'Indo-Chine.

La question des races de la péninsule est trop complexe, trop peu connue, et moi-même je suis trop ignorant en la matière pour vous en entretenir plus longtemps.

Avant d'aborder le Laos, il importe d'examiner ce que la rivière Noire peut promettre comme voie de communication; à mon avis, un grand mouvement commercial ne pourra s'y créer d'ici bien longtemps; à un développement dans ce sens s'opposent le trop grand nombre de rapides, la lenteur de la montée, qui ne peut pas même être tentée pendant plusieurs mois de l'année, les dangers de la navigation (nos postes en savent quelque chose), le prix des transports.

Le Laos, peut d'ailleurs être atteint par un chemin plus court et à moins de frais.

Le Song-Bo n'est qu'un fort torrent comparé au fleuve Rouge et vous savez déjà toutes les difficultés

que la Compagnie des Messageries fluviales a trouvées à envoyer ses bateaux jusqu'à Lao-Kaï, en dépit du courage et de l'opiniâtreté qu'elle a apportés dans cette entreprise.

En dehors du ravitaillement de nos postes, la voie de la rivière Noire peut être utilisée pour la mise en communication du district chinois de Ibang avec le Tonkin; les rapports sont déjà établis; M. Bourgoin-Meiffre, que sa hardiesse et sa persévérance peuvent placer au premier rang des pionniers de la colonisation française au Tonkin a conclu un traité avec l'intelligent chef de Laï, Deo Van Tri, pour la descente du thé, originaire de Pouher; plus de cent cinquante piculs ont déjà pris la route de Hanoï.

Les deux parties contractantes sont également satisfaites de leur marché; et un courant tend à s'établir pour emmener le commerce de cette partie du Yunnan vers le Tonkin.

Je suis heureux de vous signaler ce résultat qui, espérons-le, n'est que le point de départ d'un commerce plus important; reste à charger les pirogues qui ont descendu le thé jusqu'à Cho-Bo, d'articles français pour Ibang, et ainsi sera créé un mouvement d'échanges entre la Chine et Hanoï par la rivière Noire.

III

LE LAOS. — LA FORMATION D'UN PEUPLE. LE COMMERCE DE LA CONTRÉE.

De Laï-Chau, deux routes principales peuvent mener au Mékong; l'une au nord, pénible, montueuse, longue, traverse durant vingt-huit jours les Sibsompanas et finit par atteindre Xieng-Hong. Cet itinéraire me semble bien tentant avec les mulets que m'offre Deo Van Tri, et peut-être aurais-je le moyen de pousser à l'ouest du grand fleuve jusqu'au passage de Kun-Long sur la Salouen et gagner la route de Teng-Yue à Bhamo. C'est bien à regret que je me vois forcé, par des circonstances indépendantes de ma volonté (la saison trop avancée, le manque de temps et surtout le défaut d'un bon interprète), de renoncer à ce projet.

Dix-huit jours, dont trois d'arrêt au poste français de Dien-bien-fou, me conduisent par la route du sud à Luang-Prabang ; plus courte que la voie du nord,

cette dernière ne lui cède en rien pour les difficultés qu'elle oppose au trafic ; étroite, accidentée, mal débroussaillée sur terre, sur l'eau, elle est coupée de plus nombreux et de plus dangereux rapides que ceux de la rivière Noire ; les membres de la mission Pavie ne sont pas sans se souvenir du courant du Nam-Ou, et, encore maintenant, M. Massie, qui me précède de huit jours, y fait-il deux fois naufrage, perdant, sauf une, toutes ses caisses.

Passé de deux jours le poste de Dien-bien-fou, on se trouve déjà en territoire siamois, ou du moins effectivement occupé par des postes siamois. Ici commencent des difficultés d'un nouvel ordre pour le voyageur qui n'est muni que d'un simple passeport, rempli à Hanoï, papier comportant toute la série des peines que le gouvernement siamois est en mesure de lui infliger ; il n'y a pas de tracasseries qui ne soient imaginées contre lui, et, pour pouvoir continuer, force lui sera de passer sous les fourches caudines de l'arbitraire en se résignant à donner les prix les plus déraisonnables aux coolies, sous peine d'être laissé en place. Je n'avance ici, messieurs, que des faits. Nos commerçants n'ont pas même la ressource d'invoquer les traités. Celui de 1867, qui nous assure la libre navigation du Mékong, semble être lettre morte. De quelque côté que nous cherchions à aborder le fleuve, il nous faut un passeport, c'est-à-dire un permis du Siam. Ceci dit, revenons au Nam-Ou.

Quatre heures au-dessous de son confluent avec le Mékong, sur les bords de ce fleuve, s'étale la petite

ville de Luang-Prabang, capitale de l'État laotien de ce nom. Luang-Prabang est le centre le plus important, sur le Mékong, depuis Pnom-Penh jusqu'à Xieng-Hong et même au delà ; on y compte de douze à quatorze mille âmes : nous sommes loin des soixante-dix mille dont nous parlait monseigneur Pallégoix.

Malgré le petit chiffre de la population, quinze jours et même plus passés au milieu d'elle ne sont pas perdus pour le voyageur. Nous sommes en effet ici en présence d'une race intelligente, formant un tout autonome, vivant de ses propres lois, ayant son esprit et ses mœurs à elle; les Laotiens ne sont pas encore en contact direct avec notre civilisation européenne, qui, qualifiée de bienfaisante, ne fait que démoraliser et détruire lorsqu'elle s'attaque à des races inférieures.

A qui veut bien regarder, les voyages n'enseignent pas seulement la géographie, ils montrent comment l'histoire s'est faite. Les peuples passent par une série de phases analogues qui sont comme les âges de leur vie. On retrouvera chez ceux qui sont moins avancés que nous les périodes correspondant à celles qu'ont traversées nos ancêtres.

Si l'un de vous a suivi mon ami Bonvalot dans son récit au Lob-Nor, il aura certes songé malgré lui à la fondation de Rome ou de telle autre cité, en voyant dans l'oasis, auprès d'anciens pâturages transformés en champs, une ville s'élever, construite par des nomades devenus sédentaires.

Ici, ce n'est pas une ville que nous verrons bâtir, c'est un peuple qui se formera d'éléments divers, iso-

lés jadis les uns des autres, groupés maintenant par les mêmes intérêts et une défense commune. Il semble que nous soyons à l'âge des petites républiques grecques. Ne reconnaissons-nous pas un citoyen d'Athènes, dans ce Laotien indépendant d'humeur, instruit, brillant causeur, paresseux, qui emploie son temps à faire passer sa chique de bétel d'une joue à l'autre tout en chantant ou en récitant des vers aux jeunes filles, tandis que ses esclaves, les Khas, moins malheureux que les Ilotes de Sparte, travaillent la terre pour lui? S'il n'est pas bon, le Laotien, il n'est pas méchant non plus; ni bien riche, ni bien pauvre; les fortunes ne sont guère tranchées dans cette contrée singulière, dont les lois n'ont pour but que d'assurer la libre pratique de l'amour et où, il y a quelques années encore, un règlement interdisait d'enrôler un jeune homme parce que la meilleure partie de sa vie devait être consacrée à rendre les jeunes filles heureuses.

Assurément, vous penserez que cet amour, ce culte de la femme engendreront, comme chez les Grecs, le sentiment du beau. Il n'en est rien: pourquoi? Problème grave, dont la solution est peut-être si intimement jointe à la caractéristique de la race jaune, qu'on ne peut l'isoler.

Les sémites connaissent-ils l'art proprement dit dans ce qu'il a de plus élevé hors de l'industrie? Je ne le crois pas. Comme le Chinois, le Laotien ne se sent pas le besoin d'idéal qui nous agite; il ne tend pas vers l'au-delà. C'est par le matérialisme pratique qu'il se rapproche donc de l' « enfant de Han »; mais là

est peut-être le seul point commun. Une paresse innée d'un côté, l'esprit de travail de l'autre ; ici l'indifférence en matière d'argent, pourvu que le nécessaire soit assuré ; là le désir constant du lucre, le sacrifice de tout le reste à l'ambition de s'enrichir sont autant de traits qui séparent nettement les deux frères. Avoir de quoi vivre suffit au Laotien ; la richesse, à ses yeux, ne compense pas l'effort à donner pour l'obtenir.

Cette tendance d'esprit, chez les habitants, fera forcément du Laos un mauvais débouché pour nos produits, surtout pour les articles français qui, supérieurs aux camelotes anglaises ou allemandes, ne peuvent rivaliser de bon marché avec celles-ci. A Luang-Prabang, c'est à peine si quelques Chinois, débitant les articles européens, arrivent à réaliser de minces bénéfices. Leurs marchandises viennent de Bangkok, par voie de Korat et Nong-Kai ou d'Outaradit et Pak Lay, et, dans leurs stocks, je ne vois la marque française que sur quelques boutons, et sur des bouteilles d'encre, provenant de la mission Macey. Encore se plaignent-ils de les vendre difficilement ; pour pouvoir lutter avec avantage contre les Allemands et les Anglais, il nous faudrait produire et fabriquer en vue de l'Extrême-Orient l'article d'exportation ; c'est ce que nous n'avons pas encore fait. Bien que n'admirant pas les Chinois, je leur crois pourtant une compétence commerciale de premier ordre, et je m'en rapporterais assez volontiers à leur réponse lorsque je leur pose cette question, invariablement la même, depuis Luang-Prabang jusqu'à Bangkok.

« Pourquoi ne vendez-vous pas des articles français? — Trop beau et trop cher. »

Pauvres acheteurs, les Laotiens n'ont eux-mêmes, maintenant, que peu de produits indigènes à écouler : le benjoin, dont l'importance diminue avec la baisse du prix ; des racines et des peaux pour médecines chinoises, des teintures, de la cardamome, de l'ivoire, des bois de cerf et des cornes de buffle.

Les chiffres fournis par quatre commerçants chinois établis à Pak-Lay n'indiqueraient, tout compris, qu'un envoi à Bangkok de sept à huit tonnes de ces produits.

L'or n'est guère acheté, étant vendu par les indigènes plus de trente fois son poids d'argent. Le teck n'est pas encore exploité; un essai de transport de ses troncs par voie du Mékong va être tenté par les deux Français résidant à Luang-Prabang.

En somme, si l'on songe que cette principauté est considérée comme l'une des parties les plus peuplées du Laos, on sera amené à conclure que le commerce dans la contrée ne peut actuellement donner de grands résultats. Cette opinion que je me suis faite sur place demande à être appuyée sur quelques chiffres ; je serais heureux de livrer ceux que j'ai pu noter à la connaissance des intéressés; mais un travail en ce sens me semble devoir prendre place ailleurs.

IV

LE SIAM ET SES PROGRÈS
NOS FRONTIÈRES ET NOS DROITS

Ayant terminé ce que je me proposais de vous dire du Laos proprement dit, il ne me reste plus qu'à gagner Bangkok par le plus court chemin ; quatre jours par eau, dix étapes à éléphant et dix journées sur la Ménam et nous arriverons à la capitale du Siam.

Combien cette route du retour me semble différente de celle que je viens de prendre à la montée ! Le Mékong est descendu jusqu'à Pak-Lay sur de grands et confortables radeaux où l'on peut se promener et se tenir debout ; à éléphant, la fatigue n'est due qu'à la monture elle-même ; mais la route est bonne, droite, courant à travers des futaies aux arbres espacés ; durant le trajet entre les deux grands fleuves, mon baromètre ne marque pas de différences de niveau de plus de deux cents mètres ; enfin, sur la Ménam, la descente

se fait tranquille, sans aucun rapide; elle est si aisée qu'aux hautes eaux les vapeurs remontent sans obstacle jusqu'à Pitchaï. Avec la facilité des moyens de communication diminuent les frais de transport; en comparant les frais à la montée, ceux au retour, et ceux qui me sont fournis sur les autres routes, je puis formuler l'assertion suivante :

La voie la plus économique pour l'envoi d'une tonne de marchandises européennes à Luang-Prabang est actuellement celle de Bangkok, et elle restera telle jusqu'à ce que des vapeurs français, franchissent les rapides de Khôn, viennent porter notre pavillon à côté de celui qu'arborent actuellement les canonnières du Siam, ou qu'un chemin de Vinh à Houten mette en communication directe le golfe du Tonkin et les rives du Mékong. Il en est malheureusement des chemins de fer comme des vapeurs, des vapeurs comme des cartes; tandis que nous faisons des projets, ou que nous tirons des plans sur le papier, le Siam parle moins, mais agit, et, à cette heure, les premiers travaux sont déjà entrepris pour la voie ferrée de Bangkok à Korat. Si nous restons inactifs et laissons les Anglais prendre, au nom de la fraternité, les intérêts du Siam, poser avec désintéressement sans doute ses rails jusqu'à Korat, puis pousser plus loin jusqu'à Nong-Kay, sans opposer, de notre côté, une entreprise semblable sur notre territoire, ce sera fait de l'avenir de la France sur le Mékong ; nous n'aurons plus qu'à replier bagage et nous contenter de quelques ports sur la côte d'Annam.

En fait, nous en sommes bien un peu là, et je voudrais à ce sujet pouvoir vous mettre sous les yeux deux cartes que j'ai devant moi en écrivant ces lignes : l'une est de M. Macey, du syndicat du haut Laos ; elle a paru dans le premier numéro du *Bulletin de la Société de géographie commerciale* de 1892 ; ici l'Indo-Chine française, marquée d'une teinte rose, maculée de rondelles et de drapeaux tricolores, non seulement s'étend jusqu'à la rive gauche du Mékong, aux Sib-song-panas, mais plus bas, passe sur la rive droite, comprend les principautés de Luang-Prabang, de Nan, puis rejoint la limite du Cambodge en englobant Korat. Il est très facile de marquer des possessions sur un atlas. Tant qu'à faire, j'aurais voulu étendre notre influence jusqu'au golfe du Bengale... sur le papier, je qualifie ce genre de carte d'imaginaire.

Déployons, à côté de ces dernières, celle du Siam, par le topographe anglais Mac Carthy, nous trouverons la frontière du Siam suivant la ligne de faîte des eaux du Mékong et du golfe du Tonkin, enserrant ainsi, à partir du Cambodge, tout le bassin du grand fleuve, dont non seulement la rive, mais les affluents de gauche ne seraient pas sous notre pouvoir ; il ne nous resterait qu'une bande d'à peine une trentaine de kilomètres de large sur la côte d'Annam.

En dépit des paroles prononcées le 26 octobre 1891 à la tribune, la carte anglo-siamoise est exacte ; elle indique simplement ce qui est. Si nous pouvons y relever une erreur, en ce qui concerne le poste de Theng, en revanche, elle est au-dessous de la vérité

du côté du Cambodge, puisqu'elle n'englobe pas la pointe du Samit, où un poste siamois a été établi en plein territoire français, Strung-Treng, sur la rive du Mékong, a son commissaire siamois et le pouvoir de Siam s'étend sur Attopeu, sur le plateau des Pou'on, des Boloven, etc. Nos rivaux font même sentir sur ces régions leur autorité d'une manière effective et à nos dépens. Le département des affaires étrangères en est certainement informé.

Reprenons la même carte et jetons les yeux à l'ouest, du côté de la haute Birmanie : pas une ligne de délimitation, pas de frontière marquée ; les Anglais se gardent un champ libre sur le haut Mékong. N'ont-ils pas déjà obtenu soumission de l'État indépendant de Xieng-Tong ; et le lieutenant Ehlers, qui vient de passer à Xieng-Tong, ne nous dit-il pas que cette principauté paye tribut à la Chine et à l'Angleterre ? Les visées de lord Lamington, si nous n'y prenons garde, seraient près de se réaliser. Un Français, qui venait de descendre le Mékong à Luang-Prabang, m'a raconté avoir déjà trouvé l'influence anglaise s'établissant à Muong-Yu, État à cheval sur le Mékong, entre Xieng-Sen et Xieng-Hong. Il est vrai que M. Archers et Lord Lamington y ont séjourné un mois. Nos voisins d'outre-Manche seraient donc sur le point, si ce n'est déjà fait, de franchir cette rive du Mékong, à laquelle nous avons des droits incontestables, mais non défendus par nous et dont nous sommes encore loin !

Il est enfin une troisième carte qu'il nous faudrait consulter ici, celle de l'Annam, en 1838, par monsei-

gneur Taberd, rééditée dans l'*Empire d'Annam* de Sylvestre ; nous y retrouverions les droits de l'État dont nous nous sommes engagés à défendre la politique extérieure ; il serait intéressant d'examiner au profit de qui nous avons laissé ainsi s'amoindrir, sans protester, l'empire de Già-Long qui avait confié ses intérêts à la France.

Le Laos est pauvre, je le sais; à mon avis, le commerce a plus à gagner en cherchant à pénétrer en Chine par les belles voies naturelles qui s'ouvrent à son expansion à travers le Tonkin ; mais à côté de la question commerciale se dresse la question politique. Sans négliger le présent, il faut songer à l'avenir, et que penser d'une armée qui chercherait à engager la bataille sans garder ses derrières ?

Protecteurs des droits de l'Annam, nous devons les faire valoir et montrer à nos ambitieux voisins que la possession de la rive gauche du Mékong, indiquée par un de nos ex-ministres à ses agents comme le minimum de nos prétentions, n'est pas une simple déclaration, mais que telle est la volonté du peuple français.

Avant, messieurs, de vous remercier de l'attention que vous avez bien voulu me prêter, je veux vous dire quelques mots du résultat personnel de mon excursion : parti avec le désir de voir et de regarder le plus possible, d'amasser le plus de documents, de renseignements, de matériaux, d'informations que je trouverais, j'ai pu rapporter une série de huit cent cinquante photographies contenant des types de face et de profil des différentes peuplades que j'ai rencontrées ; quel-

ques itinéraires particuliers encore imparfaitement relevés; des collections d'histoire naturelle comprenant une vingtaine de mammifères, deux cent cinquante oiseaux, quelques poissons; de nombreux lépidoptères; cent cinquante espèces de plantes; une série de roches et de minerais ; une collection ethnographique de costumes, d'instruments divers; quelques manuscrits; enfin, j'ai réuni des échantillons accompagnés des prix de vente des articles européens que j'ai trouvés sur les marchés; et j'ai joint à ceux-ci des spécimens des différents produits indigènes dont il me semble que nous puissions tirer un profit.

Je me permets d'énumérer ces quelques résultats, si minimes soient-ils, de mon voyage parce que je compte les réunir en une petite exposition à Paris, et que je serais très heureux de les tenir à la disposition de qui voudrait les consulter. Mon but est avant tout de contribuer pour ma part à répandre parmi nous la connaissance de nos colonies d'Extrême-Orient et de vulgariser l'idée du grand avenir de l'Indo-Chine française qui nous est offerte si nous voulons en profiter.

A PROPOS DE LA PIRATERIE



A PROPOS DE LA PIRATERIE

LES FRONTIÈRES DU TONKIN

Le dernier courrier du Tonkin nous apprend que des bandes de pirates chinois se tiennent sur la frontière de Chine; certaines d'elles compteraient trois cents hommes; l'une aurait même jusqu'à douze cents fusils. Ces nouvelles n'en sont plus pour nous; chaque courrier ne fait que répéter ce qu'a annoncé la malle précédente. Encore pouvons-nous nous estimer heureux, lorsqu'il ne nous parle que d'attaques de villages; trop souvent il nous apprend l'assassinat de quelque brave officier, pauvre héros à peine connu, massacré loin de tous sans avoir même la consolation suprême de reposer en terre de France.

Le Tonkin n'est pas pacifié : voilà la vérité; je la répète et j'ai déjà essayé d'indiquer les raisons de cet état de trouble dans une conférence que j'avais adressée au Congrès pour l'avancement des

sciences à Pau, et que *le Temps* a bien voulu reproduire : inutile donc d'y revenir ici. Parmi les causes qui engendrent la piraterie dans notre colonie, il en est pourtant une, que j'ai effleurée, qui est mal connue, et sur laquelle je crois très important d'attirer l'attention publique; je veux parler de la nature de nos rapports diplomatiques avec la Chine et le Siam, des relations du Tonkin avec ses voisins et des agissements de ceux-ci à notre égard. Soit indifférence de la part du gouverneur général, qui ne veut pas entendre parler des questions extérieures, dont il se désintéresse ayant déjà trop à faire dans l'intérieur du pays, soit par ignorance chez le département des affaires étrangères, il est permis à nos voisins les Siamois et les Chinois, d'entretenir des foyers de troubles à nos portes, d'accueillir les pirates, de correspondre directement avec eux, de créer des postes en plein territoire de notre protectorat, en un mot non seulement de nous susciter des difficultés continuelles au mépris des traités, mais encore de s'établir ouvertement, en temps de paix, sous nos yeux, en prévision d'une guerre, dans des positions dont il sera peut-être un jour trop tard pour essayer de les chasser. Je veux croire, à l'honneur de nos agents dans l'Extrême-Orient, qu'ils ont mis le cabinet au courant de la situation exacte; informé ou non, le ministère semble donner le même mot d'ordre partout : « Laissez faire. » L'indifférence que témoigne ce langage est d'autant plus coupable que la situation est plus grave; voici les faits :

Lorsque le traité de Tientsin fut conclu, entre la

France et la Chine, cette dernière donna des terres dans le Quang-Toung le long de nos frontières au vieux général Fung et à Lu-phin-Voc. Le premier était le héros, bien malgré lui, de Lang-Son ; après avoir cru pendant deux jours être battu il finit par apprendre le retrait de nos troupes, et profita de cette circonstance pour acquérir parmi ses compatriotes une grande renommée comme vainqueur des Français

Quant au second, chef de Pavillons Noirs, *en rébellion contre la Chine,* il lutta vaillamment contre nous, notamment à Sontay; c'est à lui que sont dues les embuscades où tombèrent Garnier, Rivière et tant d'autres; en reconnaissance du mal qu'il nous avait fait, l'empereur de Chine lui pardonna et lui conféra un haut grade dans l'armée chinoise.

Fung et Lu-phin-Voc, ces deux personnalités militaires, dont le nom seul impose le respect dans la Chine méridionale et le bas Tonkin, établies sur nos derrières, unies par une même haine, resserrèrent encore leur lien d'amitié ; le fils de Fung qui est à la tête du camp de Tung-Li, en face de Mong-Kai, épousa la fille de Lu-phin-Voc. Une partie des officiers qui commandent à Tung-Li sont les assassins *connus* et récompensés de notre pauvre compatriote M. Haïtce, arrêté dans la rivière de Mong-Kai et cruellement torturé.

D'un autre côté on sait que l'empereur d'Annam Nam-Ghi, arrêté par nous, est notre prisonnier à Alger; or, c'est en son nom que se fait toute la pira-

terie, d'ailleurs parfaitement organisée dans l'est du Tonkin ; on en a la preuve absolue à chaque prise de chefs ; leurs sceaux portent tous : « *Par ordre royal.* »

Nous avons bien arrêté Nam-Ghi, mais nous avons laissé filer son ministre Tuyet. D'abord réfugié à Canton où les Chinois avaient promis de le garder interné, il a gagné, depuis, un petit village du Tonkin à quelques kilomètres de la frontière, et c'est là qu'il se tient actuellement avec une quinzaine de serviteurs. Les derniers renseignements recueillis de la bouche même des pirates semblent démontrer le fait d'une manière certaine. Si Nam-Ghi est le prête-nom, Tuyet le chef réel de la piraterie ; l'agent financier, le collecteur des impôts est Tienduc, ancien chef de pirates dans la baie d'Along, avec Deong, Lamfang, Quanloun, tous lieutenants, maintenant soumis ou arrêtés. Tienduc a renoncé à son métier pour servir d'intermédiaire entre les populations et la caisse centrale ; il lève les impôts, et donne des reçus — (ses livres ont été pris par nous et nous les avons trouvés très régulièrement tenus). — Le produit est porté à Tuyet, qui en donne un peu aux mandarins chinois, et partage le reste entre ses lieutenants, gardant pour lui les trois cents piastres par mois.

Le lecteur se demande sans doute quel rapport peut avoir le séjour de quelques chefs militaires chinois près de notre frontière avec le fait d'une rébellion organisée chez nous, et pourtant, rebelles annamites

et généraux chinois se tiennent étroitement ; je vais essayer ici de donner une preuve évidente de la connivence de ces derniers avec les pirates, au mépris des traités.

Quand Tienduc a fait sa levée d'impôts, il vient avec ses jonques à Paklong, rade que nous avait donnée le traité de Tientsin, et qui, rétrocédée depuis à la Chine en échange de quelques petites concessions, est sur le point d'être fortifiée ; ses hommes débarquent ostensiblement armés sur le marché de Chounksang ; lui-même est reçu par le *fils du général Fung*, commandant pour le gouvernement chinois le camp de Tung-Li ; celui-ci fait conduire Tienduc en chaise et lui donne une escorte pour porter le produit des impôts levés au Tonkin, au comité central de la rébellion, c'est-à-dire à Tuyet. La connivence des Chinois me semble bien évidente.

Tous ces faits étant connus, par les aveux des pirates arrêtés, et par des rapports d'espions, l'amiral Fournier est venu bloquer Paklong, pour saisir Tienduc, tandis que le gouverneur général demandait son arrestation au vice-roi de Canton, frère de Li-Hung-Chang. Celui-ci répondait immédiatement qu'il envoyait aux autorités le mandat d'amener par *télégraphe* ; la satisfaction était donc accordée par le gouvernement chinois ; la venue de nos vaisseaux dans ses eaux l'avait effrayé, et il avait *feint* de céder — j'insiste sur le mot *feint*, car nous apprenions presqu'en même temps l'ordre d'arrestation donné par le gouvernement chinois, et la fuite de Tienduc, qui, pré-

venu et protégé par les mandarins locaux, rentrait au Tonkin par terre : le tour était joué. Nous nous heurtions une fois de plus à ces éternelles chinoiseries, toujours les mêmes, contre lesquelles notre diplomatie s'entête à lutter, cherchant au fond de quelque chose de malpropre un sentiment du droit ou du juste qu'elle n'y trouvera jamais ; toujours la même tactique pour les questions de voisinage, comme pour celles des missionnaires, pour le Quang-Toung, comme pour le Thibet. Demandons-nous à entrer nous-mêmes dans le pays, on pousse les hauts cris à Pékin, nous touchons la terre sacrée du Céleste-Empire ; réclamons-nous des représailles, une compensation pour une offense faite à notre honneur national, une insulte à notre drapeau, on promet tout, et quand il s'agit de tenir, on dit que c'est bien loin, que le pays est un peu sauvage, que les mandarins n'obéissent pas, et autres balivernes semblables. Si nous insistons on nous fait l'affront de nous offrir une compensation pécuniaire, comme si les taches faites à notre drapeau pouvaient s'effacer avec de l'or.

Et de notre côté, quand un malheureux chef confiant en nous vient se rendre, déposant les armes, si Pékin le réclame, nous le lui livrons, et il sera promené à travers le Yunnan et le Quang-Si dans une cage, pour montrer à tous la mauvaise foi de la France ; ceci s'est passé, il y a trois ans.

Bonne foi, droit des traités, conventions internationales, autant de mots qu'on est étonné d'entendre répéter par des gens d'aussi mauvaise foi et de parti

pris que les Chinois. *Contre les porcs et les chèvres* (c'est ainsi qu'ils nous appellent) *tout moyen est bon ; mentir, voler, tuer, sont choses permises pour les chasser de chez nous.* Ainsi s'expriment-ils dans leurs pamphlets, qui rendent assez bien le sentiment général.

Telle est la règle de conduite qui leur sert de principes, et à laquelle ils se conforment, lorsque, en protestant auprès de nous de leur bonne amitié, ils récompensent les chefs pirates, les attirent chez eux, les comblent d'honneurs et créent ainsi intentionnellement un état de choses très nuisible pour nous. Assurément si je me mets à leur point de vue, je les admire d'avoir attaché à nos flancs une sangsue qui sans cesse empêche de se refermer la plaie inhérente au Tonkin. Je les trouve logiques avec eux-mêmes, lorsque je me reporte à cette phrase d'un de leurs généraux, de sang anglais, Mesny :

« De longues années peuvent s'écouler ; la haine ne disparaîtra pas, jusqu'à ce que la Chine possède de nouveau tout le pays auparavant sien (faux) que la France a déjà pris ou qu'elle peut s'annexer dans l'avenir. » (Écrit en 1884.)

Logiques encore quand ils font assassiner M. Haïtce, quand l'année dernière, à cette commission de délimitation si illusoire, ils menacent un officier, ou que derrière nous, ils arrachent les bornes posées par nous, pour les fouler aux pieds et cracher dessus ; ils obéissent à leur lâcheté en satisfaisant dans notre dos leur haine, et n'osent pas nous insulter en face.

Continuellement humiliés à la frontière (et je ne crois pas qu'un officier, ayant fait partie de cette commission, vienne me démentir), c'est nous qui ne sommes pas logiques. Les Chinois ont raison d'agir comme ils font, nous avons tort de les laisser faire. Il est toujours triste d'étaler ses fautes ; pour employer une expression triviale : il vaut mieux laver son linge sale en famille, mais hélas ! notre linge sale, les étrangers de l'Extrême-Orient, les Anglais, les Allemands, le connaissent ; il n'y a que nous qui ne savons pas chez nous ce qui se passe là-bas. Il convient donc, il est nécessaire que la lumière se fasse ; le public doit apprendre comment le nom de la France est respecté.

Tant qu'à faire des traités avec la Chine, puisque nous entretenons des agents diplomatiques dans l'Extrême-Orient, demandons au moins l'application de ces traités. Que la Chine empêche les bandes de pirates poursuivies par nos troupes de se réfugier sur son territoire ; qu'elle ne les protège pas ; qu'elle interdise le marché public des femmes annamites, le trafic des armes, en un mot, qu'elle ne travaille pas contre nous, ou bien cessons toute relation diplomatique avec une nation qui ne promet qu'avec l'intention bien arrêtée de ne pas tenir. (La violation formelle de l'article 7 du traité de Tientsin, relatif aux concessions de chemins de fer, est une nouvelle preuve de ce que j'avance.) Du côté du Tonkin faisons taire nos consuls et laissons parler nos canonnières, puisque le gouvernement chinois proteste de sa bonne

amitié, et déclare formellement ne pas nous faire la guerre, ce n'est pas lui que nous attaquerons, nous nous en prendrons à l'adversaire de Courbet, à Sontay, à celui qui a fait tomber dans les embuscades Garnier, Rivière et tant d'autres, à Lu-phin-Voc, à Fung, aux assassins *récompensés* de Haïtce, aux amis de Tuyet, de Tienduc, et c'est en nous adressant aux gens de Paklong, de Chounksang, de Tung-Li que nous montrerons à la cour de Pékin ce que coûte à nos yeux une parole violée.

Je viens de parler des canonnières du Tonkin ; pour en tirer parti, encore faudrait-il se presser, car, en admettant que les mesures fâcheuses prises dans ces derniers temps par le gouverneur général relativement à notre défense maritime en Indo-Chine, soient maintenues, dans deux ans, elle sera reduite à néant.

Des dix-sept canonnières que nous possédons au Tonkin, représentant un capital de quatre millions, plus une ne pourra être mise en marche, si toutes n'ont déjà coulé ; nous venons d'en perdre une, *le Francis-Garnier* ; les autres sans exception ont besoin de réparations ; une somme avait été consacrée à ce chapitre dans le budget de la marine ; or, la division navale de l'Indo-Chine a été supprimée d'un trait de plume sans qu'un des officiers compétents ait été consulté à ce sujet, ni même averti. On espérait par là mettre la main sur le budget affecté aux dépenses maritimes pour combler ailleurs un déficit qui ne le sera pas ; par cette mesure radicale, nos canonnières

ont été sacrifiées en bloc; actuellement un seul bâtiment, *l'Alouette*, est chargé de la garde de plus de cent milles de côte.

Quelque temps avant que tout moyen d'action fût retiré à notre marine, par une anomalie incompréhensible, les jonques *indigènes* étaient armées ; un décret autorisait quatre carabines et cent cartouches par arme sur chacune d'elles ; en admettant que ces jonques s'en tinssent à la lettre de l'autorisation, n'a-t-on pas songé qu'elles étaient plus de trois cents, ce qui, par le fait, met entre les mains des *matelots indigènes* au moins douze cents carabines, dûment autorisées par le protectorat.

On a été plus loin : les navires qui font le commerce de Pakoï à Cac-Ba ont droit à un certain nombre de canons, à condition qu'ils les déposent à terre pendant leur séjour à Cac-Ba ; ils les reprennent pour s'en aller et peuvent ainsi, dangereusement armés, passer devant Hong-Hai, devant Kébao, sur cent quarante kilomètres de notre côte à vol d'oiseau.

En dehors de la protection du Tonkin lui-même, on a oublié probablement, en supprimant la division navale de l'Indo-Chine, notre voisinage avec la Chine, avec un pays qui, quoique peu belliqueux, se crée pourtant à coups d'argent, sous la direction des Anglais et des Allemands, une *marine militaire* sérieuse. Qui a songé à l'effet que pourrait produire la venue dans les eaux du Tonkin de deux avisos arborant au grand mât le dragon du Céleste-Empire?

Il y a quatre ans, l'amiral Ting vint avec quatre vaisseaux à Saïgon pour une visite purement amicale ; l'effervescence fut telle, parmi les commerçants et ouvriers chinois, à la vue du pavillon national, que l'on craignit sérieusement une insurrection contre nous ; et pourtant la Cochinchine est bien pacifiée et bien tranquille ; mais qui répondra des cinq mille travailleurs chinois des mines de Hong-Hai et Kébao, lorsqu'ils apercevront leur drapeau et que nous n'aurons à aligner en face d'eux que *l'Alouette*.

Ces considérations et bien d'autres semblent avoir échappé à la clairvoyance des membres du gouvernement de l'Indo-Chine ; les faits sont là, ils parlent ; ici suppression de notre escadre, c'est-à-dire désarmement sur mer de notre côté ; là armement autorisé des jonques *indigènes* et *chinoises*. Voilà où nous en sommes pour ce qui concerne seulement la défense de la frontière maritime du Tonkin. Et pour abréger, je laisse encore ici de côté la question qui devrait être examinée, de l'utilité, de la nécessité même de nos canonnières dans les rivières et canaux du Delta.

Puisque c'est des frontières de notre colonie que je viens vous entretenir, et que je vous ai parlé du voisinage de la Chine et de nos moyens de défense par mer de ce côté, passons maintenant à l'ouest, suivons le littoral d'Annam, doublons la presqu'île de Cochinchine et, après avoir passé au nord devant Ha Tien, à l'extrémité du canal venant de Saïgon, arrêtons-nous à la frontière du Cambodge proprement

dit. Ce royaume, dont nous avons le protectorat, se développe actuellement sur plus de trois cents kilomètres de rivage, comprenant Kampot, passant au nord de l'île Phu-Quoc, venant former la baie de Kampong-som, et s'arrêtant au nord de la pointe Samit qui est encore cambodgienne. Au delà est le Siam, notre voisin de l'ouest. Entre celui-ci et notre colonie proprement dite, les débris de l'empire Kmer constituent à notre profit une sorte de matelas; nous avons ici, soumis à notre influence, quelque chose d'analogue à ces États tampons, dont le système est si utile aux Anglais sur la bordure de l'Inde et de la Birmanie. Notre situation toute faite ici est assez semblable à celle que les Chinois se sont créée à l'est, en établissant à nos portes des confins militaires, avec cette différence toutefois qu'au Cambodge nous sommes établis par le droit, en vertu de traités, et que nous exerçons notre influence sur des populations pacifiques; tandis que la Chine a établi par trahison en face de Mong-Kai un foyer de piraterie, à laquelle elle laisse toute latitude pour nous nuire. A l'ouest, nous nous sommes contentés des débris d'un État que les anciennes cartes, voir même celles du commencement du siècle, nous montrent beaucoup plus étendu. Si amoindris que nous soyons, nous avons encore trop au gré du Siam; bien conseillée par nos rivaux ambitieux, la cour de Bangkok ne veut pas se contenter des provinces que nous lui avons bénévolement cédées; comprenant la gêne que peut lui occasionner en temps de guerre un matelas entre

elle et nous, elle veut le supprimer totalement, en un mot, prendre contact direct avec la Cochinchine. Aussi ne nous étonnerons-nous pas d'apprendre que le Siam possède un poste à Samit, territoire cambodgien, mais ce qui nous étonnera le plus, c'est de savoir que notre ministère des affaires étrangères, renseigné seulement par les réclamations non fondées des Siamois, avait donné l'ordre d'évacuer le poste cambodgien, c'est-à-dire de nous retirer pour laisser la place à nos voisins. A la suite de protestations venues de Cochinchine, on n'osa plus, à Paris, confirmer cette décision de *reculade,* mais on laissa les Cambodgiens ; toutefois, on arrêta l'établissement qui allait se faire d'une vice-résidence à Samit. Ce n'est pas cette presqu'île seulement que convoite le Siam, il cherche à gagner tout le littoral jusqu'à Kampot, y compris quelques îlots, qui, au premier abord, semblent insignifiants.

Supposons un instant que les prétentions des Siamois aient été reconnues, quelle serait notre situation ?

Ha-Tien, la tête du canal venant de Saïgon, serait bloqué ; or, ce chenal est la seule voie que peuvent suivre, pour venir dans le golfe de Siam, nos canonnières trop exposées aux deux moussons, aux récifs et aux brouillards sur les côtes de Cochinchine ; les Annamites ont si bien reconnu l'utilité de ce canal pour éviter à leurs vaisseaux de doubler un cap dangereux, qu'ils l'ont creusé eux-mêmes bien avant notre venue. Un des îlots négligés, qui semblent pro-

longer Samit, Rong-Salem, offre un excellent mouillage en eau profonde, et qui plus est, on y trouve de l'eau douce, denrée rare dans ces parages ; les vaisseaux de nos voisins y trouveraient un excellent abri et probablement ils y rencontreraient quelque escadre anglaise. Non seulement en cas d'offensive, la route de Bangkok nous serait ainsi fermée, mais nous serions même bloqués et dans l'impossibilité de nous défendre ; enfin les troupes siamoises débarquées à Kampot pourraient entrer dans la Cochinchine cultivée, peuplée et fertile, sans avoir à traverser les immenses forêts et les régions qui actuellement l'en séparent.

En résumé l'avancement du Siam sur le littoral cambodgien serait dangereux et menaçant pour notre colonie de Cochinchine, paralyserait tout à fait nos moyens de défense maritime dans le golfe de Siam, enfin établirait un autre pouvoir européen qu'il n'est pas difficile de soupçonner, en face de nos côtes, dans le seul bon mouillage du golfe.

Pour éviter de tels dangers, il suffit au département des affaires étrangères de conserver une attitude ferme vis-à-vis de nos voisins, et s'il ne veut pas redemander ce qui nous est dû, au moins qu'il ne cède pas ce que nous avons. En ce qui concerne la pointe de Samit j'ai dit qu'on avait été sur le point de céder aux réclamations du Siam ; espérons que ce semblant de faiblesse ne se renouvellera pas, et que l'ignorance ou la mollesse de certain de nos agents supérieurs, qui de Paris dirigent notre politique en Extrême-

Orient, sans vouloir s'en rapporter aux avis expérimentés que leur envoient des ministres plénipotentiaires compétents, n'ira pas jusqu'à livrer à nos rivaux des armes contre nous.

Un hasard a fait que sur le littoral nous n'avons pas cédé à Bangkok. Sur terre il n'en est pas de même; depuis longtemps le Siam a empiété sur l'Annam, et il continue à avancer vers l'est. Dans ma conférence au Congrès de Pau, j'ai comparé à ce sujet trois cartes différentes, je n'ai pas à y revenir ici, je désire signaler pourtant un des côtés de la situation dangereuse dans laquelle tend à nous mettre la marche en avant des Siamois; on sait que la libre navigation du Mékong, obtenue dans le traité de 1867, n'est qu'un mot, puisque pour le remonter il nous faut un passeport du Siam; non seulement la navigation du Mékong nous est interdite, mais nous ne pouvons parcourir les régions traversées par ses affluents de gauche; nous sommes réduits à un mince ruban de côtes, large de trente lieues au plus; qu'une guerre éclate, en deux journées de marche les Siamois seront sur le littoral et, par ce fait, nos deux colonies de Cochinchine et du Tonkin se trouveront séparées par terre : voilà un des dangers à craindre dans l'avenir. Examinons le présent. En cédant continuellement aux Siamois, en les laissant avancer sans même protester, en leur permettant même de nous insulter sans demander de réparation, nous amoindrissons singulièrement notre prestige parmi eux et par contre-coup parmi les Annamites.

Dans mon dernier voyage, je me rappelle avoir éprouvé en pénétrant au Siam la même sensation douloureuse que j'avais ressentie, il y a deux ans, en Chine ; le voyageur est pris d'un serrement de cœur, probablement inconnu des politiciens qui n'ont pas bougé de Paris, en entendant le nom de la France tourné en dérision, et en voyant que son influence est comptée pour rien.

Au poste de Dien-Cien-Fou, le dernier poste français sur la frontière nord occidentale du Tonkin, un des chefs Muongs, appelé par l'officier commandant, vient de passer trois jours dans le Siam où il a été bien reçu, et ce n'est assurément pas pour rien qu'il y est allé. Le poste siamois est à trois jours plus loin; des difficultés de routes, de frontières n'ont encore pu être réglées parce qu'il est défendu à l'officier français d'aller jusqu'à la frontière de Siam pour éviter des complications. Le lieutenant siamois n'a reçu aucun ordre semblable, au contraire; il doit chercher à susciter des difficultés; c'est donc lui qui devra aller trouver notre compatriote, emprisonné par sa consigne.

Je saute quinze jours. A Luang-Prabang une proclamation d'un officier siamois, en l'absence de l'agent français faisant les fonctions de vice-consul, menace de mort ceux qui seront amis des Français. Et notre agent, de retour, pour obtenir satisfaction, ne pouvant compter sur un appui du ministère, doit dire au colonel siamois que son propre honneur est engagé dans l'affaire, et lui demande réparation sur le terrain, ou châtiment du subalterne siamois. Voilà

les procédés auxquels, en désespoir de cause, sont réduits nos agents soucieux de la dignité et du respect de la patrie.

Quels autres arguments employer en effet pour obtenir réparation auprès de gens qui, l'année dernière, ont pu impunément arracher notre drapeau, et le fouler aux pieds, rouer de coups un interprète au service de la République, et arrêter dix chefs annamites sous le protectorat de la France? Les chefs envoyés par le résident français de Vinh, sur le plateau des Pou'on, arrêtés par le Siam, furent mis en prison à Bangkok; quelques-uns s'échappèrent et notre consulat les fit rapatrier en Annam. Ici se pose un dilemme : ou le Siam n'avait pas le droit de les arrêter, et nous devions demander réparation, ou nous étions dans notre tort, pourquoi encourager alors les fugitifs?

Les tiers moyens, les procédés manquant de franchise, ont été préférés.

En rapportant ces faits, je crois de mon devoir de mettre le public en garde contre une erreur, dans laquelle il pourrait tomber : celle de mettre les fautes que nous avons commises sur le compte de nos ministres ou de nos consuls. Ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre la plupart du temps, c'est plus haut qu'il faut s'adresser. L'humiliante devise : « Pas de complication » est assez connue de tous; les journaux siamois comme les feuilles de Chine l'ont suffisamment reproduite, et nos ennemis savent en jouer et en tirer parti. Je sortirais de mon sujet si je cherchais à

montrer ici la situation humiliante que nous a faite cette crainte des *affaires* aussi bien sur la côte d'Afrique, à Madagascar, qu'en Indo-Chine, et à Pékin. Mais il importe de défendre ceux de nos agents dont les protestations répétées et les rapports trop souvent mis de côté témoignent de la parfaite connaissance de la situation.

Honneur à nos agents qui, connaissant ces affronts, ont l'énergie morale — car c'en est une — de les subir, préférant, si peu encouragés qu'ils soient, ne pas abandonner leur poste, parce qu'ils espèrent faire encore quelque chose pour la cause de la grandeur de la France en Extrême-Orient, à laquelle ils ont donné leur vie. J'en ai vu qui, pleurant de l'impuissance où ils sont de nous faire respecter, ont refusé d'abandonner la brèche où ils se tiennent, même en échange de *situations* plus avantageuses, de crainte que leur départ ne nous cause de plus grands torts; ceux-ci, même inconnus, même attaqués, auront la suprême consolation de tomber, la conscience tranquille; ils savent qu'ils ont bien mérité de la patrie.

Mais il ne faut pas s'étonner si, à côté d'eux, beaucoup de nos compatriotes, pas assez au courant de la situation, trouvent les frais de leurs postes inutiles. De nombreux colons d'Indo-Chine se demandent ainsi dans quel but a été envoyée et subventionnée la mission Pavie. Partie, emportant pour mot d'ordre le télégramme de M. Goblet : « Le minimum de nos prétentions est la rive gauche du Mékong », elle est surprise par un changement de ministère; les instruc-

tions se modifient. « Avancez, mais pas d'affaires. » Le rôle politique de la mission est *entravé*.

Et maintenant qu'elle est revenue, que grâce au zèle infatigable et à l'énergie de son chef, bien secondé par ses membres, elle a réuni, sur les régions du Laos et des Sib-song-panas, les documents les plus curieux et les moins connus, ne lui laissera-t-on tirer de ses travaux, qu'un résultat purement scientifique? Aura-t-on dépensé cinq cent mille francs et mis en œuvre les efforts d'hommes aussi dévoués au service de la cause coloniale, que pour préparer aux Siamois et aux Anglais une carte des régions au milieu desquelles ils s'avancent?

Si une politique de laisser aller et d'abandon est celle qu'on compte suivre, mieux vaut renoncer en une fois à un effort tendant à donner à notre pays une expansion coloniale. Car notre force dans l'Extrême-Orient dépend avant tout du respect qui accompagnera le nom de la France parmi nos voisins. Et tant que la Chine à droite, et le Siam à gauche pourront agir à notre égard à leur guise, et mépriser impunément les traités, nous ne pourrons avoir chez nous aucune sécurité, partant pas de prospérité.

*
* *

P.-S. — En train de corriger les épreuves de cet article, je reçois les derniers journaux du Tonkin. Ils ne font que confirmer ce que je viens de dire; sans

en être étonné, je suis frappé par le cri d'alarme jeté par toutes les feuilles de la colonie, par tous les colons, sans exception, contre les dangers imminents de l'invasion chinoise dans le Delta.

D'un côté, on nous signale l'envoi fait par Li-Hung-Chang, à la suite d'une protestation de M. Lemaire au Tsung-li-yamen, d'un mandarin chargé de vérifier, dans le Quang-Toung, le bien fondé des réclamations du ministre de France ; ainsi qu'il fallait s'y attendre, le fonctionnaire chinois qui ne s'est pas même mis en rapport avec le général Fung, ne trouve rien d'anormal dans la province qu'il parcourt ; il ne constate pas de ventes de femmes annamites, pas d'échanges d'armes, pas de rapports avec les pirates. — Il fallait attendre cette conclusion de la mauvaise foi du délégué chinois.

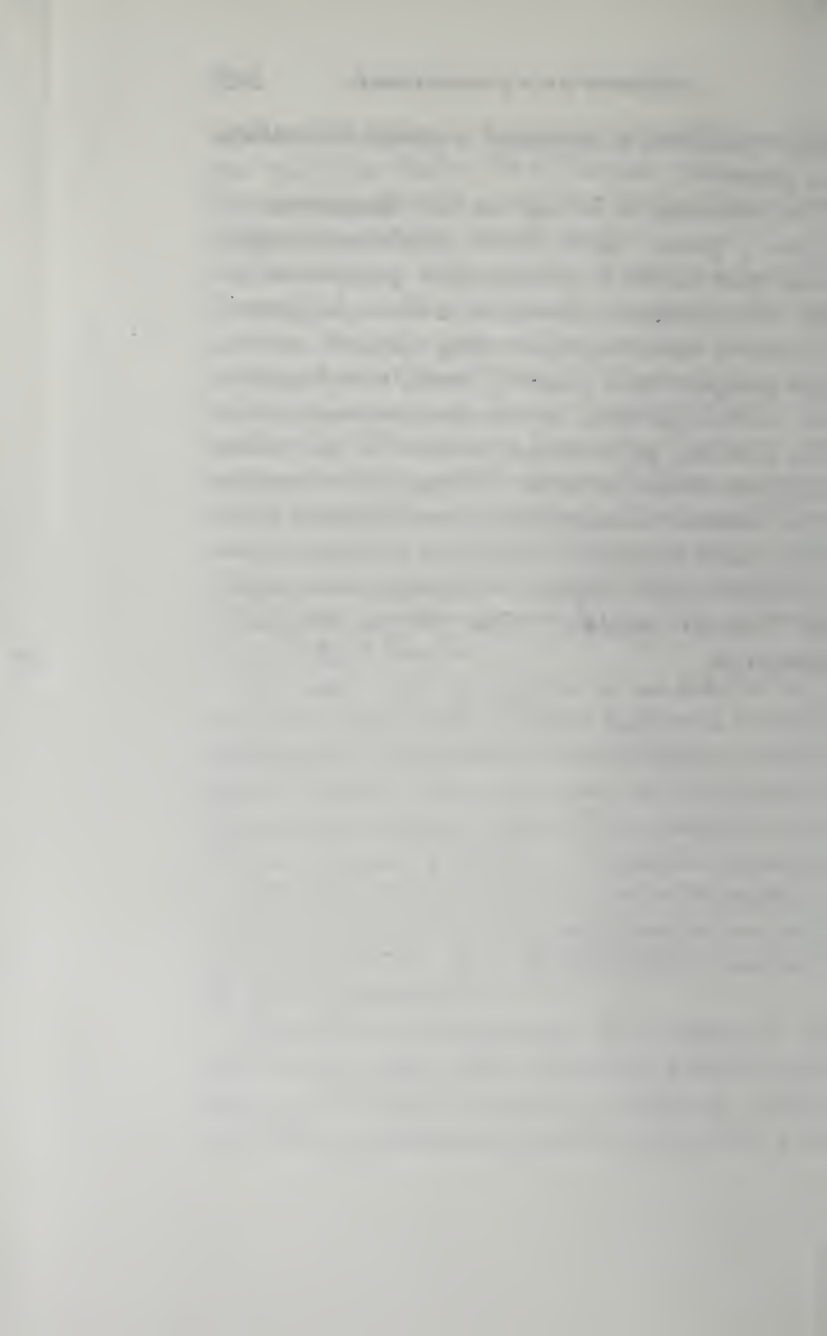
D'un autre côté, les rapports de nos officiers nous montrent : des convois de pirates gagnant le Tonkin, accompagnés, sur territoire du Céleste Empire, par des *réguliers chinois ;* les engagements faits ouvertement sur le territoire chinois, avec l'*aide* des mandarins militaires, de pirates à raison de six piastres par mois.

Enfin, l'on dit que les bandes contre lesquelles les colonnes du colonel Servière font des opérations, sont soutenues par *deux mille réguliers chinois,* commandés par le général *Fung*.

Les journaux nous apprennent qu'en dehors de la lutte à main armée, plus dangereuse peut-être que celle-ci, se fait dans le Delta une invasion de coolies, travailleurs, commerçants chinois qui, sous des exté-

rieurs pacifiques, se préparent à grossir les renforts des pirates.

La situation, on le voit, est très dangereuse. — Qu'on y prenne garde, il est grandement temps; maintenant encore le gouvernement peut mettre un holà aux agissements hostiles de la Chine. Le pourra-t-il encore aussi facilement dans quelques années, dans quelques mois même? L'avenir nous l'apprendra. — Mais j'ai peur, et c'est avec ces mots que je veux terminer, qu'en suivant vis-à-vis de nos voisins d'Extrême-Orient la même politique de concessions et de faiblesse, on compromette pour longtemps l'avenir de notre colonie du Tonkin, en la mettant dans la situation la plus critique. — Puissé-je me tromper, être mauvais prophète ! C'est ce que je souhaite ardemment.



A MADAGASCAR

I

Deux mois de voyage à travers Madagascar[1], de la côte orientale à la côte occidentale, m'ont laissé successivement trois impressions bien distinctes.

En débarquant à Tamatave, la sensation des tropiques : une bande de terre plate, zone humide et chaude à la fois, tour à tour arrosée par des pluies fréquentes, ou fécondée par les rayons d'un soleil ardent ; une serre naturelle, dont l'atmosphère se trouve toute préparée pour certaines plantes avides d'eau ou de soleil, telles que la canne à sucre, la vanille, le giroflier, le cacaoyer, mais dont l'humus n'est peut-être pas en couches suffisamment profondes pour des cultures de longue durée, comme le café ou le thé.

Quand on longe la côte, ainsi que nous l'avons fait plusieurs jours, on est frappé de l'abondance des arbres

1. Septembre 1894.

fruitiers, des essences utiles qui se serrent au contact de la nature, sur le sable du littoral et qui viennent mouiller leurs racines aux volutes d'une mer creusée sur des récifs de coraux. Palmiers de toutes sortes, citronniers, manguiers, calebassiers, tendent au voyageur leurs branches chargées de fruits.

L'aspect est enchanteur. Il ne saurait tromper celui qui a déjà parcouru des régions semblables. Derrière les fruits délicieux, sous les frais ombrages, dans les racines mêmes, auprès des rivières, sur les bords des étangs, partout se cache le terrible poison, qu'inévitablement seront forcés d'absorber les Européens séjournant sur la côte : la fièvre.

Tous devront lutter contre la maladie ; la plupart s'affaibliront dans le combat, beaucoup y laisseront leur santé, quelques-uns la vie ; bien rares ceux qui ne perdront rien à la bataille.

Je ne veux pas être trop pessimiste : je m'empresse de dire que de vieux colons vivent à la côte, que certains y travaillent depuis quarante ans. Ceux-là sont familiarisés avec le climat, et n'en souffrent plus ; ils sont devenus *quininomanes*, qu'on me passe le mot.

J'ajouterai que la fièvre est moins dangereuse à Madagascar que dans telle autre de nos colonies ; que, ici, on voit rarement l'accès pernicieux emportant le malade en quelques heures : que la Cochinchine, par exemple, qui compte un certain nombre de vieux colons, me paraît plus malsaine que la côte de Madagascar.

Dès que l'on quitte le littoral pour pénétrer dans l'in-

térieur, le paysage change entièrement. Au delà d'une région de forêts difficilement praticables, qui s'étendent sur les coteaux et se développent sur le pourtour presque entier de l'île, comme une ceinture d'une vingtaine de kilomètres, on trouve le plateau central. L'altitude moyenne est ici de 1 000 à 1 200 mètres. Les saisons sont bien marquées. Plus de ces pluies torrentielles qui, sur la côte tombaient tous les quarts d'heure pour cesser subitement au bout de quelques minutes. Nous sommes en juin; c'est la saison sèche; le thermomètre descend la nuit à 4°, pour monter le jour à 20°. On se sent vivre, l'appétit est excellent, Nous faisons volontiers la route à pied, et je suis tenté d'oublier que nous sommes par le 17e degré de latitude sud.

Si le climat séduit le nouvel arrivant, il n'en est pas de même du pays. Pour se rendre un compte exact de ce qu'on éprouve en pénétrant sur le plateau central, il faut se rappeler les impressions ressenties sur la côte et, pour chacune, prendre l'impression contraire. A une ou deux journées au delà de la forêt, plus de bois, à peine quelques boqueteaux rares ; un sol rouge, dur, et qui paraît aride; une contrée que, par une sorte d'euphémisme, on a nommée plateau, et qui, en réalité, à très peu d'exceptions près, est partout montueuse; pas d'habitants, pas de villages, pas d'animaux. On se croirait transporté dans un pays lunaire, dans une nouvelle Terre de Désolation, bouleversée par des phénomènes géologiques récents, dans quelque chaos où les montagnes seraient amoncelées

les unes derrière les autres sans direction, sans ordre, au hasard. Pas de ruines, qui impliqueraient l'idée du passé, mais le vide, le manque absolu de vie. La vie, par un décret de la nature, aurait été éloignée de ces régions désolées, pour se concentrer uniquement sur les zones côtières, loin des cataclysmes de l'intérieur.

Voilà la seconde sensation bien nette que j'ai eue dans mon excursion à Madagascar.

L'impression est mauvaise ; elle se modifiera à mesure que nous nous enfoncerons dans le sud-ouest c'est-à-dire vers le centre de l'île.

En effet, peu à peu l'aspect change, quelques villages se découvrent ; ce sont de misérables réunions de cases en roseaux. Des troupeaux de bœufs paissent dans les herbages des collines. Puis les villages s'élargissent ; les cases grandissent, le roseau est remplacé par la terre, les habitations sont élevées d'un étage ; à voir de loin se dresser ces constructions étroites, avec leurs toits à versants très inclinés, rouges, sur la terre rouge, on les croirait des produits naturels du sol, une cristallisation née lentement et sans autre concours que celui des éléments. Les marais s'utilisent et se transforment en rizières ; celles-ci, partant du fond des vallées, occupent les creux et montent en gradins jusqu'à mi-côte.

Plus loin, vers l'ouest, à une journée de la capitale, le pays se peuple d'une façon singulière ; de quelque côté qu'on tourne la tête, on aperçoit des habitations, isolées, ou par deux ou trois, groupées en hameaux ou

formant de forts villages. Ici, les fonds des vallées seuls n'ont pas été attaqués par les hommes; les coteaux sont partout retournés; les flancs arrondis se divisent en champs régulièrement limités, donnant au tout l'aspect d'une carte géographique. On s'émerveille alors de voir quels admirables cultivateurs sont devenus les Hovas, placés sur un sol qui ne livre ses richesses qu'à un travail continu. Armés d'une simple bêche droite, ils défrichent, labourent, sarclent, laissant les mottes régulièrement rangées prendre pendant plusieurs mois le contact de l'air, l'ameublissant ensuite, pour tirer enfin ce qui est nécessaire à leur consommation de cette terre silico-argileuse, qui paraissait aride sur les bords du plateau et que des analyses de laboratoire ont déclarée incapable de produire.

Quelques jours passés à Tananarive, des conversations avec les Français qui ont séjourné pendant sept ou huit ans dans l'île, les renseignements donnés par les colons, les excursions faites aux environs, achèvent amplement de dissiper tout ce qu'avait de pessimiste l'impression éprouvée au sortir de la forêt.

« Méfiez-vous de la première impression », me disait à Mahé un colon ayant séjourné cinq ans à Madagascar; il avait, je crois, raison. La dernière est la bonne. Pour moi, je quitte l'île, convaincu de la richesse et de l'avenir de son plateau central, c'est-à-dire d'une région plus grande que la moitié de la France et ne portant qu'à peine trois millions d'habitants.

Inutile d'insister ici sur la salubrité du climat ; quiconque en douterait n'aurait, pour se convaincre, qu'à se reporter aux tables météorologiques publiées par les missionnaires et aux rapports des médecins de l'escorte sur l'état sanitaire des hommes.

Abordons tout de suite le chapitre qui suscite le plus d'opinions divergentes parmi ceux qui se sont occupés de Madagascar : celui des ressources agricoles.

Lorsqu'on vante la richesse d'un pays, on tient généralement à la disposition de ses auditeurs ou de ses lecteurs, des données exactes, des documents, des statistiques. Le public attend, de celui qui prétend l'instruire, des chiffres. Ce qui semble toujours un devoir paraît plus que jamais une nécessité quand il s'agit de Madagascar.

Nulle contrée n'est si peu ou du moins si mal connue ; en aucune matière on ne rencontre tant d'avis différents, tant d'opinions diamétralement opposées, et, venant des gens les plus sérieux, tant de contradictions. Et c'est là plus qu'ailleurs qu'il serait difficile d'étayer une opinion sur des chiffres ou des documents officiels.

Les statistiques ne pourront être établies que lorsque Madagascar aura un gouvernement, c'est-à-dire lorsque les colons pourront travailler. D'ici là, l'opinion de chacun n'est que de choses vues, d'impressions personnelles, et des avis de ceux qui ont parcouru l'île, qui y ont habité longtemps.

Je n'y suis resté que deux mois, dont trois semaines hors du plateau central. Je ne crois pas néanmoins

téméraire d'exprimer ici mon avis, quelque différent qu'il puisse être de celui de voyageurs aussi illustres que Grandidier. Les voyages que j'ai faits dans d'autres colonies m'ont permis d'établir certains points de comparaison. A Madagascar, d'ailleurs, plus que partout, la vérité m'a paru sauter aux yeux, claire, évidente, facile à saisir. Je suis sûr enfin de trouver un fidèle écho à mes paroles dans la majorité des Européens de l'île, depuis les étrangers jusqu'aux colons, aux fonctionnaires et aux missionnaires français.

Voici les pièces du débat : que le lecteur juge.

Suivant M. Grandidier, qui se rallie à l'opinion d'un créole de la Réunion, « la culture des plantes (dans la terre rouge de Madagascar) se réduit souvent à une véritable culture en pots dans laquelle le sol local, qui est si compact, ne joue guère que le rôle de vase ».

L'auteur ajoute qu'il a été particulièrement frappé de la stérilité du sol en voyant une route, créée et tassée par les soldats et la suite de la reine, rester au bout de trois ans vierge de végétation.

Au premier abord, il me semble qu'on ne peut conclure de ce qu'une graine jetée par le vent ne trouve pas de place pour ses racines dans un sol dur, serré, compact, que ce sol une fois retourné soit improductif.

Mais la meilleure réponse aux théories de M. Grandidier, il suffit pour la trouver de parcourir les environs de Tananarive. Qu'on visite notamment les jardins des Pères, à Ambonipou, « la Montagne aux

cheveux sur le front », ainsi nommée ironiquement par les Hovas pour indiquer sa nudité. Les routes en sont si dures qu'été comme hiver on n'y connaît jamais la moindre boue ; mais les terrains qu'elles parcourent, simplement remués et arrosés, à peine engraissés, produisent en abondance les ananas, les légumes d'Europe, les arbres fruitiers, la vigne, que sais-je ? Des berceaux de verdure, de superbes manguiers, dont la direction est laissée au gré de la nature, les bordent.

Mais les missionnaires ont leur établissement aux portes de la ville ; leur jardin, livré à la culture maraîchère, peut être l'objet de soins particuliers, n'occupant qu'une petite étendue ; les terrains proches d'une grande ville se trouvent, d'ailleurs, naturellement engraissés par les détritus qui s'accumulent à leur surface : voilà ce que ne manqueront pas de me répondre les gens qui nient la fertilité du plateau d'Émirne.

Soit ; allons plus loin, transportons-nous à quinze kilomètres de Tananarive, sur une colline vierge jusqu'alors de villages et de cultures.

Sur le sommet, un élégant chalet à l'européenne, d'où partent de grandes routes se coupant à angle droit. Les rectangles qu'elles dessinent sont formés de terre rouge bien remuée, d'où émergent à espaces réguliers de petits arbustes verts, ayant de cinquante centimètres à un mètre de hauteur. Nous sommes sur une plantation de café. Je me réserve d'entrer ailleurs dans des détails plus minutieux sur les conditions de la plantation, sur les difficultés rencontrées, sur l'école qui a été faite ; qu'il me suffise de dire ici qu'actuel-

lement, à Ivato (ainsi se nomme la propriété de M. Rigault), cent soixante mille plants de café croissent en plein vent, n'ayant pas de cyclones à redouter. Le chiffre sera doublé l'année prochaine, et dans deux ans le propriétaire compte avoir trois cents hectares plantés.

Les plants sont de Bourbon ; l'exploitation, commencée il y a quatre ans, a été attaquée par la maladie et a su y résister, grâce au traitement par le sulfate de cuivre, grâce surtout à la température fraîche de la saison hivernale.

Des plants de quarante ans (donnant dix kilos de café tous les deux ans) déracinés à Tananarive, dans les anciens jardins de M. Laborde, ont prouvé qu'on n'avait pas à craindre le trop peu de profondeur de la terre végétale. Les racines ne pénètrent guère au delà de un mètre vingt.

Sans qu'il lui soit besoin de recourir à la corvée, M. Rigault trouve une main-d'œuvre abondante dans les villages des environs. Femmes et enfants sont payés un peu plus de quatre francs par mois, nourriture comprise. Quant à l'engrais, considéré par certains auteurs comme devant coûter si cher, il est économiquement fourni par deux troupeaux de cinquante bœufs, qui paissent sur des collines laissées en herbages ; deux enfants suffisent à les surveiller. Les phosphates sont achetés, sous forme de cendre et os, à raison de quelques sous la tonne : trente mille kilos suffisent par hectare tous les trois ans. La pulpe du café, remise sur le sol, lui rend l'azote enlevé. Les trois cents et quelques hectares qui composent la pro-

priété ont été loués à raison de huit mille francs pour trente ans. Au bout de ce temps, le bail est renouvelable pour un même délai et au même prix. Il est évident que l'occupant français ne peut que faciliter les conditions de la propriété pour le colon français. Les terrains libres abondent; le champ est ouvert à des millions de travailleurs.

L'expérience faite dans la caféerie d'Ivato n'est pas complètement définitive. On ne pourra se prononcer sûrement que dans deux ou trois ans. Mais, à mon avis, des résultats déjà obtenus, on peut induire en toute confiance ceux de l'avenir.

Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur la quantité de café indigène apporté, chaque vendredi sur le marché de Tananarive, de voir les plants laissés par M. Laborde et ceux qui poussent sans soin, dans les fossés des villages, pour être convaincu que la culture du café ne se heurtera pas, sur le plateau central, à l'écueil qu'elle a trouvé sur la côte; l'appauvrissement du sol. Dans l'Émirne, nous ne verrons pas de plantations analogues à celles du littoral, qui semblaient si prospères au bout de quatre ans, mais dépérissaient ensuite presque subitement pour disparaître, faute de force vitale.

Les colons futurs devront se rappeler que le Brésil suffit à plus de la moitié de la consommation du monde, que cette consommation augmente très rapidement, que par conséquent les débouchés de la production sont assurés pour longtemps.

A Madagascar ils n'auraient pas à craindre la con-

currence ; il y a place pour tous. Loin de se gêner, les travailleurs européens ne pourront, au contraire, que s'entr'aider. Les nouveaux venus profiteront de l'expérience des anciens, et ils contribueront avec eux à faire connaître et apprécier les produits de l'île ; ainsi se créera une marque.

A côté de la vente libre en pays étranger, une source de bénéfices qui n'est pas à dédaigner se trouvera dans les dégrèvements à l'entrée en France (soixante-dix-huit francs par cent kilogrammes).

Qu'on n'aille pas croire que je me laisse entraîner ici par une idée patriotique qui, en me faisant dénaturer la vérité, m'éloignerait de mon but, ou que je force intentionnellement la note, disant beaucoup pour qu'en France on en retienne un peu. Ma volonté est de rester sincère. L'opinion que j'ai exprimée plus haut sur les richesses agricoles du plateau central n'est pas d'ailleurs partagée par des Français seulement; des étrangers, et des plus désintéressés dans la question, pensent comme nous. Je n'en veux pour preuve que le fait suivant.

En même temps que nous se trouvait à Tananarive un explorateur allemand, le docteur Wolff; il était en bons termes avec les Français de la capitale. Ceux-ci n'oubliaient pas le service que nous avait rendu le voyageur, lorsqu'il dénonçait avec impartialité, dans les journaux de Berlin, la conduite odieuse des Anglais à l'égard de nos missionnaires dans l'Ouganda.

Or, M. Wolff racontait qu'après un séjour de plus de deux mois à Madagascar, ayant trouvé pleine justi-

fication de ses pressentiments enthousiastes pour la contrée, il n'avait pas craint d'écrire à un de ses amis, prêt à se fixer dans le Caméroun, de tout abandonner, pour venir s'établir dans l'île africaine.

C'est après de longs voyages sur la côte orientale d'Afrique que s'était faite l'opinion du docteur sur Madagascar.

Nul ne le soupçonnera de parti pris, et quant à moi je ne crains pas d'être démenti en invoquant son témoignage.

En somme, un séjour de quinze jours à Tananarive, des excursions faites aux environs, les renseignements recueillis auprès des anciens colons aussi bien que les notes prises *de visu* nous ont convaincu de la vérité de cette réponse faite dans *le Progrès de l'Émirne* à M. Grandidier par un homme qui, pour avoir gardé l'anonymat, n'en est pas moins un des plus compétents sur la question malgache : bien que le sol du plateau central paraisse au premier abord aride, dans les régions inhabitables, « la fertilité est partout à *l'état latent* ».

Il en est de ce sol comme d'un œuf dont il faudrait briser la coque et qui, loin d'être clair, contient le germe de vie. Encore n'avons-nous pas vu, paraît-il, les régions appelées à devenir les plus riches du plateau, telles que la plaine d'Antsirabé au sud, ou la vallée du Mangoue.

Le café n'est pas la seule culture destinée à donner de bons résultats à Madagascar : le travailleur français pourrait produire un vin léger, ayant l'avantage

de n'être pas frelaté, et de revenir meilleur marché que celui qu'on doit faire monter de la côte. Nous avons bu chez M. Rigault un excellent petit vin récolté sur sa propriété.

Tous les arbres fruitiers, tous les légumes de chez nous, les céréales viennent admirablement dans l'Émirne. Il en est de même des plantes textiles : la ramie croît comme une mauvaise herbe, et, sur la route de Majunga, j'ai ramassé de beau coton, poussé aux alentours des villages à l'état presque sauvage.

Le thé semble devoir prospérer sur le plateau central; aucun essai assez sérieux de culture n'en a été fait pour qu'on puisse encore se prononcer.

Si de la culture nous passons à l'élevage, nous voyons diminuer les divergences d'opinions. En effet, parcourez simplement, comme nous l'avons fait, les plateaux riches en pâturages des Antsyanaks, voyez les superbes bêtes à cornes qu'ils engraissent; examinez les chiffres des exportations de peaux de bœufs, le commerce de ces animaux qui se fait avec Maurice et Bourbon; d'un autre côté, reportez-vous à ce qu'ont obtenu les Américains dans les solitudes du Far-West, et vous vous rendrez aisément compte de l'importance et du développement que peut prendre à Madagascar un élevage expérimental et raisonné. Si l'on songe aux tâtonnements qui ont précédé en Australie l'introduction du mérinos, et qu'il a fallu l'expérience des années pour trouver une race propre à cette contrée, on se demande si une méthode analogue, prati-

quée sur les plateaux de Madagascar, ne donnerait pas des résultats analogues, c'est-à-dire la création d'une source de richesses immenses, encore inconnues dans l'île.

L'élevage du cheval, la production des mulets, devraient sans contredit réussir également.

Mon intention n'est pas de donner de longs détails sur les ressources de Madagascar : vouloir le faire, après deux mois de séjour, serait absurde, et, d'ailleurs, pour être complets, ils ne pourraient être qu'une compilation ; je veux seulement communiquer aussi brièvement que possible l'impression que j'ai gardée de la grande île. Je passerai vite sur les questions commerciales ou industrielles, quelque importance qu'elles puissent avoir ; je ne citerai que pour mention les profits que pourront nous donner l'exploitation des fruits, le commerce du caoutchouc, de la soie, la fabrication du sel, l'industrie, établie sur place, des textiles, des alcools, des conserves, du Liebig, et la vente de nos produits à un peuple prêt à accepter tout ce qui vient d'Europe.

Il me faudrait des pages entières pour montrer tout le champ qui est ouvert à l'activité et à l'intelligence de notre commerçant ou de notre industriel. Les chiffres (nous en avons ici quelques-uns) doivent suffire à les convaincre. En l'état actuel des choses, ils sont éloquents. Le mouvement commercial peut être évalué à une trentaine de millions.

Les six ports, dont les douanes garantissent l'intérêt de l'emprunt consenti par le Comptoir d'escompte, ont donné en 1893 six cent quarante-huit mille francs

de recettes, et deux cent quatre-vingt-quinze mille francs pendant le premier semestre de 1894. Depuis 1891 ils sont en décroissance. On assiste même à ce phénomène singulier : dans certains ports comme Majunga le produit des douanes diminue alors que le commerce augmente. Ceci tient à des raisons d'ordre politique sur lesquelles nous aurons à revenir plus tard ; elles influent sur les opérations du Comptoir lui-même. Alors que l'agence de Madagascar donnait, il y a trois ans, eu égard au capital, des résultats plus beaux que tout autre, aujourd'hui ses opérations se réduisent à fort peu de chose. Il est difficile de juger très exactement ce que le commerce pourra rapporter au pays. Pourtant les données qu'on possède permettent de croire que sous un autre régime les recettes douanières s'élèveraient en peu d'années de un à trois et quatre millions.

En quelques lignes j'ai essayé de montrer quel avenir pouvaient avoir l'agriculture, le commerce, l'industrie à Madagascar.

Il me reste à parler d'une des principales sources de richesses, à la portée des colons, de celle-là qui, si elle procure des déboires, enrichit souvent le plus vite, qui toujours séduit le plus : du sous-sol.

Madagascar renferme-t-il du charbon? Les gisements principaux sont-ils même connus ? Sur ces points nous ne sommes pas assez renseignés pour donner un avis. Des traces de pétrole ont été signalées en plusieurs endroits. Le fer est abondant, on en

voit fréquemment à l'état presque pur. Le minerai de cuivre est excessivement riche ; l'argent paraît très rare. Les pierres précieuses sont encore inconnues.

La production minérale de l'île, par excellence, est l'or. Ce métal dont la présence a été jadis niée, même par des ingénieurs, non seulement se rencontre presque partout dans l'île, mais en certains territoires abonde. Évaluer la quantité qui pourrait être extraite, voire même la production actuelle de l'or, dans un pays dont les deux tiers sont inconnus, où une concession ne peut être exploitée faute de gouvernement et d'administration, est chose fort difficile. Une grande partie de l'exportation étant le produit de vols commis par des fonctionnaires hovas ou des sujets britanniques aux dépens de nos compatriotes, les renseignements sont malaisés à obtenir. Néanmoins, de ceux que j'ai pu recueillir, il résulterait qu'il sort *mensuellement* de Madagascar environ trois cents kilogrammes d'or, représentant la somme d'un million.

Ce qui tendrait à prouver la grande abondance de l'or, c'est le nombre des mineurs de divers pays venus pour faire des *prospections*. Des ingénieurs du Transvaal écrivaient à leurs commanditaires que Madagascar était beaucoup plus riche que les régions au nord du Cap, que le climat y était plus sain et que, lorsque la contrée serait au pouvoir d'une puissance européenne on verrait s'y produire un *run* comme dans les placers de la Californie.

Songez à la transformation qui s'est produite en quelques années au Transvaal, au développement qu'a

pris le pays, aux chemins de fer qui y ont été faits, à l'importance qu'a acquise Johannesburg, grande ville bâtie à l'européenne et comptant maintenant plus de 150 000 âmes, vous en déduirez ce que la fièvre de l'or à elle seule peut faire de Madagascar.

Les conclusions du rapport de la mission Daléas, malgré toutes les précautions prises par l'ingénieur qui, volontairement, de crainte d'exagérer, diminuait d'un tiers le produit de chaque battée, sont, nous a-t-on dit, dans le même sens que celles des Anglais.

A la question de l'or, est intimement lié le nom d'un Français, M. Suberbie. L'histoire de sa concession intéresse trop qui veut étudier la colonisation, les péripéties de la lutte qu'il a dû soutenir sont trop curieuses pour que nous n'en disions pas quelques mots.

Le 2 décembre 1886, M. Suberbie obtient du gouvernement malgache la concession d'une exploitation aurifère pour cinq ans. Les bénéfices seront ainsi répartis : dix pour cent au gouvernement, quarante-cinq pour cent au Premier Ministre et quarante-cinq pour cent à M. Suberbie.

Le Premier Ministre Rainilaiarivony, s'étant engagé par contrat *à fournir le nombre de travailleurs nécessaire* et à les protéger, envoie son fils, Rajoel, pour faire le recrutement, assurer la sécurité des travailleurs et procéder à la délimitation. Or Rajoel était déjà connu pour son hostilité contre nous. Il prouve, en arrivant sur le terrain de la concession, ses sentiments à notre égard en suscitant à notre compatriote des

difficultés de toute sorte ; loin d'aider M. Suberbie, il fait voler de l'or pour son propre compte par ses subalternes.

A la suite de plaintes réitérées du concessionnaire, Rajoel est remplacé. La délimitation se fait ; la concession comprendra quatre districts dans le Bouéni, avec permission pour M. Suberbie de s'étendre en dehors de la limite dans le bassin aurifère autant qu'il le jugera nécessaire à l'exploitation.

Le gouverneur général de la province semble bien disposé ; un certain nombre d'ouvriers sont réunis ; pendant une courte période, mille quatre cents hommes travaillent sur les chantiers. On retire alors vingt-sept kilogrammes d'or par mois (environ quatre-vingt-huit mille francs). M. Suberbie juge le nombre des travailleurs encore insuffisant. Pour exploiter sérieusement la concession, il faudrait au moins cinq à six mille hommes.

Le 2 juin 1888, survient un nouveau contrat. Le Premier Ministre, informé par M. Suberbie de la présence de quartz aurifères dans la région, s'associe avec lui pour l'exploitation de ceux-ci. Chaque associé doit payer la moitié du matériel (estimé en tout à une somme ne pouvant excéder cinq cent mille francs). Les bénéfices seront partagés par moitié. Il est à remarquer ici que la somme des dépenses à laquelle le Premier Ministre s'engageait pour sa part lui a été avancée par son associé. A l'heure actuelle, elle n'est pas encore remboursée.

En 1888, M. Suberbie s'engage à faire tout ce qu'il

peut pour rembourser le plus vite possible, sur les bénéfices de l'extraction, l'emprunt malgache (13 millions de francs).

Mais pour ce faire, il lui faut des travailleurs. Or les travailleurs, loin d'augmenter, diminuent. Les officiers malgaches cherchent par tous les moyens, non seulement à retarder, mais à empêcher tout recrutement. Rainilaiarivony les encourage dans leur manœuvre en refusant de les blâmer et en donnant des réponses vagues ou des fins de non-recevoir aux nouvelles plaintes de M. Suberbie.

Celui-ci ne se décourage pas, et, en dépit des obstacles qui lui sont opposés, signe, le 6 mai 1890, un troisième contrat avec le Premier Ministre. Il est stipulé que moyennant une prolongation des deux traités précédents, l'emprunt de 13 millions sera remboursé en dix semestrialités (versées en juin et décembre de 1891 à 1895), variant de 111 596 piastres 50 pour la première, à 464 391 piastres 50 pour la dernière.

Une des clauses du traité porte que toute la main-d'œuvre devra être malgache, que seuls les contremaîtres et surveillants pourront être européens. Le Premier Ministre s'engage de nouveau *formellement* à fournir le *nombre d'ouvriers nécessaire*.

Sur ces entrefaites meurt le gouverneur général du Bouéni. Son remplaçant, Ramasounbazal, arrive, concessionnaire lui-même d'une exploitation aurifère voisine de celle de Suberbie. C'est donc un concurrent qui est appelé à protéger notre compatriote.

Vers la même époque se fonde, sous la direction d'un ancien missionnaire anglais, Abraham Kingdon, un syndicat intitulé *The Madagascar Mercantile Development Syndicate limited* ou *Madagascar Queen's Concession limited*, ayant pour objet l'exploitation de terrains aurifères. Parmi les membres de l'association on retrouve Rajoel, Rasange, le secrétaire et le bras droit du Premier Ministre, et nombre d'officiers influents du palais. La participation de ces personnages à la nouvelle entreprise est prouvée surabondamment par leur correspondance même, tombée entre les mains d'un agent de M. Suberbie. La nouvelle société, protégée et défendue par Ramasounbazal, lance des prospectus et délivre des permis signés par Kingdon et cherche de l'or jusque sur le terrain de la concession française même. Les redevances sont, par homme, de cinq francs, pour le premier mois, et de trois grammes et quelques dixièmes d'or versés mensuellement, pour le reste du temps.

Les officiers hovas ne se gênent pas pour dire au peuple que la concession anglo-malgache est approuvée par le Premier Ministre et la Reine, et qu'en se conformant aux indications de Kingdon on sert les intérêts du gouvernement. Ainsi se trouve organisé officiellement le vol de l'or.

Un des résultats les plus clairs produits par l'attitude qu'ont prise les officiers indigènes est d'arrêter les travailleurs et d'amener les plus graves désordres sur le territoire exploité par M. Suberbie. C'est en 1891

qu'est assassiné sur la route de Majunga le docteur Béziat.

Le 7 octobre 1892, les engagements pris par M. Suberbie envers le Premier Ministre se trouvent modifiés par une nouvelle convention.

Au lieu des semestrialités précitées, M. Suberbie versera à Rainilaiarivony dix pour cent des produits de l'exploitation et dix pour cent du produit obtenu par les entrepreneurs qu'il lui plaira d'établir dans la concession : les versements auront lieu jusqu'à concurrence de la somme de deux millions six cent mille piastres, que M. Suberbie s'engage à parfaire le plus rapidement possible.

Une contre-lettre écrite par M. Suberbie à la suite d'une conversation avec le Premier Ministre spécifie que la convention dont il vient d'être parlé n'a été faite qu'à titre d'essai pour un an; au bout de ce délai, le Premier Ministre sera libre de reprendre l'exploitation en prenant M. Suberbie comme directeur, et en indemnisant ses commanditaires pour les dépenses qu'ils ont faites (deux millions neuf cent mille francs); ou bien une Société sera faite en commun sur des bases nouvelles.

Les modifications nécessaires apportées aux clauses du contrat primitif n'améliorent guère la situation. Les ouvriers se font de plus en plus rares. De mille quatre cents leur nombre est tombé à six cent cinquante, puis à quatre cents; à la fin de 1893, il n'atteint pas deux cents.

Les troubles augmentent, la sécurité n'existe plus

nulle part dans le Bouéni; le personnel blanc est réduit des deux tiers; à part certains postes où des agents français parviennent à se maintenir à force d'habileté, de courage et d'audace, mais en exposant chaque jour leur vie, le travail doit être concentré à Suberbieville. Encore n'y peut-on guère faire autre chose qu'étudier les filons et se préparer à un avenir meilleur. Devant l'état de choses actuel, dû au mauvais vouloir évident du Premier Ministre, il n'est resté à M. Suberbie qu'une mesure à prendre : déposer une demande d'indemnité, et élever sa plainte au-dessus du gouvernement malgache, s'adresser à la France.

De son côté Rainilaiarivony ne voulut pas rester en retard sur notre compatriote.

Ne faisant allusion qu'à une des conventions, et oubliant les engagements formels pris à plusieurs reprises relativement au recrutement et à la protection des ouvriers, muet sur le chapitre des encouragements ouverts donnés à nos ennemis, le Premier Ministre ose réclamer le paiement des semestrialités stipulées en 1890 (six millions huit cent mille francs, plus les intérêts de la somme à 6 p. 100); il ajoute que, si le versement n'est pas fait en juin, la concession sera considérée comme retirée, et les conventions regardées comme nulles.

Voilà où en est la question. A qui a voulu nous suivre dans l'exposé que nous venons de faire, il sera facile de voir de quel côté est le bon droit.

L'histoire de la concession de M. Suberbie, le récit de ses luttes continuelles pendant huit années, contre

des difficultés que beaucoup auraient pu juger insur montables, l'énergie et la ténacité qu'il a dû déployer malgré la mauvaise foi des autorités indigènes et l'hostilité de certains Européens, pour établir, attirer autour de lui plus de Français qu'il n'y en a à Tananarive, rester et travailler malgré tout, dans un pays où notre protectorat n'existe pas, où les recours sont impossibles, où les réclamations n'aboutissent pas, autant d'exemples consolants et réconfortants pour ceux qui, comme nous, ont foi en l'avenir colonial de la France.

La création même et la durée de Suberbieville donnent le démenti le plus formel aux gens qui, non contents de ne rien faire, cherchent à décourager les bonnes volontés, en refusant de nous reconnaître les qualités propres à la colonisation.

En partant de France, j'ai entendu dire à des personnages haut placés et instruits qu'on ne voyait à Madagascar que des résidences et point de colons. A ceux qui ont l'esprit assez étroit pour venir reprocher au gouvernement une dépense de 600 000 francs pour la résidence générale à Tanarive où la Reine et le Premier Ministre ont chacun un palais (je ne pense pas, et pour cause, qu'on ose faire allusion aux autres résidences), je conseillerais de suivre la côte depuis Fort-Dauphin jusqu'à Majunga en passant par le cap d'Ambre. Ils seraient étonnés, à quelques régions près, de rencontrer dans chaque port des commerçants français, ou des représentants de maisons françaises; de voir souvent entre les ports des cultivateurs fran-

çais ; de trouver nos produits, notre influence, notre action partout (de crainte de chicane, j'évite de parler de Diego-Suarez, que son régime met en dehors du protectorat de Madagascar).

Les sceptiques en matière coloniale devraient s'arrêter quelques jours à Majunga, au milieu de compatriotes aussi gais qu'aimables et confiants ; ils remonteraient ensuite pendant trois jours le Betsibouk sur la chaloupe à vapeur de M. Suberbie. A Suberbieville, ils seraient heureux, j'en suis sûr, de séjourner parmi une trentaine de Français et de Françaises : ils auraient plaisir à s'endormir en fredonnant des refrains parisiens, chantés le soir au piano, et à s'éveiller gaiement au sifflet de la locomotive. Quel ne serait pas leur étonnement en découvrant à Madagascar, dans une entreprise à laquelle toute subvention gouvernementale est étrangère, un Decauville, une usine à pilons; des turbines, auxquelles aboutissent un chenal de mille trois cents mètres creusé à mains d'hommes; des galeries souterraines de six cents mètres, taillées dans le quartz. S'il leur plaisait d'aller plus loin, ils trouveraient des postes français à deux ou trois jours de marche. S'ils n'étaient pas encore convaincus de l'existence du colon français, ils pourraient monter jusqu'à Tananarive, causer avec les commerçants, voir de tous côtés les essais de plantation tentés par chacun sur une plus ou moins vaste échelle, depuis les trois cents hectares de M. Rigault jusqu'aux plus modestes vallons de certains fonctionnaires. Les trois, je devrais dire depuis quelques semaines, les quatre sergents de

l'escorte qui, admirateurs de Madagascar, y sont restés une fois leur service terminé, les renseigneraient bien volontiers.

Si, enfin, ceux qui veulent à toutes forces nous empêcher de sortir de chez nous n'avaient pas encore reconnu l'inanité de leurs efforts négatifs, il leur resterait une dernière ressource : qu'ils ouvrent l'annuaire de Madagascar ; sur cinq cents et quelques colons, la grande majorité est composée de Français.

Ce n'est pas là seulement une preuve de notre énergie colonisatrice. Le grand nombre de Français résidant à Madagascar est, à mon avis, le témoignage le plus évident, le plus palpable, le plus indubitable de la grande richesse et de l'avenir de la contrée. Il faut assurément que l'île ait en elle quelque chose de singulièrement séduisant, exerce une attraction irrésistible, comparable au pouvoir d'un aimant, pour y garder aussi longtemps, malgré tous et malgré tout, des colons français.

II

Dans une lettre publiée par le journal *Madagascar*, M. Larrouy, répondant au gouverneur de la Réunion, lui écrivait :

« Malheureusement, si le sol et le climat de cette île (Madagascar) offrent des conditions aussi favorables à notre expansion coloniale, il n'en est pas de même de l'état politique, et il est de mon devoir de vous éclairer également sur ce point.

» Actuellement, j'estime que la sécurité des biens et, en quelques endroits, des vies des colons, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, n'est pas assurée d'une manière suffisante.

. . . .

» Le gouvernement malgache est actuellement saisi d'un grand nombre de réclamations, quelques-unes fort anciennes, émanant des Français et des

étrangers dont aucune, pour ainsi dire, n'a reçu satisfaction. »

Et le résident général conclut :

« Tant que la situation déplorable qui existe ici n'aura pas été complètement modifiée, l'émigration dans ce pays sera prématurée et l'administration, en la favorisant, assumera des responsabilités sur lesquelles il est de mon devoir de la renseigner. »

Je crois l'opinion émise par M. Larrouy absolument exacte.

Si j'admire, pour ma part, les colons de la première heure, si je respecte leur énergie et leur ténacité, je me reprocherais de pousser qui que ce soit à aller à Madagascar pour travailler — tant que la situation actuelle ne sera pas modifiée.

Quel est en effet, maintenant, l'état politique de Madagascar.

Nous y voyons un gouvernement qui n'en a que le nom et qui n'est, en réalité, que le syndicat de quelques familles réunies pour exploiter le plus grand nombre.

Des princes barbares, coupables encore de sacrifices humains et d'horreurs qu'il m'est impossible de décrire ici.

Une royauté reconnue maîtresse d'une île dont elle possède à peine la moitié.

Un peuple ne travaillant que juste assez pour vivre, sûr qu'il est d'avance de se voir dépouillé s'il arrive à mettre de l'argent de côté.

Une administration vendue à l'encan, se payant elle-même sur ses administrés.

Engendré par cet état de choses et né de la pourriture d'en haut comme les vers d'un cadavre, le socialisme malgache, qui n'ose pas s'attaquer encore au pouvoir, mais s'en prend à la propriété, variant de nom suivant la manière dont il procède : ici le vol, là le brigandage, ailleurs la piraterie.

Partout l'arbitraire, l'exaction, l'anarchie, et, à leur suite, l'insécurité.

Voilà le tableau, pour ce qui regarde les Malgaches.

Quant à nous, nos relations s'appuient sur un traité mal fait, boiteux, différemment interprété, ou même différemment écrit suivant la partie qui doit l'appliquer.

Et je ne fais ici allusion qu'au traité même, je préfère ne pas parler de cette triste contre-lettre explicative, arrachée à l'amiral Miot, on ne sait trop comment, invoquée sans cesse par le gouvernement du Premier Ministre et non reconnue par nos agents.

C'est en août 1890 que fut prononcé entre la France et l'Angleterre le mot : Protectorat, soigneusement écarté auparavant des traités.

Aussi la chose n'existe-t-elle que dans les livres bleus ou jaunes ou dans les archives des ministères : à Madagascar même, l'idée de protectorat est inconnue.

Et il eût mieux valu qu'il en fût de même dans les chancelleries européennes. Décidé qu'il était à ne pas agir, notre gouvernement eût pu épargner à la

France l'humiliation de jouer à Madagascar un rôle à la fois ridicule et honteux.

Étrangers aux relations extérieures de l'île, nous aurions eu le droit d'assister en toute indifférence à l'introduction continuelle des armes, et de laisser préparer à Tananarive la résistance aux Européens, sous la direction d'aventuriers anglais, comme M. Shervinton ou M. Parrett.

On en a jugé autrement : on a cru possible de faire, devant les nations européennes, l'affirmation d'une politique énergique, et de la suivre dans un pays non civilisé, sans avoir en main aucun moyen d'action ou de répression.

Pour défendre nos intérêts à Madagascar, on a nommé des agents, et l'on a laissé à leur talent ou à leur diplomatie le soin de convaincre des gens qui ne se rendent qu'aux arguments de la force. A quel résultat sont-ils arrivés ? A se voir obligés, d'un côté, de transmettre continuellement aux Hovas des réclamations qu'ils sont sûrs d'avance de voir compter pour nulles, et de l'autre, d'écrire par chaque courrier aux ministres l'aveu de leur impuissance.

Cette impuissance, Rainilaiarivony la connaît bien : il est tenu soigneusement au courant de ce qui se passe chez nous par ses secrétaires et quelques Anglais. Aussi ne met-il plus la moindre pudeur à refuser la justice à nos compatriotes, à laisser sciemment les vols impunis, les créances impayées par des débiteurs solvables, à signer des contrats dont il a l'intention bien arrêtée de ne pas respecter les clauses.

Je voudrais citer quelques exemples des dénis de justice dont sont victimes les colons de Madagascar. Je n'aurais que l'embarras du choix. L'histoire de M. Suberbie a dû suffire à instruire le lecteur. Deux faits qui m'ont été racontés à Tananarive contribueront à l'édifier, cependant, sur la manière dont est rendue la justice à Madagascar ; du petit il pourra conclure au grand.

M. Delharbe s'aperçoit qu'un vol d'argenterie a été commis chez lui. Il se plaint au juge. Celui-ci demande quelques échantillons de cuillers pour pouvoir reconnaître celles qui ont disparu. L'instruction qui est censée être faite n'aboutit pas. Mais c'est en vain que M. Delharbe réclame les cuillers prêtées. Elles ne lui sont pas plus rendues que celles volées.

Dans un port de la côte, la maison Rebut et Sarrant est volée de cinquante tonneaux de riz par le petit gouverneur de la localité et son entourage. Sur une plainte de l'employé de la maison, le gouverneur du district exige qu'on lui rende les marchandises ou leur valeur en argent. Vingt-cinq piastres sont versées à la maison Rebut ; le gouverneur met le reste dans sa poche (environ 1 400 francs).

Devant notre inertie, l'audace du gouvernement malgache va en augmentant : il se croit tout permis avec des gens « qui aboient toujours et ne mordent jamais », comme dit de nous le Premier Ministre.

Aux injustices succèdent les insultes ; à celles-ci, les coups ou les meurtres. On n'en est plus à compter les tentatives d'assassinat ou d'empoisonnement diri-

gées contre des Français ; il faudrait des pages entières pour les rapporter. Elles sont devenues si fréquentes qu'on n'y attache pas d'importance ; on note à peine celles qui sont suivies d'effet.

Quelques jours avant notre arrivée, c'était le drapeau français qui était insulté dans la personne d'un soldat de l'escorte. Un neveu de la reine, une sorte de souteneur, le prince Rakatomine, le faisait rouer de coups dans la rue par un aide de camp, sans le moindre motif. Quelques jours après, la reine partait à la campagne, emmenant avec elle « son neveu bien-aimé que, disait-elle, les Français avaient voulu tuer ».

Le soldat s'en est tiré ; il n'en avait pas été de même de notre infortuné compatriote le capitaine Muller, envoyé en mission par le gouvernement français, et assassiné par des bandits avec la connivence d'un gouverneur qui n'a pas même été destitué. Cet assassinat et d'autres paraissent avoir passé inaperçus en France. On serait tenté de se demander si la vie d'un de nos officiers a moins de valeur à Madagascar qu'ailleurs, et si certaines contrées, à l'exclusion de celle-là, ont le privilège de rendre précieux le sang de nos compatriotes.

Les Français de la grande île s'étaient imaginé que la mort de Muller mettrait le feu aux poudres ; ils se trompaient étrangement, rien ne fut *sérieusement* demandé au gouvernement malgache, rien obtenu. Rien ne fut changé à Madagascar, il n'y eut qu'un Français de moins.

Nos ministres sont parfaitement renseignés, il importe qu'ils disent toute la vérité au Parlement ; qu'ils ne fassent pas comme certain d'entre eux qui récemment feignait d'ignorer les nouvelles ou annonçait à la Chambre l'établissement à Fort-Dauphin d'un agent qui n'avait pas même quitté la France, et qui, quelques mois après, n'était pas encore arrivé à Madagascar. Il faut qu'en France on connaisse bien la situation, qu'on sache où nous ont conduits les piétinements sur place auxquels faisait déjà allusion M. de Mun, il y a dix ans.

Maintenant, en 1894, nous en sommes à bien peu de chose près au même point qu'il y a deux cent cinquante ans.

Or, en matière de colonisation, ne pas avancer, c'est reculer.

La question de Madagascar est pourtant venue plusieurs fois devant le Parlement. Des expéditions ont été menées contre l'île. On sait à quel traité elles ont abouti.

Notre grande erreur a consisté à ne faire les choses qu'à moitié et à nous y mal prendre. C'était une faute de s'attaquer exclusivement aux ports. Des gens médiocrement informés avaient conclu, dans leur rapport, à la nécessité d'un blocus. Or il suffit de connaître un tant soit peu Madagascar pour s'apercevoir bien vite de ce qu'a d'absurde l'idée de blocus. En admettant même que nous puissions bloquer effectivement une île qui a mille cinq cents lieues de côtes, nous n'affamerons pas les Malgaches. Ils tirent tout

ce qui est nécessaire à leur existence du plateau central, et ne prennent presque rien au dehors. Pour eux, le littoral n'est qu'une colonie; loin de les gêner, c'est nous-mêmes qui, comme l'a fait remarquer monseigneur Freppel, nous trouvions bloqués dans les ports que nous croyions bloquer.

Nous avons commis une seconde faute en prenant au sérieux le gouvernement malgache, c'est-à-dire une réunion de gens faux, de mauvaise foi, et dont la parole n'a de valeur que lorsqu'elle est dominée par la voix du canon.

Entre eux et nous, encore, avons-nous jugé nécessaire d'accepter un intermédiaire anglais. Un aventurier, appelé Willoughby, a joué ici, de notre gré, le rôle des Campbell et des Macartney en Chine. Un ministre qui distribuait facilement la Légion d'honneur aux étrangers, M. de Freycinet, a même été jusqu'à signer en faveur de Willoughby un décret de décoration pour les services qu'il nous avait rendus. Il est vrai que M. Le Myre de Vilers refusa avec raison de lui remettre la croix.

Que pouvait-on d'ailleurs attendre de cet homme néfaste qui nous avait fait perdre l'Égypte ? qu'il restât à Madagascar fidèle à la politique anglophile qu'il avait suivie ailleurs.

Longtemps encore notre politique coloniale s'est ressentie de l'attitude effacée prise auparavant vis-à-vis de l'Angleterre. Quiconque pourrait consulter les dossiers du quai d'Orsay serait étonné de voir, après la convention du 5 août 1890, notre rivale

mieux connaître nos droits que nos gouvernants. Alors que ceux-ci ne croyaient nécessaire qu'à Tananarive, l'entremise de nos résidents entre les agents anglais et le gouvernement malgache, l'Angleterre qui, ayant reconnu notre protectorat, jugeait nos droits les mêmes partout, envoyait à *tous ses agents*, même à ceux de la côte, l'ordre de s'adresser aux résidents français pour les affaires qu'ils auraient à traiter avec les fonctionnaires hovas.

Des demi-mesures ne pouvaient donner que des demi-résultats. Une action mal préparée ne pouvait que mal aboutir.

Depuis le traité de 1885, notre politique n'a subi que des échecs à Madagascar ; nous n'avons rien obtenu. On a changé les résidents, le terrain restait le même. Des hommes différents se succédaient avec les mêmes instructions et les mêmes moyens. Tous aboutissaient au même résultat. En Rainilaiarivony ils trouvaient à leur arrivée un personnage aimable qui ne ménageait pas les promesses. C'était charmant. Mais lorsqu'il s'agissait de tenir, c'était un tout autre homme. Fort de notre impuissance, le Premier Ministre inventait des maladies diplomatiques pour suspendre ses rapports avec nos agents, ou répondait plus simplement à leur réclamation par une fin de non-recevoir.

A son égard, tous les systèmes ont été essayés, et on peut dire, usés, sauf le bon. En vain a-t-on employé la douceur, en vain s'est-on servi de la menace, en vain a-t-on feint de brusques départs ;

rien n'avait de prise sur celui que renseignaient si bien les Anglais, c'était toujours au même mur d'airain qu'on se heurtait.

Toutes les tentatives pacifiques ont été aujourd'hui faites. Des fautes nombreuses ont été commises : mettons-les sur le compte de l'expérience à tenter. Nous sommes maintenant, je crois, suffisamment instruits. Il faut payer les pots cassés, et avant de nous poser en protecteurs, commencer, comme l'a si justement écrit M. Martineau, par nous protéger.

Un ministre anglais encore en vie disait à un de nos ambassadeurs :

« Je ne sache pas qu'on établisse un protectorat sur un pays de nègres autrement qu'à coups de canons. »

La vraie solution, la seule qui puisse aboutir, la seule qui convienne à notre dignité, la voilà : il faut du canon.

Nous sommes instruits par les fautes du passé. Profitons-en.

Plus de blocus inutile, mais une marche rapide directe, sur Tananarive. La chose a été étudiée, le plan est prêt. Il ne m'appartient pas d'entrer ici dans des considérations d'ordre purement militaire. Qu'il me suffise de dire que, de l'avis général, le corps expéditionnaire doit comprendre une douzaine de mille hommes ; que, par la route de Majunga (nous l'avons parcourue), la montée est facile ; que les troupes rencontreront moins de difficultés matérielles que beaucoup de gens ne se l'imaginent en France.

Il serait imprudent et malavisé, au début d'une

campagne, de mépriser ses ennemis, ici comme ailleurs. Néanmoins, je ne crois pas que les Hovas opposent à nos troupes une résistance sérieuse. Il ne faudrait pas juger de ce qui nous attend dans l'avenir par l'affaire de Farafat. Le prétendu échec que nous y aurions subi n'existe que dans l'imagination de certains politiciens; il vaut, d'ailleurs, mieux ne pas réveiller le souvenir de cet épisode dans lequel la part des responsabilités n'a pas encore été suffisamment établie.

L'effectif sur lequel pourrait compter le gouvernement malgache comprendrait quarante-cinq mille Hovas et quinze mille hommes de contingent étranger (Betsiléos, Antankars, etc.), ceux-ci plus mauvais soldats que les Hovas.

L'armement se composerait de vingt mille fusils se chargeant par la culasse, huit à neuf mille fusils à pierre et environ quatre-vingts canons, parmi lesquels un Armstrong se chargeant par la culasse, dix mitrailleuses anglaises, trente Garners, douze canons revolvers et vingt-quatre pièces diverses se chargeant par la culasse.

En outre, dix mille nouveaux fusils se chargeant par la culasse seraient arrivés récemment et on attendrait douze canons de gros calibre commandés à M. Shervinton. Ce dernier, actuellement absent de Madagascar, ramènerait avec lui à son retour une vingtaine d'Anglais pour diriger des travaux de fortification.

Tels sont en résumé les renseignements que j'ai pu

recueillir sur l'armée des Malgaches. On voit que leur gouvernement se prépare à la guerre, et c'est en difficultés nouvelles, c'est-à-dire en hommes et en argent, que nous devrons payer le temps perdu à prendre une décision.

Il est bon d'ajouter que, sur les fusils mentionnés ci-dessus, un certain nombre est destiné à éclater. C'est du moins ce qui s'est passé pendant les feux de salve tirés aux funérailles de la précédente reine. Beaucoup des armes employées alors sont hors d'état.

Dans les troupes mêmes, de nombreuses défections se produiront. Les désertions seront fréquentes, les marches difficiles, les services de l'intendance et du ravitaillement étant fort mal connus des Hovas. Je n'en veux pour preuve que la manière dont ont été conduites les expéditions contre les Sakalaves et les Bares, et les résultats qu'elles ont donnés.

L'effectif même de l'armée me semble exagéré, du moins si j'en juge par ce que j'ai vu en route.

Sur les 2 000 soldats, par exemple, partis l'année dernière pour le fort de Manotanana, près de Suberbieville, 1 200 sont arrivés. Actuellement, il ne reste de cette troupe que 50 hommes, dont 30 à peine sont en état de porter un fusil. Il y a quelques mois, une alerte s'étant produite la nuit, à la suite de coups de fusils tirés par des villageois sur des sangliers, les officiers n'osèrent pas réunir leurs hommes, de crainte de paraître ridicules en se présentant devant le gouverneur avec un trop faible contingent.

A Majunga, la garnison, d'une cinquantaine d'hommes, s'étant mobilisée pour châtier des Fahvales, revint après quelques jours avec un prisonnier : c'était un pacifique travailleur, sujet français, rencontré sur la route. Ce fut tout le résultat obtenu par l'expédition.

Les quelques renseignements militaires que je viens d'exposer sont connus en France, aux ministères de la guerre et de la marine. Assurément les contingents que nous pourrons trouver devant nous à Madagascar ne ressemblent guère, même de loin, aux réguliers chinois qu'il faut combattre à la frontière du Tonkin.

Les officiers compétents qui ont étudié la question sont tombés d'accord sur un même plan ; ils ont montré la marche à suivre, une action vive et d'ensemble possible avec des forces suffisantes. A combien évaluer les frais d'une expédition ? Il est bien difficile de se prononcer là-dessus d'ores et déjà. De l'avis de la plupart des Français qui ont étudié la chose et à qui nous en avons entendu parler, la somme de cent millions, qui est l'estimation des pessimistes, serait exagérée. Quoi qu'il en soit, au point de vue même de la dépense, il est nécessaire d'éviter le danger des petits paquets. Les frais paraissent moindres au détail, la note à payer est beaucoup plus considérable au total.

Les écueils auxquels on pourrait se heurter sont prévus. Pour rendre l'unité et la rapidité d'action possibles, il faut faire, durant la saison des pluies, des préparatifs suffisant à l'approvisionnement et à l'aménagement des troupes et leur transport rapide hors de

la zone fiévreuse. L'occupation de certains points des côtes, l'entente avec des indigènes insoumis aux Hovas sont nécessaires.

Cela fait et les soldats amenés sur le terrain, un piège peut nous être tendu, contre lequel nous devons nous tenir en garde. Il est possible que le gouvernement malgache, nous voyant prêts à nous mettre en marche, nous offre aussitôt de traiter dans des conditions qui, au premier abord, paraîtraient avantageuses. Défions-nous des belles paroles. Ne nous laissons pas prendre à des propositions qui ne sauraient séduire que des diplomates peu au courant de la tactique et des habitudes des Hovas. Un traité avec le gouvernement malgache n'aura de valeur que s'il est conclu au son du canon, scellé à la baïonnette, signé dans le palais de la reine, à Tananarive, à l'ombre du drapeau tricolore, garanti jusqu'à son exécution par la présence dans la capitale de quelques milliers de nos soldats. Sans la force, il ne faut attendre des Hovas ni droit, ni justice, ni foi.

III

En somme, actuellement, la question malgache ne peut avoir pour nous que deux solutions : ou l'abandon absolu par la France d'une île sur laquelle elle a établi et maintenu depuis deux siècles et demi ses droits, au milieu même de ses plus grands malheurs ; ou la guerre.

A ceux qui pensent que la colonisation se fait au nom de l'humanité pour répandre la civilisation, je dirai que nous avons un beau rôle à jouer, en créant, non une colonie de fonctionnaires, mais un protectorat sage, semblable à celui de la Tunisie. En donnant à un peuple intelligent un contrôle, en assurant chez lui la sécurité, en remplaçant l'arbitraire par la justice et l'anarchie par l'ordre, nous lui permettrons de travailler, de gagner de l'argent et d'en économiser, de

développer son commerce, d'exporter ses produits et d'acheter les nôtres. En un mot, nous saurons nous faire estimer et aimer en faisant œuvre de nation vraiment supérieure.

Quant à ceux pour qui le vrai but des colonies est d'enrichir la métropole, par l'ouverture d'un libre champ aux efforts de compatriotes hardis, tenaces, intelligents, je montrerai en Madagascar un pays plus grand que la France, sans frontières politiques, c'est-à-dire sans voisins; d'immenses espaces libres offerts au travail des nouveaux arrivants; un sol fertile, lorsqu'il est remué, donnant, outre les productions de la patrie, les plus riches productions des Tropiques; un sous-sol où les métaux précieux abondent; un climat sain et tempéré; enfin un peuple sans passé, capable plus que tout autre de se façonner au moule de notre civilisation et de seconder les efforts de nos pionniers.

Dans son livre : *Annamites et Extrême-Occidentaux*, M. le général Frey, qui connaît bien nos possessions lointaines, s'exprime ainsi sur les expéditions coloniales :

« S'il convient d'encourager et d'aider de tous nos efforts les entreprises privées individuelles ou collectives : explorations, établissements de comptoirs, etc., sur toutes les parties du globe où la science et l'initiative commerciale cherchent un aliment à leur activité, il importe de n'engager l'action politique et les finances de l'État, que là où celles-ci doivent être profitables à l'intérêt national et non point servir seulement des intérêts particuliers au détriment de la

fortune publique ; en un mot, il y a lieu de subordonner les sacrifices en hommes et en argent que l'on s'impose à l'importance des résultats généraux à retirer. »

Les résultats que nous pouvons attendre d'un protectorat sérieux à Madagascar justifient-ils une expédition ? En un mot, Madagascar, vaut-il une guerre? Oui, je le crois.

Ce que le génie d'un ministre de la monarchie, Richelieu, avait deviné il y a deux cent cinquante ans, s'est trouvé confirmé par les renseignements nombreux des voyageurs français qui se sont succédé à Madagascar et par l'expérience des colons. La graine a été semée au XVIIe siècle, il est temps de cueillir le fruit.

Lorsque de hardis conquérants s'emparaient du Canada, de ces quelques « arpents de neige » que méprisaient beaucoup de leurs contemporains, et des plus intelligents, la possession d'outre-Océan était baptisée du nom de Nouvelle-France. En dépit des critiques, quelques colons avaient alors foi dans l'avenir de la contrée.

Rien ne sert de récriminer sur les fautes du passé. C'est l'œuvre des historiens, non des colons ; le devoir de ceux-ci est de ne plus retomber dans les mêmes erreurs. Une nouvelle France nous est maintenant offerte dans l'océan Indien. Nous avons gardé malgré tout le droit de la prendre; prenons-la. Qu'un homme ait le courage d'affronter le nom de *Malgache*. L'histoire lui en saura gré.

D'autres nations obtiendraient peut-être à Madagascar un résultat plus rapide que nous; peut-être en

feraient-elles plus vite une colonie prospère. Retirons-nous devant elles : dans trente ans nous regretterons amèrement la faute, — je dirais : la trahison commise; — nous n'aurons pas assez d'injures à adresser à la mémoire de ceux qui, de gaieté de cœur, auront laissé les autres prendre la place qui était la nôtre.

Notre patrimoine colonial est quelque chose de nous-mêmes ; nous devons le transmettre intact à nos descendants ; toutes les parties de notre empire d'outre-mer doivent nous être sacrées, comme un legs du passé, comme une réserve pour l'avenir. Ce qui était vrai en 1884, venant de la bouche de Jules Ferry, l'est encore en 1894.

Il y a chez nous des gens pour qui la colonisation est une des marques de vitalité, de force et de richesse d'une nation. Ceux-là voient, comme M. Thiers, dans la colonisation, un des remèdes, peut-être le plus sûr, de la crise sociale que nous traversons. Ils ont foi en la puissance colonisatrice de notre pays. L'histoire saura un jour leur donner raison.

Ce n'est plus à eux seuls que je m'adresserai ici, mais à tous les Français ; aux incrédules comme aux convaincus, je dirai en terminant, et cet argument en faveur d'une expédition doit suffire, qu'il y va de la dignité de notre patrie de faire reconnaître par un peuple barbare des droits qu'elle a affirmés tant de fois et depuis si longtemps à la face du monde entier.

Baïonnettes, sortez du fourreau ; grondez, canons ; sonnez, fanfares et clairons !

L'honneur de la France est en jeu.



RECHERCHES PHILOLOGIQUES

DANS LE YUNNAN

RECHERCHES PHILOLOGIQUES

DANS LE YUNNAN

M. Henri Cordier, professeur à l'École des langues orientales vivantes, donne communication de la lettre suivante adressée de Ta-li-fou, le 2 juin 1895, par le prince Henri d'Orléans, qui lui fait part du résultat de ses recherches :

Pendant un bon mois de suite, puis par intervalles, nous avons eu la chance de voyager parmi les populations non chinoises. L'étude de celles-ci m'intéresse au plus haut point, et j'espère pouvoir la continuer au nord de Ta-li. Croire qu'il est possible d'arriver en si peu de temps à faire parmi elles une classification serait présomptueux de ma part. Mieux que personne vous savez combien d'encre et de papier ont été usés à propos de ces races indigènes. J'espère néan-

moins pouvoir rapporter des notes qui vous intéresseront vous et l'École des Langues orientales. Chez chaque peuplade, je me suis attaché à faire une série de portraits de face et de profil. J'ai tenu en outre à prendre des vocabulaires. Il est difficile de séparer les mots propres des préfixes et suffixes qui les entourent, ou de dégager de certaines circonlocutions l'idée dont on demande le sens. Pourtant, en prenant chez chacune, en divers points, plusieurs vocabulaires, je pense arriver à définir un certain nombre de mots dont je connaîtrai le sens. A mon retour, en les comparant avec ceux qui ont été rapportés par Garnier, Bourne, Baber, Hosie, ceux qui m'ont été communiqués à Mong-tsé, et ceux que j'avais pris sur la frontière du Tonkin à mon dernier voyage, peut-être pourrai-je les ranger en plusieurs familles.

J'ai eu la chance, chez les Lolos, de pouvoir mettre la main sur un bon nombre de manuscrits, ce qui n'a pas été sans difficulté. L'interprète que nous avions au commencement, orgueilleux comme ses congénères, se refusait à admettre qu'il y eût en Chine d'autre écriture que les caractères chinois. Ce n'est qu'après avoir passé dans plusieurs villages lolos que j'ai pu voir un de ces manuscrits. Le propriétaire ne voulait pas le céder et il fallut de longs pourparlers pour le décider à s'en défaire, moyennant finance. Le premier obtenu, les autres sont venus plus facilement. Plusieurs sont ornés de dessins. Il ne suffisait pas d'avoir des manuscrits ; il fallait les traduire. Auprès d'un chef lolo chez qui nous avons couché, et à qui je

dois des renseignements fort curieux, j'ai trouvé un Chinois parlant et écrivant la langue. Il a consenti à recopier une partie de manuscrit, plaçant les caractères chinois en regard. Dans cette région, les actes de propriété sont écrits, tantôt en chinois, tantôt en lolo; l'écriture lolote y est donc encore en usage. Enfin à Ssemao, j'ai fait venir un Lolo des environs qui m'a apporté un manuscrit. Pendant une soirée, je me suis occupé à écrire en français, en face des caractères, les sons tels qu'il les prononçait. Mais lorsque il s'est agi de la traduction, mon interlocuteur m'a répondu que le manuscrit était vieux, qu'il pouvait le lire, mais qu'il ne le comprenait pas. J'ai alors obtenu qu'il écrivît une centaine de mots lolos dont il connaissait l'orthographe, et, au fur à mesure, un jeune lettré, à qui je venais de donner une médecine, écrivait en chinois, sous la dictée de mon Lolo, le sens du mot en question. Il me semble reconnaître, à un coup d'œil jeté rapidement sur ces caractères, que, tandis que beaucoup d'entre eux sont identiques à ceux que m'a donnés le Père Vial dans sa brochure, quelques-uns sont différents.

J'ai eu d'autant plus de plaisir à obtenir ces traductions, si courtes qu'elles soient, que M. Guérin, faisant les fonctions de consul à Mong-tsé, m'a dit n'avoir pu trouver, en dépit des récompenses énormes promises, quelqu'un capable de comprendre une ligne d'un manuscrit lolo en sa possession. Pour obtenir la moindre chose des Lolos, il faut pénétrer chez eux, dans leur montagne. J'ajouterai, pour en finir avec ce peu-

ple intéressant, un détail déjà connu, à savoir que le nom de Lolo est une dénomination chinoise, et que ceux que j'ai rencontrés s'intitulent Nisous. La plupart disent être venus, il y a quelques centaines d'années, des environs de Nanking.

Les Han-Nis que j'ai interrogés (et nous en avons vu beaucoup) m'affirment n'avoir que deux caractères pour désigner les chiffres 100 et 200. Les premiers nombres sont indiqués par des barres horizontales. Cette race est sinon aborigène, du moins — de l'avis de tous les autres — établie depuis une très haute antiquité, dans le Yunnan. Son nom propre est Han. Tandis que les Han-Nis, Hatous, Lolos, Lochais ont, par suite de rapports communs, de fusion, ou d'autres motifs, des mots semblables dans leurs idiomes, le dialecte yao se sépare nettement de tous les autres. Dans aucun de ceux que j'ai ici sous la main, je ne trouve de rapports avec le leur.

Sont également à part les parlers sha-jen et miao-tze que M. Marc a bien voulu me communiquer à Mong-tsé. J'ai regretté de n'avoir pas rencontré de Miao-tzé sur notre route. On m'a bien dit qu'ils avaient une écriture à eux, probablement identique à celle qu'a publiée M. Devéria. J'aurais été heureux de pouvoir vérifier le fait.

Des Pa-ïs, j'ai pu avoir quelques manuscrits, ne différant guère, je le pense, des Laotiens. Pourtant, tous les indigènes auxquels je me suis adressé, lisant et écrivant le pa-ïs, ont été unanimes à me déclarer ne pouvoir comprendre un de mes recueils, qui,

selon eux, serait une œuvre fort ancienne, due à des prêtres. Serait-ce une écriture voisine du pâli? je ne sais.

Tels sont, en deux mots, les résultats des études ethnographiques qu'il m'a été donné de faire. Ce sont des matériaux que j'espère pouvoir compléter chez les Minchias, les Léossous, les Lou-tzi, les Lama-jen et qui pourront peut-être en France, avec vos bons conseils, me servir de base à un travail sur les races non chinoises au Yunnan.

Je renvoie d'ici les manuscrits (vingt-deux lolos et six pa-ïs), avec mes collections. Je vous les ferai remettre pour l'École des Langues orientales à qui je suis heureux de les donner.

[M. H. Cordier ajoute que déjà, le 9 mars 1893, le prince Henri d'Orléans avait fait don à l'École des langues orientales de sept manuscrits achetés par lui au cours de ses explorations : ces manuscrits dont quelques-uns provenaient d'une pagode de Luang-Prabang, sont presque tous d'origine *thai* et écrits sur des feuilles de latanier; deux d'entre eux sont sur papier; l'un deux est un manuscrit *yao* transcrit en chinois.

Déjà, à la suite d'un voyage de M. Pavie et de ses compagnons, les collections de l'École des langues orientales s'étaient enrichies, par suite de dons et d'acquisitions, de onze manuscrits *lolo*, *yao*, etc.

Le prince Henri d'Orléans fit un nouveau don de trois manuscrits « muong » de la Rivière Noire, sur papier.

L'École de la rue de Lille compte donc aujourd'hui quarante-neuf de ces manuscrits ; c'est le fonds le plus riche pour ceux qui s'occupent de l'étude comparée des langues de la presqu'île indo-chinoise.]



LE THÉATRE D'OHOSAKA

LE THÉATRE D'OHOSAKA

En parcourant le champ de foire d'Ohosaka, au sortir des baraques des lutteurs, nous arrivons enfin devant le théâtre. J'étais désireux de le voir, ce théâtre d'Ohosaka, particulièrement célèbre, cité, dans tous les ouvrages, comme un des meilleurs du Japon.

Il doit son importance à l'importance même de la ville, troisième *Fou* du Japon, la ville du plaisir plutôt que Kioto. Les grands dignitaires de la cour de Tokio croiraient se rabaisser en allant au théâtre dans la ville où siège le gouvernement ; les ministres étrangers sont obligés de suivre cet exemple. Mais ce qui est défendu à Tokio est permis à Ohosaka ; chacun en profite.

Le *sibaï*, ou théâtre japonais, date du XIVe siècle. Une femme, Oko-Kouni-Kabouki, avec l'aide du prince Navoya, recruta une troupe, à la tête de laquelle elle se rendit à Kioto. Là, sur une estrade en plein air,

elle déclama des vers. Depuis, les spectacles s'appelèrent *sibaï* (être assis sur le gazon).

*
* *

Le théâtre actuel, à Ohosaka, ne se distingue des autres baraques en bois de la foire que par les affiches qui surmontent la porte. C'est une série de tableaux peints en couleurs claires représentant des scènes pathétiques ; comme on joue plusieurs mois de suite la même pièce, on ne renouvelle que rarement les affiches. A la porte, un caissier est accroupi sur une sorte de comptoir en bois et délivre les billets qu'on remet lorsqu'on est entré : ce sont de petites planchettes graisseuses, recouvertes de quelques caractères. Le monde élégant, les gens de loges, entrent sans payer ; mais lorsqu'ils sont installés, on vient leur présenter une note assez élevée.

On pénètre d'abord dans une sorte d'antichambre, où les spectateurs déposent leur *ghétas* et leurs sandales. Je ne sais trop comment ils les reconnaissent à la sortie. Je crois, d'ailleurs, que le titre de propriété leur est indifférent ; pour eux, l'essentiel est qu'ils soient chaussés. La foule entre de plain-pied dans la salle. Nous montons un petit escalier conduisant aux loges.

La salle est ainsi disposée : tout le bas est occupé par un immense parterre formé de *tatamis*, que séparent de petites planchettes. Sur la gauche, une passerelle en bois la traverse dans toute sa longueur.

servant aussi bien aux spectateurs qu'aux acteurs ; c'est un prolongement de la scène. Les acteurs suivent parfois ce chemin, surtout lorsqu'ils ont quelque communication à faire au public avant d'entrer en scène. Des deux côtés de ce parterre sont disposées des espèces de baignoires ouvertes. Au premier étage, sur les côtés, un promenoir est divisé en loges par des planchettes. Il forme au fond une sorte de paradis bon marché. Il y fait très chaud, et les spectateurs sont aux trois quarts, si ce n'est entièrement, déshabillés.

Je suis accroupi dans une de ces loges, sur un tatamis, et je contemple la salle à loisir. Ce spectacle est peut-être plus amusant que celui de la pièce. Les Japonais sont très friands de théâtre ; ils y viennent de grand matin, et une pièce dure au moins six à sept heures. Une famille loue un tatamis et y reste la journée. Nous avons ici un vrai tableau de la vie japonaise. Des spectateurs se passent le *tchibatchi* (pot à tabac) de l'un à l'autre; les filles versent le thé dans de petites tasses. A côté, on prend un repas, et tous les convives engloutissent à qui mieux mieux des bols de riz ; c'est à qui fera pénétrer les portions les plus énormes dans sa bouche, à l'aide de deux bâtons. Ils poussent, ils poussent toujours ; des poignées de riz finissent par s'engouffrer, et nous nous demandons avec inquiétude quand ce manège cessera. Les éventails s'agitent continuellement. Durant les entr'actes, on se rend de petites visites ; on se promène d'un tatamis à l'autre, tout le monde se connaît, se parle : c'est une vraie fête de famille. Dans les loges, les *mousmés*

croquent les galettes aux petits pois que les jeunes gens leur apportent.

Quoique remuants pendant les entr'actes, ils ont tous la même attention durant la pièce. Les enfants eux-mêmes semblent tenir à honneur de ne pas troubler la représentation. Il faut que les Japonais soient vraiment fanatiques du théâtre pour rester là des heures, accroupis, sans se fatiguer du spectacle, ni de leur incommode posture. Le public suit la pièce avec intelligence, sait applaudir aux scènes intéressantes ou rire des calembours dont la conversation des acteurs est émaillée. On ne siffle pas le traître comme en Angleterre : on crie après le maladroit. « *Verai !* » ou « *Tazai* » (l'est ou l'ouest) retentissent de tous côtés. On se soucie peu du triomphe de la vertu. La foule admire l'homme habile, qu'il soit honnête ou voleur. Certains acteurs soulèvent aussi l'enthousiasme des spectateurs ; pour les favoris, c'est de l'engouement. Tel est le cas du grand Danziero, le *Talma* japonais.

A l'instar de notre public, le Japonais marque très bien son mécontentement dans les entr'actes ; s'ils sont trop longs, il fait entendre des claquements de mains répétés..., desquels d'ailleurs on ne tient guère plus compte que de notre air : *Les lampions*.

*
* *

La scène est placée comme chez nous. Le rideau, au lieu d'être levé, est tiré de droite à gauche. La plus grande partie du plancher de la scène forme un cercle

pouvant être tourné entièrement ; ce procédé, usité chez les Anciens, permet de produire un grand nombre de tableaux dans le même acte. Pendant que certains décors sont employés, on prépare les suivants par derrière ; on les rajuste habilement avec le cadre de la scène.

La pièce, durant toute la journée, se joue la plus grande partie du temps à la lumière du soleil. Le soir, on allume des lampes suspendues devant la scène. On produit artificiellement la nuit en tirant des cloisons sur les fenêtres des galeries du haut ; ce n'est qu'une obscurité fictive.

Dans une loge dorée et grillée, placée à droite contre la scène, se tient l'orchestre. Les *tamicens* y dominent. Ce n'est pas, d'ailleurs, une harmonie désagréable à entendre. La musique joue au commencement des actes, pendant les changements de décors et à certains moments pathétiques. Parfois elle entre pour ainsi dire dans la pièce. A d'autres moments, tandis qu'un acteur rentre en scène, un enfant, placé dans les coulisses ou dans cette loge, parle pour lui. L'effet est curieux, puisqu'il faut attribuer à un personnage des paroles qu'on entend venir du côté opposé. Dans certains théâtres, un homme est assis à droite de la scène devant une sorte de pupitre, sur lequel il frappe avec deux planchettes. Le rôle de ce personnage, qui fait songer aux chœurs antiques, est de signaler les scènes pathétiques : mais comme, à son avis, presque toutes doivent frapper le public, il ne cesse de redoubler de coups et produit ainsi un vacarme assourdissant

et agaçant. A Ohosaka, on a heureusement supprimé ce batteur.

*
* *

Un règlement ancien, passé en coutume, défend de mêler les deux sexes dans les mêmes troupes. Elles sont presque toujours composées d'hommes ; celles de femmes sont rares. Les hommes jouent d'ailleurs parfaitement les rôles de femmes : avec leurs manières efféminées et leurs gestes enfantins, les Japonais y sont bien préparés. Hommes ou femmes, les acteurs ont, à notre point de vue, un premier défaut : ils semblent très impersonnels. Ils ont tous la même figure, le même nez busqué, les sourcils accentués relevés en l'air, le dessus de la tête rasé, ne conservant qu'une mèche, qui s'avance en cornet sur le front chez les hommes ; elle est placée dans un petit étui de laque, rejeté en arrière, chez la femme. On croit voir toujours le même acteur. Il est vrai qu'un Japonais, venu à Paris, faisait la même remarque et demandait comment nous pouvions nous reconnaître entre nous, puisque nous avions tous la même tête. Pour la voix du moins, l'impersonnalité est complète. Toutes les syllabes sont saccadées ; de temps à autre, le ton s'élève subitement pour retomber aussitôt, produisant une discordance désagréable. Les artistes chargés des rôles de femmes semblent devoir exagérer les intonations. Les acteurs ont toujours l'air d'être en colère, et l'on sent trop la convention. Cette voix est d'ailleurs de règle sur la scène ; on l'appelle *Fouci*.

*
* *

On regarde les artistes de théâtre comme appartenant à une classe impure, telle que celle des *hinin* ou des *gettas*, qui touchent les cadavres. Une famille est pourtant exceptée de ce mépris, c'est celle de Danziero. Elle doit la considération dont elle jouit au talent de son chef, il y a plusieurs siècles. Les Danziero jouent à Tokio et sont célèbres.

Le jeu des acteurs est assez naturel. On peut leur reprocher cependant de pousser trop loin le souci de la réalité ; mais le public leur en sait gré.

Leur langage n'est pas le japonais vulgaire. C'est une langue très pure, le *yamato*, qu'on retrouve à la cour des empereurs ou dans les quartiers de prostitution.

Un des traits propres au théâtre japonais est l'introduction de ce personnage que Bousquet appelle si justement : l'*Ombre*. Valets de théâtre, habillés d'un vêtement collant, sombre, la tête couverte d'un capuchon, ils circulent silencieusement sur la scène, chargés des accessoires, arrangeant le *kimono* de tel personnage, glissant un petit tabouret sous tel autre qui semble accroupi, ou enlevant un meuble. D'autres fois, ils éclairent un artiste qui joue un rôle important. Ils ont, à cet effet, une bougie fixée à l'extrémité d'un long bambou, et, avec ce flambeau, suivent l'acteur dans ses moindres mouvements, afin de *le mettre en lumière*. Nous nous faisons vite à ces hommes noirs

noirs, et nous arrivons à ne plus nous apercevoir de leur présence.

*
* *

Nous avons circulé parmi les spectateurs, nous venons de voir les acteurs, il faut nous occuper de la partie essentielle de tout théâtre : de la pièce.

A vrai dire, pour parler de l'art dramatique au Japon, il faudrait se transformer, se faire Japonais au moins pour un temps, vivre de la vie de ce peuple, juger de son intelligence, et surtout être très au courant de son passé, — toutes conditions qu'il est difficile, pour un étranger, de remplir, surtout pendant un séjour de deux mois. Le peu que j'ai vu et les renseignements que j'ai pu recueillir m'amènent à reconnaître que le drame tragi-comique est le genre prédominant. N'allez pas croire qu'en me servant de ce titre je veuille chercher parmi les auteurs japonais des rivaux de Shakespeare ou de Victor Hugo. Les pièces japonaises se rapprocheraient plutôt de nos représentations, farces ou mystères, du moyen âge, sans avoir néanmoins de commun avec celles-ci le côté burlesque. Le motif est souvent tiré de l'histoire ou de la légende : c'est le *Tsin-sin-Goura (le grouin)* ou le chat de Nahléshima. D'autres fois, ce sera un conte moral.

Aux yeux du public, une des principales qualités d'une représentation est le réalisme. Nous en sommes frappés. Nous croyons même y trouver souvent de l'obscénité. Elle n'existe pas pour le Japonais, assez

ignorant de la pudeur et qui ne voit que le côté comique du spectacle. Il admire beaucoup la reproduction de la vie réelle ; plus l'imitation est parfaite, plus il sera content. C'est ainsi qu'il éclatera en applaudissements pour une femme qui, pendant une demi-heure, moud du riz, lorsqu'il s'aperçoit que ce n'est pas feint, mais qu'elle a une vraie pâte et de l'eau.

On est d'ailleurs ici très habile pour produire, à l'aide de différents procédés, une illusion parfaite. On se tue sur la scène en versant des flots de sang ; un homme tombe sur un bambou qui le transperce. Il se tord dans des souffrances en apparence épouvantables, et les extrémités du bambou semblent sortir des deux côtés de son corps.

Nous reprochons à ces représentations d'être trop longues ; quelques-unes durent douze heures : les scènes n'en finissent plus. Les acteurs s'installent la pipe à la main et se livrent à de longues conversations sur les objets les plus futiles. Mais ce serait une erreur de croire que rien ne soit improvisé ; les rôles sont appris. Le public n'a d'ailleurs pas l'air pressé ; il veut en avoir pour son argent.

Peut-être y a-t-il trop d'accessoires. On ne va pas assez droit au but ; l'intrigue n'est pas bien marquée ou elle contient trop d'enfantillages, de coïncidences heureuses, de frères retrouvant une sœur, de pères retrouvant une fille. Il est vrai que ces rencontres se comprennent mieux dans la promiscuité où vivent les Japonais que chez nous. On voudrait des coupures ; mais, une fois réduite, la pièce perdrait de son carac-

tère, et, privée de ces longueurs, de ces enfantillages, qui en font l'intérêt, elle n'aurait plus de raison d'être.

Le plus grave reproche que nous soyons en droit de faire au théâtre japonais, c'est qu'il manque d'idéal. On y cherche en vain ce côté élevé de nos grands drames modernes. Il peut prendre le titre qui lui plaira ; nous devons lui refuser le plus beau, celui d'art, parce que l'essence même de l'art, la tendance vers l'idéal, vers le beau, vers le grand, lui fait défaut, et qu'à nos yeux le réel restera toujours au-dessous de l'idéal.

LA PROVINCE DE BATTAMBANG

I

APERÇU HISTORIQUE. — IMPORTANCE DE LA PROVINCE DE BATTAMBANG.

A la suite de luttes entre le Cambodge et le Siam dans les vingt dernières années du siècle dernier, le Siam s'empara de la province de Battambang[1], de ses dépendances, et de celle de Siem-reap, et en confia le gouvernement à l'ancien gouverneur du Cambodge. Après 1813, elles furent directement gouvernés par le Siam. Battambang fut pendant la plus grande partie de ce siècle le théâtre de luttes entre Siamois, Cambodgiens et Annamites.

C'est à Battambang que se réfugia, en 1860, Norodom menacé par son oncle Senang So.

« En 1868, dit M. Lemire[2] auquel nous empruntons ces détails historiques, les deux provinces de

1. Pratabong.

2. Exposé chronologique des rapports du Cambodge avec le Siam, l'Annam et la France.

Battambang et d'Angkor, occupées par les Siamois en 1795, leur restent définitivement acquises par suite d'un arrangement en vertu duquel le malencontreux traité secret conclu entre Norodom et le roi de Siam en 1863, ratifié à l'insu du gouverneur de la Cochinchine, le 22 janvier 1864, recevrait son exécution définitive. »

Depuis cette époque les gouverneurs de la Cochinchine n'ont cessé de promettre au roi du Cambodge la restitution des provinces perdues. Lors des événements de Bangkok une pétition chargée de signatures de mandarins cambodgiens est venue rappeler au gouverneur général la promesse faite. Le résultat a été nul. Il semble même que dans les négociations du traité de 1893 l'existence des provinces de Battambang et d'Angkor ait été oubliée.

Ce fragment du royaume de Cambodge, qui, peuplé de Cambodgiens, mérite également pour des raisons géographiques, puisqu'il complète le bassin du Grand Lac, d'être rattaché à son ancien corps, vaut à nos yeux aussi, sous des rapports purement commerciaux et agricoles, que nous exigions sa restitution.

II

COMMERCE DE LA PROVINCE

La province de Battambang est riche. D'après les renseignements recueillis sur place par un commerçant européen, le mouvement commercial annuel serait d'au moins un million de piastres. Les principales productions du pays sont le riz (environ 500 000 piculs par an), le poisson salé (15 à 20 000 piculs), la cardamome, la gomme laque, qui jadis faisait l'objet d'un grand commerce et ne donne plus que fort peu, remplacée qu'elle est généralement par des produits européens; le bois d'aigle.

Battambang est principalement approvisionné d'objets européens par deux magasins que tiennent des Malais. Ceux-ci sont les représentants d'un Parsi de Bombay, dont la maison a des succursales à Bangkok, Singapore, et en plusieurs autres villes. Son représentant à Saïgon est le consul d'Angleterre, commerçant lui-même.

Le courant commercial se fait soit par Bangkok, en prenant la route de terre, soit par Saïgon et Pnom-penh.

Les Chinois préfèrent généralement la première voie, à cause des droits qui frappent les marchandises dans notre colonie, et de l'incertitude où les laissent les variations de notre régime douanier.

Les principaux produits européens qui s'écoulent à Battambang sont :

Du coton blanc filé des Indes à raison de 2 fr. 50 les 20 écheveaux ;

Du coton blanc filé d'Angleterre (celui-ci plus fin), 4 piastres les 40 écheveaux ;

Du coton teint, filé d'Angleterre ;

Des étoffes blanches de Manchester, la pièce de 26 yards (sur un peu moins d'un yard de large), 2 piastres ;

Une qualité supérieure, 3 piastres 70 les 38 yards 1/2 (celle-ci porte la marque Gilfillan Wood and C°, *reg^d in french colonies*).

D'autres sont marquées : Thomas Barlon and Brothers, Manchester.

Quelques sampats de couleur, de France. Certains sampats sont fabriqués à Bombay. Les indiennes viennent de Manchester.

La mousseline à dessins frappés comme on en fabrique à Reims pour le Japon, vient du Japon.

En somme la plus grande partie des étoffes sont de fabrication anglaise. Celles que vendent les Malais prennent la voie de Saïgon Pnom-penh. En dépit des

droits élevés dont elles sont frappées, elles sont préférées aux étoffes françaises. Les commerçants déclarent ces dernières excellentes, mais elles sont vendues trop cher au débitant.

Une pièce d'indienne par exemple achetée par celui-ci 2 roupies à Bombay, pourra, après avoir payé 90 cents de douane à Saïgon, être écoulée à Pnom-penh à 2 piastres 20. La même venue de Paris, exempte de droits, ne sera livrée au commerçant que moyennent 2 piastres 40; il perdrait à l'acheter.

Des pièces de mousseline, vendues 25 cents le yard à Saïgon lorsqu'elles sont de provenance anglaise, ne sont pas apportées, fabriquées en France, à moins de 35 cents.

D'un autre côté des balles de cotonnades vendues 240 piastres à Saïgon, sont trouvées à Bangkok pour 175. Les Chinois qui les transportent en charrettes les ont encore à meilleur compte que s'ils les prenaient chez nous.

Les quelques commerçants avec qui j'ai causé avouaient n'avoir pas de préférence pour les produits anglais aux dépens des français; mais en achetant ces derniers ils ne trouvent pas le même profit que sur les premiers.

Je n'ai pas à rechercher ici les raisons qui élèvent les prix de nos étoffes. Qu'il me soit permis pourtant d'en indiquer une : le haut prix des frais de transport, provenant peut-être de l'absence de concurrence entre des lignes faisant même trajet. Qu'on se rappelle que, tandis que deux bateaux des Messageries Maritimes et

un d'une Compagnie de Marseille arrivent par mois à Saïgon, au moins quatre ou cinq cargos allemands ou anglais entrent dans la rivière par *semaine*. Je l'ai dit ailleurs, et je suis heureux de cette occasion de le répéter ici : il ne tient qu'à nous de prendre une place dans la marine marchande qui approvisionne les ports d'Extrême-Orient et en particulier les nôtres. Et cette place serait bonne, si l'on en juge par le chiffre d'affaires que font les Anglais et les Allemands, et si l'on songe aux privilèges que nous serions en droit de réclamer chez nous.

Sur les Messageries fluviales, les frais sont également très élevés : un picul de riz de Battambang à Saïgon (4 jours) coûte 34 cents de transport.

De Bangkok à Hong-kong (10 jours de mer), le même picul ne paierait que 15 à 20 cents.

En dehors des toiles, les commerçants de Battambang vendent quelques articles de Paris : des parfums français; des boîtes rondes portant une glace sur le couvercle (allemandes); du fil blanc anglais (environ 1 cent la pelote) ; des aiguilles; des boutons anglais; de la teinture faite à Berlin pour les Indes.

Le lait condensé coûte 7 tomlangs, environ 1 fr. 12 la boîte.

L'absinthe 2 fr. 50 la bouteille; 10 boîtes d'allumettes valent 3 bats, environ 0 fr. 12.

III

HABITANTS DE LA PROVINCE

Il est difficile d'évaluer le chiffre de la population de la province de Battambang. Un recensement exact n'en a pas été fait, que je sache.

La plus grande partie des habitants sont Cambodgiens. Bien que l'écriture siamoise ait été introduite dans les actes du gouvernement, la langue usuelle est le cambodgien.

Parmi les Cambodgiens on trouve, à Battambang comme à Pnomh-penh, quelques familles descendant des Portugais. Auprès de la mission vit une famille appelée Da Costa; le chef, un vieillard, au teint assez clair, au profil peut-être plus régulier que celui des autres Cambodgiens, dit avoir eu de nombreux papiers établissant sa descendance. Ils furent brûlés ou enlevés lors de la révolte du Cambodge en 1884. Mais il conserve encore un ostensoir et une statuette de la

Vierge en ivoire, lesquels remonteraient au temps de la venue de ses ancêtres.

Les ressources des Cambodgiens sont la pêche et la culture du riz. Le poisson abonde jusqu'à ce que les eaux soient tout à fait basses; il faut alors le chercher au-dessous de la douane, et il devient plus cher. En autres saisons, il suffit de jeter une ligne à l'eau pour en prendre : éperviers de 4 à 6 mètres de long, lignes à plusieurs hameçons, nasses, barrages, aucun engin ne fait défaut à l'indigène.

Les rizières s'étendent derrière la ville; la culture du paddy est très simple : la terre remuée par une charrette à soc triangulaire reçoit le grain lancé à la volée; on herse ensuite; le champ n'a plus besoin d'autres soins que de ceux du ciel. Pour que la récolte soit bonne, il faut des pluies suffisantes jusqu'à la fin de décembre. Ces deux dernières années ont été mauvaises. Les Cambodgiens de la province, comme les Laotiens, travaillent peu, le bon marché des denrées et la facilité de la vie sont peut-être une des principales causes de cette paresse apparente [1].

1. 1 poulet coûte 1 tomlang, soit 5 cents 5.
1 bœuf coûte 50 tomlangs, soit 27 p. 50.
1 cheval coûte 30 piastres.
1 buffle coûte 30 tomlangs, soit 16 p. 50.
1 cochon (de 60 kilos) coûte 7 p. 60.
1 œuf coûte 2 pliter pièce, soit 4 œufs pour un peu plus de 2 cents.

Le riz dans les bonnes années se paie 75 à 80 tangs la barre d'argent (75 tangs valent 25 piculs de 69 kilos chaque), la barre d'argent vaut 15 piastres.

En dehors de l'entourage de quelques fonctionnaires les Siamois sont peu nombreux.

Les Malais qui occupent deux quartiers à Battambang partagent le commerce avec les Chinois. Mais à ces derniers sont échues les fermes de l'opium, du jeu et de l'alcool. Comme dans la vallée de la Ménam, nous les voyons drainer ici souvent sapèque par sapèque toutes les économies, tous les revenus de la majorité de la population.

Quelques villages annamites se rencontrent dans la province ; à deux heures au-dessus de Battambang un village, Sach Puei, renferme environ 200 Annamites.

Ce sont des gens échappés de Cochinchine qu'attirent ici les facilités offertes par le Siam. Ils n'ont en fait d'autres impôts à payer que le tant pour cent sur les récoltes de riz ou la location au gouvernement des arroyos non publics. Aux ressources des Cambodgiens, ils joignent celles des forêts, ils font des planches.

IV

DESCRIPTION ET SITUATION DE LA VILLE
PAGODES, CITADELLE

La ville de Battambang, chef-lieu de la province, s'étend sur les deux rives du Sang-Ké, sur une longueur de quatre à cinq kilomètres.

Le mouvement et la vie sont concentrés autour du fleuve sur les berges duquel se pressent les cases, semées de la façon la plus pittoresque au milieu des cocotiers et des bambous ; à cent mètres de chaque rive commencent les rizières qui couvrent la plus grande partie du pays. Peu de maisons en briques, sauf dans le quartier du marché et dans les environs de la citadelle.

En remontant la rivière on rencontre à 12 kilomètres environ du centre de la ville, la douane, et tout près de là les deux fortins qui ont fait l'objet d'un article du récent traité avec le Siam. Les principaux édifices de la ville sont les pagodes et la citadelle.

Des pagodes, pas grand'chose à dire, sinon qu'elles sont toutes de construction récente et sans aucun cachet artistique. Les principales sont Wât Balat, Wât Sophi, Wât Sang-Ké, Wât Po, Wât Véal sur la rive droite ; Wât Romdal, Wât Paphit, Wât Tam may sa (de l'Éléphant blanc) sur la rive gauche [1].

C'est dans la Wât Sang-Ké que se célèbre tous les ans au commencement de la baisse des eaux, c'est-à-dire au mois d'octobre, la cérémonie de « l'eau du serment ». Le gouverneur, suivi des principaux mandarins de la province, se rend à la pagode, où le chef des bonzes bénit solennellement en leur présence une cuve pleine d'eau recueillie dans la grotte du Banone [1] ; tous les assistants en boivent quelques gouttes et prêtent serment de fidélité au roi de Siam. Les mandarins qui ne peuvent pas assister à la cérémonie doivent envoyer un représentant qui leur rapporte l'eau sacrée; de même qu'à Madagascar, lors de la cérémonie du « Fondroana », chaque gouverneur de province reçoit une urne pleine de l'eau du « Bain de la Reine »...

Il y a plus de quarante pagodes à Battambang ; les bonzes y sont donc très nombreux et y exercent une grande influence. Cela tient surtout à ce que presque tous les jeunes gens, surtout les fils de mandarins, sont

1. Cette grotte sacrée, jadis remplie de Bouddhas, est située dans la colline du Banone que surmontent quelques ruines Kmères ; avec les restes d'un pont de 32 arcades fait de pierres sans ciment, qui permettait à la route royale d'Angkor au Siam de franchir un important arroyo, les ruines de Banone sont les seules traces actuelles de la civilisation Kmère dans la province de Battambang.

tenus vers l'âge de dix-huit ans, de passer six mois ou un an dans une bonzerie ; pendant ce temps ils sont astreints à toutes les règles de la vie des bonzes. Or, ces règles sont fort étroites, surtout en ce qui concerne le vœu de chasteté ; peu de prêtres cambodgiens y manquent, et les peines les plus sévères sont édictées contre les délinquants. L'ancienne loi cambodgienne allait même jusqu'à prescrire la peine de mort, mais elle n'est plus appliquée aujourd'hui.

La partie la plus animée de la ville est le marché. C'est là que se trouvent les jeux des trente-six bêtes, du bacouan, et des douze bêtes ; les fermes de l'opium, de l'alcool de riz, les magasins chinois et hindous, etc. Une foule considérable s'y presse, surtout dans la matinée, de six à neuf heures, et l'après-midi, de trois à cinq heures.

La citadelle est à l'extrémité sud de la ville, sur la rive gauche du Sang-Ké. — Le mur d'enceinte, dont le développement est d'environ 1 500 mètres, a la forme d'un carré, flanqué de quatre petits bastions.

Les murs n'ont pas plus de 4 mètres de haut sur 50 centimètres d'épaisseur, et ne pourraient présenter une résistance bien sérieuse ; comme armement, la citadelle possède 4 gros canons-bouche placés en face de chaque porte. Ces canons ont été vendus à un gouverneur par l'ancienne Compagnie des Indes, il y a plus de cinquante ans : c'est donner une idée de leur valeur. D'après des renseignements, à la vérité un peu incertains, il y aurait une soixantaine de petits canons-bouche (11 seulement sont visibles, près de

l'entrée principale) et 2 000 fusils, dont 200 ou 300 apportés l'an dernier par les Siamois, et qui sont très probablement les seuls valant quelque chose.

Terminons cette courte description de la ville en disant quelques mots de la mission catholique. — Les Missions étrangères de Paris ont deux Pères qui dépendent de l'évêque de Pnom-penh; l'un, à Battambang même, le Père Bernard ; l'autre le Père Hion, à Ta-ôm (Ta-ôm est une petite chrétienté de 400 Annamites à quelques kilomètres en remontant un arroyo, qui se jette dans la rivière de Battambang — rive gauche — un peu plus bas que Bac-Préa). — La maison de la mission à Battambang est propre, bien construite, et fort bien située ; mais la chapelle est par trop rudimentaire; les fondations d'une église plus convenable ont bien été posées, malheureusement les travaux en sont restés là, faute d'argent. — On compte environ 300 chrétiens à Battambang, presque tous annamites ; les Cambodgiens se convertissent, paraît-il, très difficilement.

V

COMMUNICATIONS DE BATTAMBANG AVEC PNOM-PENH, CHANTABOUN ET BANGKOK MINES DE BAUR

Trois services postaux relient Battambang au Cambodge et au Siam :

1° *Route de Pnom-penh.* Une fois par semaine, à la saison des hautes eaux, un paquebot des Messageries fluviales va de Saïgon à Bac-Préa en touchant à Pnom-penh, Kampong-Tchang, et à l'embouchure des arroyos de Pursat et de Siem-réap. De Bac-Préa une chaloupe à vapeur, *le Colibri*, porte la poste à Battambang en quatre heures environ. Ce service est absolument supprimé, faute d'eau, de décembre à juin.

2° *Route de Chantaboun.* — Cette route n'a été parcourue que par un ou deux Européens et ne se trouve portée sur aucune carte, sauf sur celle de Dutreuil de Rhins : encore n'est-elle tracée que par renseignements. Elle est cependant très fréquentée par les indi-

gènes depuis le développement des mines de Baur, et le courrier déposé à Chantaboun par les paquebots des fluviales de la ligne Saïgon-Bangkok (une fois tous les quinze jours dans chaque sens) est porté à Baur par un premier coureur, et là remis à un autre coureur pour Battambang,

Voici quelques renseignements sur cette route ; ils m'ont été fournis en grande partie par M. Russel, Allemand établi au Siam depuis de longues années, qui l'a lui-même parcourue. La route se dirige constamment vers le sud-ouest : elle est presque en ligne droite et ne fait qu'un léger détour pour passer à Baur.

Baur est le centre d'une exploitation importante de mines de saphir et de rubis ; les pierres qui en proviennent ne sont pas de première qualité et sont peu estimées en Europe ; elles trouvent au contraire aux Indes un écoulement assuré. La population se compose de 4 à 5 000 Birmans qui travaillent à l'extraction et d'un millier de Laotiens qui se louent comme porteurs. Le concessionnaire est un Birman qui paye annuellement au gouvernement du Siam une somme peu importante en comparaison du revenu considérable qu'il en tire.

Le climat de Baur est très malsain et les accès pernicieux y sont fréquents. De plus, la vie y est très chère ; un poulet s'y vend jusqu'à une piastre, somme fabuleuse pour le pays.

Très peu d'Européens ont visité Baur ; un seul y réside : c'est un métis anglo-hindou qui y tient une boucherie. La position exacte des mines n'est pas dé-

terminée : le point marqué *Tvéa Ompil* sur la carte de la Mission Pavie s'en trouve, paraît-il, assez rapproché ; de plus, le village où réside le fermier est à peu près au tiers de la distance entre Chantaboun et Battambang, sur les premières pentes (versant nord) de la chaîne de collines, au nord de Chantaboun.

En dehors de ce petit district minier, la contrée traversée par la route est presque déserte ; on ne rencontre aucun village important et la forêt règne partout en maîtresse. Il ne faut donc compter que sur Baur pour pouvoir se ravitailler et trouver des vivres.

A signaler, tout à fait au pied des montagnes, un peu avant d'arriver à Baur, un petit village gouverné par un mandarin du nom de Phya-Kampot, lequel n'est autre chose qu'un chef de pirates vivant de brigandages qu'il exerce contre les ouvriers des mines. Terminons en disant que, dans la saison sèche, on peut aller de Battambang à Chantaboun en six jours avec des charrettes à buffles ; pendant la saison des pluies (sauf pour le courrier qui n'a que son sac de lettres comme bagage) la route n'est praticable qu'à dos d'éléphant. Il n'y en a pas à louer à Battambang, le gouverneur étant seul à en posséder et ne les prêtant à personne ; le fermier birman de Baur en possède cinq ou six, mais il les utilise pour ses transports ; on peut donc considérer le voyage comme à peu près impossible de juillet à décembre.

3° *Route de Bangkok*. Un courrier par semaine. Le voyage peut se faire à cheval ou en charrettes à buffles;

il faut compter de dix à quinze jours, suivant l'allure. La partie de la route comprise entre Sisaphon et Aranh est à peu près déserte, et l'on reste trois jours sans trouver ni eau ni vivres. De Vatana à Bangkok la route est beaucoup plus suivie et facile. Il y a d'ailleurs à Vatana des mines d'or exploitées avec des capitaux français et dirigées par un ingénieur français, M. Weiss.

Il existe des communications continues par eau depuis Bangkok jusqu'à Battambang pendant la saison des hautes eaux : par le Stung Sisaphon jusqu'à Vatana, d'où l'on peut rejoindre la rivière passant à Kabine et à Pékim. La ligne télégraphique de Bangkok à Battambang suit presque continuellement cette voie. Mais elle est impraticable souvent, par suite de la formation de bancs de sable et surtout de l'envahissement par la végétation du lit des rivières, et il faudrait des mois pour déblayer les passages obstrués. Il est néanmoins certain qu'il y a quinze ou vingt ans, c'était la voie ordinairement suivie.

VI

SITUATION POLITIQUE. — CONDITIONS FAITES PAR LE DERNIER TRAITÉ DÉMOLITION DES FORTS. — REVENUS DU GOUVERNEUR. — IMPÔTS

La ville et la province de Battambang sont actuellement gouvernées par « Lac-prâ-tha-than » qui a succédé à son père en 1893, à l'âge de trente-six ans. Il est nommé par le gouvernement du Siam auquel il paie un tribut annuel de 30 piculs de cardamone. Les pouvoirs les plus étendus lui sont conférés ; il a sur ses sujets droit de vie et de mort.

Or, d'après la rumeur universelle, il use aussi mal que possible de ses pouvoirs. Les Cambodgiens sont grevés d'impôts, pressurés de toutes façons, et du haut en bas de l'échelle administrative, le bon plaisir des mandarins est la seule loi réellement appliquée. Peu ou point de fonctionnaires sont payés régulièrement, à eux de se débrouiller pour tirer de leurs administrés un traitement convenable. De ce système étonnant découlent des conséquences telles que celle-ci. A Bat-

tambang, les condamnations prononcées par les tribunaux sont de durée illimitée, et tout individu condamné à la prison l'est en principe toute sa vie: c'est à lui ou à sa famille de payer pour l'en faire sortir, sinon il doit travailler pour le compte du gouverneur. De plus le mandarin chargé des prisonniers prescrit chaque soir une bastonnade générale : ceux qui veulent y échapper doivent payer pour cela, et le plus clair de ses revenus provient de cette source odieuse.

A dire vrai, le dernier traité conclu entre la France et le Siam ne peut que faire empirer ce triste état de choses. Un des principaux articles porte que les Siamois n'entretiendront aucune force militaire dans la province de Battambang et que l'ordre y sera maintenu par les polices locales. Il en résulte que le commissaire siamois ou « Kaluong » qui devrait jouer auprès du gouverneur le rôle considérable que les représentants de la République jouaient auprès des généraux commandant les armées, n'est en réalité qu'un comparse sans autorité ni influence. En Orient, la force est tout : or, le Kaluong n'a ni hommes ni fusils à sa disposition; lorsqu'il fait des observations au gouverneur, ce dernier n'en tient nul compte. Le Kalnong télégraphie alors à Bangkok pour se plaindre ; mais Bangkok est loin, et la cour de Siam n'aurait d'autre recours contre le gouverneur que de signer un décret lui enlevant ses pouvoirs, décret qui pourrait fort bien rester sans exécution. Encore paraît-il qu'elle le ménage beaucoup de peur qu'il ne se rallie au Cambodge.

En cela, il semble qu'elle a tort : depuis son enfance le gouverneur n'a jamais cessé de manifester à l'égard des Européens les sentiments les plus hostiles. Pendant les événements de Bangkok, il aurait donné l'ordre, si les Français venaient dans la province de Battambang, de massacrer les Européens qui s'y trouveraient. Les rapports avec le Cambodge ne peuvent être bons ; la plupart de ses éléphants ont été volés par ses soins au roi Norodom sur le territoire de Pursat ; nulle tentative ne semble avoir été faite de notre part pour punir le coupable ; il est donc douteux qu'il désire changer sa situation de petit roi indépendant contre celle de protégé français.

En dehors du chef des bonzes qui a une autorité religieuse et une influence considérables, les mandarins les plus importants sont le « Balat » et le « Yocabat », ce qui signifie en cambodgien, mandarins de droite et de gauche. Le « Balat », qui avait épousé la sœur du gouverneur, est mort en 1894 et n'était pas encore remplacé ; le Yocabat est l'oncle du gouverneur ; c'est un homme d'une cinquantaine d'années à la figure sournoise et hypocrite.

Au point de vue politique, le Siam compte donc pour fort peu dans la province de Battambang ; son pouvoir est purement nominal ; au point de vue militaire, il y a deux cents hommes de garnison à Sisaphon, et trente à Ang-col-borey : ce sont les seules forces que les Siamois entretiennent près des frontières de la province. Les fameux forts auxquels on a fait l'honneur de consacrer un article du traité, n'étaient

que de vulgaires talus de boue, à peine hauts d'un mètre cinquante : ils ont été démolis, si tant est qu'il y avait quelque chose à démolir.

Le Siam rachète-t-il ce manque d'autorité et de pouvoir effectif par d'importants avantages pécuniaires? Nullement. Le tribut que le gouverneur lui paye est dérisoire et cependant les revenus de ce dernier sont considérables. Voici en quoi ils consistent, et d'où ils proviennent. Disons tout de suite qu'ils se montent à plus de 80 000 piastres par an.

1° Le droit de pêche.

Tous les arroyos de la province sont loués moyennant des prix qui s'élèvent parfois jusqu'à 150 ou 200 barres par an (la barre d'argent vaut de 15 à 16 piastres). Seule, la rivière de Battambang ne peut être louée, sauf au moment des hautes eaux ; on met alors en adjudication le terrain inondé de chaque côté du lit ordinaire de la rivière. Autrefois, les droits de pêche étaient beaucoup moins forts, mais depuis que le nombre des Chinois de Battambang va en s'accroissant sensiblement, c'est-à-dire depuis environ dix ans, les droits et en général les prix de toutes les denrées ont suivi la même progression.

2° Les fermes de l'opium et de l'alcool de riz.

3° La ferme des jeux (environ 1 600 barres pour trois ans). Les jeux en usage à Battambang sont comme au Cambodge le *bacouan*, les *trente-six bêtes* et les *douze bêtes*. Toutes ces fermes sont entre les mains des Chi-

nois. L'impôt principal levé sur les habitants par les agents du gouvernement du Siam porte sur le riz : chaque cultivateur voit prélever par le fisc un dixième de sa récolte ; ceux qui récoltent moins de 30 piculs par an sont cependant exempts de tout impôt.

Des considérations précédentes découle le fait suivant : la province de Battambang, peuplée presque uniquement de Cambodgiens, ne dépend du Siam que nominalement ; les Siamois sont aussi impuissants à y faire respecter la justice qu'ils le seraient en cas de troubles, à y maintenir l'ordre. La France ne doit pas tolérer plus longtemps un état de choses aussi anormal, et le protectorat qu'elle exerce sur le Cambodge lui crée le devoir de rendre à ce petit royaume une de ses plus florissantes provinces. L'occasion a été déjà perdue : espérons qu'on ne la laissera plus échapper, si quelque infraction des Siamois au traité la donne de nouveau.

DU TONKIN AU YUNNAN

DU TONKIN AU YUNNAN

Arrivés le 16 février 1895 à Mong-tsé, pendant les onze jours que nous avons séjourné dans cette ville, nous avons pu avec le précieux concours de M. Guérin, faisant fonction de consul, et du Père de Goassarzu, organiser notre caravane, acheter des animaux, engager des hommes et envoyer d'avance une partie de nos bagages et de notre argent, par la grande route, à Ta-li-fou.

Le 27 février nous quittons Mong-tsé. Notre troupe comprend, en dehors de nous trois (votre serviteur, E. Roux, enseigne de vaisseau, et M. Briffaud, colon « de la première heure » au Tonkin), deux annamites : l'un, Sao, qui m'a déjà accompagné dans mon voyage au Laos, joint aux qualités de domestique dévoué, celle de bon chasseur et d'excellent préparateur ; l'autre, Nam, qui nous sert de cuisinier. Notre interprète est

un Chinois de Shanghaï, sur lequel j'ai eu la chance de mettre la main à Langson. Il est fort difficile au Tonkin de trouver des interprètes français-chinois, surtout parlant la langue mandarine usitée au Yunnan. Nous avons un *makoteu* (chef muletier), à la tête de six hommes. Notre cavalerie se compose de vingt-sept animaux (mulets et chevaux).

C'est avec cette caravane que nous retournons à Man-Hao, où nous arrivons le 1er mars. Notre plan est fait : nous voulons explorer la rive droite du Fleuve Rouge puis de celle-ci jusqu'à Ssemao ou à Pouehr-fou, traversant une région encore mal connue. aller rejoindre le Mékong non loin de son entrée en Indo-Chine, c'est-à-dire du point où Francis Garnier l'a quitté. Nous essayerons ensuite de gagner Ta-li-fou, en nous tenant aussi près que possible du fleuve afin de relever, si nous le pouvons, son cours jusqu'à hauteur de la grande ville occidentale du Yunnan.

Telles sont les principales lignes de l'itinéraire que nous nous proposons de suivre; si nous réussissons d'un côté nous pourrons, de l'est à l'ouest, parcourir une contrée qui intéresse particulièrement nos possessions d'Indo-Chine, puisqu'elle en forme la zone naturelle d'expansion pacifique et commerciale ; collaborant sur les territoires chinois, frontières des nôtres, à l'œuvre de la mission Pavie, nous joindrons ainsi ses travaux et ceux de l'état-major autour de Mong-tsé, Kaï-hoa-fou et sur la bordure du Tonkin, à ceux des plus anciens, mais non moins admirables de Francis Garnier. De l'autre côté, il nous sera permis de

reprendre du sud au nord la suite de l'entreprise si française commencée, il y a trente ans, par Francis Garnier : l'exploration du fleuve qui, depuis son entrée en Indo-Chine jusqu'à son embouchure, est géographiquement, sinon encore politiquement, entièrement nôtre. Le cours du Mékong dans le Yunnan, c'est-à-dire sur plus de 1 000 kilomètres, depuis les frontières du Thibet jusqu'à celles du Laos, est encore inconnu. Il importe que la conquête scientifique commencée par des Français soit continuée par des Français. C'est pour permettre à M. Roux de travailler avec moi dans ce but que M. Delcassé a bien voulu l'attacher au ministère des Colonies, et lui accorder un congé illimité. Nous travaillerons pour la patrie, pour l'expansion coloniale, pour la géographie ; nous avons un plan, une idée et la foi, assez pour avoir du moins confiance dans le succès, sinon la certitude.

Le jour même de notre retour à Man-Hao nous traversons le Fleuve Rouge. Nos hommes, qui préfèrent les grandes routes avec les étapes connues et de bonnes auberges, nous disent bien qu'il n'y a pas de route sur la rive droite... « Vous ne connaissez pas le chemin. Qu'à cela ne tienne ! nous vous le montrerons. » Une excursion que nous avons faite à notre premier passage nous a permis de trouver l'amorce d'un sentier suivi par des mulets; d'un autre côté un télégraphiste de Man-Hao parlant anglais, nous a dit qu'on pouvait se rendre à Yuen-Kiang par la rive droite du fleuve. C'est muni de ces renseignements que nous nous engageons en région inexplorée.

Le 13 mars nous atteignons I-Sa, non sans difficultés. Le pays est très accidenté; ce sont de perpétuelles montées et descentes, par des pentes fort raides, par un chemin dallé, humide et glissant. Nos pauvres animaux s'épuisent sur ces surfaces qui, ne leur offrent plus de prise, ils tombent à chaque instant. Nous ne savons plus ce que c'est qu'un terrain plat. Ajoutez à ces difficultés l'ennui d'un temps sale, maussade, pluvieux, de brouillards continuels. Au bout de deux jours, nos *măfous* sont désespérés et parlent de nous quitter. Quelques-uns se laissent aller comme des femmes et pleurent ; il nous faut sortir tout un arsenal de belles promesses, et faire reluire à leurs yeux l'espoir de jours de plaisirs dans les grandes villes, pour les décider à continuer. Je ne mets pas au nombre des difficultés matérielles celles qui tiennent au logement ou à la nourriture. Imaginez les « trous » les plus noirs, les plus étroits, les plus sordides, et peut-être vous ferez-vous une idée des demeures dans lesquelles nous nous empilons la nuit. La pièce qui nous sert de chambre ou de cuisine est parfois si sale que nous sommes heureux de trouver un refuge dans l'écurie ou dans le grenier, sur la paille.

Si la vie matérielle laisse à désirer, en revanche, en ce qui concerne l'étude, nous avons lieu d'être pleinement satisfaits. Nous traversons des populations indigènes fort intéressantes, et j'ai l'occasion de prendre bon nombre de photographies et de notes. Mon compagnon, M. Roux, s'attache spécialement à la question de la carte, et lorsque le temps est assez beau, des

observations au théodolite et au sextant lui permettent de rectifier ses itinéraires. M. Briffaud dirige la caravane qu'il accompagne, tâche souvent très ingrate, les *mafous* étant loin d'avoir un caractère très facile. Avec la division du travail ainsi bien marquée, nous espérons faire plus de besogne.

I-Sa est une ville commerçante assez importante, sur le bord du fleuve. Après avoir fait un crochet dans l'ouest, nous nous sommes rapprochés du Song-coï depuis quelques jours. Ici nous sommes en présence de cette même foule chinoise que nous retrouverons dans toutes les villes de quelque importance et qui, sans être hostile, tournera autour de nous comme une nuée de mouches, nous examinera, nous agacera, nous obsédera, c'est le mot, à ce point que nous en viendrons à préférer cent fois aux bonnes auberges et aux ressources des villes les taudis des sauvages montagnards, les maigres dîners, et... la tranquillité. A I-Sa, nous apprenons qu'une route conduit directement à Talan sans passer par Yuen-Kiang ; nous n'hésitons pas à la prendre, notre intention étant, autant que possible, d'éviter les grandes routes connues. Trois jours plus loin, à Ta-yang-ka, le maire du village, interrogé sur le chemin suivi par des caravanes de thé que nous avons rencontrées, nous apprend qu'elles viennent d'I-Hang, par Muong-lé. Voilà notre affaire. « Chiao lou » (petite route), disent nos *mafous* qui font la grimace à l'idée de ne pas rejoindre encore le *ta-lou* (grand chemin). — « Des mulets y passent, les nôtres peuvent y aller. »

Enfin à Muong-lé, où nous arrivons le 21 mars, on nous indique un sentier conduisant à Ssemao sans passer par I-Hang, visité par la mission Pavie, ni par Pouehr-fou. C'est ainsi que, le 5 avril, nous atteignons Ssemao, ayant fait plus de 600 kilomètres de route entièrement nouvelle. En évitant les grands centres et les routes connues, nous avons décrit une courbe, enserrée dans un demi-polygone dont les sommets seraient Man-Hao, Puhang, Yuen-Kiang, Talan, Pouehr-fou. Depuis I-Sa nous avons encore voyagé la plupart du temps au milieu de populations non chinoises ; des Hou-Nis, des Taos, des Lolos, des Païs. Bien que nos hommes aient cherché à nous effrayer avec des histoires de pirates, nous n'en avons pas vu ou du moins nous n'avons pas été attaqués. Le 14 mars pourtant j'ai bien cru devoir être obligé de sortir mon revolver, voici dans quelles circonstances. Étant partis, Sao et moi, en avant de la caravane et n'ayant pas été rejoints par celle-ci, nous fûmes pris par la nuit. Il s'agissait de trouver un abri. J'avisai, près d'un village, une maison où je m'étais arrêté dans la journée pour demander des renseignements. Nous frappons à la porte; personne ne répond. J'entre dans la cour et commence à desseller les chevaux. Survient une vieille femme qui, à notre vue, se met à pleurer et à crier, donnant les signes de la plus grande frayeur. Sao, qui parle quelques mots de chinois, entreprend de la rassurer. Sur ces entrefaites arrive un second personnage, un vieillard en guenilles qu'au bout de quelques minutes

les arguments de Sao semblent convaincre. La vieille femme paraît rassurée et, sur la promesse de bon et bel argent, me prépare une paillasse dans un coin. Cependant du côté du village, situé en dessous, j'entends de grandes rumeurs, des coups de fusil répétés; des lueurs éclairent les bois. Je demande des explications sur ce remue-ménage ; on me répond : « *Poufin* (pas peur) ». Voulant pourtant en avoir le cœur net, j'ouvre la porte de la cour et regarde dehors. Le spectacle qui se présente alors à ma vue n'est guère fait pour me rassurer. Une troupe d'hommes armés se dirige de notre côté. Leurs intentions ne me paraissant rien moins que pacifiques, je monte pour prendre et charger mon fusil, et dis à Sao d'en faire autant. Pendant que nous nous préparons à nous défendre, si c'est nécessaire, le vieillard conciliateur s'esquive et fait place à des gens munis, qui d'un fusil, qui d'un sabre, qui d'une lance, qui d'un trident. Évidemment tout le magasin d'armes du village a été mis à réquisition. Personne n'a les mains vides. Il en est qui, faute de mieux, se sont contentés d'une faux. Aussitôt voilà fusils armés, lances, sabres, braqués sur nous. Les torches dont s'éclairent les combattants les grandissent et donnent à la scène un caractère sauvage qu'il est impossible de rendre. Un homme, qui semble le chef, s'avance et nous intime d'une voix forte d'avoir à partir aussitôt. La nuit est avancée, et nous ne nous soucions guère de la passer dans le bois, le ventre creux ; le proverbe « qui dort dîne », est beau sur le papier. Quand il s'agit d'en

éprouver la vérité, c'est tout autre chose. Il ne nous reste qu'à parlementer. D'abord on ne nous écoute pas ; mais quand, pour la seconde fois, nous sortons le métal tentateur, on semble se radoucir un peu ; nous arrivons à comprendre qu'on nous donnera quelque aliment, mais qu'il faudra partir aussitôt après. Voilà une première concession obtenue, ce n'est pas encore assez. A ce moment une idée de génie, subitement germée dans le cerveau de Sao, vient nous tirer complètement d'affaire et fait de nos assaillants, sinon des amis, du moins des neutres. Tandis que nous déblayons la cour pour faire un peu de feu, mon *boy* a l'inspiration de tracer avec son doigt des caractères chinois sur le sable. Ce qu'on ne pouvait arriver à faire comprendre, on l'écrit. La cour est transformée en une grande ardoise, sur laquelle Sao et le chef tour à tour se parlent. Les fusils, dont les canons continuaient à me regarder d'une manière inquiétante, sont relevés, et j'ai l'explication de ce qui s'est passé. La vieille propriétaire avait envoyé sa fille prévenir le village que des pirates avaient envahi sa demeure. On était venu la défendre, et par un *qui-proquo* qui eût pu mal tourner, nous nous étions mutuellement pris pour des bandits. Tout s'arrange donc. On me donne du riz, du thé et des herbes que je mange avec appétit, quoique encore entouré de plusieurs hommes armés. On me fait ensuite signe de me coucher. Je m'étends, mais ne puis fermer l'œil que lorsque je vois mes nouveaux amis sortir pour rentrer chacun dans leur logis, et je ne suis

tout à fait rassuré que le lendemain à la première heure, lorsque je me retrouve en route sur mon cheval. C'est égal, s'il ne nous est rien arrivé de fâcheux, je n'en ai pas moins passé un des quarts d'heure les plus désagréables de mon existence.

Le jour suivant, M. Roux ayant voulu entrer dans un village non situé sur la route, s'en est vu interdire l'accès par des gens armés. Nous avions ici affaire à des Hou-Nis, peut-être les aborigènes du Yunnan. La route dans cette région est aussi accidentée qu'avant I-Sa. Cette partie du Yunnan est aussi montueuse que le Thibet, toutefois les chaînes sont moins élevées. Du bassin du Fleuve Rouge nous sommes passés dans celui de la Rivière Noire. Avant le Li-san-Kiang qu'on franchit en *sampans*, nous avons dû traverser une assez forte rivière qui vient le grossir. Après un jour de pluie les eaux étaient assez hautes, et nos hommes demandaient d'attendre qu'elles fussent plus basses. Comme nous ne savions quand cesserait la pluie, nous avons décidé de passer tout de suite, et nous avons pu atteindre la rive opposée sans autre encombre qu'un demi-bain pour quelques caisses. Un mulet a failli être entraîné par le courant. A Muong-Lé on nous signale le passage de M. Pavie avec un compagnon, venus du sud ; nous regrettons de ne pas les avoir rencontrés. J'aurais eu un vrai plaisir à retrouver M. Pavie, pour qui j'ai des sentiments de grande admiration et de vive sympathie.

Le 1er avril nous sommes assaillis par un orage suivi de grêle, tel que je n'en ai jamais vu. Les grê-

lons sont au moins de la taille d'un œuf de pigeon. Nous sommes à découvert, et force est de nous arrêter pour tourner le dos à cette mitraille céleste qui, à travers nos chapeaux, nous fait encore très mal. Nos animaux font comme nous, mais ils ne se contentent pas de s'arrêter, ils cherchent à fuir les projectiles, et les *mafous* ont peine à les réunir. — Si ce n'est pas un poisson d'avril pour nous, du moins en est-ce un pour nos Annamites qui n'ont jamais vu pareille chose, et ramassent les grêlons avec étonnement.

C'est le lendemain de cette journée qu'un petit col auquel nous accédons facilement nous fait passer par une altitude de 1 300 et quelques mètres dans le bassin du Mékong, où désormais nous voyagerons durant plusieurs mois.

Quatre jours après nous descendions sur la grande plaine de Ssemao. Un court séjour du 6 au 10 avril permit à nos hommes et à nos animaux de se reposer. Nous-mêmes le mettons à profit pour prendre des renseignements commerciaux et pour étudier la route que nous pourrons suivre jusqu'au Mékong. On nous apprend que deux Anglais viennent de quitter la ville. La nouvelle n'est pas pour nous réjouir. Les reconnaissances se multiplient au Yunnan, la course se fait entre Français et Anglais, même entre Français ; le champ de l'inconnu se réduit de jour en jour avec une singulière vitesse, et pour trouver à traverser un espace encore blanc sur la carte, il faut se hâter.

Plus tard nous apprenons l'itinéraire de ces Anglais;

le voici en ses principales lignes : Birmanie, Ten-Yue, Ta-li-fou, Chun-Ning-fou, Yun-tchéou, Mienning, Muong-Moun, Ning-Oua, Tchienlo, Ssemao, Pouehr-fou, Ouei-y, Tamano, Muong-Moun et retour à la Birmanie. Nous couperons deux fois leur itinéraire, et serons assez heureux pour ne faire que 200 kilomètres communs avec eux, entre Yun-tchéou et Ta-li-fou.

Pendant notre arrêt à Ssemao nous n'avons qu'à nous louer de la politesse et de l'amabilité du mandarin. Il nous rendra même service en faisant retrouver et en nous envoyant par des soldats, à dix jours de distance, deux mulets qui nous ont été volés et dont nous faisions déjà notre deuil. Je remarque d'ailleurs que les Chinois de l'ouest du Yunnan, aussi bien dans le peuple que chez les mandarins, sont bien différents de ceux du Setchuen par leur manière de se comporter envers les Européens. Dans les villes, à part quelques moqueries de gamins, nous n'avons pas entendu dans la foule un seul mot malsonnant et surtout qui eût besoin d'être relevé. Au Setchuen, lorsque nous descendions de Ta-tsien-lou, il ne se passait presque pas de jour où il ne fallut en venir aux coups. Quant à la guerre du Japon elle ne semble avoir aucun écho ici.

Le 11 avril nous quittons Ssemao pour arriver le 18 à Notcha-Tiampi, sur les bords du Mékong. C'est le second point de passage depuis Xieng-Hong. Entre Ssemao et le fleuve la route traverse un gros massif calcaire, avec des formations isolées rappelant celles du Raïkinh ou du Dongtrieu au Tonkin. Dans les

cuvettes qu'entourent ces rochers nous rencontrons des villages païs. Le 15 avril, à Longtan, nous tombons sur une colonie de Païs, exactement semblables aux Laotiens que je connais. Comme eux, ils portent leurs cheveux en chignon, et, comme eux, ils sont tatoués. Les Chinois paraissent avoir pour ces Païs des ménagements particuliers, car ils donnent à leurs soldats, sous forme de plaques d'argent, des récompenses qu'ils n'accordent pas à d'autres. Longtan apparaît dans ces régions, au milieu des populations qui ont adopté sinon la langue, du moins les coutumes, la coiffure et le vêtement des Chinois, comme un îlot bien isolé. C'est le seul point où j'aie retrouvé les vrais Thaïs, restés eux-mêmes en Chine.

C'est avec plaisir que je retrouve le Mékong, le grand fleuve d'Asie, français par excellence. De plus, pour moi, c'est une vieille connaissance, comme un ami que j'aime à regarder, près duquel il me plaît de m'arrêter, et que, j'espère, nous allons maintenant suivre et revoir souvent.

Sur une largeur de 110 à 150 mètres, il coule entre des collines boisées en partie, aux pentes moins escarpées que celles qui forment la vallée du Fleuve Rouge. Des pentes rapides, par endroits, rendent la navigation impossible. Aucune embarcation n'en suit le cours. On ne fait que le franchir aux différents points de passage, sur de grands bacs. Désormais, jusqu'au 20 mai, nous nous tiendrons sur la rive droite. Seul M. Roux, avec deux hommes, fera une excursion sur la rive gauche. Me quittant le 24 mai il franchit le

fleuve à Nam-Pi, puis remontant par Mong-Moung et Mong-Ka, il le traversera de nouveau à Napang, pour nous rejoindre à une trentaine de kilomètres avant Mienning. Pendant cette excursion de mon compagnon, nous-mêmes sommes venus côtoyer le Mékong à Suyen-Kiang, entre Nampi et Napang. Ce sont donc quatre points de son cours qu'il nous est permis de relever ; un cinquième nous est donné après Mienning, alors que nous gagnons Yun-tchéou par une route détournée ; enfin nous retrouvons le fleuve pour la sixième fois, lorsque nous le franchissons entre Chunning-fou et Meng-hua-ting. Toujours autant de montagnes qu'auparavant. Coupant les affluents du fleuve et passant chaque jour d'une petite vallée dans l'autre, c'est continuellement la même manœuvre qu'il faut exécuter.

Le 2 mai nous changions de bassin. La route, traversant une série de mamelons peu élevés, nous conduit dans la plaine de Mienning, dont les eaux se jettent dans la Salouen. A cette hauteur le bassin du Mékong est fort étroit, et nous calculons que nous pourrions aller de celui de la Salouen à celui du Fleuve Rouge en huit jours, en franchissant pendant le trajet tout le bassin du Mékong.

Entre le 18 avril et le 2 mai nous avons rencontré des populations Lochais se rapprochant beaucoup des Lolos, et de vrais Lolos. Un retard de deux jours, motivé par un vol de bagages au préjudice de M. Roux, nous permet de recueillir d'intéressants renseignements sur ces gens et d'assister à des danses très curieuses.

Pendant ce temps, grâce à la promesse d'une forte récompense, les bagages sont retrouvés.

Du 2 au 6 mai nous restons dans la plaine de Mienning. Nous devons à la mauvaise volonté de nos hommes qui, contre nos intentions, avaient voulu prendre la grande route de Yun-tchéou, de perdre deux jours. Nous sommes contraints de les faire retourner sur leurs pas. Cette conduite ne porte pas de chance à leur chef. Le 6 mai nous sommes obligés de le laisser percé d'un coup de couteau d'un *mafou*, qui a exercé sur lui une vengeance, couvée depuis Muong-lé, c'est-à-dire depuis un mois et demi. Tous deux avaient des torts égaux. Il serait trop long de raconter ici par le menu cette histoire qui met à vif un des côtés les plus vils du caractère chinois. Le 11 mai, c'est de notre interprète qu'il faut nous séparer. Orgueilleux jusqu'au bout des doigts et pensant être indispensable, François (c'est ainsi qu'on l'appelle) se croit toute insolence permise. Deux giffles vigoureusement appliquées de la main de M. Briffaut viennent lui rappeler fort à propos que ce n'est pas impunément qu'on répond à un Français par « le mot de Cambronne ». L'insolence n'est d'ailleurs pas le seul grief que nous ayons contre François. Deux fois il a cherché à exciter nos hommes contre nous. Ce n'est donc pas seulement un vaniteux, c'est un homme qui, en pays sauvage, pourrait devenir dangereux. Nous éprouvons un vrai soulagement à en être débarrassés. Son absence ne nous empêchera pas de continuer notre voyage. En vain a-t-il poussé nos *mafous* à nous

abandonner, ses conseils n'ont pas abouti. Et c'est lui qui est le « dindon de la farce » qu'il croyait nous jouer. Nous voilà donc sans interprète ; il ne nous reste qu'à apprendre le chinois. Pour les besoins de la route nous nous en tirons déjà ; quant aux renseignements, avec de la persévérance et de la volonté, nous arriverons bien à les obtenir. Nous trouverons une aide dans certains de nos hommes qui commencent à comprendre l'objet de nos recherches.

14 mai, Yun-tchéou ; 17 mai, Chunning-fou ; le pays est entièrement chinois et plus peuplé ; on sent qu'on approche des grands centres. La route étant connue, nous marchons plus vite.

Le 20 mai, nous revoyons le Mékong pour la sixième fois et le traversons sur un pont de chaînes. La journée du 21 est marquée par un incident qui eût pu tourner très mal : mon fidèle Sao tombe de son mulet et roule pendant une vingtaine de mètres sur une pente très raide : un arbuste le retient. Il n'a, par miracle, absolument rien ; quelques mètres plus loin, il se fût infailliblement tué. Le 22 mai, nous passons sur un radeau de bambous, un gros affluent du Mékong, la rivière Yang-pi, roulant lentement des eaux rouges, sur une largeur d'une centaine de mètres.

Le 25 et le 26 la route traverse la longue et belle plaine de Meng-hua-ting, et c'est dans l'après-midi du second jour qu'une montée, nous menant à l'altitude de 2 600 mètres, découvre à nos pieds le lac célèbre Er-hai. Dans la soirée nous atteignons Ta-li-fou où nous recevons du Père Leguilcher l'accueil et

l'hospitalité auxquels m'ont accoutumé tous mes compatriotes au loin.

La première partie de notre voyage est terminée et le but que nous nous proposions est pleinement atteint. Sur 1 700 kilomètres parcourus et relevés nous avons eu la chance d'en faire 1 290 entièrement nouveaux. Entre Man-Hao et Ssemao nous avons visité une région à travers laquelle deux Anglais, voyageurs remarquables, ont déclaré qu'on ne pouvait passer. M. Colquhoun n'a pu aller de Man-Hao à Yuen-Kiang, malgré tout l'argent promis à Mong-tsé; et M. Bourne, dans son rapport[1], écrit de Ssemao : « Une course directe nous aurait menés droit dans l'est à Mong-tsé, juste au-dessus de Laokay. Malheureusement là s'étend un large espace de contrée, à travers lequel il *n'y a pas de route* et sur lequel presque rien n'est connu... »

Dans ce trajet nous avons suivi la route que prennent, pendant la bonne saison, les caravanes de thé et de coton, revenant des jardins de thé de Mong-Kai et même des frontières de Birmanie. J'ai donc pu recueillir des renseignements importants sur les voies qui sont ouvertes vers la Chine à nos possessions d'Indo-Chine, et sur les produits qu'elles trouveraient profit à exporter. Je dirai tout de suite que le premier, à mon avis, celui qui lui assurera les plus grands bénéfices, c'est le coton.

Nous avons vécu au milieu de populations non

1. *Report by F. S. A. Bourne of a journey in South-Western China*, p. 20. Londres, 1888.

chinoises encore mal connues, et sur lesquelles je crois avoir des documents nouveaux.

De précédents voyageurs présentaient la vallée du Mékong comme malsaine et dangereuse. Ils ajoutaient qu'il serait fort difficile d'y entraîner aucun homme d'une autre partie du Yunnan. Nos *mafous*, je le déclare, n'ont pas fait de résistance pour nous y suivre. Rejoignant sur la rive droite du fleuve la route qui part de Xien-Hong et passe par Mang-Ouan, nous avons pu ainsi déterminer une grande voie suivie et pourtant encore inconnue, qui du nord au sud conduit du Laos à Ta-li-fou. Enfin, relevant six points du Mékong, nous avons pu déterminer le cours du fleuve sur près de 600 kilomètres, entre la zone frontière du Laos et le nord de Chunning; les renseignements que nous avons obtenus, joints aux notes prises *de visu*, nous ont permis d'établir tous les points où on franchit le fleuve depuis Xien-Hong jusqu'à la route de Chunning-fou à Meng-hua-ting.

Pour achever l'œuvre à laquelle nous nous sommes attachés il nous reste, nous le savons, beaucoup à faire; après avoir pris connaissance des nouvelles des nôtres, dont nous étions privés depuis trois mois, après nous être séparés et avoir assuré l'expédition des collections réunies jusqu'à ce jour, nous nous remettrons à la besogne. Nous nous dirigerons vers le nord-ouest, puis le nord, puis... où nos moyens et les circonstances nous permettront d'aller. Je crois que, dans les voyages comme dans les guerres, la réussite dépend, suivant l'expression de Napoléon Ier, de deux

concours : le concours humain et le concours divin. Du premier nous sommes assurés, car tous trois nous avons la même volonté de réussir. Du second, je ne pourrai en parler que notre voyage terminé. Je m'arrête donc; aussi bien en voilà assez long pour raconter une simple exploration de trois mois. Je mets à la suite de ma lettre le tableau des résultats géographiques et ethnographiques obtenus et des collections rapportées.

RÉSULTATS DU VOYAGE DE MONG-TSÉ A TA-LI-FOU

(27 FÉVRIER-26 MAI 1895)

- **Géographie**
  - 1 700 kilomètres relevés, dont 1 220 nouveaux.
  - 30 latitudes.
  - 4 longitudes.
- **Magnétisme**
  - 12 déclinaisons.
- **Ethnographie**
  - Costumes et instruments.
    - Costume et ornements de femme poula.
    - Broderies lolotes.
    - Boucles d'oreilles lintindjou.
    - Costume de femme lolote.
    - Une pipe en argent, hatou.
    - Un costume hou-ni.
    - Étoffes païs.
    - Costume de femme païs.
    - Un instrument de musique lochaï.
    - Un sac à tabac lolo.
  - Manuscrits
    - 22 manuscrits lolos, provenant de six localités différentes ; deux sont en partie traduits en chinois.
    - Liste de 100 mots français écrits en lolo.
    - Manuscrit religieux païs.
    - 3 manuscrits païs modernes.
  - Vocabulaires[1] (d'environ 70 mots chacun).
    - 1 poula.
    - 3 hou-nis.
    - 6 lolos.
    - 2 lintindjous.
    - 2 païs.
    - 1 pou-ma.
    - 1 hatou.
    - 2 lochaï.

1. Je me suis attaché, pour chaque race ou tribu indigène, à prendre plusieurs vocabulaires en diverses localités, afin de pouvoir corriger les uns par les autres.

- **Commerce**
  - Échantillons européens et indigènes de Mong-tsé.
  - — — Muong-lé.
  - — — Ssemao.
  - — — Mienning.
  - — — Ta-li-fou.
  - Diverses qualités de thé vendues à Ssemao.
- **Histoire naturelle**
  - Zoologie
    - Mammifères : 22 peaux comprenant 12 espèces.
    - Oiseaux : 165 peaux comprenant 98 espèces.
    - Poissons : 11 dont 6 espèces.
    - Chélonien : 1.
    - Ophidiens : 2.
  - Botanique
    - 119 espèces de plantes.
  - Géologie
    - 29 roches.
- **Photographies**
  - 276 expositions (9 × 12).
  - 204 instantanées photo-jumelles.

DU YUNNAN A L'ASSAM

DU YUNNAN A L'ASSAM

Sur le Brahmapoutre, 31 décembre 1895.

C'est à Dibrugarh qu'en même temps que j'ai retrouvé la civilisation avec ses avantages, — bateaux à vapeur, chemins de fer, — j'ai reçu toutes les lettres qui m'avaient été écrites depuis sept mois, dont la vôtre, longue et aimable. Elle m'a fait grand plaisir. Vous ne pouvez vous figurer la joie qu'après une si longue absence on éprouve à retrouver des témoignages d'amitié, à voir que, pendant qu'on travaillait en pays sauvage, loin de tout, quelques amis pensaient encore à vous.

Je vais tâcher de vous résumer notre voyage depuis ma dernière lettre de Ta-li-fou, brièvement, cette lettre ne devant, je pense, devancer mon retour que d'une vingtaine de jours.

Donc, ainsi que je vous l'ai écrit, vers le milieu de

juin nous quittions Ta-li-fou, notre objectif était de continuer l'exploration du Mékong.

Durant notre séjour à Ta-li, nous avons pu transformer notre caravane : nous avons un excellent chef muletier, homme sérieux, de la bouche duquel nous ne devons entendre, par la suite, aucun juron, aucune plainte (chose rare en Chine). Notre interprète est un chrétien de vingt-huit ans, un Chinois avec lequel nous nous entretenons en latin. Dire qu'à nous entendre Cicéron n'eût pas eu les oreilles écorchées, serait une prétention absurde. Mais, latin de cuisine ou non, nous nous comprenons, c'est le principal. Joseph — c'est le nom de l'interprète — est un homme dévoué, des services duquel nous avons constamment eu à nous louer. Quelques *mafous* complètent la troupe. Nos deux Annamites continuent à nous suivre.

Nous piquons dans l'ouest; deux cols, dont l'un de plus de trois mille mètres, mais d'accès facile, ayant été franchis, nous arrivons à Yun-longcheou. De là nous atteignons Fei-long-kiao où le Mékong est traversé sur un beau pont, le dernier dans le nord jusqu'à Tsiamdo.

A Fei-long-kiao on nous dit qu'il n'y a de route que sur la rive gauche; que la rive droite est impossible à suivre pour des mulets et qu'elle est d'ailleurs habitée par des populations sauvages et indépendantes.

Voilà qui est tentant. On parle d'une amorce de route conduisant à Lao, un village à trois jours de Fei-long-kiao sur la rive droite. Allons jusqu'à Lao ;

ce sera autant de gagné, et nous verrons bien si nous pouvons continuer.

De nouveau en route, nous marchons d'approche en approche, avançant grâce à des renseignements plus ou moins exacts jusqu'à la vallée de la Salouen. Avant d'atteindre cette vallée, nous sommes déjà obligés de nous livrer à ces travaux qui, jusqu'à Tsékou, vont rendre notre marche très lente. Nos hommes doivent se transformer en cantonniers. Chaque jour, il faut décharger les bagages et travailler à la route, trop heureux quand cette opération ne se renouvelle pas plus de deux fois par jour. Le chef muletier en avant, le pic à la main, dirige les travaux. La besogne est très pénible, et, de notre ancienne troupe, nous n'eussions jamais été en mesure d'attendre les efforts que celle-ci nous donne. La route réparée ou faite, on amène les mulets. Pour comble de malheur, nous avons une période de pluie, le terrain est glissant, les animaux tiennent mal ; ils tombent souvent. Je me souviens, entre autres, d'une journée où, au même endroit, nous avons vu successivement dégringoler d'une trentaine de mètres cinq mulets avec leurs charges. Il a fallu que tout le monde vînt travailler à relever les bâts, à les raccommoder, à les remonter, puis à amener les animaux, qu'après ces chutes formidables nous trouvions tranquillement broutant au fond du ravin, comme s'ils étaient faits de caoutchouc. Tout ce travail s'accomplissait par une pluie battante. Encore quelques heures de marche pour gagner la chaumière où nous devions passer la

nuit, chacun obligé de relever sans cesse des charges qui tombaient, la caravane séparée en plusieurs tronçons, une partie se trompant de route. Je plaignais nos hommes. Franchement, c'était trop de malchance. Il y avait de quoi (pardonnez-moi le mot vulgaire qui rend bien la chose) « enrager ». Au premier village, après ces journées si dures, quelques hommes nous ont quittés ; nous avons pu les remplacer par des gens du pays.

Le manque de renseignements précis nous fait mettre une quinzaine de jours à gagner, sur la rive droite du Mékong, un point qui n'est en réalité qu'à deux jours au nord de Fei-long-kiao. Mais en prenant le chemin des écoliers, nous avons pu aller jusqu'à la rive gauche de la Salouen, et la remonter pendant plusieurs jours. Dans cette vallée nous avons trouvé des Lissous, au point où nous étions encore soumis à la Chine. Comme je vous le dirai plus loin, par la suite nous n'avons pas eu à regretter d'avoir fait ce détour.

Le 9 juillet, de nouveau sur la rive droite du Mékong ; nous le remontons jusqu'au 11 août à Into. Je ne puis dire que la route soit praticable aux mulets. Nous avons passé, et c'est tout. Mais, en dehors des travaux quotidiens de remblayage ou d'élargissement de la route, au cours de la marche, nous devons certains jours nous arrêter complètement, tandis qu'une partie de nos hommes établissent un sentier au milieu d'éboulis qui vont plonger jusque dans le fleuve. Les mulets sont de bons montagnards et ils n'ont pas le vertige, sans quoi nous étions menacés

de n'en pas conserver un seul. Un de nos animaux tombe dans le fleuve. Les hommes ont la chance de pouvoir arrêter sa charge (deux de nos malles) avant qu'elle n'atteigne l'eau. Quant à l'animal lui-même, emporté par le courant, il traverse le fleuve et aborde plus bas sur la rive gauche. Des villageois peuvent le chasser et nous le renvoyer par la même voie.

Durant cette partie du voyage sur la rive droite du Mékong, nous traversons des populations fort intéressantes, Lamajens et Lissous. N'avançant que lentement et couchant presque chaque nuit dans un de leurs villages, nous sommes à même de les voir de fort près, d'assister à leurs danses et de recueillir des renseignements intéressants sur leurs mœurs. Ces populations ne font pas de difficultés à notre passage; elles semblent plutôt nous craindre. Un soir, nous avons pu nous attendre à une attaque. Étant arrivés tard auprès d'un village lissou, nous campons au dehors. Un de nos hommes, Lissou lui-même, vient nous dire qu'on a allumé de grands feux dans la montagne, qu'il a entendu sonner la corne du ralliement et que dans le village on tient des propos malveillants. « Sûrement, disait-on, nous venions dans un but hostile ; mieux vaut, pour les villageois, nous massacrer que de se laisser attaquer le lendemain. » Le chef du village étant venu au camp, je lui fais dire que nous sommes des amis, que nous payerons les vivres qu'il vendra, mais que si l'on nous attaque nous sommes armés et saurons répondre. Je fais sortir les fusils, et recommande aux hommes de veiller, recommandation d'ail

leurs bien inutile. Chacun promet bien de veiller à tour de rôle; mais, après la fatigue de journées très dures, le sommeil est plus fort que la crainte, et tout le monde s'endort profondément. Les habitants ont heureusement réfléchi et nous n'avons pas maille à partir avec eux.

Lissous et Lamajens du bord du Mékong sont très craintifs. Les pauvres gens sont continuellement victimes des incursions des Lissous indépendants de la Salouen, brigands dangereux. Presque dans chaque village on nous parle d'une troupe venue de l'autre côté de la montagne, deux jours, trois jours, auparavant, enlever le bétail ou même quelques hommes qui, s'ils ne sont pas rachetés par leurs frères, seront réduits en esclavage. Je demande aux villageois pourquoi ils ne rendent pas la pareille à leurs ennemis, et ne vont pas, à leur tour, « pirater » chez eux : « Ils sont plus forts, et mieux armés que nous. » A cette réponse rien à dire.

Notre passage est généralement bien vu. Il portera bonheur aux villages que nous avons traversés, et le soir les bardes lissous, s'accompagnant d'une petite guitare, diront dans leurs improvisations toutes les prospérités qui s'accumuleront sur leur pays, après le passage des grands hommes venus de si loin. Pauvres gens ! Ils trouvent encore le moyen de chanter et rire dans leur malheur.

Durant cette partie du voyage, nous n'avons personnellement qu'un malheur à déplorer. Une nuit, sont volées près du camp, deux valises de mon com-

pagnon, M. Roux. Il n'y a heureusement rien de perdu, quant aux cartes déjà faites, les calques ayant été, par précaution, pris chaque jour. Mais les instruments, hypsomètre, théodolite, sur lesquels M. Roux comptait pour continuer ses observations, sont perdus. Désormais il ne pourra plus faire de relevé qu'à la boussole. Deux jours d'arrêt, et les promesses de fortes récompenses ne font rien retrouver; il faut se résigner à partir et à rester volé.

A Into nous sommes en face de Hsiao-ouïsi où se trouve un missionnaire français, le père Tintet, que j'avais déjà eu le plaisir de rencontrer au Setchouen, lors de mon dernier voyage avec M. Bonvalot. Il m'apprend que nous ne pourrons pas aller jusqu'à Tsékou avec les animaux, on arrive avant cette localité à des rochers à pic; que nous ne pourrions faire contourner à la caravane, même en pratiquant des travaux auxquels nous sommes accoutumés. Deux jours au-dessus d'Into nous sommes donc obligés de traverser le Mékong, passage dangereux sur des petites pirogues lancées au milieu de rapides. On s'en tire pourtant sans accident.

Le 19 août nous repassons le Mékong par un pont de cordes sur lequel hommes et animaux glissent tour à tour, attachés à une petite sellette de bois et on arrive à Tsékou.

Tsékou, station de la mission du Thibet, est habité par deux missionnaires dont nous recevons le meilleur accueil possible. Bien que sous la juridiction du Yunnan nous sommes en pays de langue thibétaine. Quelques

jours auparavant nous avons terminé l'exploration du Mékong en Chine. Au delà de ce point, son cours a été relevé par MM. Cooper, Gill et Mesny, le comte Széchenv, le Pandit A-K, et les missionnaires jusqu'à Tsiamdo. Au nord de ce point, M. Bonvalot et moi. et M. Rockhill l'avons traversé. Pour que le cours soit entièrement connu, il ne resterait plus qu'à en relever une partie à travers le Dégué jusqu'aux sources. Nous avons donc terminé notre mission proprement dite et atteint le but que nous nous étions proposé. Il s'agit de rentrer.

Notre séjour à Tsékou est prolongé plus que nous ne l'avions pensé par l'état de ma santé. Pris de fièvres accompagnées d'asthme et de névralgies, je profite de la bonne hospitalité de nos compatriotes pour me reposer complètement. Durant ce séjour, mon compagnon, M. Roux, pousse à trois jours dans le nord jusqu'à Atentsé, afin de prendre, pour la fin du voyage, un point de départ fixé astronomiquement. Durant les loisirs que me laisse ma convalescence, avec l'aide des missionnaires, je puis recueillir de nombreux renseignements sur les Thibétains, les Lissous et les Mossos de cette région. Je puis acquérir de ces derniers des cahiers de prières de sorciers, écrits avec des hiéroglyphes et les faire traduire devant moi, ce qui, je crois, n'avait pas encore été fait. Je pense qu'ils intéresseront l'École des Langues orientales.

Différentes considérations parmi lesquelles entrent en ligne l'état de notre santé (voilà un an que nous sommes partis), l'insuffisance des éléments qui compo-

sent notre troupe, et le danger que nous ferions courir aux missionnaires dont la situation est très précaire, si nous engagions de leurs hommes pour le Thibet, nous fait renoncer à aborder la province du Tsarong.

Notre objectif sera les Indes que nous essayerons de gagner par la route la plus directe, la plus courte possible. Nous tâcherons de trouver notre voie le plus près possible du Dzayul, afin de chercher à résoudre d'une manière définitive le problème de la Salouen et de l'Irraouaddy en coupant les hautes branches de celui-ci près de leur source.

C'est avec ces projets que le 10 septembre nous quittons Tsékou. Nous avons renvoyé le plus grand nombre de nos mulets avec tous nos muletiers chinois, nos collections, tout ce qui ne nous est pas absolument nécessaire, à Ta-li-fou (par la grande route Ouïsi Li-kiang). Nous n'avons gardé que l'indispensable et une quinzaine de mulets. Outre notre interprète Joseph, deux Chinois et les Annamites, notre troupe comprend vingt-six hommes de Tsékou ou des environs. Ce sont des gens vêtus à la thibétaine, parlant entre eux thibétain; mais la plupart étant métis de différentes races qu'on trouve autour de Tsékou, sont polyglottes. Presque tous parlent le chinois; quelques-uns le mosso, le loutsé, et le lissou. Le plus grand nombre est chrétien. Ces hommes serviront à la fois de porteurs et de mafous. Ils s'engagent à nous suivre où nous voudrons, aussi longtemps que nous voudrons. Nous, de notre côté, nous nous engageons à les rapatrier par la voie qui nous paraîtra la plus facile et la moins dangereuse.

En emmenant quelques mulets, notre intention est de nous en servir aussi longtemps que la route le permettra et de les renvoyer ou, s'il faut, de les abandonner.

Sur le pays dans lequel nous allons nous engager nous avons fort peu de renseignements. On nous dit qu'au delà de la Salouen coule un grand fleuve appelé Kiou-Kiang, que les routes sont très mauvaises, que les habitants sont des sauvages dont certains vivent sur des arbres.

Cette absence de renseignements, ce mystère dont la contrée qui sépare la Chine des Indes est entourée, excitent notre curiosité et augmentent notre désir d'y pénétrer et de la traverser.

Du 10 au 19 septembre, nous passons de la vallée Mékong dans celle de la Salouen. Le col est élevé (3 300 m.). Un grand pic qui le domine reçoit de nous le nom de « Francis-Garnier ». Durant ce trajet, nous supportons presque continuellement de la pluie. Les animaux sont fatigués. Il faut déjà faire presque toute la route à pied. Nous sommes encore en pays relativement connu. Des missionnaires sont venus dans ces parages sur les bords de la Salouen.

Nous nous trouvons au milieu de populations loutsés qui nous accueillent bien. Le passage de la rivière se fait facilement sur de petites pirogues. Nous sommes entre la lamaserie de Tchamoutong, qui nous envoie des présents, et Tasou où fut jadis le Père Dubernard. Une chaîne avec un col de 3 600 mètres se dresse entre la Salouen et un affluent de droite de celle-ci. Ce

serait, pour nous, un trop long détour de l'aller chercher à son embouchure. Il faut passer la montagne. Au pied de cette montée, nous sommes forcés de renvoyer les mulets, que nous expédions à Tsékou, sous la garde de deux hommes. Nous renvoyons en même temps quelques menus bagages que nous ne jugeons pas strictement indispensables.

Nous voilà désormais tous à pied jusqu'à la fin de décembre, c'est-à-dire durant trois mois. Pour plus d'intelligence, je diviserai notre voyage depuis le moment où nous avons quitté nos mulets jusqu'à notre arrivée aux Indes, en trois parties.

1° Du 22 septembre au 18 novembre, depuis la vallée de la Salouen même jusqu'à l'arrivée à la plaine de Kampti.

2° Du 18 au 25 novembre, séjour à Kampti et traversée de la plaine.

3° Du 25 novembre au 16 décembre, depuis Kampti jusqu'au premier grand village d'Assam.

1° Le pays que nous traversons depuis l'abandon des mulets jusqu'à la plaine de Kampti, bien qu'il soit très accidenté, est uniformément le même dans son aspect général. Ce ne sont que montagnes escarpées, cachant leurs pentes raides sous des forêts ; à leur pied de gros torrents, de petits fleuves aux eaux claires, glacées. Des routes, à proprement dire, il n'y en a pas. On escalade les côtes à quatre pattes en s'aidant autant des pieds que des mains, en s'accrochant tant bien que mal aux racines lorsqu'on en

trouve; on passe les rochers en cherchant un point d'appui sur les moindres anfractuosités ; lorsque la roche est trop haute, les rares passants ont dressé contre elle un tronc d'arbre, marqué d'encoches ; c'est l'échelle sur laquelle il faut se hisser. Les torrents sont traversés à l'aide de ponts en rotin auxquels on se suspend dans une sorte de cerceau ; on s'aide avec les pieds ou les mains ; ou bien on jette sur le cours d'eau un bambou, sur lequel il faut garder l'équilibre. Quand les eaux ne sont pas trop profondes, on passe à gué.

Certains torrents sont utilisés comme voies de communication; durant deux ou trois jours on les suit, sautant de pierre en pierre, glissant, arrivant à tenir avec difficulté, tombant sans cesse. Dans cette marche, on n'est jamais sec; lorsqu'on a eu le bonheur de ne pas tomber de tout son long dans l'eau, la pluie se charge de mouiller la partie des vêtements que n'aurait pas atteinte l'eau du torrent.

Les villages sont rares. Les plus rapprochés sont à trois jours les uns des autres. Chaque village ne comprend qu'une dizaine de cases disséminées en diverses parties de la montagne. Les habitants sont des sauvages à peu près nus, sauf un petit pagne. Nous avons la chance de trouver en eux de braves gens. Quelques-uns parlent le lissou que nos hommes comprennent, et ayant eu un appui des chefs pour trouver dans la vallée de la Salouen quelques porteurs supplémentaires que nous avons bien payés, et qui se sont montrés contents, nous pouvons en changer de village en village.

Les anciens persuadent les nouveaux. On nous fait une bonne réputation et nous en profitons.

La grande difficulté pour nous est dans la question du ravitaillement. C'est une quarantaine d'hommes qu'il faut nourrir dans des pays bien pauvres. Nous n'avons souvent que le juste nécessaire pour atteindre le prochain village. Ce souci de l'alimentation nous donne de grands tracas, et nous met parfois en situation très périlleuse.

Étant ainsi partis d'un petit village où nous avions eu grand'peine à nous procurer pour trois jours de riz, avec la certitude de ne pouvoir rien trouver durant trois jours, même en faisant les étapes les plus longues possibles, nous arrivons un soir au bord d'un torrent qui se jette dans un fleuve dont nous suivons la rive droite. Un pont de corde est sur le torrent, mais les eaux sont si hautes qu'on ne peut essayer de le passer ; on risquerait d'avoir la moitié du corps dans l'eau et d'être entraîné par le courant. Les indigènes nous disent qu'ils passent ordinairement en radeau. Mais maintenant personne ne veut essayer le passage ; il est trop dangereux. Quand les eaux montent, nous dit-on. on ne passe pas, on reste chez soi. Que faire? Il ne faut pas songer retourner en arrière, on trouverait difficilement des vivres. D'ailleurs, l'idée de reculer ne nous séduit guère. Traverser le fleuve, on ne peut y songer. Remonter le torrent serait fort difficile ; il n'y a pas de sentier. Et puis nous n'avons que trois jours de vivres ; il n'y a pas de temps à perdre. On attendra jusqu'au lendemain matin. Nous établissons notre tente

sur un amas de galets, les hommes sont autour de nous. Au bout d'une heure nous nous apercevons que les eaux continuent à monter et menacent de nous envahir. Il n'est que temps de décamper. La nuit est noire et la pluie battante ; on plie bagage et on se réfugie sous un grand rocher dans le bois. Le cuisinier chinois, qui ne se plaint pourtant que bien rarement, sanglote. Vous pensez quelle nuit nous passons tous, serrés les uns contre les autres, sous le rocher, et, sans paraître inquiets, à quel genre de réflexions chacun peut se laisser aller.

La pluie continue. Ce n'est pas pour arranger nos affaires. Au petit jour, je songe à peine à aller voir l'état du torrent, convaincu qu'il n'a pu que grossir ; tandis que philosophiquement on allume le feu, un de nos hommes me crie : « Les eaux ont baissé. » Je n'en puis croire mes yeux. C'est pourtant vrai. Par un phénomène que nous avons eu l'occasion de constater par la suite, le niveau du torrent suit un mouvement régulier avec le jour : bas dans la matinée, il augmente le soir. La pluie a cessé. Nous sommes sauvés. On franchit le pont de corde. On ne peut se figurer la joie que nous éprouvons lorsque nous sommes sur la rive droite. Nous sommes sortis d'une bien grande difficulté, dont je n'aurais pu arriver à trouver la solution si les eaux étaient restées dans le même état que la veille.

Durant cette partie du voyage nous avons parcouru de l'est à l'ouest une partie du bassin de l'Irraouaddy. Nous avons traversé et suivi pendant quelques jours l'une des deux branches qui forment le fleuve. Les

cols que nous avons franchis ont été nombreux. Le plus élevé atteint 3600 mètres.

2° (18-25 novembre). Depuis quelque temps les indigènes nous parlent d'une grande plaine qu'ils appellent Apon, puis Mouan. Ils la décrivent comme un vrai paradis où l'on trouve toutes les ressources possibles; de nombreux villages habités par des gens à dents noires, portant turban. Chacun dans notre troupe a hâte d'arriver à cette terre promise. On est séduit par l'idée de marcher en terrain plat, de trouver du sel (pendant dix jours nous sommes privés de sel et de graisse, ne mangeant plus que du riz cuit à l'eau, sans assaisonnement). Continuant toujours notre route vers l'ouest, nous atteignons, le 18 novembre, cette plaine, qui forme le fond de la vallée de la branche occidentale de l'Irraouaddy, le Namkiou. Nous avons la surprise de trouver dans le pays de Kampti (ainsi se nomme cette plaine), des Thaïs parlant la langue de leurs frères des bords du Mékong, se servant d'une écriture à très peu de chose près semblable à celle qu'on retrouve depuis la rivière de Canton, depuis le milieu du Yunnan chez les Païs, jusqu'à l'embouchure de la Ménam.

Nous nous sentons ici en pays connu. Plusieurs Anglais sont venus d'Assam jusqu'à Kampti. Trouvant une race plus instruite, plus civilisée, pénétrant dans une contrée qui a déjà vu des voyageurs européens, nous espérons avoir plus de facilités pour la suite de notre voyage. Nous nous trompions. C'est à partir de

Kampti que nous rencontrons les obstacles les plus difficiles de notre exploration.

Les premiers ennuis viennent des habitants mêmes. On ne nous repousse pas ouvertement ; mais avant de rien nous vendre, avant de nous laisser passer, avant de nous donner des renseignements sur la route, on exige de nous de l'argent, des fusils. Depuis les hommes du peuple jusqu'aux chefs, tout le monde cherche à nous rançonner ; on n'est jamais content, il faut donner toujours davantage. Durant le peu de jours que nous restons à Kampti, nous passons notre temps à discuter avec les autorités locales. Les parents du roi se montrent d'une rapacité qui nous écœure. On en vient après avoir reçu des cadeaux d'une valeur très élevée, à nous mendier quelques roupies. Le fils du roi va jusqu'à me demander mes bottes, et celui qui s'humilie ainsi se fait gloire d'avoir été à Calcutta. Malheureusement tout en conservant un langage ferme, nous sommes bien obligés d'en passer par une partie des exigences des gens de Kampti sans l'aide desquels il ne nous sera pas possible de continuer. Ajoutez à cela que les conversations ne sont pas faciles. Voici comment nous nous y prenons pour nous faire comprendre : nous parlons latin à Joseph ; celui-ci parle chinois à un de nos Thibétains, Siranséli, ancien chercheur d'or ; Siranséli, transmet ce qui lui est dit en lissou à un des porteurs indigènes de la montagne ; le porteur parle sa propre langue à un Thaï qui la comprend, et qui répète ce qu'on lui dit aux chefs de Kampti. Ceux-ci, d'ail-

leurs, semblent trouver toute naturelle leur manière de faire; tout en demandant continuellement, ils nous adressent les plus gracieux sourires et vont jusqu'à plaisanter.

3° (25 novembre-16 décembre). Ayant fini par nous mettre d'accord avec les chefs de Kampti, nous nous préparons à partir pour l'Assam. Trois routes y mènent : une dans le sud, ne franchissant pas de hautes montagnes, mais assez longue et déjà suivie par les Anglais ; une dans le nord, allant rejoindre la frontière du Dzayul et traversant pendant plusieurs jours le dangereux pays des Mishmis; une troisième à l'ouest, entre les deux frontières, escaladant de nombreuses montagnes, mais offrant l'avantage d'être la plus courte et de n'avoir été suivie par aucun Européen. C'est donc pour celle-ci que nous nous décidons.

Le 24 novembre nous quittons Kampti pour franchir le massif qui sépare le bassin de l'Irraouaddy de de celui du Brahmapoutre. Cette dernière partie du voyage est la plus dangereuse et la plus pénible. Aux difficultés de la route même qui nous rappellent celles que nous avons déjà connues, telles que torrents à suivre ou à traverser, cinq montagnes successives à franchir, marche sur des rochers, équilibre à garder sur des ponts de bambous, vient s'ajouter une série d'obstacles d'un autre genre. Chaque jour quelque circonstance imprévue arrête ou du moins retarde notre marche. Nous ne sommes pas habitués à tant de malchance. Il semble que la mauvaise fortune se

soit attachée à nos pas, et fasse systématiquement échouer tous nos plans les uns après les autres. D'abord nous avons été trompés à Kampti, je ne crois pas malintentionnellement, mais pour nous le résultat est le même. On nous a dit que jusqu'au premier village d'Assam, il ne faut que dix jours de marche. Heureusement j'ai fait prendre treize jours de vivres, et aussi par les habitants je puis en faire racheter pour trois jours à un petit village de Kammys (nom des montagnards), le dernier que nous trouverons jusqu'à la plaine d'Assam. Pour nous engager dans la traversée d'un véritable désert de forêts pendant 140 kilomètres au milieu de montagnes, seize jours de vivres c'est peu. Mais il nous est impossible d'en prendre davantage ; au départ cinq, et le lendemain trois des porteurs indigènes que nous avions engagés, se sont enfuis, effrayés par la longueur de la route à faire, et c'est avec grand'peine que nous sommes arrivés à réunir et à conserver les autres. Nous avons un guide de Kampti, brave garçon qui nous aidera de son mieux.

La maladie qui avait jusqu'alors épargné notre troupe vient se mettre sur nos hommes. Dans les nuits brumeuses de Kampti ils ont pris des germes de fièvre, et les voilà tous fatigués, anémiés, harassés, se plaignant de maux de tête ou de maux d'estomac, alors qu'il faudrait le plus de force et de santé. On jette encore quelques menus objets ; on arrive à diminuer un peu les charges, et nos hommes se traitant comme des frères, les plus forts augmentent leur

fardeau pour alléger les malades. On continue à avancer.

Au bout de quelques jours c'est sur mes compagnons mêmes que la fièvre vient s'abattre. M. Roux est pris d'un fort accès et M. Briffaud est bientôt atteint à son tour. Vous pouvez vous imaginer les émotions par lesquelles j'ai passé, les angoisses auxquelles j'ai été en proie durant ce trajet. Ayant comme chef, et comme parfaitement valide, toutes les responsabilités, voyant autour de moi les malheurs venir les uns après les autres, m'attendant chaque jour à quelque catastrophe et ne pouvant rien, j'ai certes souffert tout autant au moral que le plus malade au physique, et en entreprenant ce récit, j'ai encore le cœur tout serré à la pensée du désastre épouvantable dont notre troupe a été sur le point de devenir victime.

Lorsque mes compagnons tombent malades, nous avons déjà avancé de huit jours ; nous sommes presque à moitié route. On ne peut, dans l'état où sont nos hommes, retourner en arrière. Un mois d'arrêt dans un pays malsain ne les remettrait peut-être pas. On ne peut envoyer chercher des approvisionnements et manger sur place ceux qu'on a, avec le risque de ne pas en recevoir de nouveaux. Il n'y a qu'à avancer. Je divise la colonne en deux. Les moins forts vont continuer tout de suite avec les indigènes et le guide. Ils nous marqueront la route et s'ils arrivent avant nous à un village, ils enverront immédiatement des vivres. Nous-mêmes, avec les plus valides, attendrons un jour

pour permettre à nos compagnons de se reposer. C'est tout ce qu'on peut faire ; encore est-ce risqué.

Au bout d'un jour M. Roux ne se sent pas la force de partir. Il me prie de m'en aller avec la seconde colonne, et m'écrit un papier certifiant que c'est lui qui me prie instamment de partir. Je le laisse avec deux hommes et douze jours de vivres. Quoi qu'il m'en coûte de laisser ainsi dans la montagne, peut-être à huit jours de tout ravitaillement possible, un compagnon malade, je comprends que mon devoir est de me mettre en route. En restant je ne ferais qu'augmenter d'un membre la troupe qui consomme sur place, et je puis être bien plus utile en allant aussi vite que possible en avant, et en m'occupant du ravitaillement. M. Briffaud malgré sa faiblesse vient avec moi.

Au bout de deux jours nous passons à trois milles mètres, par un peu de neige, le col qui nous conduit aux Indes. La joie d'avoir atteint le but de notre voyage est bien effacée pour moi par les soucis qui me tourmentent continuellement. Au bas du col nous trouvons deux hommes de la première colonne, restés à la recherche d'un vieillard qui, souffrant, n'avançant que difficilement, s'est perdu dans la nuit. Hélas ! on ne l'a pas retrouvé. Les tigres sont nombreux. Il est perdu, le pauvre vieux.

A la nuit, sur une terrasse au milieu des rhododendrons, au milieu desquels nous sommes campés, nos hommes se réunissent en cercle, et s'étant tournés vers Tsékou, s'agenouillent pour réciter pendant près d'une heure de longues litanies. Ils prient pour leur

aîné qu'ils ne reverront plus. Des rafales de vent d'ouest font frissonner la cime des arbres, tandis que quelques bûches demi-consumées éclairent mal cette scène lugubre. De ma vie je n'ai vu de spectacle aussi saisissant et aussi profondément triste.

Pendant les jours qui suivent c'est une marche forcée, à longues étapes. Chacun cherche tout ce qu'il peut donner de forces. On comprend qu'il faut avancer coûte que coûte. On fuit devant la mort.

Nos vivres baissent ; on est pourtant à la ration. Les hommes ne font que deux repas par jour : trois écuellées de riz largement étendu d'eau.

Nous n'avons qu'une demi-journée de retard sur la première colonne que nous savons un peu mieux approvisionnée que nous. On envoie, pour tâcher de la rejoindre, deux porteurs indigènes restés avec nous. Ils diront à ceux qui nous précèdent de nous laisser un peu de riz.

On continue ; il n'y a plus qu'un repas ; puis, plus rien du tout. Nous sommes obligés d'abandonner deux de nos hommes malades qui ne peuvent avancer aussi vite que nous. On leur enverra du riz dès que nous en aurons. La tente, les ustensiles sont abandonnés. On ne garde plus que les couvertures et une ou deux marmites. La marche est retardée par des gués continuels, des passages de torrent avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Les hommes ont marché vingt-quatre heures sans rien manger, lorsque nous trouvons un homme laissé en arrière par la première colonne, avec un sac de riz ; c'est le salut ! En outre on nous an-

nonce que nous ne sommes qu'à un jour d'un petit village. Il faut immédiatement songer aux deux malades restés en arrière. Je promets une forte récompense à qui voudra leur porter secours? Un vieux Thibétain, Jayo, se lève ; il repartira en arrière et ramènera ses camarades après leur avoir donné des vivres.

Nous voici au premier village; ce sont des Mishmis. mais soumis, ceux-là, des Singphos. Nous retrouvons la première colonne qui, partie vingt-quatre heures avant nous, ne nous a précédés au village que de trois heures. On ramasse aussitôt tout ce qu'on peut de riz et on l'envoie en arrière avec deux indigènes et l'un de nos hommes. Ils pourront revenir sur leurs pas pendant au moins six jours et approvisionner la petite colonne de M. Roux. Pourvu que celui-ci ait pu passer le col, et il est sauvé.

Nous avons si bien réussi à approvisionner ceux qui sont derrière nous en détresse, que nous ne trouvons presque plus rien pour nous-mêmes. On ne veut plus rien nous vendre. C'est avec un peu moins d'un jour de vivres que nous partons pour le premier village important d'Assam, Bishi, qu'on assure être à deux jours de marche. Nos hommes me disent en riant que en mettant beaucoup d'eau dans le riz, cela pourra aller. Nous avons encore dépêché deux indigènes en avant à Bishi, pour nous faire envoyer du riz.

On repart donc sans trop d'inquiétude. Mais notre guide perd la route... C'est trop d'infortune!... Il nous engage dans un petit torrent, disant que celui-ci

allant à la Dihung, et la Dihung passant à Bishi, on est sûr de trouver le village.

Nous passons encore une soirée fort triste, et nos pauvres hommes me semblent cette fois bien découragés; il y a de quoi.

Le lendemain, après nous être péniblement frayé une route à travers bois, nous arrivons vers midi à une hutte de pêcheurs. Nous achetons du riz et du poisson et on nous montre la route. Quelques heures après nous rencontrons des gens du Bishi, venus au-devant de nous, pour nous offrir du riz. Nous sommes désormais hors d'affaire.

Dans la journée suivante, le 16 décembre, nous atteignons Bishi, c'est-à-dire la plaine d'Assam. Nous sommes restés seize jours dans les montagnes sans voir d'habitants. Pour nous le voyage est maintenant terminé. A Bishi, nous sommes dans l'abondance de toutes choses, au milieu de gens aimables qui, à l'inverse de ceux de Kampti, donnent sans demander. Deux jours après, nous avons la satisfaction de voir arriver les deux malades laissés en arrière et le brave Jayo. Pour que notre joie soit complète il faudrait que nous fussions tous réunis dans cette plaine de l'Inde. Or nous sommes inquiets au sujet de M. Roux. Je ne veux pas envisager ce qui pourrait lui arriver, si la fièvre le prenait ne le quittait pas ou si ses hommes tombaient malades. Nous avons été si éprouvés, durant cette traversée de Kampti en Assam; nous avons eu une telle malchance que nous pouvons bien espérer avoir au moins quelque bonheur d'un autre côté.

Cependant, après trois jours de séjour à Bishi, les achats deviennent de plus en plus difficiles (il faut nourrir quarante hommes). Je décide de partir pour le prochain village. Nous marcherons vers Sadiya à toutes petites étapes, nous arrêtant dans chaque village aussi longtemps qu'il pourra nous fournir des vivres. M. Roux nous rejoindra ainsi facilement.

Le 20 au matin j'envoie donc les hommes jusqu'à Khahan, et je reste à Bishi, avec M. Briffaud et deux ou trois hommes, dans l'idée de n'en partir qu'à midi. Bien m'en a pris d'attendre ainsi. Tandis que j'écris, vers dix heures, tout à coup, on m'annonce l'arrivée de M. Roux : « Lou Tajen », me disent les hommes. C'est bien en effet mon compagnon, avec ses deux porteurs, et ceux qui étaient partis pour lui porter des vivres,, tout le monde est sain et sauf. Les porteurs de M. Roux ont eu la fièvre en route. Une crue subite de la Dihung a ensuite arrêté la petite colonne durant deux jours. Enfin les voilà. Nous sommes tous réunis sains et saufs. C'est le principal. Le 20 décembre 1895 compte comme un des plus beaux jours de ma vie. Nous voilà déchargés de ce pesant fardeau de soucis et d'inquiétudes qui nous oppressait sans cesse. On peut respirer librement. Cette périlleuse traversée de Kampti à Bishi ne nous a coûté que la vie d'un homme. Malgré tout le chagrin que nous en éprouvons, nous pouvons nous estimer heureux de n'avoir pas eu d'autres pertes à déplorer.

Nous avons réussi ; et si notre tentative a bien tourné, nous devons reporter une partie du succès aux mis-

sionnaires du Thibet. Sans leur aide, en effet, nous n'eussions jamais pu trouver des hommes pour nous suivre, l'autre partie en revient à nos hommes. Nous nous sommes trouvés à la tête d'une troupe merveilleuse, au physique, de santé, de force et d'endurance; au moral, d'énergie, de désintéressement, de dévouement et de fraternité. Nos hommes, avec lesquels nous prenons plaisir à descendre maintenant jusqu'à Calcutta pour les renvoyer par Rangoon et Bhamo, ne sont pas des porteurs pour nous; ce sont de vrais enfants avec qui nous vivons dans une communauté de sentiments comme avec les membres d'une même famille. Braves cœurs, généreux, que je ne puis assez admirer, et qui doivent une bonne partie de leurs qualités à l'influence saine et bienfaisante des missionnaires français.

De Bishi nous nous dirigeons sur Sadiya. Au cours de notre route nous trouvons des provisions et des bateaux envoyés par M. Needham « Assistant to political office ». C'est Needham qui, en 1884, traversa le pays des Mishmis pour explorer le Lohit Brahmapoutre jusqu'à Roma. Nous avons reçu de lui l'accueil le plus hospitalier qui puisse être fait. Maintenant nous descendons à Calcutta d'où, nos affaires réglées, nous partirons pour aller prendre le paquebot à Bombay. Nous pensons être en France dans la seconde moitié de février.

En somme, au milieu de nos misères, après les difficultés matérielles qui ont entouré notre voyage jusqu'à Kampti, nous avons eu, au dire des Anglais

qui se trouvent près de la frontière, une grande chance, celle de « couler », comme on dit pour le gibier, entre les Mishmis au nord et les Singphos au sud. Ces deux peuples qui sont en guerre continuelle avec les Anglais, s'ils ne nous avaient pas fait un mauvais parti, ne nous eussent assurément pas laisser passer.

Le premier résultat de notre voyage depuis Tsékou est un peu de gloriole. Français, nous avons, les premiers, tracé la route la plus courte, la plus directe de la Chine aux Indes, cette route en vain cherchée par tant d'Anglais sur les deux frontières. J'ajouterai que cette route n'est pas pratricable au commerce.

Comme résultats géographiques, nous sommes d'abord à même de démontrer, avec preuves à l'appui, l'erreur commise par le général Walker. Dans la carte du Thibet que la Société géographique de Londres a publiée sous sa direction en 1894, la Salouen est marquée comme prenant sa souree à la hauteur de Tchamoutong (c'est-à-dire de Tsékou), tandis que le grand cours d'eau prend sa source dans l'est du Tengri Nor, et sous le nom d'Ourtchan traverse une partie du Thibet habité et ne serait que le haut Irraouaddy. Or l'Ourtchan, ainsi que nous pourrons le démontrer, n'est que la haute Salouen, que nous avons déjà reconnue à la latitude de Ta-li-fou, que nous avons traversée ensuite à la hauteur de Tchamoutong. Entre ces deux points nous avons pu établir le cours de la Salouen et les villages qui bordent ses rives par des renseignements pris chaque jour, tandis que nous remontions la rive droite du Mékong.

Nous avons traversé les hautes branches de l'Irraouaddy, et grâce aux renseignements qu'on nous a donnés et aux visées que nous avons pu prendre des différents cols que nous avons franchis (de plusieurs nous voyions très distinctement et à quelques jours de distance la haute chaîne qui borde le sud du Dzayul), nous avons pu fixer, à quelques kilomètres près, les points où ces branches prennent leurs sources. Les trois grandes branches qui forment l'Irraouaddy sont, en partant de l'ouest, le Kiou-Kiang, la rivière Télo et le Nam-Kiou. Les deux premières ont le débit d'eau le plus considérable. Elles ne sont pas marquées sur les cartes. La branche la plus septentrionale, le Kiou-Kiang ne sort pas d'une latitude plus au nord que 28°30′.

Depuis Atentsé, mon compagnon M. Roux a relevé la route avec tout le soin possible à la boussole. Il a pu prendre de nombreuses visées de pics remarquables. Alors même qu'il était seul, malade dans la montagne, il n'a pas interrompu son travail jusqu'à un point connu. Grâce aux vérifications que permettent les visées, je ne crois pas que les résultats qu'il a obtenus soient entachés de grande erreur.

Depuis Tsékou, marchant à pied, et ne pouvant nous charger outre mesure, nous n'avons guère collectionné, en fait d'histoire naturelle. J'ai laissé à Tsékou des récompenses pour des peaux d'animaux qu'on a promis de m'envoyer et que je crois intéressants.

Nous avons eu plus de chance sous le rapport ethno-

graphique. J'ai pu rapporter de nombreux vocabulaires, et beaucoup de notes sur des peuplades bien peu connues.

J'ajoute, à la fin de cette lettre-rapport, le tableau complet des résultats que nous avons obtenus par ce voyage depuis le Tonkin. — Pour la route nouvelle nous n'avons pris que ce qui était absolument nouveau, ne comptant pas comme tels des tronçons parcourus par des missionnaires, quoique non relevés.

Pendant onze mois de voyage depuis le Tonkin, nous avons cherché à tenir haut le drapeau de la France. Nos efforts n'ont tendu qu'à travailler pour le plus grand honneur et le plus grand profit de la patrie. Si en France, ceux que les questions géographiques, ethnographiques, zoologiques et commerciales intéressent, sont satisfaits des résultats que nous avons atteints, les misères, les souffrances, les dangers auxquels nous avons été exposés seront vite oubliés; nous nous croirons complètement récompensés.

RÉSULTATS GÉNÉRAUX

DE HANOÏ (26 JANVIER 1895) A SADIYA (24 DÉCEMBRE 1895).

Géographie	3.400 kilomètres, dont	2.400 en exploration.	
	Longitudes	6.	
	Latitudes	une quarantaine.	
	Déclinaisons	11.	
	Altitudes	très nombreuses (hypsomètre — [après Tsékou 2 baromètres]).	
Photographie	Plaques (9 × 12)	392	en tout 1.252 expositions.
	Rouleaux (expositions).	440	
	Photo-jumelles	420	
Commerce	Mong-tsé	échantillons commerciaux.	
	Muong-lé	pièces d'étoffes.	
	Ssemao	échantillons commerciaux.	
		— de thé.	
	Racine,	remède pour blessures.	
	Ta-li-fou	échantillons commerciaux.	
	Atentsé	échantillons commerciaux.	
Histoire naturelle	32 mammifères	expédiés de Ta-li-fou	12
		— Tsékou	15
		jusqu'à Sadiya	5
	268 oiseaux	expédiés de Ta-li-fou	164
		— Tsékou	64
		jusqu'à Sadiya	40
	Poissons	5.	
	Serpents et lézards	4.	
	Chélonien	1.	
	Papillons	une centaine.	
	Plantes	223 espèces.	
	Roches	41.	

Ethnographie	Femme poula	ornements et coiffure.
	Lolos	20 manuscrits.
		1 manuscrit à dessins.
		2 manuscrits en partie traduits.
		2 robes.
		1 collier.
		1 chapeau.
		1 sac à tabac.
	Hou-Nis	1 robe et ceinture.
	Lintinyous	boucles d'oreilles.
	Hatous	1 pipe argent.
	Lochais	1 instrument de musique.
	Païs	1 livre chinois.
		3 manuscrits.
		étoffes, écharpe, costume de femme.
	Lissous	1 costume de femme.
		1 écriture sur bois.
		1 tablier.
		1 sac.
		2 bonnets.
		1 collier.
		1 pipe.
		2 instruments de musique.
		3 diadèmes.
		1 arbalète.
		flèches et poison.
		carquois.
		boucles d'oreilles (hommes).
	Mossos	2 livres.
		3 livres et traduction.
	Loutsés	1 étoffe.
		1 pot.
		1 sac.
		1 couteau.
		1 pipe.
	Kioutsés	2 sacs.
		1 ceinture en fil ciré.
		1 anneau de jambe.
		1 étoffe.
		1 couteau.
		1 pipe.

Ethnographie...... (*Suite*)

- Thaïs
  - 1 petit sac.
  - 1 sabre.
  - 1 ornement de femme.
  - 1 livre.
  - 1 pipe.
- Mishmis
  - 1 veste.
  - 1 anneau de jambe.
  - 1 pipe.
  - 1 bandeau et armet de femme.
  - 2 chapeaux.
- 31 vocabulaires

Poulas	1
Païs	2
Poumas	1
Hou-Nis	3
Lolos	6
Lintinyous	1
Juos	1
Hatous	1
Lochais	2
Minchias	1
Lissous	2
Touos	1
Lamajen	1
Mosso	1
Loutsés	2
Thibétain	1
Kioutsés	2
Mishmis	1
Singphos	1

CONFÉRENCE

SUR L'ABYSSINIE ET LE TRANSVAAL

— 1900 —

CONFÉRENCE

SUR L'ABYSSINIE ET LE TRANSVAAL

— 1900 —

Monsieur le Président,

Mesdames, Messieurs,

Il m'est particulièrement agréable d'avoir l'honneur de prendre la parole à Marseille. Je ne puis oublier que c'est de Marseille que je suis parti pour mes voyages, que c'est dans votre ville que j'ai été si cordialement reçu au retour de mes explorations, que c'est cette belle côte de Provence qui se présente toujours jeune et riante aux voyageurs et aux coloniaux fatigués, pour dissiper en un rayon de lumière ou un rayon d'amour jusqu'au souvenir de leurs peines et de leurs déboires.

Et ceux qui, dans la joie de retrouver le sol natal, ont encore un regret pour le charme puissant, quoique perfide parfois, des colonies, ne trouvent-ils pas encore une saveur des contrées qu'ils ont quittées dans la vieille colonie phocéenne, toujours fidèle à ses traditions?

Marseille est restée africaine comme par devant. Lorsque nous venons y chercher le navire qui nous conduira au loin, en descendant la Cannebière il nous semble déjà que nous faisons un pas vers la plus grande France d'outre-mer. C'est que nous coudoyons des coloniaux, nous heurtons de vieux marins, nous croisons des armateurs, des commerçants qui ont étendu dans les contrées les plus reculées l'influence française.

Aussi suis-je bien mal venu de vouloir enseigner un auditoire dont j'aurais moi-même tant à apprendre. Je dirai simplement ce que je pense, ce que j'ai vu ; ma sincérité me vaudra, j'espère, votre indulgence.

Je viens vous entretenir de l'Abyssinie et un peu du Transvaal. Pour vous expliquer la situation de ces pays, je me vois obligé de parler du cadre dans lequel ils se trouvent. Ce cadre, c'est l'Afrique. Vous m'avez accueilli en voyageur, je ne ferai pas de politique. Si le sujet qui m'anime me force à effleurer les grandes lignes de la politique africaine dans ces derniers temps, je glisserai le plus légèrement possible, et vous voudrez bien m'excuser.

Vous ne voudriez pas m'engager à vous raconter l'exploration et la conquête de l'Afrique ; je devrais abuser de votre patience pendant plusieurs nuits ; peut-être même défaillerais-je à la tâche. Il me faudrait remonter au voyage d'Hannon, quelque cent ans avant Jésus-Christ ; nous devrions examiner si, dans les fameuses terres du Transvaal, il ne faut pas voir une trace du passage des Phéniciens, et si ce n'est

pas dans l'antique Ophir que les nouveaux Carthaginois vont porter leurs armes.

Nous devrions également nous demander comment est venu à Madagascar le fameux éléphant de pierre.

De nombreuses questions analogues peuvent tenter votre curiosité. Elles doivent trouver leur réponse dans des travaux d'un autre genre que celui que j'entreprends.

Ce qui nous importe actuellement, c'est d'examiner la situation africaine telle qu'elle est. La France a donné sur ce continent l'exemple des grandes conquêtes en s'emparant de l'Algérie. Si nous examinons notre domaine, nous le voyons peu à peu s'étendre; un grand ministre ne craignit pas d'encourir le reproche immérité de germanophilie pour nous doter de la Tunisie.

Plus au sud, plus à l'ouest, la France marquait de pages glorieuses l'histoire de son empire colonial ; les petits domaines s'agrandissaient, les conquêtes faisaient taches d'huile ; la possession du Sénégal s'étendait jusqu'au Niger ; les riverains du grand fleuve concluaient des traités avec nous ; puis c'était la prise de Tombouctou d'un côté et de l'autre la conquête du Dahomey. Enfin la marche vers le Tchad dont les eaux devaient un jour être frappées par les roues d'un vapeur français.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler ici la grande épopée dont le récit, toujours vivant, ne cesse d'étonner le monde, et dont les héros ont porté notre cher et beau drapeau à travers l'Afrique, la coupant de deux

grandes lignes du Niger à la Tripolitaine, et du Congo au Nil. Ils allaient de l'avant, traversant les déserts comme les mages, en regardant bien haut une étoile. L'astre qui brillait pour eux s'appelle l'idéal. Il s'éclaire de la lumière de la foi, faite elle-même de l'amour de la patrie et du sentiment de l'honneur.

On marchait vraiment pour la civilisation ; l'hypocrisie eût peut-être été plus de mise.

Le rêve était trop beau ; les conceptions grandioses avaient trouvé des géants pour les exécuter. Elles n'eurent pas toujours des géants pour les ratifier.

Certains esprits français s'effrayèrent de projets trop vastes.

On en fut surtout inquiet de l'autre côté de la Manche. Notre fanfare fut interrompue par les deux glas de Boussa et de Fachoda.

Messieurs, je vais faire appel à votre indulgence ; à mesure que je m'étends sur le terrain africain, je me rends compte de l'immensité du sujet que j'ai abordé, et aussi de ma témérité.

Vous me pardonnerez de passer, volontairement ou non, sous silence, bien des côtés de la question africaine; mon désir n'est que de mettre en relief ceux seulement dont l'examen me semble nécessaire pour jeter une clarté sur le sujet qui nous occupe.

L'expansion anglaise doit être de toute nécessité illimitée. Plus l'Angleterre a de colonies, plus elle doit en acquérir ; plus elle a de débouchés, plus il lui en faut de nouveaux. On peut se demander déjà vers quelle planète elle devra tourner ses regards, le jour

où la terre lui semblera trop petite. A moins que son appétit n'ait dépassé ses moyens, qu'en un mot, elle ait eu les yeux plus grands que le ventre, et qu'il ne lui faille rendre des aliments mal digérés. Peut-être est-ce cette préoccupation qui tourmente certains esprits avisés, lorsqu'ils considèrent l'Inde ; d'aucuns, en Angleterre, songent que la domination anglaise aux Indes est assise sur des bases artificielles et n'est pas de toute sécurité ; qu'on y sent d'ailleurs déjà le souffle du colosse russe.

A l'égard de leurs ancêtres, au moins du côté paternel, les Yankees ne sont pas toujours aimables ; ils se souviennent des conseils qu'on leur donnait quand ils étaient petits. Au Vénézuéla ils ont eu la main lourde. Le flegme britannique a senti la pression, mais n'a pas marqué le coup.

En Australie souffle aussi un certain vent d'indépendance ; on dit que dans les rues des grandes villes il apporte parfois les accords de la *Marseillaise.*

Les considérations que je viens d'énumérer, et différentes du même ordre, ont donné à réfléchir à l'Angleterre et l'ont poussée à s'occuper tout spécialement de la côte africaine.

A l'Ouest, la question qui l'intéressait le plus particulièrement, celle de la navigabilité du Niger, se trouva assez facilement résolue. On avait bien jadis employé des arguments *ad hominem* ; M. Mizon en sait quelque chose.

Pour ce qui regarde l'Est et le Sud de l'Afrique, un vaste projet lentement germé, mûri dans le cer-

veau de quelques hommes d'État anglais, s'était peu à peu fait jour, et avait apparu, effrayant par sa hardiesse, par la volonté éclatante de manifester l'omnipotence britannique, et aussi par le mépris qu'il devait entraîner de la part de la Grande-Bretagne, de tout ce qui s'opposerait à sa réalisation, fût-ce le mieux établi en droit.

On conçoit facilement les phases d'évolution de l'idée première, et en suivant son développement on assiste en même temps aux actes et aux manœuvres d'une politique dépourvue de scrupules et tendant à un but déterminé.

Il faut d'abord la clef de la route des Indes ; puisqu'on n'a pu, malgré les troubles suscités parmi les travailleurs et dénoncés récemment par M. Charles-Roux, empêcher M. de Lesseps de terminer son canal, on l'achètera.

Le Khédive a besoin d'argent, la cavalerie de Saint-Georges marchera.

Le canal pris, on s'emparera de l'Égypte. Vous avez tous présentes à l'esprit les circonstances à la suite desquelles les troupes anglaises débarquèrent seules en Égypte et, avec le triomphe aisé de Tell-el-Kébir, en monopolisèrent les bénéfices.

Jetons un voile sur ce passé douloureux.

La basse Égypte conquise, pour mener à bien le plan, il fallait s'emparer du bassin de la mer Rouge et du Soudan.

D'un côté, Aden était déjà fortifiée au mépris des engagements de ceux qui nous avaient défendu

d'occuper Cheik-Saïd. (La défense est toujours respectée.)

Pour venir à bout de ses fins, la Grande-Bretagne emploie tout procédé qui lui semble bon.

Contre l'Abyssinie, elle lance son amie l'Italie.

Pour le Soudan, elle signifie à l'Égypte l'ordre de l'abandonner. La tutrice renonce pour sa pupille aux droits que celle-ci avait, afin de la spolier elle-même.

Gordon est sacrifié, on lui refuse les deux cents hommes de renfort qu'il réclame et qui doivent lui suffire à repousser les Derviches.

Et le héros du devoir, avant de mourir, semble avoir une vision de l'au-delà. Comme s'il était déjà entré dans le monde où l'injuste n'existe pas, il sent plus vivement l'odieux du rôle qui lui est imposé, et il flétrit la conduite de son gouvernement, marquant à jamais d'un blâme expressif, dans l'histoire, la politique des hommes d'État de son pays.

Le Soudan étant abandonné, il devait désormais appartenir au premier occupant.

L'Angleterre cherchait néanmoins à s'y créer un droit de préemption par un bail conclu avec le Congo belge. Le plan de la convention anglo-belge, dénoncée par les puissances, dut être abandonné.

C'est en vertu du droit bien établi de *Res nullius* que le commandant Marchand, chargé par le gouvernement français d'occuper le poste de Fachoda, remplit sa mission avec le succès, avec le courage, avec l'habileté auxquels la France entière a été heureuse

d'applaudir. Je puis dire que le gouvernement abyssin n'a pas manqué à ses engagements.

Nous sommes tous fiers de Marchand !

Peut-être un jour nous racontera-t-il par quelles épreuves il a passé, quelles difficultés il a rencontrées, quels obstacles il a surmontés.

Vous devrez alors, en connaissance de cause, rendre à son œuvre un hommage supérieur encore à celui que vous lui rendez déjà dans votre simple bon sens de Français et de patriotes.

Le drapeau français planté aux rives du Nil, c'était l'écroulement du plan anglais. Ce ne pouvait être, ce ne devait être, ce n'a pas été. La théorie anglaise a été changée du tout au tout. Les droits de l'Égypte, tantôt répudiés, furent invoqués à nouveau. La légitime suzeraine, la Turquie, fut laissée de côté, et de fait la route se trouva libre au pavillon anglais du Caire aux grands lacs.

Sur la côte orientale, un établissement anglais avait été fondé, par le protectorat de Zanzibar. Nous avions renoncé à nos droits sur cette région, contre la reconnaissance de nos droits sur Madagascar. Nous donnions quelque chose à nous, pour garder quelque chose à nous.

Au sud de l'Afrique, une colonie fondée au XVIIe siècle, par des Hollandais et des réfugiés français, fut refoulée au nord, au commencement du XIXe siècle, par les Anglais. La république d'Orange se constitua.

En 1848, devant une nouvelle attaque anglaise

aussi injuste que la précédente, des Boërs franchirent le Vaal et fondèrent cette république dont l'indépendance était reconnue quatre ans plus tard par le traité de Sand-River. Le président du Transvaal s'appelait alors Prétorius.

Pendant les années qui suivirent, une révolution se produit dans les républiques sud-africaines. Des gisements aurifères sont découverts. Le général Joubert devait, dans une inspiration prophétique, deviner quelle influence aurait pour la vie et la tranquillité de ses compatriotes la rencontre des masses métalliques.

Où l'or apparaissait, il n'y avait plus d'indépendance qui tînt. Le voyageur était sur la route, les Boërs (pour ne pas dire les Bours, qu'on me pardonne un mauvais jeu de mots) devaient devenir Anglais. Telle était la théorie d'outre-Manche. Mais si Albion savait mettre dans ses intérêts le Dieu d'Israël, il s'agissait de savoir si elle aurait une fois de plus l'habilité de confondre son droit avec sa force. La journée de Majuba en décida autrement. La politique anglaise montra alors, dans le revers, la sagesse qu'elle avait su montrer vingt années auparavant, lorsqu'après avoir défait à grands frais d'hommes et d'argent l'empereur Théodoros à Magdala, elle limitait sa marche et ses réclamations.

Elle avait en 1881 Gladstone. Celui-ci n'écrivait-il pas alors : « Nous avons fait tort au Transvaal ; nous lui devons réparation ? »

Une convention de 1881 conserva à l'Angleterre

un protectorat dont ne fit plus mention un traité de 1884.

La puissance qui avait éprouvé un échec conservait simplement un droit de veto, durant six mois, pour les traités extérieurs du Transvaal, autres que ceux conclus avec Orange.

Tout fut alors mis en œuvre pour faire échouer la construction du chemin de fer du Transvaal à Lourenço-Marquès. La vaste rade, qu'un arbitrage du maréchal de Mac-Mahon avait su conserver au Portugal, tentait singulièrement l'Angleterre. Admirablement placée sur la route des Indes, face à Madagascar, la baie de Delagoa, en même temps qu'elle pouvait offrir un abri sûr à des flottes entières, se trouvait être en même temps le débouché naturel de considérables gisements de charbon.

L'Europe doit à la fermeté du Portugal d'avoir conservé à l'abri de la griffe britannique ce point qui intéresse toutes les puissances.

Et le Transvaal a eu le mérite de ne pas tomber dans le piège qui lui était tendu pour le désintéresser de la question lorsqu'on lui offrait, plus au sud, un accès à la mer.

Pour comprendre les intentions de l'Angleterre dans ces régions, nous devons revenir à l'idée maîtresse qui la dirigeait. Avec la découverte des gisements aurifères et diamantifères du sud de l'Afrique, se formait, en effet, prenait corps le projet dont l'embryon avait semblé, jusque-là, inspirer la politique anglaise en Afrique.

Voici le plan : la riche terre d'Égypte, le limon fécond du Nil, seront reliés aux masses métalliques des plateaux boërs. Du nord au sud de l'Afrique, l'agriculture et l'industrie seront ainsi étroitement et commercialement unies, à travers le plus beau champ d'exploitation qui puisse être conçu, sous le pavillon britannique. On dressera, suivant la pittoresque expression de Grosclaude, une colonne vertébrale d'acier au continent noir.

L'idée n'est pas trop vaste pour les cerveaux britanniques, surtout pour les cerveaux britanno-africains.

Sur la masse aurifère des Rands s'est éclose, en une sorte de génération spontanée, comme les larves d'une terre trop grasse, une race d'hommes qui tenant l'or pour foi, pour loi, pour droit, croient toute entreprise permise du moment qu'elle a la fortune pour but.

Ces frères cadets des Anglais, en poussant à l'extrême les théories de leurs aînés, ont obligé ceux-ci à les suivre.

Un homme s'est fait l'apôtre de l'idée ; à la suite de M. Rhodes, ses partisans, comme s'ils étaient éblouis par l'ardeur du métal, ont vu grand partout : grand dans les projets, grand dans les actions, grand dans les compagnies à charte. On a cru qu'il y aurait toujours de l'argent, et qu'avec de l'argent on viendrait à bout de tout. Les échecs momentanés dans diverses tentatives, le bluffage d'une Compagnie qui suspend sans cesse au-dessus de l'Angleterre la me-

nace d'un effroyable Panama, tout cela était compté pour peu de chose.

« Nous avons de l'argent, disait-on ; forcément les choses s'arrangeront à notre gré. »

On parlait ainsi jusqu'à ce qu'on vînt aux réalités.

Matériellement, la construction de ce chemin de fer ne serait pas, dit-on, chose aisée. Certaines régions de hautes montagnes, au sud des grands lacs, ne pourraient être franchies facilement. Politiquement, il faudrait obtenir le droit de passage sur l'Est-Africain allemand. Et malgré les avantages purement commerciaux et presque politiquement désintéressés qu'a mis en lumière à Berlin M. Rhodes, il ne semble pas que l'empereur soit bien disposé à *internationaliser* une route qui traverserait son territoire.

Les obstacles les plus sérieux à la réalisation du rêve du Caire au Cap sont l'Abyssinie et le Transvaal.

Non loin de l'océan auquel ils ne touchent pas, les plateaux éthiopiens et boërs, appuyés au bourrelet qui entoure l'Afrique et interrompt, par des seuils, la navigabilité des grands cours d'eau, semblent avoir été placés au nord et au sud comme des rochers imprenables, contre lesquels viendront impitoyablement se briser les flots du courant anglais.

Les habitants sont bien différents.

En Éthiopie, ce sont des noirs, d'origine indo-européenne, il est vrai, des guerriers qui, pendant plus de mille quatre cents ans, ont su défendre leur foi et sauvegarder leur indépendance au milieu des

remous des guerres ou des invasions qui ont ensanglanté l'Afrique du Nord.

Au Transvaal, des pasteurs, des colons hollandais et français venus il y a deux siècles ; race solide, d'autant plus attachée au sol qu'elle défend qu'elle vient plus récemment de l'arracher à la barbarie, qu'elle l'a fécondé d'un sang encore plus chaud, qu'elle a plus présentes à l'esprit les luttes et les souffrances communes dont l'ensemble forme l'apanage des traditions nationales.

Rien donc de commun entre ces deux peuples séparés par des millions de kilomètres ! Si pourtant : la foi en Dieu et la conscience de son droit. La Bible et la Patrie !

Lorsqu'un voyageur novice remarque chez un peuple un instrument ressemblant à un autre qu'il a vu chez un autre peuple, il est d'abord tenté d'en tirer des conclusions de communications ou de traditions communes. Il n'en est souvent rien.

Ce n'est que coïncidence. On doit avoir présente à l'esprit cette loi ethnique : « Dans les milieux analogues, les hommes se servent de moyens analogues pour arriver à des résultats analogues. »

Ce que je viens de dire peut parfaitement s'appliquer à l'Abyssinie et au Transvaal.

L'Italie a fait la guerre à l'Abyssinie. Elle l'a déclarée à la suite d'une discussion sur l'interprétation d'une clause d'un traité.

L'Italie avait fourni auparavant beaucoup d'armes à l'Abyssinie.

Elle avait aussi arrosé de ses fonds secrets quelques bons fonctionnaires éthiopiens qui s'empressaient d'en informer l'empereur, et de verser ces pots-de-vin à une caisse militaire.

Un ministère italien désirait beaucoup une victoire.

Un général montra une certaine impéritie. Les Abyssins semblent avoir attiré les Italiens dans les défilés qui mènent à leurs plateaux.

Les assaillants se trouvaient en plusieurs colonnes qui furent battues les unes après les autres sans s'être entre-secourues.

Enfin un Français, M. Chefneu (j'aurai occasion d'en reparler), avait annoncé la défaite italienne.

Changez les noms ; vous avez sauté trois mille kilomètres, et vous vous trouverez sur les plateaux boërs.

Était aussi singulièrement renseigné M. Grosclaude lorsqu'il disait, le 2 février 1899, c'est-à-dire quelques mois avant la déclaration de guerre :

« Il (le chemin de fer de Lourenço-Marquès au Transvaal) a d'ailleurs transporté depuis lors, sur divers points du territoire, des *armements considérables* venus d'Europe et qui garantissent aujourd'hui la sécurité de cette vaillante République contre les convoitises d'alentour. »

Il n'eût peut-être pas fallu beaucoup de fonds secrets à lord Salisbury pour avoir ce document.

Messieurs, j'ai essayé de vous indiquer aussi brièvement que possible, en négligeant des questions pour-

tant de la plus haute importance, comme celle du Congo belge, quel était le but de la politique anglaise en Afrique pendant ces dernières années et à quels obstacles elle pouvait se heurter.

Je n'ai presque parlé que de l'Angleterre, car c'est à ses aspirations que sont dus les principaux conflits dont le continent noir vient d'être et est encore le théâtre.

Le rêve anglais s'accomplira-t-il?

La dernière partie s'engage en ce moment.

Ce n'est plus de politique ténébreuse ou d'insinuations qu'il s'agit. Les cartes sont retournées, nous connaissons les besoins de l'Angleterre, ses appétits énormes ; les nécessités de son commerce nous apparaissent.

Les théories impérialistes avec leurs dangers pour nous, et peut-être aussi pour leurs promoteurs eux-mêmes, avec l'obligation de la main-mise sur la domination du monde, sont dévoilées. On reconnaît déjà un peu tard la puissance que donne à celui qui la possède la gigantesque toile d'araignée étendue sur les mers, et dont la trame est faite des câbles télégraphiques.

Des gens avisés songent déjà qu'en se battant pour leur patrie les Boërs combattent pour nous tous, car ils défendent contre les envahisseurs la cause de la liberté et du droit des nations.

Nous avons le droit et le devoir de nous préoccuper de l'issue de la lutte. Quelle qu'elle soit, il est évident que la durée même et les conditions de la résistance

opposée jusqu'à maintenant par les Boërs à l'envahissement de leurs plateaux, sont des considérations qui doivent singulièrement grandir à nos yeux l'importance de l'Abyssinie et attirer notre attention plus que jamais sur cette contrée.

Il serait long, et je n'ai pas cette prétention, de vous décrire ici en quelques mots l'Abyssinie, dont je ne connais d'ailleurs qu'une faible partie.

Voici ce que je vais vous proposer.

Je vous invite à faire avec moi le voyage de Djibouti, possession française, jusqu'à Addis-Ababa, capitale des États du Négus Ménélick.

Quelques mots vous permettront peut-être de vous faire une opinion, si rapidement puisse-t-elle se former, des régions que nous traversons et de ses habitants.

L'Abyssinie s'étend sur une superficie supérieure à celle de la France. Le plateau offre assez l'aspect d'une carte en relief renversée, c'est-à-dire que les grandes profondeurs remplacent ce qui en d'autres pays serait de grandes hauteurs.

L'altitude moyenne est de 800 à 1 000 mètres. Le climat est tempéré et sain. La population, d'origine très variée, semble se rattacher à deux races principales : la race amharique et la race galla.

Le type dominant, coloration à part, a le caractère européen. On retrouve fréquemment des traits sémites et arabes.

On évalue généralement le chiffre de la population à une dizaine de millions d'habitants, capable de

fournir en cas de guerre facilement 300 000 soldats, lesquels seraient actuellement armés de fusils à tir rapide. Les Abyssins possèdent plus de 500 000 fusils de guerre. Ceci est une considération qui a son importance, lorsqu'on se demande de quel poids pourrait peser le facteur éthiopien dans la balance de la politique africaine.

Il ne faut pas oublier qu'en 1868, lord Napier n'avait affaire qu'à 60 000 hommes de Théodoros, mal armés, et que le succès de Magdala coûta un prix excessivement élevé pour l'époque.

De plus récentes expériences ont appris qu'on ne se frottait pas impunément aux soldats de Ménélick.

Le gouvernement est féodal; le pays est divisé en provinces gouvernées par des ras qui forment le Conseil de l'Empire. Au-dessus, le Négus, qui a souvent fort à faire pour mettre à la raison ses vassaux.

L'esclavage est aboli, et la féodalité abyssine n'est pas contraire aux aspirations de la démocratie.

Je me souviens d'avoir trouvé le salaire, demandé par un homme à Addis-Ababa, trop élevé ; et comme je lui faisais remarquer que chez l'empereur il n'en recevait pas le quart : « Chez vous, me fut-il répondu, je ne puis arriver à rien. En travaillant chez l'empereur, je puis devenir dedjaz (général) et même ras (gouverneur). »

La religion abyssine est chrétienne ; c'est un schisme importé au IVe siècle. Un évêque nommé Abouna est donné ou plutôt cédé moyennant finances à l'Abys-

sinie par le patriarche d'Alexandrie. Son rôle semble plutôt figuratif et on ne peut prévoir le temps où l'importation de ce personnage ne semblera pas indispensable.

A côté de lui, un clergé séculier et des moines abyssins.

Je voudrais vous dire deux mots du caractère abyssin et de l'opinion qu'il donne à ceux qui ont à le juger.

Je ne crois pas mieux faire que de vous répéter ce quej'écrivais l'été de 1898 à Harrar :

« En rentrant chez moi, je me remémore ce que je viens de voir et je me demande si mes impressions me donnent un juste sentiment de ce qu'est le peuple abyssin. Tant de voyageurs français viennent de redescendre tous plus ou moins désillusionnés sur le compte de l'Abyssinie et des Abyssins, que je suis à me demander si je ne fais pas erreur en persistant dans l'opinion que je me suis faite l'an dernier. Pour voir juste, à moins de rester dans une impartialité rare, il ne faut pas que l'objet à juger soit pour vous un sujet quelconque de mécontentement. Or, ils sont mécontents ceuxqu i espéraient trouver ici monts et merveilles et qui n'ont rien obtenu ; mécontents, ceux qui ont eu à se plaindre de leurs domestiques ; mécontents, ceux qui avaient pensé voir dans le peuple abyssin une nation arrivée déjà à un même haut point de civilisat n que nous, et qui se sont aperçus qu'ils s'étaient trompés. Ils ont voulu coûte que coûte établir des comparaisons ; ils ont oublié qu'en mettant le

pied sur le plateau d'Éthiopie, on recule de plusieurs siècles ; voyant qu'ils s'étaient trompés, ils ont passé d'un extrême à l'autre. Pour eux, les Abyssins sont sur le même rang que les nègres de l'Afrique ; où il y a un abîme, ils n'ont vu qu'un pas à franchir.

» Les désillusionnés ont demandé ce qu'ils ne pouvaient avoir, ont cherché ce qu'ils ne pouvaient trouver ; et au lieu de s'en prendre à eux-mêmes de n'avoir pas réussi dans leurs vœux, ils s'en sont pris à leur objectif.

» Que de gens qui, préoccupés seulement des intérêts matériels, croient que la force vitale d'un peuple ne se juge qu'à sa production, et oublient que son énergie se dénote aussi par la hauteur de ses sentiments, par sa foi, par son courage. On reproche à l'Abyssinie de vouloir rester trop fermée à son peuple, de repousser trop obstinément l'invasion des étrangers, de trop dédaigner les bienfaits de la civilisation, de s'acharner avec trop de ténacité à défendre ses croyances et son sol. Voilà une longue suite de siècles que la petite race abyssine se maintient sur ses plateaux, comme sur une île au milieu de l'océan musulman, et a su conserver sa foi intacte et garder sa liberté.

» A sa place, je serais fière du reproche qui m'est fait. Tôt ou tard, l'Abyssinie sera prise par la civilisation, elle n'échappera pas au courant devant qui rien ne résiste ; elle subira l'invasion des civilisés, j'allais dire des barbares. Sera-ce un bien pour elle ? Dieu le sait.

» En tout cas, on ne pourra lui reprocher de s'être livrée aux premiers venus d'Europe ; elle aura sauvegardé sa pudeur et sa fierté !

» Pour ma part, j'avoue que dans ces temps de veulerie, où nous voyons de vieux peuples regarder, avec une indifférence qu'on n'eût pas connue jadis, leurs frères par le sang ou par la foi lutter pour leur indépendance, pour leurs croyances ou pour leur droit, je continue à éprouver un certain sentiment d'admiration pour ces fils de Cham, comme on appelle parfois les Abyssins, qui veulent rester ce qu'ils ont été et ce qu'ils sont, maîtres chez eux. »

L'Abyssinie se trouve entourée de tous côtés de régions basses, chaudes, généralement infertiles. Les principaux débouchés à la mer sont dans la colonie italienne de l'Érythrée, au protectorat français de la côte des Somalis et aux possessions anglaises de Zeïla et de Berbera.

PHOTOGRAPHIES DE Mgr LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS

COMMENTAIRES SUR LES PHOTOGRAPHIES.

1 Djibouti, février 1897. 2 — — 3 — — 4 Djibouti et ses environs, mars 1897. 5 Djibouti et ses environs, mars 1897. 6 Djibouti et ses environs, mars 1897. 7 Djibouti (Maison de M. Lagarde), 1898.	Charge et ennuis des chameaux. — Habitants de Djibouti. — Vue de la ville. — Palais du gouverneur.
8 A Zeïla, 1898.	Zeïla. — Petit nombre de fonctionnaires (un fonctionnaire, un secrétaire), 60 hommes de troupe. — Rapport annuel. — Coût de Djibouti.
9 Tadjourah, 1898. 10 — —	Tadjourah. — Ambabo. — Sagallo. — Eau. — Culture.
11 Camp à Bayadé, 2 mars 1897. 12 A Bayadé, 3 mars 1897. 13 Femmes somalis à Bayadé, 3 mars 1897.	Montée du désert. — Bayadé. — Un Kalam. — Ce n'est pas seulement avec les chameaux qu'on a des difficultés.
14 Cuissot de mouton, 4 mars 1897.	Au camp on prépare le feu.
15 Danses somalis à Bijo-Kaboba. 16 Danses somalis à Bijo-Kaboba.	Les réconciliations. — On a bien marché. — Fêtes. — Borama-Bororomsi. — Le chant guerrier.
17 Moutons avant Bijo-Kaboba. 18 Eau à Bijo-Kaboba, 9 mars 1897.	La route.
19 Hyène strychinée, Bijo-Kaboba. 20 Antilopes et chacals, Bijo-Kaboba, avant Harrar.	Les distractions de la route. — Chasse à l'hyène. — Gazelles.
21 Nos camps à Degadgo.	La route.
22 A Biobahey, 12 juillet 1897. 23 A Biobahey, 12 juillet 1897.	Biobahey. — En été, les puits à eau. — Les troupeaux. — Voici les lions. — Un de tué.
24 A Guérésalé, 10 juillet 1897.	La route.

25 M. de Léontieff à Compolcha, 7 juillet 1897.	Sur le plateau. — L'approche de Harrar. — Les plateaux de Compolcha. — La fertilité succédant à l'aridité des pays bas.
26 Descente de M. de Léontieff, 1898.	L'arbre des adieux.
27 A Harrar, mars 1897. 28 — 18 juillet 1898. 29 — 2-4 juillet 1898. 30 — — 31 — —	Palais du ras Makonnen. — Les queues d'éléphant. — Les lions de pierre. — Le ras lui-même, héros aux traits fins, cousin de l'empereur. — A Ambala-Aghi, à Adoua. — Sa modestie. — Rue de Harrar. — Femmes et race harrari.
32 A Harrar. Entrée du ras Makonnen, 1898.	Entrée du ras Makonnen d'une expédition aux Beni-Chongoul : « Avec la grâce de Dieu et l'eau, nous nous en sommes tirés. »
33 Les Sénégalais à la porte du Choa, 1898.	Campement de Sénégalais.
34 Femmes à Uorabilé, 27 mars 1897.	Sur le plateau après Harrar. — Femmes Gallas.
35 Porte auprès de Galloubi, 27 mars 1897.	Poste douanier. — La première *porte.*
36 A Uorabilé. 37 Notre camp à Chola, 31 mars. 38 A Chola (Couni). Camp des télégraphistes.	Paysages et campements au Choa.
39 A Tadeciamalka. — Chefs Adals, avril.	On redescend pour passer l'Aouaches. — La végétation redevient celle des pays chauds. — La population change aussi. — Les Adals.
40 A Bourachi, 8 avril. 41 Chevaux à Bourca (avant Balchi, à 6 jours d'Addis-Ababa). 42 Auprès de Ciaffé-Dezzia. 43 Notre camp à Ciaffé-Dezzia, 9 avril.	On remonte sur le plateau. — Nous approchons de la capitale. — Pays riches. — Aspects malgaches. — Déboisements.
44 Addis-Ababa. — Le Ghébi.	Addis-Ababa (la nouvelle fleur). — A moitié camp (Katarma). — Le Ghébi. — Organisation. — Ses habitants.
44 *bis.* — —	Portrait de l'empereur Ménélick. — Diplomate et juste. — Idées élevées dans ce pays. — Façon de rendre la justice. — Histoire du traître.
45 Notre maison à Addis-Ababa. 46 Chez nous, l'arrivées du Dergo,	Notre maison. — Le Dergo. — Son ancienne coutume peu à peu s'abandonne.

47 A Addis-Ababa, 12 avril 1896, porc-épic tué chez M. Mondon.	Les rats remplacés par les porcs-épics. — Bonne nourriture. — Cuisiniers ne veulent pas le cuire. — Leur superstition. — Pourquoi ils ne mangent pas de lièvres.
48 Le marché, Addis-Ababa.	Aspect du marché.
49 Fête religieuse de Pâques au Ghébi, Addis-Ababa, 24 avril 1897.	Fête religieuse au palais (pour Pâques), coups de fusil abolis de jour. Anciens accidents.
50 Canons dans la cour du Ghébi.	L'artillerie de l'empereur.
51 Au marché à Addis-Ababa. 52 Au marché, les juges, Addis-Ababa.	Le guignol au marché. — Plaidoiries. — Amour de l'Abyssinie pour la chicane.
53 Fête de Saint-Raguel, Addis-Ababa. 54 Fête de Saint-Raguel, Addis-Ababa.	Église de Saint-Raguel. — Fête pour l'ambassade anglaise. — 20.000 hommes de troupe rangés en serpent sur la colline. — Coups de fusil se suivant, dessinant la ligne. — Arrivée du Ras Mikael.
55 Timbaliers de l'empereur.	Les musiciens de l'empereur. — Les timbaliers.
56 La mission anglaise à l'empereur. 57 L'empereur au balcon.	Membres de la mission anglaise.
68 Au marché, Addis-Ababa.	Femmes abyssines au marché. — Leur costume. — Leur huile.
59 Addis-Ababa, Asmari, 25 mai.	Les Asmaris (bardes féminins).
60 Au Ghébi, Addis-Ababa, 1er juin.	Au Ghébi, escorte d'un visiteur de marque.
61 Addis-Ababa, la douane.	A la douane. — L'ivoire de l'empereur.
62 A Gotan, 23 et 24 juin. 63 — — 64 Adals à Gotan. 65 Jeune fille Adal à Gotan. 66 Tembako à Gotan, 24 juin 1897. 67 Avant Djello, 27 juin 1897.	Retour par la route du désert. — Chez un chef. — Adal Tembako à Gotan. — Des marchandises de commerçants français qui attendent des chameaux. — Guerrier Adal. — Notre abri. — Grande chaleur, 60 kilomètres d'une traite sans eau. — Jeune fille Adal. — Le très célèbre Tembako. — Végétation de la région chaude.
68 Lac Aramaya, 28 juin 1897.	Retour sur le plateau. — A quelques heures d'Harrar au lac Aramaya brusque transformation, comme s en quelques heures on passait du sud de l'Algérie en Normandie.

II

Nous voilà revenus d'Abyssinie. Il importe de nous demander quel intérêt présente pour nous, pour notre commerce, pour notre politique cette contrée, et quels liens doivent l'unir à notre colonie de la côte des Somalis.

Lorsqu'en 1862 nous nous emparions d'Obock, nous ne songions assurément qu'à répondre, en nous établissant sur la côte d'Afrique, à l'extrémité inférieure de la mer Rouge, au récent établissement anglais à Périm, que notre diplomatie avait laissé échapper.

En 1872, un commerçant, M. Arnoux, résolut de nouer commercialement, par une route de caravanes, Obock au Choa ; sa proposition fut repoussée par le département de la marine qui lui opposa une fin de non-recevoir.

On se souvenait pourtant en Abyssinie des relations d'amitié qui avaient été nouées entre le roi Sahlé-Sallassié et le roi Louis-Philippe par l'intermédiaire de Rochet d'Héricourt.

La France passait alors en Éthiopie pour la forte, la grande, la généreuse nation, Ménélick écrivait à Gambetta pour réclamer son amitié.

Ce ne fut qu'en 1883 que la France étendit le territoire d'Obock et qu'il devint colonie, de fait sinon de droit.

On comprit alors quelle importance pouvait avoir pour nous ce coin français, enfoncé aux flancs de l'Afrique, et pouvant détourner à notre profit une partie du commerce que l'Angleterre comptait faire circuler sur sa ligne idéale nord-sud africaine.

Nous avons à l'est, en Asie, une situation commerciale analogue ; le Tonkin nous donne une pénétration vers la Chine, vers le plateau du Yunnan, avec l'espoir de dérivation par voie courte du commerce que les Anglais veulent faire passer d'ouest à est par la ligne Calcutta, Yangtsé, Shanghaï.

Dans le double handicap nous sommes bien placés ; il ne tient qu'à nous de ne pas nous laisser devancer.

Pour ce qui regarde la connexité des intérêts de nos possessions dans l'Abyssinie, nous avons plus d'un défenseur ; un convaincu, un apôtre qui sert la cause française avec la ténacité et l'énergie de la foi, j'ai nommé M. Léon Chefneu. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de rendre hommage aux services qu'a rendus à son pays ce vaillant Français.

Qu'il me suffise de vous rappeler que c'est M. Chefneu qui a obtenu pour nous, de l'empereur Ménélick, la concession et le monopole des chemins de fer devant relier ses États à la côte; que c'est lui qui a organisé la compagnie, trouvé les fonds, et mis l'entreprise en train.

Vous pouvez vous rendre compte que c'étaient choses plutôt malaisées; ce n'est pas, hélas! du côté éthiopien que sont venus les principaux obstacles, et M. Chefneu a parfois eu la douleur de sentir ses efforts combattus par ceux dont il aurait été le plus en droit d'espérer un appui.

Je sais des esprits chagrins qui souriront en entendant ou en lisant ce que je viens de dire. Par ce temps de scepticisme, on aime à chercher les petits côtés des affaires, et il y en a toujours, et on se plaît à paraître ensuite bien informé en dénigrant. On ne s'aperçoit pas que même sous le couvert de l'information, en s'attaquant aux idées généreuses, aux entreprises utiles pour notre pays, c'est au pays qu'on nuit, et ce sont nos ennemis qu'on sert.

Assurément l'établissement du chemin de fer éthiopien n'est pas sans rencontrer de nombreuses difficultés, la construction ne se fait pas comme dans nos pays, lorsqu'on travaille souvent avec 46 degrés à l'ombre, et que l'eau est rare; les capitaux, en outre, s'ils se dépensent vite, ne font leur entrée dans l'entreprise que très lentement.

Il a quand même ses 50 kilomètres très viables, le petit chemin de fer, il aura bientôt ses 100 kilo-

mètres, et il ira jusqu'au bout, parce qu'il est poussé par une idée.

Il a déjà franchi un gros obstacle en passant, au kilomètre 20, le ravin de Chébelé de 160 mètres de large, dont j'ai vu s'élever les piles dans une vraie fournaise. Il est actuellement retardé par l'édification du viaduc de Holl-Holl, de 140 mètres de large. Les travaux seront promptement terminés. La voie est préparée au delà et, l'été prochain, la locomotive sifflera au kilomètre 109.

« Un chemin de fer, a dit lord Dufferin, finit toujours par rapporter; une route coûte toujours. »

« Il est vrai de dire, répète, à la suite du colonel Thys, Grosclaude, dans sa brochure sur les chemins de fer africains, que les chemins de fer coloniaux doivent être considérés non pas seulement comme les collecteurs du commerce existant, mais surtout comme des créateurs du trafic. »

L'Abyssinie a un beau sol, un bon climat. Tôt ou tard elle s'ouvrira à la civilisation, au commerce, à l'industrie.

Ce seront les premiers arrivés qui en draîneront la richesse.

Peut-être, chez un peuple en retard de plusieurs siècles sur nous, la transformation économique se fera-t-elle lentement. Quoi qu'il arrive, le premier aboutissement du chemin de fer, le Harrar est un pays superbe d'aspect, de culture et de production.

Le chiffre de son mouvement commercial est déjà un garant de l'intérêt qui sera payé en rémunération

aux capitaux qui ont été engagés pour le joindre par une voie rapide à la mer.

S'en tenant aux simples données que nous avons, on trouve pour les exportations de Harrar, 12 millions, et pour les importations 6 millions, dont 3 300 000 francs de café et 1 300 000 francs d'ivoire. Si l'on songe que la tonne de marchandise, de la côte à Harrar, coûte actuellement 300 francs, on comprend aisément quel intérêt les commerçants, quels qu'ils soient, auront à prendre la voie du chemin de fer pour leurs transports.

A côté de l'intérêt commercial, le chemin de fer aura toujours son intérêt politique, intérêt sur lequel Salisbury semble attirer l'attention, lorsqu'il dit à Glascow, le 20 mai 1891, en parlant d'un chemin de fer qui serait établi de la côte au Victoria-Nyanza :

« Je ne sais pas, mais je crois que, quand ce chemin de fer pourra être fait, nous aurons mis fin à l'exportation des esclaves africains, parce qu'il n'empêchera pas seulement, comme je vous l'ai expliqué, le passage des caravanes du Victoria-Nyanza vers l'est, mais *il vous mettra en état de commander la vallée du Nil*, de sorte que des esclaves ne pourraient passer de là à la mer Rouge. »

Ne retenons que cette phrase : « Il vous mettra en état de commander la vallée du Nil. »

Les Anglais savent aller vite en besogne lorsqu'il s'agit d'œuvres pratiques pour leur bourse et pour l'intérêt de leur pays. Rendons-leur cette justice. Le chemin de fer de Monbasa au Victoria-Nyanza est en grande partie achevé.

Un voyageur aussi, dont vous saluiez il y a quelques jours l'arrivée, a peut-être, en plantant le drapeau abyssin au sud du lac Rodolphe et en occupant effectivement au nom de Ménélick la région qui entoure le lac, empêché la nouvelle ligne anglaise de créer une menace pour l'empereur dans ses provinces équatoriales, et de drainer dans l'avenir un commerce dont nous sommes en droit d'espérer tirer profit.

Il ne m'appartient pas de vous dire maintenant la belle exploration dont M. de Léontieff nous racontera les péripéties et les profits.

Qu'il me soit permis de vous rappeler que si un Russe a pu mettre en train une entreprise, dont la suite, j'espère, aura lieu de nous contenter, nous autres Français, il a compté plusieurs de nos compatriotes parmi ses collaborateurs, et qu'il a eu ainsi que Ménélick à se louer hautement du zèle, du courage, de l'énergie de nos tirailleurs sénégalais, les frères des précieux auxiliaires de Marchand.

Mon intention n'est pas de faire une conférence sur les chemins de fer africains ; il me faudrait vous parler de celui de Delagoa-Bay, du chemin de fer du Nil, du Transsaharien dont les études vont se poursuivre activement et dont nous souhaitons la construction.

J'en passe et des meilleurs. Je voudrais pourtant vous dire un mot de la construction du chemin de fer du Congo belge.

Un grand patriote lui aussi, un grand colonisateur un grand homme dont l'humanité devrait s'honorer, parce qu'il comprend la civilisation autrement qu'en

envoyant des bombes à des assaillants en légitime défense ou d'ironiques plum-puddings à des compatriotes décimés pour satisfaire des combinaisons financières, le colonel Thys, conçut l'idée de relier par un chemin de fer le bassin fluvial du Congo belge à la mer.

Les premiers fonds s'élevèrent à 300 000 francs. Cette somme avait été obtenue par Thys d'amis qu'il allait en quelque sorte mendier.

Le capital peu à peu s'augmenta, les travaux commençèrent. Un jour, on se trouva sans le sou avec un million de déficit.

Actuellement, le chemin de fer est terminé : le trafic est de 10 108 541 fr. 09 pour l'exercice 98-99, alors qu'il n'était que de 3 416 698 fr. 37 en 97. Les actions qui étaient de 700 francs en 97 valent aujourd'hui 2 412 fr. 50, et Thys se trouve à la tête de compagnies, pour l'exploitation du Congo belge, représentant un capital de plus de 90 millions.

Il a réussi et son pays lui en est à juste titre reconnaissant. Son succès a été dû à sa foi, et à la confiance qu'eut en lui et en son œuvre le roi des Belges qui s'engagea personnellement pour plus de dix millions. De la confiance et de la persévérance du roi des Belges la nation française est capable.

Messieurs, je voulais vous entretenir exclusivement de questions coloniales, et je me vois obligé de toucher à la politique. Rassurez-vous, elle restera tout extérieure, et je ne ferai d'ailleurs que l'effleurer.

Lorsque nos relations avec l'Abyssinie se resserrè-

rent, nous eûmes l'idée (j'ai le droit de dire nous) que nos intérêts pouvaient concorder avec ceux de Ménélick pour opposer comme un fait accompli un obstacle pacifique à la marche des Anglais allant du Caire vers le sud.

Le projet choyé par le président Carnot ne fut pas abandonné à sa mort. Mais, par un concours de circonstances qu'il n'appartient pas de discuter ici, il se trouva que l'appui gouvernemental français fut très faible en ce qui regardait la pénétration abyssine. Une sorte de fatalité a semblé peser sur toutes les entreprises françaises ayant l'Égypte ou le Nil pour but. Le traité qui ratifia l'abandon de Fachoda et même celui du Bahr-el-Ghazal, en dépit de certains espoirs dont on nous avait leurrés, ne touche pas la politique de l'empereur Ménélick ; il pourrait tout au plus modifier la nature de la partie que nous avions engagée avec lui, les enjeux n'étant plus les mêmes. La force des choses ou la faiblesse de la diplomatie devaient nous induire à nous occuper désormais moins directement de ce qui se passerait dans la vallée du Nil.

Les événements qui se déroulent dans les républiques sud-africaines grandissent l'importance du facteur abyssin et bouleversent si bien le *statu quo* africain que nous sommes en droit de nous demander si nous ne devons pas, du côté éthiopien, reprendre certaines conversations interrompues.

L'Abyssinie est à un tournant de l'histoire, puisque c'est le mot à la mode, tant au point de vue de la religion qu'à celui de la civilisation. Elle n'a pas

besoin de tuteur. Elle peut aimer des amis que lie avec elle une communauté d'intérêts. Puisque certains périls, qui pouvaient l'engager à une grande réserve et à une grande prudence, se trouvent de longtemps écartés d'elle, sans qu'hélas ! nous y soyons pour rien, elle se trouve plus dégagée, plus libre pour écouter nos propositions. Le champ est retourné, il faut ensemencer. Je suis sûr que si le colonel Marchand, qui a su montrer durant son expédition de telles qualités de diplomate, était consulté sur le langage à tenir à Addis-Ababa, il ne se trouverait pas en peine de répondre.

Vous excuserez, messieurs, la forme énigmatique de mon langage sur un sujet aussi délicat. Je souhaite seulement que les rébus se résolvent, et que les événements ou la volonté de nos gouvernants se chargent de vous apprendre une vérité claire, limpide, profitable aux droits et aux intérêts de la France en Afrique.

« Maintenant, me demanderez-vous peut-être, qu'avons-nous à faire, nous autres commerçants, en Abyssinie ? Devons-nous y chercher des débouchés ? »

Je vous répondrai avec la même franchise avec laquelle j'ai toujours parlé : actuellement, il n'y a place sur les plateaux éthiopiens que pour un très petit nombre de commerçants, que pour des gens très expérimentés, et ayant une grande connaissance du pays et de ses habitants. Pour pouvoir faire pratiquement des affaires en Abyssinie, le nouveau venu se heurtera à beaucoup de difficultés. La première est

un sentiment de défiance éveillé chez un peuple effrayé par une invasion trop rapide et trop subite d'étrangers qui se disent tous venus pour le soutenir.

A chacun son œuvre ; laissez le temps, et aussi certains agents de civilisation qui vont lentement mais sûrement, faire la leur. Ils vous prépareront le terrain et vous convieront à la récolte.

Elle sera belle ; mais elle n'est pas encore mûre.

Après avoir essayé de vous montrer la place importante qui devait être attribuée à l'Abyssinie, en Afrique, dans l'avenir commercial et dans le présent politique, je serais mal venu de paraître vouloir ensuite la diminuer à vos yeux. Telle n'est pas mon intention ; mais il faut simplement mettre les choses en leur place.

Lorsque, en partant pour l'Éthiopie, je recevais un millier de demandes de compatriotes désireux de me suivre, je ne pouvais m'empêcher de penser avec un certain serrement de cœur que nous avions des colonies ; que l'Algérie, la Tunisie et plus loin Madagascar, et plus loin encore l'Indo-Chine, les plateaux fertiles de l'Annam et le riche delta du Tonkin, offraient à leur activité le plus beau et le plus vaste champ d'exploitation qui pût être souhaité.

On peut diviser les gens qui veulent partir au loin en trois catégories.

Je mettrai dans la première les esprits débordant d'activité, ou souvent d'imagination qui désirent avoir des aventures.

Ceux-là n'ont qu'à s'engager dans l'infanterie de

marine. Au bout de quelques années, ils trouveront peut-être les aventures trop fréquentes à leur gré.

La seconde catégorie comprendra les gens qui veulent faire un court séjour dans les colonies, pensant que la distance de leur déplacement leur vaudra une fortune rapide.

Ces ambitieux de l'or, ces tempéraments de joueurs, feraient mieux de rester chez eux. Leur place n'est pas dans des pays où la rémunération du travail demande encore une plus grande somme d'énergie, de persévérance, de courage que chez nous.

Je vois enfin, parmi les élus de la troisième catégorie, les vrais commerçants, les vrais industriels, les vrais agriculteurs qui se sentent le courage et la ténacité nécessaires pour entreprendre le métier de colon.

Ces hommes d'élite, qui emportent dans leur cœur l'image du foyer, savent en travaillant au loin sur un sol français créer, à côté de la plus grande France, la plus grande patrie ; je les salue avec respect.

Dignes frères de héros qui leur ont ouvert la voie par la conquête, ils parachèvent par le travail l'œuvre de leurs aînés.

Messieurs, je suis heureux de l'occasion qui me permet de parler ainsi au milieu d'industriels et de commerçants.

Il faut qu'en France le commerce soit honoré et estimé ; il faut que les commerçants soient en estime au même degré que ceux qui sont entrés dans les carrières libérales.

Je lisais ces temps-ci un livre que je me permets

de recommander particulièrement à votre attention : *A quoi tient l'infériorité du commerce français ?* par M. G. Aubert.

L'auteur, passant en revue les différentes causes de la décadence de notre commerce, telles que le manque de crédit et la timidité des capitaux, insiste tout particulièrement sur la supériorité que donne aux Allemands et aux Anglais leur éducation commerciale, commencée dès un très jeune âge.

En Angleterre et en Allemagne, le métier de commerçant est commencé plus tôt que chez nous, est plus répandu, et est plus respecté jusque dans la plus haute société.

En France, on a une trop grande tendance à se lancer dans les professions libérales et gouvernementales, qui se trouvent plus que débordées.

Il y a pléthore de médecins, d'avocats, de fonctionnaires.

Ce n'est pas que je n'honore les carrières dites libérales, qui contribuent à donner à notre pays ce bon renom d'intelligence et de civilisation dont nous nous enorgueillissons à juste titre.

Mais on ne se nourrit pas que de livres. Ce qui est vrai pour les particuliers l'est aussi pour l'État : *Mens sana in corpore sano.* On oublie souvent que le corps a besoin d'hygiène.

L'habitude du recours à l'État nous vaut, pour les individus dont l'énergie personnelle est déjà faible, l'annihilation d'une force qui se trouvait à l'état latent et qu'il eût fallu développer ; pour les actifs et les

indépendants la création d'entraves qui les empêchent de donner la mesure de leur valeur.

Les Chinois qui, dit-on, sont les premiers commerçants du monde, si forts, jouissent d'une grande liberté commerciale individuelle. Un code né des nécessités de l'intérêt commun et appuyé par la force du droit d'association régit leurs rapports d'affaires souvent mieux que ne pourrait faire une intervention de l'État.

Depuis quelques minutes, je m'aperçois que je ne fais que formuler des critiques sur notre propre compte. C'est une habitude que nous avons de dire du mal de nous-mêmes et de ce qui se passe chez nous.

Il faut assurément voir ses défauts ; mais il ne faut pas non plus ne voir qu'eux. La lumière, le soleil, la gaieté poussent au travail ; quand on désespère de soi-même, on n'est plus bon à rien. Allez au loin, voyagez, sortez de France pour pouvoir y revenir et vous rendre compte que c'est le plus beau pays du monde. Et nous devons être fiers de notre patrie. Il faut croire en elle ; on ne fait rien sans la foi.

Ayons foi dans l'avenir ; préparons-le avec sagesse, mais aussi avec confiance. La race française a des qualités qui étonnent le monde.

Lorsque la grande ombre de l'Empereur sur le rocher de Sainte-Hélène voit passer les convois anglais qui se rendent au Cap, il sait qu'ils vont essuyer le feu des canons des vieux Français Joubert et Cronier, prêts à donner leur vie pour l'indépendance de leur pays.

Race généreuse, race des Dupleix, race des Montcalm, race toujours jeune, la vieille France t'anime et te vivifie sans cesse.

Ah ! on peut rire de nous, on peut nous plaindre parfois, nous avons nos ridicules, nous avons presque tous des opinions différentes, nous ne nous entendons jamais. Que l'heure du danger sonne pour la patrie, il n'y a plus qu'un drapeau, qu'un cœur ; vous le sentez si bien dans votre poitrine. Cette union qui serre nos rangs en face de l'ennemi, nous devons la trouver en temps de paix. Pour le bien de la patrie, nous devons répudier les discordes stériles, et unir nos efforts communs dans l'intérêt de tous.

C'est parce que vous êtes des hommes de travail, que vous sentez, loin des inutiles et sombres maximes négatives, loin des regrets superflus, loin des songes creux, la nécessité des pratiques positives ; c'est parce que je suis sûr de ne trouver maintenant qu'un écho parmi vous, que je vous demande simplement, en vous quittant, de redire avec moi : « Vive la France d'hier ! Vive la France de demain ! Vive la FRANCE !



L'INSURRECTION DES BOXERS

ET LA POLITIQUE DE LA FRANCE EN CHINE

L'INSURRECTION DES BOXERS

Juillet 1900.

Les troubles les plus graves ont récemment éclaté en Chine. Des révoltés connus sous le nom de Boxers ont fait leur apparition dans le Quang-Toung et se sont répandus dans le Tchi-li. Ils ont attaqué Tientsin, ont coupé les chemins de fer et les télégraphes, et menacé Pékin. Quelques Européens ont été tués; la vie de la plupart des résidents blancs, ministres, fonctionnaires ou commerçants qui se trouvent dans ces régions court les plus grands dangers. D'un jour à l'autre on peut s'attendre à une catastrophe.

L'attitude du gouvernement chinois en présence de cette révolte a semblé plus que louche. Le général Nieh, envoyé contre les rebelles, a été désavoué. Dans ces circonstances, les puissances civilisées se sont mises d'accord pour réunir d'abord les troupes dont

elles pouvaient disposer sur le théâtre des événements, pour les grossir ensuite par l'envoi de nouveaux contingents contre l'ennemi commun.

Telle est la situation. Il serait oiseux d'entreprendre déjà, sans plus ample information, le récit de ce qui se passe à quelques milliers de kilomètres de nous, et de vouloir anticiper sur un chapitre d'histoire qui s'écrit à l'extrémité de l'ancien continent, et dont la conclusion est encore inconnue. Le cœur serré à la pensée de ce que cet inconnu peut réserver aux serviteurs de la France, et aux Européens qui défendent le pavillon de leur pays, je veux leur envoyer mon profond hommage.

Il n'est plus temps de chercher dans une critique du passé un remède au mal qui vient de frapper l'ancien monde. Aussi bien n'est-ce pas l'histoire des événements que je prétends faire, ni des palliatifs que je veux proposer. On trouvera encore moins ici une œuvre de passion.

Devant l'ennemi commun, nous devons nous serrer; mais de ce qu'on doit s'unir sur le terrain de la politique extérieure, il ne faut pas conclure néanmoins qu'on ne puisse pas étudier les causes de ce qui arrive. D'un examen impartial peut se dégager un enseignement qu'il est du devoir de tout bon citoyen de mettre en lumière, encore qu'il ne profite pas toujours. Car la vérité ne saurait être trop répétée. Si, dans notre vieille Europe, la plupart s'étonnent de ce qui se passe maintenant en Chine et voient dans les troubles une éclosion subite, ceux qui sont au courant des choses de

ce pays s'étonnent simplement que l'échéance ait pu être reculée jusqu'ici.

Ces troubles ont leur raison d'être en partie dans l'esprit chinois même, dans le génie de la race, dans le caractère du peuple : ils sont alors causés par une action directe ; ils sont également provoqués par l'attitude des puissances, et, dans ce cas, sont le produit d'actions réflexes : les deux ordres de causes se trouvent naturellement et intimement liés. Nous allons les examiner tour à tour.

*
* *

Présenter une analyse exacte du caractère chinois serait fort difficile ; les points de comparaison nous font défaut ; certaines cases que nous trouvons dans le cerveau occidental semblent manquer au leur : la case, par exemple, qui correspond à l'idée de patrie. Mais ils possèdent la solidarité que crée généralement ce sentiment parmi les gens du pays ; même chez eux, l'union est due à l'esprit de race et à l'association. Nulle part, le génie propre qni engendre l'esprit de race n'est plus marqué qu'en Chine. L'orgueil de ses habitants est immense ; tout ce qui n'est pas race jaune leur semble inférieur. De là, mépris ou haine pour l'étranger, quel qu'il soit. La dynastie même qui gouverne, la dynastie tartare, qui a remplacé celle des Ming, n'échappe pas aux atteintes de ce sentiment.

Le ferment de haine contre ce qui n'est pas Chi-

nois existe toujours à l'état latent; parfois, il donne lieu à des éruptions; nous avons eu la révolte des Taï-pings, les massacres de Tientsin, les attaques contre les missionnaires, les troubles de 1892 dans la vallée du Yang-tsé; puis le mouvement des Boxers.

Pour que l'éruption se produise, il suffit d'un excès de misère, faisant déborder la coupe, ou d'un mot d'ordre d'un mandarin, ou d'un chef de société.

C'est une erreur dans laquelle tombent quelques écrivains, que de vouloir nous peindre le Chinois comme un homme heureux. Certains signes, dit-on, tendraient à faire croire à son bonheur ; il a le métier militaire en mépris ; il a de nombreux enfants, il jardine et il trafique.

Je ne crois pas qu'aucun des signes de félicité invoqué soit décisif dans le cas présent. S'il était si heureux chez lui, le Chinois chercherait moins à en sortir. Curzon cite le rapport fait en 1893, par un consul chinois à Singapour, disant que ses compatriotes se réfugient en grand nombre sur le territoire anglais pour éviter les injustices auxquelles ils sont en butte chez eux. Ce qui fait que le Chinois est peut-être moins malheureux que des gens d'autre race, c'est son mépris de la mort, et la réduction de la souffrance due au manque de nerfs. Marcel Monnier attribue judicieusement à cette cause le stoïcisme qui nous étonne parfois dans l'Empire du Milieu. Le Chinois sent moins vivement que nous, assurément, mais il est homme et a bel et bien ses misères. Il connaît la

faim, et parfois c'est une famine qui met en mouvement toute une population chinoise.

Il souffre aussi des méfaits de ses gouvernants ; nulle part l'administration n'est aussi arbitraire qu'en Chine ; le peuple se console en partie des exactions en pensant que s'il était au pouvoir, il en ferait autant. Mais il cherche à se défendre, il puise sa force de résistance dans les associations. On peut dire que les deux pivots de la société chinoise sont le culte des ancêtres et le droit d'association.

Nulle part le droit d'association n'est plus respecté et plus appliqué qu'en Chine ; ses habitants voyagent beaucoup et s'entr'aident de la manière suivante : dès qu'il se trouve dans une ville importante un certain nombre de gens d'une province étrangère, ils se réunissent en une société de secours mutuels ; la confrérie nourrit ceux de ses membres qui sont en prison et leur vient en aide dans une certaine mesure lorsqu'ils ont des difficultés financières ; l'un d'eux part-il, elle le recommande à la société correspondante de la province voisine.

Pour bien comprendre le besoin de réunion et l'utilité qui en découle pour les habitants de l'Empire du Milieu, il faut se rappeler que la Chine est plus grande que l'Europe, et que telle province est plus étrangère de langue et d'idées à telle autre que ne l'est par exemple l'Espagne à la Suède. En face de l'étranger, les habitants de toutes les provinces chinoises proprement dites se souviennent toujours qu'ils sont Chinois. Les États de l'Europe ne se sont pas toujours rappelés

qu'ils étaient solidaires les uns des autres par la race et la civilisation ; nous aurons à revenir sur cette question.

L'association ne se fait pas seulement entre gens de même province, elle se forme dans un corps de métier ou pour une aide mutuelle. Il y a des sociétés pour enterrer les morts, des associations de voleurs, de mandarins pour se faciliter l'avancement.

Il y a surtout les sociétés secrètes[1] ; elles pullulent en Chine ; certaines sont fort importantes et savamment organisées, avec des cadres, une hiérarchie et des chefs. Parmi les plus puissantes se trouve celle du Nénuphar Blanc, qui a pour foyer le Hou-nan. C'est la société des Triades San-ho-hoeï qui a enfanté la guerre des Taï-pings ; on sait que les rebelles ne furent écrasés qu'en 1864 après onze ans de lutte, grâce à l'appui apporté au gouvernement chinois par les Anglais et les Français. La société dite Tien-ti-hoeï se propose de venger le meurtre des prêtres ordonné jadis par un roi Tsing, et de remplacer la dynastie des Tsing par celle des Ming.

Les sociétés, outre qu'elles réunissent l'élite intellectuelle de la Chine, ne cessent d'entretenir par des brochures, des écrits, le peuple dans certaines idées de haine à l'égard des étrangers ; idée facile à développer.

Le concours de ces sociétés est naturellement assuré aux Boxers, qui ne semblent pas être directement

1. Voir à ce sujet la remarquable étude sur les *Sociétés secrètes de la Chine*, par M. Cordier, dans la *Revue d'Ethnographie*.

leur émanation, mais dont le mouvement paraît simplement une résultante du sentiment populaire surexcité. Les Boxers doivent naturellement compter de nombreux adeptes qui espèrent profiter des troubles pour piller ou voler, le vol étant presque une institution nationale. Ceux qui secrètement combattent la dynastie régnante cachent leur préférence derrière les Boxers, espérant aussi pêcher à leur suite en eau trouble.

Quant au gouvernement lui-même, si certains membres plus intelligents que d'autres sont forcés de reconnaître la supériorité européenne, ils ne peuvent pas non plus négliger l'opinion ; peut-être espèrent-ils se tirer de l'impasse où ils se trouvent engagés en ne combattant pas les Boxers, mais en essayant de persuader aux puissances qu'ils ont fait leur possible pour défendre les étrangers. Ils doivent surtout espérer nous duper, en nous divisant une fois de plus les uns contre les autres ; leur tactique a souvent réussi !

* * *

Si c'est chez les Chinois eux-mêmes qu'il faut chercher une des causes de l'insurrection des Boxers, chaque puissance a bien aussi sa part de responsabilités. Et si des malheurs irréparables sont à prévoir, les Européens devront s'en prendre beaucoup à eux-mêmes.

La première intrusion sérieuse de l'Europe dans les affaires de Chine en ce siècle date de la guerre par

laquelle l'Angleterre imposa à coups de canon à l'Empire du Milieu l'obligation de recevoir l'opium qu'elle lui fournit. Lorsqu'on songe qu'actuellement un dixième de la population chinoise, au dire d'un pasteur anglais, est empoisonné par la drogue, on ne peut s'empêcher de sourire à la lecture de la dédicace du livre remarquable de M. Curzon : *The problem of the Far East.* Je la reproduis sans commentaires, elle en vaut la peine : « A ceux qui croient que l'empire anglais est, après la Providence, le plus grand instrument de bien que le monde ait vu, et qui estiment avec l'auteur que son renom dans l'Extrême-Orient n'est pas encore accompli, ce livre est dédié. »

Depuis le milieu du siècle jusqu'à ces dernières années, la politique européenne en Chine semble dirigée par l'Angleterre, ou contrecarrée par elle lorsque les efforts des autres puissances ne doivent pas lui profiter. De l'action isolée et éminemment pratique de la Grande-Bretagne, nous sommes les premiers à souffrir. Dans les campagnes que nous entreprenons de concert avec notre alliée, nous semblons jouer la fable de Bertrand et de Raton. C'est nous qui tirons les marrons du feu.

Et, à la conclusion du traité qui suivit la conquête du Tonkin, nous ne fûmes pas plus récompensés de notre aide puissante de jadis, que lorsque nous avons voulu étendre notre territoire de Shangaï, réprimer la révolte du Quang-Si, ou bénéficier du traité de 1885 pour l'obtention d'avantages spéciaux en ce qui concerne les chemins de fer.

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire des rapports des peuples occidentaux avec la Chine, ni à redire la série d'efforts à la suite desquels les ports chinois s'ouvrirent peu à peu et les ministres purent s'établir à Pékin. On maintenait l'intégrité de l'empire ; on s'obstinait à se fier à son gouvernement en dépit des preuves évidentes de mauvaise foi qu'il donnait. Les puissances acceptaient même d'être traitées comme des vassales ou des tributaires, et leurs ministres étaient regardés par les Chinois comme des otages. L'Angleterre reconnaissait la suzeraineté de la Chine sur la Birmanie.

En s'humiliant, en se rabaissant, on espérait obtenir davantage : mais on n'avançait guère dans la voie du progrès ; c'était sans cesse aux mêmes difficultés qu'on se heurtait. Les mouvements partiels ou généraux contre les Européens s'élaboraient à des années de distance d'une manière analogue ; ils étaient précédés des mêmes symptômes.

Le savant auteur de *Sinicæ res* pouvaient écrire en 1892 : « Tout ce qui se passe en Chine à l'heure actuelle, les soulèvements simultanés de Wou-hou, d'I-chang, de Tchong-king, cette insurrection du nord de la Chine, sur laquelle on ne possède que des renseignements contradictoires, au milieu desquels la vérité ne se fera peut-être jamais jour ; tous ces événements ne sont que la réédition sur de plus grandes proportions de ceux de 1869 et de 1870.

» Dans un rapport secret adressé au trône par Tseng-kouo-fan à la fin de 1867, après avoir fait ressortir les perturbations que l'accès des étrangers en Chine

pourrait produire dans le commerce, dans les transactions et dans l'industrie des transports qui fait vivre une très nombreuse population de coolies et de bateliers, ce haut fonctionnaire suggérait les moyens à employer pour mettre toute cette population en défiance contre les Européens, afin que cette haine prenne des proportions telles qu'il ne soit plus au pouvoir des fonctionnaires de la maîtriser. Des mesures de défense seraient prises sur le littoral, les armements seraient poussés avec activité; quand le moment serait venu, l'expulsion des barbares et leur destruction, si elle était nécessaire s'accomplirait simultanément dans tout l'empire. »

La politique alors suivie était celle de « la porte ouverte », tout à l'avantage de l'Angleterre; celle-ci, en effet, s'opposant à toute ingérance territoriale, maîtresse elle-même des mers conservait sur les côtes la primauté que lui donnait sa marine militaire et marchande, ses dépôts de charbon.

C'est cette même politique que Curzon résume et défend admirablement lorsqu'il parle du Japon : « Par les relations d'amitié avec le Japon, l'Angleterre l'aidera pour son développement commercial et industriel, en même temps que cette amitié nous *confirmera le commandement continu des routes de l'Océan.* »

Ailleurs, revenant sur la question chinoise, il ajoute : « Tout port, toute ville, tout village qui passe dans les mains françaises ou russes, est un débouché perdu pour Manchester, Bradford ou Bombay. »

Rien n'exprime plus nettement l'opinion que l'An-

gleterre a de sa puissance et de son droit exclusif; aussi ne faut-il pas s'étonner d'entendre les hommes d'État anglais déclarer tour à tour que « le gouvernement britannique est résolu à maintenir tous les droits qu'il tenait du traité de Tientsin (1858) ou qu'il est absolument déterminé, à quelque prix que ce soit, même au risque d'une guerre, à ne pas se laisser fermer la porte (en Chine). »

En ce qui concerne les affaires étrangères, les ministres anglais parlent toujours de leurs droits, rarement de leurs devoirs. Il est fâcheux que l'inverse se produise dans d'autres pays.

Avec la fin du siècle s'est dessiné un fort mouvement en Angleterre en faveur des affaires de Chine. Une ligue vient même d'être fondée : la ligue des affaires de Chine. Les Anglais ont reproché à leur gouvernement de négliger la question d'Extrême-Orient. La face des choses y avait en effet changé.

*
* *

L'année 1895 restera une date mémorable dans l'histoire de l'Extrême-Orient. Elle marque la consécration de l'infériorité militaire de la Chine. La victoire facile des Japonais, moins aveuglés que certains de nos diplomates, démontrait la fausseté des théories sur lesquelles s'était jusqu'alors appuyée la politique européenne en Chine. De nouveaux facteurs allaient entrer en compte. Le jeu de l'Angleterre devait par là se modifier. Elle ne pourrait plus obtenir les mêmes

succès que par le passé de sa seule diplomatie, jusqu'ici si habile à se faire la conseillère de la Chine et son intermédiaire apparent ou déguisé dans ses relations étrangères. C'en est fait de la politique de « la porte ouverte ». Elle va faire place à celle « des zones d'influence ».

Des puissances qui avaient semblé ne s'occuper que fort peu des questions de Chine élèvent la voix. Tandis que la Russie avance lourdement, mais sûrement, l'Allemagne, qui se trouve déjà fortement engagée en Extrême-Orient, tant par le commerce de ses nationaux que par l'instruction que ses officiers tentent de donner aux troupes chinoises, fait sur la scène l'entrée théâtrale qu'on sait suivie du succès qui convient à l'empereur allemand. L'Italie elle-même cherche à se faire entendre dans le concert.

Dans l'empressement que chacun met à réclamer quelque chose, on croit voir la hâte qu'auraient des héritiers autour d'un cercueil à se partager une succession. Ici l'héritage est lourd à recueillir. Chacun espère duper le voisin; on se bat à coup de concessions. A Kiao-tchéou, la Russie répondra par Port-Arthur et Talien-ouan.

L'Angleterre obligée de se résigner à voir sa rivale asiatique trouver son débouché hors des glaces, s'établira vis-à-vis d'elle au sud du golfe de Pé-tchi-li, à Weï-haï-weï. Elle n'oubliera plus, dans le partage éventuel qu'elle réprouve, de se préparer la part la plus belle, la riche vallée du Yang-tsé. Elle n'osera pas prendre parti ouvertement, mais elle empêchera

l'établissement d'autres puissances par la neutralisation. L'Angleterre se sait la première prête à l'occupation commerciale. D'ailleurs, nous n'ignorons pas ce que valent pour nous les neutralisations et les garanties de réciprocité qui nous sont données. L'exemple de l'Égypte a pu nous instruire; et sans aller si loin de la Chine, l'extension de Hong-kong s'est effectuée en dépit des conventions qui nous intéressaient. Assurément, le *Foreign Office* eût préféré préparer tranquillement l'avenir de la Grande-Bretagne en écartant les puissances du gâteau, voire en anglicisant l'administration chinoise. L'impératrice-mère n'a pas entendu de cette oreille. Il a fallu se résigner, ce n'a pas été sans amertume. L'humeur de l'Angleterre s'est traduite par les efforts de son ministre Macdonald à défendre pied à pied contre les Européens ces lambeaux que son gouvernement semblait considérer comme inaliénables, comme s'ils eussent été siens. Quant à s'opposer ouvertement au progrès de la Russie la chose eût semblé aussi insensée que le projet de vouloir arrêter la marche d'un glacier. Sur le terrain même purement diplomatique, où l'Angleterre est passée maîtresse, elle s'était laissée devancer : ce fut la Russie qui la première donna à la Chine son aval de garantie pour un prêt. Avec l'Allemagne, l'Angleterre était en coquetterie ; on essayait bien en-dessous de mordre par un chemin de fer que les occupants de Kiao-tchéou s'étaient adjugé. Mais la malice était trop apparente, le coup fit long feu. Il ne restait que la France à qui on pouvait se prendre ; on ne lui

épargna aucun piège, aucun coup d'épingle. M. Pichon, se souvenant des procédés de M. O'Connor à l'égard de M. Gérard, dut plus d'une fois se dire que depuis son prédécesseur rien n'était changé.

Ces luttes, ces rivalités, ces compétitions, n'ont pas été pour grandir l'opinion qu'on avait de nous en Chine. A Pékin, les Européens se sont trouvés comme devant un miroir où ils se sont reflétés à nu; les Chinois ont regardé; chacun a eu soin de leur faire remarquer le défaut du prochain, d'exagérer ses faiblesses. En cherchant à diminuer leur rivale, certaines puissances ont eu la naïveté de croire qu'elles se faisaient valoir elles-mêmes et qu'elles obtiendraient davantage des Chinois. Elles n'arrivaient qu'à augmenter le mépris inné pour les Européens et à surexciter les passions populaires. La guerre de 1870 a été traduite et répandue en Chine à des milliers d'exemplaires; Fachoda y est déjà connu. Quant à la guerre du Tonkin la légende populaire veut que nous ayons été vaincus; mais comme nous étions pauvres, l'empereur, dans sa commisération, nous a donné une province pour vivre. Voilà l'opinion qui est répandue en Chine; et malheureusement ce ne sont pas seulement des Chinois qui la répandent. Dans l'opinion publique, on fait peu de distinctions; nous sommes tous des blancs, des *Yang koui zeu* (diables d'étrangers) et on nous déteste en bloc comme tels.

« Il ne faut pas s'étonner que des mandarins asiatiques, témoins et instigateurs persévérants de toutes les intrigues, y trouvent avec empressement *la justifi-*

cation du mépris et de la haine qu'ils éprouvent à l'égard de tous les étrangers, de tous les barbares, d'autant plus que les agents d'autres grandes puissances, notamment ceux de la triple alliance, font de leur mieux pour ne pas se laisser devancer dans la même voie et rivalisent à cet égard de bassesse et de duplicité. Les Chinois, absolument maîtres du désaccord des gouvernements européens, même dans les affaires qui ne touchent qu'au droit des gens et à l'honneur collectif des nations chrétiennes cessent d'éprouver aucune appréhension et mettent en mouvement les moyens invariablement employés depuis le XVI[e] siècle pour se débarrasser des barbares. Ce sont de vastes émeutes soi-disant populaires, mais organisées, en réalité, de haut, dirigées sur place par des lettrés et des agents du gouvernement de Pékin, qui conserve toujours pour lui-même les apparences de la légalité internationale, ainsi que la faculté de désavouer ses émissaires si, contre toute attente, l'intervention européenne paraît devenir sérieuse et efficace...

. . . .

» Ces résultats sont dus, pour la plus grande partie, aux Allemands et aux Anglais entrés au service du gouvernement chinois ou des vice-rois, ainsi qu'à l'éducation donnée en Europe à un certain nombre d'officiers chinois, qui n'y sont venus d'ailleurs qu'avec l'espérance de pouvoir un jour employer contre les barbares l'instruction qu'ils en recevaient. On peut ajouter que le seul moyen de pousser les Chinois dans cette voie et de surmonter la répugnance invincible

qu'ils ont à modifier des habitudes séculaires, était de les exciter constamment contre le péril extérieur et contre d'autres nations européennes : la Russie et la France.

» Les événements de 1891 et l'*extermination* dont sont toujours menacés les étrangers en Chine prouvent que cette semence est tombée sur un terrain fertile. Les agents politiques qui depuis des années ont constamment agi dans ce sens ont assumé la plus terrible des responsabilités devant l'histoire, devant le monde civilisé, devant leur conscience ; leurs propres intérêts nationaux sont tout autant et même plus immédiatement menacés que tous les autres, grâce à leurs intrigues insensées et coupables [1]. »

Je ne prétends pas qu'il fût possible aux puissances européennes en compétition de s'accorder pendant des années à Pékin. Mais certaines d'entre elles n'auraient pas dû, trahissant peut-être inconsciemment la cause de la civilisation, chercher à lier partie avec l'ennemi commun contre les autres. Maintenant, devant un même péril, on fait l'accord ; il ne pouvait en être autrement ; on verra les troupes européennes venir recevoir, au nom de la civilisation, les balles allemandes ou essuyer le feu des canons Krupp : après que chacun s'est réjoui en particulier du malheur des autres, on s'afflige ensemble. On porte en commun le poids des fautes commises.

1. *Sinicæ res.* 1892.

Il est particulièrement intéressant pour nous de savoir quelle part de responsabilité nous incombe dans les événements actuels : c'est ce que je veux essayer de rechercher.

*
* *

En dehors de la défense de ses intérêts coloniaux, la France, dont le commerce est loin d'augmenter dans la même proportion que celui des Allemands ou des Américains, ne pouvait avoir de plus juste raison de mêler à Pékin sa voix au concert des grandes puissances que la protection des missionnaires. En maintenant sa protection sur tous les catholiques, la France républicaine continuait la grande mission de civilisation commencée sous les rois, et que l'Empire avait su continuer en Extrême-Orient par une des clauses du traité de Tientsin. Elle avait d'autant plus d'intérêt à sauvegarder sa haute autorité morale, qu'elle voyait diminuer, du moins temporairement, sa force commerciale. Je n'ai pas à faire ici l'éloge des missionnaires et des nôtres en particulier. A ceux qui les attaquent sans les connaître, s'il leur arrive de voyager au loin et qu'ils soient malades, blessés ou en danger, je souhaite de rencontrer un missionnaire. Quels que soient leur religion, leurs idées ou leur passé, ils trouveront en lui la charité, le dévouement et l'abnégation. Et ils verront aussi le bien qui s'est répandu insensiblement autour d'eux comme la lumière irradiant d'un foyer. En Asie comme en Afrique, ces soldats

du devoir, qui s'en vont mourir obscurément pour la foi et la patrie aux postes les plus avancés ont su imposer le respect à toutes les croyances, à toutes les nationalités. Partout ils emportent dans leur cœur l'image du drapeau tricolore. Et pourtant, leur œuvre n'a pas toujours été secondée comme elle méritait de l'être.

Pendant longtemps, on croyait ou on voulait faire croire que la persécution contre les missionnaires n'était due qu'à un dissentiment religieux. On refusait de voir plus loin la haine générale contre tout Européen.

« Les mandarins ne se contentent pas de paroles ironiques ; sûrs de l'impunité, ils organisent un mouvement contre les Européens. Ils commencent par les missionnaires. Le prétexte sera la haine d'une foule qu'ils disent fanatique, qui en réalité est profondément indifférente en matière religieuse, mais qui est poussée par le sentiment d'envie d'un peuple orgueilleux pour une race supérieure. Nulle victime ne sera mieux choisie que le missionnaire.

» C'est son métier de se faire tuer, dira-t-on à la légation, en apprenant sa mort : il est si imprudent ! Nos ministres protesteront pour la forme, on leur répondra par des promesses, et rien ne sera accordé ; mais les Chinois auront fait un pas dans l'œuvre anti-européenne qui se prépare. C'est ce qui se passe déjà maintenant ; on n'en est qu'aux préliminaires : des assassinats, des incendies, des pillages, parfois même de petits massacres ; autant d'escarmouches où

nos compatriotes sont un contre dix mille; autant de victoires des Chinois, c'est-à-dire victoires de lâches, dont la nouvelle, déformée, changée, exagérée, est aussitôt répandue par tout l'Empire. Déjà le bruit est venu jusqu'au Kan-sou que le Pé-tang, l'église des Lazaristes de Pékin, a été brûlé; rien n'est négligé pour maintenir la foule en effervescence, *on sera prêt lorsque sonnera l'heure du massacre général des Européens.* »

Ces lignes, que j'écrivais en 1891, m'étaient alors dictées par des impressions rapportées du Thibet, du Setchuen, du Yunnan. Les événements sont venus me donner raison.

Nous étions alors à une époque où l'on se contentait de réparations insuffisantes, de l'ordre de celles qu'avait acceptées M. Thiers après les massacres de Tientsin en 1870; on raillait assez agréablement les voyageurs qui parlaient par expérience de la mauvaise foi chinoise, et lorsqu'ils prononçaient le mot de démembrement, c'est avec pitié qu'on les regardait.

Jusqu'en 1895, la vie des Européens fut taxée à une somme d'argent relativement minime; et encore la négociation qui aboutissait au paiement durait-elle fort longtemps. La licence ne connaissait plus de bornes; la campagne anti-européenne se faisait ouvertement sous la protection des mandarins. Le grand centre de propagande était le Hou-nan. La France n'était pas, d'ailleurs, la seule puissance à fermer les yeux sur ce qui se passait. Les Européens de Chine se plaignaient en vain à leurs ministres. J'ai, entre

autres, une pétition envoyée par les résidents de Kinkiang à lord Salisbury en février 1892. Une semblable fut adressée à la même époque au président des États-Unis. Je crois devoir la reproduire.

« Mylord, y est-il dit, nous soussignés, résidents du district consulaire de Kin-kiang, demandons à Votre Seigneurie de porter votre attention sur ce fait. que de virulents pamphlets et placards anti-étrangers et anti-chrétiens circulent en Chine. Ils sont d'un caractère des plus excitants; ils tendent à surexciter l'imagination de l'ignorant et des multitudes superstitieuses et de tous ceux qui sont disposés à commettre des faits outrageants sur la personne ou la propriété des étrangers. Ils engagent complètement le peuple à se soulever contre les étrangers, à les massacrer et à détruire leurs propriétés.

» Ils ont laissé massacrer deux Anglais, commettre des outrages sur deux dames étrangères et détruire entièrement toute l'étendue des propriétés étrangères. Ceci peut être parfaitement prouvé. L'orage est pour l'instant apaisé, et les organisateurs de ces brutalités ont gagné la victoire. Un grand nombre d'hommes, parmi lesquels beaucoup étaient innocents de toute complicité dans les émeutes récentes, ont été décapités, tandis que les vrais coupables, spécialement Chou-han, de la province de Hou-nan, ont été épargnés et sont honorés de leur gouvernement. Il y a un doute sur cette tranquillité dans l'esprit de ceux qui vivent en Chine, qui connaissent les circonstances des faits et qui ont passé à travers ces temps d'épreuves;

ils pensent que ces scènes recommenceront dans un temps donné, et que les existences et la propriété seront alors en danger sérieux. Cet état de choses *continuera indéfiniment* jusqu'à ce qu'on exerce une pression sur la Chine, afin qu'elle craigne d'encourager ses sujets dans de tels procédés.

» En prévision de tous ces faits, nous demandons à Votre Seigneurie d'y apporter attention, afin que des précautions soient prises pour éviter le renouvellement des récents outrages. »

D'autres pétitions furent envoyés de diverses provinces. Les avertissements ne manquaient pas, ils n'ont jamais manqué.

Mais, pour que le gouvernement agisse, il faut que la nécessité des faits l'y pousse. En 1895, on ouvre les yeux, et une réaction se produit en faveur de nos nationaux, même missionnaires. Ce n'est qu'après la guerre du Japon que M. Hanotaux envoya *l'Alger* et *l'Isly* devant Nankin afin de poursuivre une réparation que la diplomatie ne pouvait obtenir.

On eût pu croire que l'enseignement que nous avaient donné les armées victorieuses du Japon nous aurait instruits sur la tactique à suivre vis-à-vis de la Chine. Il n'en fut rien. Éternellement, nous devions tomber dans les mêmes erreurs.

Tout récemment, notre consul à Yunnan se trouvait en danger grave avec plusieurs compatriotes et d'autres Européens. Le ministre des Affaires étrangères annonçait à la tribune de la Chambre qu'on lui avait offert des troupes, et que lui, homme expert

dans les choses chinoises, les avait refusées. Assurément, chacun en eût fait autant. Mais autre chose est d'envoyer des troupes au secours d'un homme entouré de Chinois surexcités, qui eussent pu le massacrer, autre chose eût été de permettre à M. Doumer d'agir lorsqu'il demandait d'assurer la sécurité sur la route de Yunnan-sen, et de réprimer certains troubles au Yunnan avec des troupes et des crédits de la colonie. L'interprétation de certains traités, qui d'ailleurs est fort élastique, à juger par celle qu'en fait une des parties contractantes, l'Angleterre, nous aurait certes permis de protéger les études du chemin de fer.

En ce qui concerne Pékin, M. le ministre des Affaires étrangères a dit qu'il était tout à fait d'accord avec M. Pichon. C'est possible et fort heureux. Mais en a-t-il toujours été de même? Et dans le cas de la réponse affirmative, nous pouvons nous demander pourquoi on a attendu, pour envoyer les renforts demandés pour la prise de possession de Kouang-tchéou-ouan, que nous eussions dix tués et six blessés. On était pourtant averti, à Paris, des troubles qui se préparaient. Les lettres de notre ministre de France étaient très explicites.

Nous nous heurtons toujours au même système des petits paquets; on ne semble pas vouloir prévoir. On songe bien à sortir d'un guêpier lorsqu'on y est tombé. Il eût mieux valu l'éviter.

Cette imprévoyance qui, en Afrique nous a valu la terrible leçon de Fachoda, tient à des causes d'ordre

général dont l'examen détaillé dépasserait le cadre du présent travail.

Nous avons pourtant d'excellents agents au loin ; leurs avis ne sont souvent pas écoutés. On en fait parfois table rase sous prétexte de réprimer une ardeur qui, se produisant à l'extrémité d'un fil pourrait engager la France plus qu'il ne convient. Ceux qui tiennent ce fil désirent éviter « les affaires ».

Notre politique étrangère n'est pas encore en rapport avec notre politique coloniale. Dans un attelage à deux, quand chacun tire d'un côté, les efforts se perdent et le véhicule n'avance pas. Il se trouve en France un parti, comptant d'ailleurs des hommes éminents, qui, surpris par la transformation si rapide des conditions de la politique extérieure, se refuse à la voir obligée de sortir du bassin de la Méditerranée. Ces hommes n'ont pas compris le déplacement de la question d'Orient, des Dardanelles au golfe du Pé-tchi-li en passant par le Pamir ; ils ne se rendent pas compte qu'on ne met guère plus de temps actuellement pour aller à Djibouti que sous la monarchie de Juillet pour se rendre à Constantine ; que lorsque Théophile Gautier traversait l'Espagne, il entreprenait certes une excursion plus difficile que ne le serait maintenant un voyage de Paris à Shanghaï.

Lorsque les coloniaux viennent parler à ce parti de tel port de Chine, par exemple, des intérêts que la France aurait à y créer un dépôt de charbon, ils se heurtent à des objections qui ne seraient souvent pas déplacées dans la *bouche d'étrangers*.

C'est ainsi que coloniaux et continentaux (qu'on me passe le mot), les uns parfois trop ardents pour l'élaboration du lendemain, les autres effrayés d'une marche trop rapide, nous nous heurtons souvent pour le profit d'un troisième larron.

L'Angleterre se rend compte de nos sentiments et en joue. En Chine par exemple, à propos de la concession de Shanghaï, en 1898, lord Salisbury va jusqu'à prévenir le gouvernement impérial que s'il refuse l'extension que nous demandons, l'Angleterre sera prête à le soutenir au moins effectivement.

Ceci se passait quelques mois après Fachoda.

L'incident semble inaperçu ; l'opinion publique ne peut pas être sans cesse surexcitée; elle vient de passer par une crise, et paraît se désintéresser temporairement des questions extérieures.

Il y a quelques années, les affaires du Siam, du Mékong, donnaient lieu au Parlement à des débats plus amples et plus étudiés que les simples questions dont on paraît actuellement se contenter.

Nous ne devons pas désespérer pourtant. Le temps fera son œuvre, arrondira les angles. Déjà, depuis quelques années, les idées coloniales ont fait du chemin ; le parti qui les défend a singulièrement grandi. Qui eût dit, lorsque Ferry nous donnait le Tonkin, qu'après une douzaine d'années l'emprunt pour les chemins de fer serait plus de trente fois couvert? Mais nous ne devons pas oublier que dans la lutte coloniale et économique dont l'Afrique et l'Asie sont les champs de bataille, la moindre faute commise, le moindre temps

perdu sont au bénéfice de nos concurrents. Et ils sont aux aguets.

Pour ce qui concerne notre attitude en Chine, j'ai cru devoir montrer d'abord le revers de la médaille; j'ai essayé d'examiner les principales erreurs commises; il me sera permis de dire aussi que nous n'avons pas fait que des fautes.

A Pékin, depuis cinquante ans, au milieu des défaillances dans la plupart desquelles nous avons été solidaires des autres nations, nous avons joué un grand rôle civilisateur et conciliant ; si nous avons souvent été dupes, notre conduite nous a permis de maintenir en partie, à travers les changements de régimes, les guerres, les difficultés politiques, un prestige moral dont la France a lieu d'être fière.

Un grand nombre, un trop grand nombre de ministres, ont été appelés à tenir le gouvernail de notre légation. Sur une mer souvent agitée, ils ont essuyé de forts coups de lames ; mais ils ont maintenu la direction. La tradition qui a vécu vit encore.

Depuis 1895 en particulier, un vigoureux coup de barre nous a permis de prendre le vent assez heureusement pour ne pas arriver trop loin derrière les autres puissances, qui s'associèrent à la victoire du Japon.

* * *

Des attaques suivies souvent de mouvements rétrogrades, des réclamations que sont venues tempérer des concessions, voire des complaisances; de continuelles

rivalités, des coups d'épingle, des luttes même, nuisibles à l'intérêt général; et depuis 1895, l'assaut à la curée territoriale, commerciale et industrielle ; le déchaînement d'appétits énormes ; telles ont été les caractéristiques de la politique des puissances en Extrême-Orient.

A la suite des prétentions que la campagne du Japon avait permis aux Européens de formuler, la réaction conservatrice qui couvait depuis longtemps en Chine s'est manifestée. Elle s'oppose à tout joug européen, qu'il soit imposé par une « dextre gantée de fer » ou senti seulement à travers le velours de la diplomatie.

Le parti de la vieille Chine avait déjà triomphé par le coup d'État dit « de la Gifle », lorsque l'impératrice Sy-Tay-Hou reprenait le pouvoir et repoussait l'immixtion anglaise auprès de l'empereur, en faisant tomber les têtes de ceux que la cavalerie de Saint-Georges avait su atteindre. Dans le peuple on ne fait pas de catégories d'Européens, à peine distingue-t-on les nationalités ; on les enveloppe tous dans une haine commune. C'est de ce sentiment populaire universellement répandu qu'a jailli l'insurrection des Boxers.

On a vite oublié les revers infligés par les Japonais; les récits d'une guerre sont, d'ailleurs, ai-je dit, entièrement transformés en Chine lorsqu'ils pénètrent dans la masse. Les récentes concessions obtenues par les Européens ont le désavantage d'être appuyées par d'autres arguments que des pointes de baïonnette. La foule jaune ne comprend pas. Tout est dès lors à recom-

mencer ; l'œuvre que, dans le dépit de ne pas l'avoir préparée et dans la crainte de ne pas en profiter les puissances ont empêché le Japon d'accomplir, leur revient maintenant.

La politique européenne, passée « de la porte ouverte » à « la zone d'influence », va entrer dans une troisième phase, disons-le franchement : celle du démembrement ou du protectorat.

L'œuvre se fera-t-elle rapidement, immédiatement ? Je ne sais. Mais elle se fera.

Nous assistons au plus grand événement du siècle, à un des plus grands des temps modernes : l'invasion de contrées barbares par les civilisés, la marche de l'Ouest à l'Est, le partage de l'ancien monde.

Il ne s'agit pas de se demander si nous avions le droit de troubler dans leur quiétude apparente les peuples étrangers. La civilisation marche comme un torrent ; elle ne connaît pas d'obstacles ; lorsqu'elle est déchaînée, elle renverse ce qui lui résiste ; elle s'est attaquée à la Chine, elle passera. C'est la loi du plus fort, la loi de la sélection. La politique de sentiments est moins de mode que jamais.

Pour ceux d'ailleurs que choquerait la brutalité des lois inéluctables, on peut faire remarquer que la Chine ayant besoin d'argent doit donner des garanties à ses emprunts, que les revenus des douanes n'étant pas suffisants, il faut que les prêteurs trouvent leur compte dans des facilités données à des entreprises commerciales ou industrielles, à des chemins de fer, c'est-à-dire à la pénétration.

Nous sommes, on le voit, loin du péril jaune.

Ceux qui y croient ne connaissent pour la plupart qu'imparfaitement le génie chinois. Au point de vue industriel, des hommes compétents tels que M. Bord, en montrant l'opinion exagérée qu'on s'est faite de la main-d'œuvre chinoise, des voyageurs comme M. Leroy-Beaulieu et tant d'autres, ont fait justice de cette crainte.

« Ceci semble bien prouver qu'il y a une part de fantasmagorie dans le fameux péril jaune dont s'inquiètent beaucoup de personnes. Sans doute, ce ne sont pas seulement bâtons flottants ; mais, en tout cas, le danger n'est pas proche, et lors même que les peuples d'Extrême-Orient arriveraient à produire un jour presque tous les articles qu'ils importent actuellement d'Europe, le commerce que ferait l'Occident avec ses communautés, devenues infiniment plus riches qu'elles ne le sont aujourd'hui, n'en subirait pas moins une augmentation considérable. Toujours est-il que le premier effet de l'introduction en Chine de l'industrie européenne ne peut manquer d'être, comme les débuts le prouvent, un énorme accroissement de la puissance de consommation des indigènes, une élévation de leur étalon de vie, consécutive à l'augmentation de leurs salaires. Si donc les exportations de l'Europe vers l'Extrême-Orient peuvent se trouver atteintes en ce qui concerne, par exemple, les filés de coton que l'on fabriquera en Chine même, l'industrie occidentale retrouvera une large compensation sur d'autres

points, par la simple raison que plus les Chinois seront riches, plus ils achèteront [1]. »

J'ajouterai que si jamais l'industrie chinoise devenait menaçante pour celles d'Europe ou d'Amérique. ce que je ne crois pas, les nécessités de la lutte pour la vie feraient aisément trouver par les puissances intéressées des tarifs prohibitifs ou des mesures qui défendraient leurs produits contre ceux du Céleste Empire. Les États-Unis n'ont-ils pas déjà brutalement fermé leurs portes à l'invasion ouvrière de Chine?

Quant à ce qui concerne la force militaire de la Chine, le Japon s'est chargé de confirmer les prévisions des gens aussi éclairés que Prjévalsky ou l'auteur de *Sinicæ res*.

Il suffit d'avoir voyagé en Chine pour se rendre compte que la race la plus anciennement et la plus profondément ancrée dans ses traditions, le peuple qui étonne l'humanité par sa persistance à rester à l'état stationnaire, j'allais dire stagnant, au milieu du progrès qui l'assaille de tous côtés, ne peut pas du jour au lendemain modifier ses idées, changer son cerveau façonné depuis des milliers d'années pour prendre la discipline qu'il a en horreur, et l'estime du métier militaire qu'il méprise.

Les conditions dans lesquelles se sont faites les guérillas du Tonkin parmi des rebelles d'autres races et des bandits de profession, ne doivent nous fournir aucune déduction sur la valeur militaire des Chinois.

1. *La Rénovation de l'Asie*, par Paul Leroy-Beaulieu.

« L'armée chinoise, disait avec raison M. Curzon, en 1894, sous des officiers chinois, même avec des fusils dans les mains et des cartouches dans les poches, est un ramassis indiscipliné de vagabonds, à peu près aussi qualifié pour résister à une force européenne que le serait un corps de processionnistes d'Hyde Park pour repousser une charge de Life Guards. »

Mais le nombre ? me répondra-t-on. Qu'en faites-vous ? Je ne crois pas que jamais la Chine acquière des qualités militaires qui lui permettent de mettre sur pied une armée capable de résister aux troupes européennes que les puissances seront en mesure de fournir.

L'invasion, l'infiltration pacifique de la race jaune se fera peut-être dans le sud de l'Asie, autant que des droits de séjour seront accordés. Il existe d'ailleurs, en territoire chinois, dans l'ouest et le nord de l'empire, des espaces immenses, cultivables et presque inhabités, qui, pendant de bien longues années encore, pourront servir d'exultoire au trop plein de la population.

« L'extension de la race d'ailleurs, — pour citer encore l'ouvrage remarquable de Curzon,— n'est pas la même chose que l'extension de l'empire, et la multiplication physique peut même être un symptôme de déclin politique. »

*
* *

Quoi qu'il en soit, d'un avenir lointain, si nous regardons de plus près, il nous est permis de faire avec certitude une prédiction : c'est que, dans les rapports des puissances étrangères avec la Chine, le *statu quo ante* se trouvera profondément modifié.

Que cette modification nous plaise ou non, peu importe ; nos désirs ne règlent pas la marche du monde. Toute volonté d'éviter des complications se heurtera infailliblement à la force des événements.

On paie maintenant bien cher le droit de comprendre le peu de confiance qu'on peut accorder à la parole du gouvernement chinois.

Mais on sait à quoi s'en tenir. Pour éviter le retour de pareil état de choses, la diplomatie européenne, qui, en cinq ans, a connu coup sur coup la faiblesse militaire de la Chine et sa perfidie, sera forcée de tabler sur des données entièrement nouvelles pour elle.

Elle devra obtenir ou plutôt imposer en Extrême-Orient des garanties de sécurité pour ses nationaux.

Quel sera, dans l'œuvre nouvelle, le rôle des Japonais ? Voudront-ils jouer celui de sauveurs pour perdre ensuite le fruit de leurs efforts. Ne s'assureront-ils pas, avant de s'avancer, un paiement équitable ?

Assisterons-nous déjà à un démembrement avec possessions entourées d'hinterlands ? Ou le moment n'est-il pas encore venu ?

Sortira-t-il du chaos actuel un consortium analogue à celui qui veillait sur les finances égyptiennes? Ou sera-ce un protectorat en commun avec des sentinelles disposées par les puissances autour du golfe de Pé-tchi-li, afin que chacune puisse empêcher sa voisine de trop empiéter sur ses droits? Sous cette forme large de contrôle des grandes puissances, parmi lesquelles je comprends le Japon, le gouvernement chinois servirait de tampon, d'intermédiaire entre les protecteurs et le peuple. Une solution de ce genre me semblerait la plus propre, sinon à résoudre définitivement les difficultés, du moins à permettre d'attendre le moins mal possible, pour les intérêts de tous, que le temps et de nouvelles conditions d'équilibre nous amènent à une nouvelle étape dans l'histoire de l'Asie.

Si la transition que j'entrevois est difficile à établir, elle n'est pas impossible. Il ne faut pas l'oublier, les Chinois, qui n'ont pas la solidarité nationale, ont subi tour à tour les maîtres mongols et mandchoux. Ces derniers sont actuellement au pouvoir.

Dans les colonies européennes, les Chinois se trouvent bien de l'administration qui leur est imposée. En Cochinchine, Cholon est prospère avec plus de cent mille Chinois. A Singapour, les deux cent mille habitants du Céleste-Empire, les cent cinquante mille de Hong-Kong s'accommodent fort bien des fonctionnaires anglais. Et en Chine même, les administrations des douanes et des postes ne fonctionnent-elles pas très bien sous le contrôle d'Européens?

Les grands obstacles à tout arrangement à prendre en Chine sont moins dans le pays lui-même et ses habitants que dans les rivalités et les heurts qui ne pourront manquer de se produire entre les puissances intéressées, dès que le péril immédiat aura été écarté.

De ce côté, l'avenir nous apparaît menaçant. La crainte universelle d'une guerre générale est peut-être actuellement le gage de paix le plus sûr que nous ayons. D'un jour à l'autre, tout peut se briser.

Dans les conflits d'ordre militaire ou diplomatique qui se préparent, le rôle de la France doit être de fermeté et de dignité. Elle doit avant tout sauvegarder ses droits.

Les premières raisons d'être de notre influence en Chine sont la protection des catholiques et nos droits sur l'hinterland indo-chinois. Nous devons énergiquement maintenir la première.

Quant à ce qui regarde les seconds, nous ne devons pas oublier que le Tonkin, si riche par lui-même, le joyau de nos colonies, a été pris comme voie de pénétration en Chine. La pénétration doit viser le Setchuen et le Yang-tsé par le Yunnan.

Il faut envisager le chemin de fer de Laokay et de Yunnan-fou comme un canal collecteur dont les branches iront s'étalant vers le Mékon thibétain, vers le Setchuen et vers le Koéi-tchéou, pour en drainer les produits vers notre colonie et y répandre notre commerce.

Tel est le but dont nous paraissons parfois nous détacher lorsque nous ne considérons plus que les

richesses minières du Yunnan, dont je ne mets d'ailleurs pas en doute la très grande valeur.

Personne n'a mieux compris que l'Angleterre la concurrence que nous pouvions lui faire. L'ouverture du Si-kiang, la neutralisation de la vallée du Yang-tsé, l'agrandissement et la fortification de Hong-Kong, sont autant de coups droits portés à notre avenir commercial au Tonkin. Ce sont aussi des étapes vers la réalisation du projet poursuivi avec une ténacité digne d'éloges : la grande voie commerciale anglaise Calcutta-Shanghaï.

Lorsqu'il y a quelques années, on parlait du chemin de fer du Cap au Caire, l'idée faisait hausser les épaules à bien des incrédules.

En Asie, nous sommes bien prévenus, mais les événements semblent marcher plus vite que les idées. Au sud de la Chine, nous sommes les mieux placés. Nous avons été les premiers à semer, nous devons être les premiers à récolter.

Parmi les fruits qu'il nous est permis de recueillir de nos efforts et de nos campagnes, devons-nous comprendre un port dans la partie septentrionale de la Chine ? Les avis sont partagés. La réponse affirmative, qui, il y a quelques mois, n'eût pas fait de doute et se fût trouvée actuellement plus que justifiée, peut devoir être modifiée par la suite des événements. Il est certain que rien n'était mieux de nature à appuyer nos revendications auprès du gouvernement chinois que la présence de quelques bâtiments de guerre à l'entrée du golfe de Pé-tchi-li ; et la possibilité de cette

présence eût été singulièrement facilitée par un port de refuge et un dépôt de charbon placés sous pavillon français.

Après avoir longuement sillonné de nos bâtiments de guerre la côte de Chine, après être entrés à Pékin et avoir construit l'arsenal de Tché-fou, notre absence semblait au moins bizarre dans le condominium européen qui se préparait insensiblement au nord de la Chine par l'occupation de Kiao-tchéou, de Port-Arthur, de Talien-ouan et de Weï-haï-weï.

Des esprits très prudents avaient fait remarquer que la prise de possession d'un bon port était un nouveau marron tiré du feu pour les Anglais. Ceux qui soutenaient ces théories rappelaient qu'au moment de Fachoda, la magnifique rade de Diégo-Suarez, dépourvue de torpilles, se trouvait à la disposition du premier occupant.

Les fautes commises ne justifient pas l'inaction ; car, en politique étrangère, l'inaction est aussi une faute. Parce que nous avons perdu le Canada, ce n'est certes pas une raison pour ne pas avoir de colonies.

De ce qui se passe en Chine doit résulter un état de choses nouveau. C'est à ceux qui, au risque de leur vie, voient sur place la tournure que prennent les événements, de nous éclairer. Le devoir du gouvernement sera de tenir compte de leurs avis. Une cruelle expérience lui apprend qu'il ne doit pas retomber dans l'erreur commise à l'égard de Courbet. La politique, dans le sens le moins élevé du mot, doit s'arrêter à nos frontières. Au delà, il n'y a plus

que l'intérêt de la France. Car, si chez nous les passions malheureuses nous divisent et nous poussent les uns contre les autres pour la plus grande joie de l'étranger, hors de France, nous ne sommes que les enfants d'un même pays.

Lorsque nous sommes au loin, nous ne recherchons dans l'héritage de quinze siècles d'histoire que les gloires du passé, pour préparer celles de l'avenir. Nous nous souvenons qu'un peuple qui veut vivre fort et puissant doit regarder en avant, et nous ne voyons plus dans les efforts séculaires qui ont constitué la patrie qu'un motif d'union.

La race française n'a pas perdu les qualités d'énergie et de dévouement par lesquelles elle a étonné le monde. Ceux-là les possèdent au premier chef qui portent ou défendent au loin le drapeau français. Et les conseils désintéressés qu'ils peuvent donner leur sont dictés par l'amour profond de la patrie. Écoutons-les.

Le moment est grave : « C'est encore en Asie que se décideront les destinées du monde ; en Asie se créeront, grandiront ou se fortifieront les empires ; et celui qui saura faire écouter sa voix en Extrême-Orient pourra aussi parler bien haut en Europe [1]. »

Ce qui était vrai il y a des années l'est encore aujourd'hui.

1. *Autour du Tonkin*. 1894.

DE KRATIÉ A NHA-TRANG

A TRAVERS LA PROVINCE DU DAR—LAC

DE KRATIÉ A NHA-TRANG

Lang-Bian, 19 juin 1901.

Ceci n'est pas un récit d'exploration. Ayant eu l'occasion de parcourir une région de l'Indo-Chine fort peu connue et encore moins visitée, constituant une province nouvellement formée, j'ai pensé qu'un compte rendu sommaire de mon excursion pourrait intéresser la Société de Géographie.

Je me proposais d'étudier en Annam certaines questions coloniales, en particulier des questions de cultures et, pour ce voyage, je cherchais une route différente de celle que j'avais suivie le long de la côte en 1895. A Saigon, j'eus la bonne fortune de faire la connaissance de M. Bourgois, commissaire du gouvernement au Dar-Lac : « Venez avec moi, me dit-il; nous partirons de Kratié; de là il vous sera aisé de redescendre sur Nha-Trang: vous verrez des pays et des races qui vous intéresseront, et vous ferez de belles

25.

chasses. » La chose fut aussitôt décidée. Le plateau qui s'étend entre le nord de la Cochinchine, les provinces de Kratié, Stung-Treng, Attopeu, le Phu-Yen et le Khan-Hoa, c'est-à-dire qui fait coin entre la Cochinchine, le Cambodge, le Laos et l'Annam, a été formé en province dépendant du Laos, en 1899, sous le nom de Dar-Lac; ainsi que nous verrons, le nom exact devrait être Tat-Lac. C'est ce territoire dont M. Bourgois est commissaire, qu'il nous invite à visiter.

Malgré les admirables travaux de la mission Pavie et le zèle infatigable de ses membres, certaines parties de notre empire indo-chinois sont encore demeurées presque inconnues au point de vue géographique; telle la région qui s'étend de Kratié à Nha-Trang [1]. Un itinéraire du commandant Cupet a jeté quelques noms sur le blanc du papier, mais les cours d'eau n'ont pu être qu'imparfaitement indiqués. Dans quelques années cette lacune sera comblée.

En cours de route j'ai fait un levé à la boussole, qui n'a guère plus de mérite que d'autres levés faits de la sorte: il a, du moins, l'avantage de donner assez exactement les distances, celles-ci ayant été relevées au pas humain ou à celui de l'éléphant qui, en route, a une allure assez régulière. Je n'ai pu prendre d'altitude, mon baromètre s'étant cassé dès le début. C'est donc sans prétention que j'envoie ces notes à la Société de Géographie, afin qu'elle en fasse l'usage qui lui conviendra.

1. Une grande quantité de travaux viennent d'être faits autour de la ligne du futur chemin de fer.

Le 29 avril 1901, nous quittons Kratié, M. Bourgois, M. Blase, un jeune négociant français établi à Tien-tsin, et moi. Nous avons une quinzaine d'éléphants; de nombreuses charrettes à bœufs chargées du matériel de M. Bourgois nous suivent; c'est un mode de transport fort pratique et rendant de grands services dans ces contrées.

Pendant les premiers jours nous voyageons en pays plat, à travers la monotone forêt-clairière. Quelques pluies ont déjà verdi le sous-bois. La température oscille, dans le jour, entre + 28° et + 35°. Nous marchons environ trois heures dans la matinée, puis, faisons halte au plus chaud de la journée; nous repartons vers deux ou trois heures pour nous arrêter définitivement vers six heures, à des points d'eau marqués. Les mares ne sont pas à sec actuellement; il n'en était pas de même, il y a un mois.

Le 2 mai, après avoir traversé la rivière Krieng, nous couchons à Srékié, village de quelques chaumières bâties sur pilotis. Le riz est cultivé sur une assez grande étendue aux environs. La population appartient à une peuplade Penang Kroll, peu nombreuse, ayant un idiome propre, et fort misérable; les autres sauvages de la région la considèrent comme inférieure. Suivant une légende cambodgienne, des chasseurs de ce pays ayant laissé du vin de palme près de leurs abris, des indigènes vinrent pendant la nuit leur enlever leur provision de liquide. Une enceinte fut construite, du vin y fut déposé pour exciter la convoitise des voleurs; grâce à cette ruse,

les pillards furent pris. Après cela, peu à peu on les civilisa ; ce furent les ancêtres des Krolls.

Le 5 mai, nous arrivons à la frontière ouest de la province du Dar-Lac, qui est tracée approximativement, la délimitation n'étant encore qu'imparfaitement faite. Nous campons sur les bords de la rivière Thioba, affluent de la Sé-Bang-Kan. On rencontre encore un village Kroll.

Dans cette région, la forêt s'ouvre en vastes clairières où paissent des troupeaux de cerfs. Durant les quelques jours que nous séjournons ici, nous en faisons une hécatombe. La viande est bien reçue par nos cornacs qui la font sécher au soleil ou la rôtissent en la fixant sur des claies en bambou au-dessus du feu. Notre camp se transforme en un établissement de boucaniers. Cette région serait très propre à l'élevage ; d'immenses terrains pourraient aussi être transformés en rizières.

Toujours à travers la même région plate de clairières et de forêts nous atteignons, le 15 mai, Ban-Dôn [1], après avoir passé plusieurs rivières à gué. L'avant-dernière avant Ban-Dôn, l'Oué-Kanh, est tellement gonflée par une pluie nocturne que nous devons attendre une demi-journée la possibilité de la passer. Quelques incidents de chasse nous distraient de la monotonie de la forêt-clairière. Le 10 mai, nous surprenons un troupeau de buffles et en abattons trois. Un bœuf nous échappe et vient porter la frayeur

1. *Ban*, village.

parmi les éléphants du camp en passant auprès d'eux.

Le 14, un tigre saute sur la route devant nos éléphants qui, avec leurs trompes, donnent des signes évidents de mécontentement. M. Bourgois, qui marche en avant, blesse l'animal sans pouvoir l'arrêter.

A Ban-Dôn, nous sommes sur la rive droite de la Sé-Bang-Kan. La rivière, large d'une cinquantaine de mètres, roule une eau boueuse au cours assez lent. Nous la traversons en pirogue et les éléphants à gué.

Le village se compose de maisons élevées sur pilotis, de un mètre cinquante à deux mètres au-dessus du sol, avec un toit en chaume, à deux versants et terrasses devant. Ce sont les mêmes constructions qu'on retrouve chez les Muongs et que j'ai vues, exactement pareilles, à la frontière des Indes.

Ban-Dôn a été le premier poste du commissariat, et une escouade de miliciens y est restée depuis. Le chef a rendu à notre cause et nous rend encore de grands services. Khounyobob (c'est son nom) vient de remonter avec nous et son frère Thaoki. M. Bourgois l'avait emmené à Pnom-Penh pour lui faire subir l'opération de la cataracte. Les deux chefs sont grands chasseurs d'éléphants; une partie de ceux que nous employons appartiennent au village.

La population est composée de Khas Radés. Désormais, pendant la majeure partie de notre voyage, c'est cette tribu que nous rencontrons. De taille moyenne, le teint bronzé, ces hommes n'ont généra-

lement pas un type bien marqué; beaucoup rappellent les Peaux-Rouges. J'en ai rencontré qui offraient des ressemblances frappantes avec des Malais. Est-ce un effet de l'atavisme? Les hommes n'ont pour tout costume qu'une bande d'étoffe passant entre les jambes, parfois une courte chemise gros bleu, avec un carré blanc ou rouge sur la poitrine et sur le dos. Les femmes roulent autour de la taille une étoffe gros bleu qui forme jupe: elles ont presque toujours la poitrine nue. Hommes et femmes portent les cheveux ramassés en chignon derrière la tête. Les femmes, entièrement libres avant le mariage, conservent ensuite une certaine indépendance. Bien qu'autorisée, la polygamie est rare, et la fidélité est un chapitre sur lequel on transige rarement. Astreintes aux gros travaux, les femmes mariées reprennent le soir leur place au foyer et leurs conseils sont généralement écoutés. Les Radés croient vaguement à une autre vie. Pendant trois ans après la mort on subvient aux besoins du défunt, en déposant de la nourriture sur son tombeau; s'il laisse une veuve, celle-ci lui garde fidélité pendant cette période. A l'expiration de ce temps une fête a lieu à la suite de laquelle, après diverses cérémonies, les parents du défunt se considèrent comme libérés.

La sorcellerie, la superstition, la croyance aux esprits existent naturellement chez ces sauvages; l'envoûtement y est pratiqué. Une partie de la population est esclave; encore le mot est-il inexact; en employant celui de clients on rendrait mieux la con-

dition de ceux qui travaillent pour certains chefs, et qui subissent un joug fort doux dont ils ne se plaignent guère.

La plaie de ces populations est l'abus de l'alcool; à tout propos on boit du vin de riz. Chez les chefs nous n'échappons pas à la nécessité de déguster les jarres. La cérémonie offre un côté pittoresque. Ce goût immodéré pour le vin de riz se traduit par un retard dans le développement de la population et par un abrutissement général.

De Ban-Dôn, que nous quittons le lendemain de notre arrivée, en deux jours nous atteignons Ban-Métoute, siège actuel du commissariat. La route monte au milieu de grandes forêts où se voient des arbres de toute beauté; des clairières, dans lesquelles subsiste encore la base des troncs, ont été créées par le feu pour la culture du riz; ce sont les *rays*. Les villages sont assez nombreux, et une aisance relative semble y régner; des maisons appartenant à des chefs, ont de soixante à quatre-vingts mètres de long.

... Les pluies commencent; mais nous n'en sommes guère incommodées; les averses ne se produisent généralement qu'après huit heures du soir, et cessent le matin, lorsqu'elles se prolongent dans la nuit.

Nous séjournons trois jours à Ban-Métoute, où une jolie maison est construite pour le commissariat. Les légumes viennent fort bien; quelques essais de cultures diverses semblent devoir donner de bons résultats. La terre est riche. Nous sommes à quatre cents et

quelques mètres d'altitude; dans la journée, la température ne monte guère au delà de 28°.

Nous prenons congé de M. Bourgois, que des affaires pressantes empêchent de faire route avec nous. Le commissariat du Dar-Lac n'est pas une sinécure. Ce district, qui a cent vingt-cinq kilomètres d'étendue dans un sens et cent cinquante dans l'autre, renferme une population de près de cent vingt mille âmes, dont une partie n'est pas encore soumise, et le plus souvent n'a d'autres routes que des sentiers tortueux. Si l'on songe que le commissaire ne peut s'appuyer que sur une centaine de miliciens et n'a comme collaborateurs actifs que deux gardes principaux et un commis, on se rend compte de la responsabilité qui pèse sur lui. L'organisation et la pacification de la province du Dar-Lac sont l'œuvre personnelle de M. Bourgois. Constamment en route, couchant dans la brousse, ne craignant ni fatigues ni privations, c'est à l'activité et à l'énergie de notre commissaire, plus qu'aux rares coups de fusil tirés à l'occasion, que nous devrons la conquête de cette région d'avenir. Nous avons heureusement des fonctionnaires qui, bien que faisant peu parler d'eux, n'en font pas moins bonne besogne pour le pays.

Partis, le 21 mai, de Ban-Métoute avec un garde principal et avec un convoi d'une douzaine d'éléphants, nous traversons, pendant une partie de la journée, une région d'herbes vertes, de hauteur moyenne, qui ont l'aspect de céréales, et qui, ombragées par place

par de grands arbres, me rappellent les cultures de l'Andalousie sous les bois d'oliviers. Les défrichements ou *rays* qu'on rencontre sont surveillés par des indigènes dans de petites huttes établies à une dizaine de mètres du sol, sur de grands arbres : les branches ont été coupées à la même hauteur, et sur ces pilotis improvisés de véritables cabanes ont été construites. Elles apparaissent parfois au-dessus des feuillages comme d'énormes fruits de croissance anormale. Il me souvient d'avoir lu que dans la péninsule malaise les sauvages ou hommes des bois nichent ainsi dans les forêts. Nous couchons dans un village fortifié, entouré de deux enceintes de bambous effilés que séparent des amas de branchages épineux.

Le 22 mai, quelques montées, puis traversée en pirogue de la Sé-Bang-Kan, large d'une quarantaine de mètres. Sar la rive gauche de cette rivière, nous atteignons un petit col d'où nous découvrons la plaine du Dar-Lac. C'est une cuvette, large d'une douzaine de kilomètres, entourée de coteaux boisés, dans la seconde moitié de laquelle s'étend, irrégulièrement échancré, le lac, appelé Tat-Lac, qui a donné son nom à la province. Dix minutes de descente et une heure de marche et nous atteignons le bord du lac. En une demi-heure une pirogue nous transporte sur la rive opposée, au petit poste qu'occupe notre compagnon avec quelques miliciens. Nous avons en route rencontré d'anciens postes abandonnés au fur et à mesure des progrès de la pacification, jalons marquant les étapes parcourues, en un temps bien court, par notre influence.

Le Tat-Lac peut avoir deux à trois kilomètres dans sa plus grande dimension. Il est si découpé qu'il est difficile de se faire une idée exacte de sa forme; des promontoires avançant en longues presqu'îles lui donnent plutôt l'aspect d'une croix aux contours tourmentés. Sa plus grande profondeur serait de deux à trois mètres ; sur les bords, de grands espaces sont couverts d'herbes vertes et de lotus blancs habités par un peuple d'oiseaux d'eau. Le faisan est abondant; les indigènes, dans leur indolence, négligent à peu près cette ressource alimentaire. Cette cuvette est remplie de villages cachés dans des touffes de bambous ; un certain nombre d'agglomérations qu'on rencontre lorsqu'on va vers l'ouest sont encore insoumises.

Le lac était jadis beaucoup plus étendu et couvrait de vastes espaces aujourd'hui transformés en rizières. La nappe continue à diminuer ; dans un avenir rapproché il ne restera plus qu'un marais comme témoin de la belle étendue d'eau que nous contemplons maintenant. Quelques ruisseaux descendus de la montagne l'alimentent; à son extrémité ouest, il se trouve séparé par plusieurs centaines de mètres de la Sé-Bang-Kan, dans laquelle il se déverse. Aux hautes eaux un phénomène inverse se produit et la rivière lui jette son trop plein. Par la Sé-Bang-Kan a été amenée de Ban-Dôn la grande pirogue qui nous porte. Le Tat-Lac a été découvert par M. Bourgois, il y a deux ans.

Le 23 mai, nous repartons à travers un pays où les hautes herbes alternent avec les petits boqueteaux. Nous passons de nouveau, le 24, la Sé-Bang-Kan

auprès de Ban-Heung, village assez opulent pour le pays et où on nous fait un accueil très cordial. La chaleur de la journée nous annonce l'orage que nous ne pouvons éviter et que nous recevons sous forme de ces pluies diluviennes, connues seulement dans les pays tropicaux. Bon nombre de mes hommes, surtout nos Annamites et nos interprètes laotiens doivent à ce bain involontaire un accès de fièvre. Mon compagnon, M. Blara, n'en est pas indemne.

Le lendemain matin, arrêt au village de Mésao, ainsi nommé à cause de son chef. La réputation dont il jouit dans la région est bien surfaite. Le roi des Moïs, ainsi qu'il a été parfois surnommé, est un méchant vieillard, usé par divers excès dont le moindre n'est pas celui de l'alcool. Une certaine influence dont il a joui sur quelques villages voisins, la possession d'une maison longue d'une centaine de mètres, à l'extrémité de laquelle le jour apparaît comme à l'orifice d'un tunnel, celle de quelques éléphants, lui ont valu un renom usurpé. Nos rapports avec ce personnage sont froids.

Au delà de Mésao nous entrons définitivement en Annam. La route que nous suivons et le pays que nous traversons sont fort connus.

Du 25 mai après Ban-Méroung, jusqu'au 28 mai à Ban-Métoute, nous parcourons un beau plateau ondulé qui semble très favorable à l'élevage. Aux troupeaux de cerfs qui paissent dans les herbages et que nous voyons sur les flancs des coteaux comme les moutons dans les Pyrénées, succèdent, lorsque nous

nous rapprochons des villages, des buffles et des bœufs en grande quantité, A Médrak, le tigre prélève régulièrement son impôt sur les bestiaux. Les habitants semblent s'être résignés à ce tribut ; ce sont des Khas Bélos qu'il est difficile à première vue pour un profane de distinguer des Radés.

Depuis deux jours nous suivons une chaîne de montagnes dominée par un pic saillant appelé « la Mère et l'Enfant ». Nous le laissons à gauche le 29, pour aborder les collines boisées après Ban-Métoute. Deux journées de marche, tantôt au milieu de gros ruisseaux, tantôt en montées pour franchir des cols pierreux où j'ai l'occasion d'admirer l'adresse des éléphants, nous amènent à la grosse bourgade de Ninh-Hoa. Le 31 mai, nous atteignons la résidence de Nha-Trang, où nous recevons la plus charmante hospitalité du titulaire du poste, M. Bouyeure. En défalquant les jours d'arrêt, nous avons employé vingt-deux jours, sans nous presser, pour aller de Kratié à Nha-Trang, parcourant cinq cent quatre-vingt-douze kilomètres.

En résumé, en traversant la nouvelle province laotienne du Dar-Lac, il nous a été donné de voir des régions d'un avenir incontestable. Le sous-sol en est encore inexploré ; néanmoins certains indices font croire à des gisements d'étain. Le sol semble fertile ; les quelques essais de culture tentés à Ban-Métoute donnent de bons résultats ; et ce ne sont que des tentatives d'hier. Le sol est très riche et la couche

d'humus épaisse. Les forêts renferment des arbres superbes et de nombreuses lianes à caoutchouc.

Quelques espérances que l'on soit en droit de concevoir des résultats de l'agriculture ou de l'exploitation des forêts sur le plateau du Dar-Lac, ce n'est pas là, à mon avis, qu'est l'avenir. L'avenir est dans l'élevage. Nous avons parcouru de superbes plateaux très propres à cette industrie, et une série de cuvettes plates, ayant chacune souvent sept à huit kilomètres de long sur deux à trois de large, portant toute l'année une herbe excellente pour les bestiaux, s'étendant sur plus de cent kilomètres dans la vallée de la haute Sé-Bang-Kan et dans les régions avoisinant le Dar-Lac. A cinq cents mètres d'altitude, le climat est déjà très supportable. A Ban-Métoute, nous mettions de la flanelle dans la journée et une couverture la nuit. On s'imagine très bien des Français venant tenter ici l'élevage à l'américaine, et dirigeant à petites journées, soit par la route de Mésao, Médrak, Ninh-Hoa, soit par Ban-Dôn, Srek-Poum, Thudaumot, des troupeaux de bœufs ou de buffles ou des convois de chevaux qu'ils vendraient à bons prix à la côte ou en Cochinchine. Ils pourraient trouver un concours dans la population Kha, soit en lui achetant des bestiaux (qui, ne l'oublions pas, s'élèvent à une centaine de mille dans cette région); soit en l'associant, pour une petite part, aux bénéfices; soit en s'en servant comme gardiens. De grandes Sociétés se sont formées dans le nord de Madagascar pour l'élevage du bétail : en dehors de la concession de milliers d'hectares de pâtu-

rages, elles comptent tirer profit de l'indolence naturelle de l'indigène à qui la surveillance de troupeaux ne paraît pas un métier trop fatigant. Le même raisonnement s'appliquerait certainement aux Khas. Avec un peu de temps et de patience on arriverait à les former.

Parmi les objections qu'on a faites contre la construction du chemin de fer à travers des régions relativement hautes et encore inexploitées, objections que j'ai trouvées sous des plumes autorisées, une des principales est que ces régions ne sauraient se développer au point de vue agricole ou commercial. J'ai interrogé des gens compétents ; je viens de parcourir une de ces hautes régions, je me trouve actuellement dans une autre au Lang-Bian : pour moi, les éléments nécessaires à assurer l'avenir de ces plateaux abondent. La voie se crée ; le chemin de fer y viendra dans quelques années ; il dissipera de son sifflet les arguments des pessimistes ; aux voyageurs d'y monter. Ils monteront.

DISTANCES PARCOURUES DE KRATIÉ (SUR LE MÉKONG) A NHA-TRANG (CÔTE D'ANNAM)

De Kratié à Koulop, 11 kilomètres.
De Koulop à Séré-Sédao, 22 kilomètres.
De Séré-Sédao à Trapéang-Pho, 17 kilomètres.
De Trapéang-Pho à la rivière Chaklok, 15 kil.
De la rivière Chaklok à Srékié, 33 kilomètres.
De Srékié au Prek-Sogn, 20 kilomètres.
Du Prek-Sogn à la rivière Krieng, 35 kilomètres.
De la rivière Krieng au village et à la rivière Thioba, 24 kilomètres.
Le long de la rivière Thioba, 19 kilomètres.
De la rivière Thioba à la rivière Romach, 24 kil.
De la rivière Romach à la Roué, 15 kilomètres.
De la rivière Roué à la Sé-Bang-Kan, 15 kil. 5.
De la Sé-Bang-Kan à la rivière Play, 17 kil. 5.
De la rivière Play à l'Oué-Anaong, 14 kilomètres.
De l'Oué-Anaong à l'Oué-Kanh, 8 kil. 500.
De l'Oué-Kanh à Ban-Dôn, 12 kilomètres.
De Ban-Dôn à Ban-Tief, 26 kilomètres.
De Ban-Tief à Ban-Métoute (Commissariat), 20 kil.

De Ban-Métoute à Ban-Méouan, 29 kilomètres.

De Ban-Méouan à Méloup, 12 kil. 5.

De Méloup au poste du Dar-Lac (de l'autre côté du lac), 14 kil. 500.

De Méloup à Ban-Heung, 13 kilomètres.

De Ban-Heung à Ban-Nir, 18 kilomètres.

De Ban-Nir à Mésao, 6 kil. 5.

De Mésao à Ban-Paum, 10 kilomètres.

De Ban-Paum à la Ya[1] Téis, 21 kil. 5.

De la Ya-Téis à Médrak, 22 kilomètres.

De Médrak à Ban-métoute, 5 kilomètres.

De Ban-Métoute à la Ya Sa, 20 kilomètres.

De la Ya Sa à Ninh-Hoa, 35 kilomètres.

De Nin-Hoa à Nha-Trang, 33 kilomètres.

En résumé :

De Kratié à Ban-Métoute, 348 kil. 5.

De Ban-Métoute au poste du Dar-Lac, 60 kil.

Du poste du Dar-Lac à Mésao, 37 kil. 5.

De Mésao à Nha-Trang, 146 kil, 5.

De Kratié à Nha-Trang par le Dar-Lac, 592 kil. 5.

1. *Ya* rivière (en radé).

FIN

TABLE

AVANT-PROPOS : Le Prince Henri d'Orléans. I

L'AME DU VOYAGEUR 3

DE PARIS AU TONKIN PAR TERRE

I. — De Paris à la frontière de Chine 37
II. — De Kouldja au Lob-Nor 46
III. — Du Lob-Nor au Tengri-Nor 63
IV. — De Tengri-Nor à Batang. 91
V. — De Batang au Tonkin. 102

LES MISSIONNAIRES FRANÇAIS AU THIBET 119

UNE EXCURSION EN INDO-CHINE

I. — Le bas Tonkin. — Les Charbonnages. — La Piraterie et les Moyens de la combattre . . 160
II. — La Rivière Noire. — Les Cultures et les Habitants. — Les Voies commerciales 171
III. — Le Laos. — La Formation d'un peuple. — Le Commerce de la contrée. 179
IV. — Le Siam et ses Progrès. — Nos Frontières et nos Droits. 185

A PROPOS DE LA PIRATERIE 193

A MADAGASCAR. 215

CONFÉRENCE A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE 217

RECHERCHES PHILOLOGIQUES DANS LE YUNNAN. . . 261

LA PROVINCE DE BATTAMBANG

I. — Aperçu historique. — Importance de la province de Battambang. 283
II. — Commerce de la province 285
III. — Habitants de la province. 289
IV. — Description et situation de la ville. — Pagodes. — Citadelle 292
V. — Communications de Battambang avec Pnom-Penh, Chantaboum et Bangkok. — Mines de Baur 296
VI. — Situation politique. — Conditions faites par le dernier traité. — Démolition des forts. — Revenus du gouvernement. — Impôts. . . 300

DU TONKIN AU YUNNAN. 305

DU YUNNAN A L'ASSAM 327

CONFÉRENCE SUR L'ABYSSINIE ET LE TRANSVAAL . 361

L'INSURRECTION DES BOXERS ET LA POLITIQUE DE LA FRANCE EN CHINE. 401

DE KRATIÉ A NHA-TRANG. 439

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. —11836-6-02.— (Encre Lorilleux).







Special 94-B
11395

